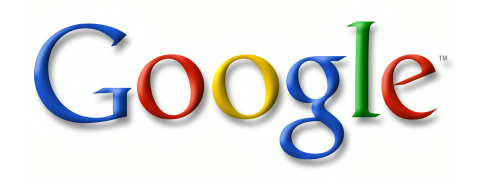
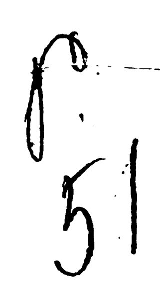
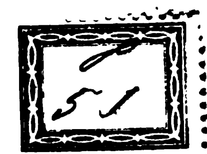
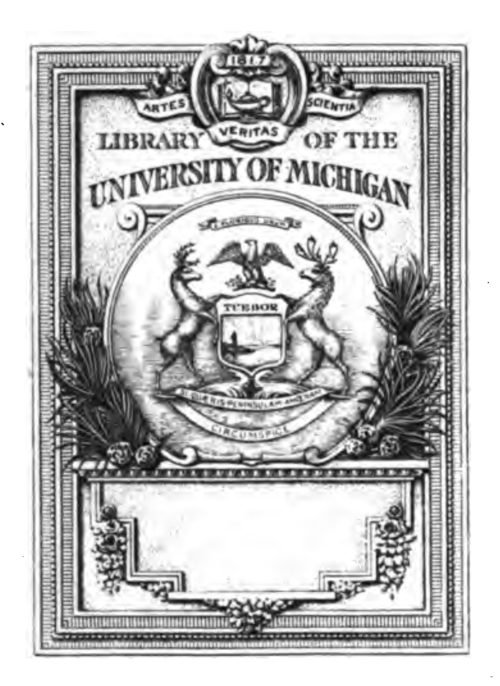
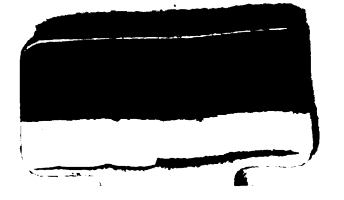

Google








1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



D

LA SUÈDE AU XVIème SIÈCLE

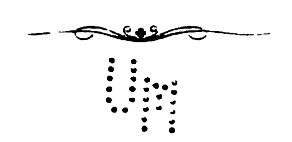
HISTOIRE DE LA SUÈDE

PENDANT LA VIE

ET

SOUS LE RÈGNE DE GUSTAVE Ier

PAR A. DE FLAUX

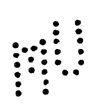


PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1861



HISTOIRE

DE GUSTAVE IER

ROI DE SUÈDE

CHAPITRE PREMIER

Les Sture.

Sten Sture l'Ancien, maître de nouveau de la capitale (27 mai 1502) et régent du royaume, venait de conduire jusqu'à la frontière la reine Christine, que, malgré la capitulation de Stockholm, il avait retenue prisonnière et enfermée dans le couvent de Sainte-Brigitte à Wadstena. Il mourut, au retour, à Jönköping (13 déc. 1503), d'un poison versé, d'après les uns, par le médecin de la reine et sur ses ordres, d'après les autres, dans un festin, à Söderköping, par une femme tarée nommée Mérette (Marthe), veuve d'un gentilhomme norvégien, maîtresse de Svante Sture, à qui elle voulait frayer le chemin du trône, espérant y monter avec lui (1). Comme notre projet est bien moins d'é-

(1) Elle fut en effet épousée en 1504.

crire l'histoire particulière de Gustave Wasa que celle de la Suède pendant sa vie, c'est du 13 décembre 1503, de la mort de Sture (1), que nous faisons partir notre récit. A cette époque, Gustave, né en 1490, n'est encore qu'un enfant : mais il est à la cour de son oncle ; il y tient sa place et son rang, et, grâce à la rare précocité de sa nature, nous le verrons prendre part avant le temps aux affaires de son pays et avoir une grande influence sur ses destinées.

Le parti danois, comprimé sous la main de fer de Sture, s'était relevé à sa mort. Dirigé par Éric Trolle, soutenu par la majorité des sénateurs et par l'unanimité des évêques, puisqu'on ne peut compter parmi eux l'évêque de Linköping (2), Hemming Gadd, qui n'avait jamais quitté le casque pour la mitre et était sur la voie de l'excommunication, il demande bruyamment le rétablissement de Jean et de l'Union de Calmar. Les paysans, moins oublieux des exactions et des sévices des baillis danois, repoussent ces propositions avec une énergie farouche ; les bourgeois se joignent à eux, et ces deux corps, puisant dans leur union une grande audace, imposent Svante Sture, leur candidat, aux corps supérieurs.

On ne pouvait, d'ailleurs, choisir un plus digne successeur au vaillant Sten. Svante Nilsson Sture, jadis son rival, était devenu, dans ces derniers temps, son compagnon

(1) Sture ne laissa après lui qu'une fille, religieuse au couvent de Wadsténa ; son fils était mort en 1493.

(2) En 1501, Hemming Gadd avait été élu évêque de Linköping par le chapitre, mais contre la volonté du pape, qui avait désigné un cardinal espagnol, son légat dans le Nord, Jacques Arborensis. Malgré cela, H. Gadd avait pris possession de son évêché, et, n'ayant pas voulu s'en désister, il avait été, ainsi que les deux Sture, dont l'un était mort, excommunié par le pape Jules II en 1506. En 1512, Gadd résigna son évêché et fut remplacé par Jean Brask.

le plus dévoué, son serviteur le plus fidèle. Quoiqu'il ne tînt à lui par aucun lien de parenté, étant de la famille Natt-Och-Dag, il avait le bonheur de porter son nom illustre. Il était de plus maître de la situation, ayant eu la précaution, à la mort de Sten, de ne rendre cet événement public qu'après s'être assuré des places fortes et de la flotte. Il avait aussi, en même temps que de sa popularité, hérité de sa grande habileté à connaître, à gouverner les hommes, à les châtier sévèrement pour une faute, à les récompenser magnifiquement pour une action d'éclat. L'exemple de sa vie lui avait fait comprendre, apprécier chez un chef l'importance de la vertu, du courage personnel, de la modération, du désintéressement; enfin il avait puisé dans le commerce de Sten un amour passionné pour sa patrie et une haine implacable contre ses oppresseurs.

Les partisans d'un tel homme avaient beau jeu : ils ne purent néanmoins obtenir qu'il fût nommé régent. Les états, après de longues discussions, se bornèrent à déclarer qu'il était le personnage le plus important de la Suède (21 janvier) et le plus digne de la gouverner pendant l'absence du roi. Ce dénouement était d'ailleurs du goût de Svante, homme positif qui, se contentant de la réalité du pouvoir, s'en laissait très-philosophiquement marchander les apparences.

Aux hommes de sa valeur ce n'est que le premier pas qui coûte ; une fois sur la voie, ils vont droit au but et ils l'ont bientôt atteint. Aussi un an s'était à peine écoulé depuis l'élection de Svante que jamais autorité, quoique plus mal définie, ne fut plus solidement établie en Suède. Le soldat adorait en lui un chef intrépide, qui ne s'entourait que d'hommes d'un courage éprou-

vé (1), et qui poussait la générosité jusqu'à vendre, dans un moment de pénurie, les vêtements qui le couvraient plutôt que de laisser une action d'éclat sans récompense. Le paysan ne cessait d'admirer en lui le grand seigneur, affable et bienveillant, qui n'oubliait jamais le nom de l'homme, quelque infime qu'il fût, avec lequel un hasard l'avait mis en relation; qui, entré dans une chaumière, buvait la bière, mangeait le pain noir de son hôte, s'informait de sa santé, de celle de sa femme, de ses enfants, de ses bestiaux, et n'en sortait jamais sans laisser quelque part une trace plus durable de son passage. C'est un fait curieux, incontestable, qui avait frappé Voltaire et qui doit singulièrement refréner l'orgueil des classes élevées, que les paysans, à cette époque esclaves dans le Nord, parias dans le reste de l'Europe et citoyens seulement en Suède, ont exercé la plus salutaire influence sur les destinées de leur patrie, et que, dans les révolutions qui l'ont agitée, ils ont fait preuve du patriotisme le plus éclairé et sauvé par leur sagesse et leur abnégation sa nationalité bien souvent compromise par la folie et l'avidité de la noblesse et du clergé.

Le jour où Jean II, après seize ans d'attente, avait repris sa couronne des mains de Sten Sture, on dit qu'oubliant tous ses griefs, il lui avait reproché seulement d'avoir ôté le pouvoir aux gentilshommes, que Dieu avait faits les maîtres, et de l'avoir remis aux paysans, qu'il avait faits leurs esclaves. Il est vrai que Sten, redevable de sa fortune aux paysans, avait accru leur importance outre mesure; mais ce n'était pas sous Svante que ces abus pouvaient être réformés.

(1) On n'était admis dans sa garde qu'après avoir vu sans sourciller une hache d'armes levée sur son front.

Le clergé et la noblesse gémissaient sans doute de la position que les événements leur avaient faite ; mais ces deux classes d'hommes, chez qui la vanité joue un si grand rôle et qui ne peuvent être privés longtemps du pouvoir pour lequel ils se croient nés, ne savent pas résister aux avances de ceux qui en sont les distributeurs. Svante les avait presque tous ralliés. Jean II, indigné, avait accusé le sénat de rébellion, de trahison, et l'avait sommé de comparaître devant une cour suprême (juillet) réunie à Calmar pour le juger. Les Suédois, qui n'avaient pas trouvé dans ce tribunal des garanties d'impartialité, avaient fait défaut, et, après un second appel resté de même infructueux, ils avaient été condamnés à être dégradés de noblesse et à avoir leurs biens confisqués.

Cette sentence, soumise par le roi, à Wetzlar, à l'arbitrage de Maximilien, fut déclarée par lui équitable et maintenue dans toute sa rigueur. Les condamnés furent mis au ban de l'empire, et tout commerce leur fut interdit avec les pays sur lesquels s'étendait ou plutôt avait la prétention de s'étendre la suzeraineté de l'empereur, c'est-à-dire avec presque toute l'Europe. Par bonheur cette autorité était trop vaste pour être bien forte. Svante, sans être plus épouvanté, fut plus irrité contre les Danois. Malgré sa proscription, il trouva des alliés dans les villes hanséatiques (1510), et porta des coups terribles à la marine marchande et militaire de son rival. Calmar fut repris, et Jean, chassé peu à peu de toute la Suède, fut contraint, au lieu du pouvoir despotique qu'il avait rêvé, de se contenter de la modeste subvention que les états daignèrent lui accorder. L'administration de Sture n'avait été qu'une

longue guerre, souvent heureuse, contre le Danemark. A la fin cette lutte était devenue furieuse, acharnée. Ake (Achate) Johansson avait envahi le Halland et promené partout le fer et la torche. Par représailles, le prince Christian, revenant de Norvége, reçut l'ordre d'envahir à son tour la Westrogothie, qu'il dévasta jusqu'à Skara (1511). Le régent était accouru à sa rencontre; les deux partis, se trouvant en présence, n'avaient ni l'un ni l'autre osé courir les chances d'une bataille. Svante Sture, feignant une retraite, avait voulu attirer le prince dans la forêt de Tifveden. Celui-ci, mieux avisé, avait passé dans l'Ostrogothie; mais, assailli par les paysans, très-nombreux et très-belliqueux dans cette province, il s'était retiré en Scanie. L'ennemi disparu, Svante était allé dans le nord, où l'appelaient ses affaires. Il mourut subitement à Westerås, dans une réunion de mineurs qu'il présidait (2 janvier 1512). Ces braves gens tinrent sa mort secrète jusqu'au moment où, par la possession des châteaux de Westerås et de Stockholm, ils crurent avoir frayé à son fils Sten (Étienne) Sture le chemin du trône.

Les mineurs, en prenant leurs précautions, avaient agi avec sagesse. Le parti danois, contenu par la main de fer de Svante, s'était redressé à sa mort et était entré en lice avec une grande vigueur. Il avait pris pour chef Éric Trolle (1), vieillard respectable par ses vertus, influent par ses richesses, célèbre par l'antiquité de sa race et son antagonisme avec les Sture (Arvid Trolle, son père, avait été le compétiteur de Sten Sture l'Ancien à la régence). Le but de cette faction était de replacer

(1) Cette famille était originaire de Danemarck, où elle possédait encore de grands biens.

Jean II sur le trône, ou, tout au moins, si l'opposition était trop forte, d'y faire monter le prince Christian. Mais ces deux noms étaient devenus tellement impopulaires qu'on n'avait pas osé les présenter aux électeurs réunis à Upsal. La lutte s'était engagée entre Sten Sture le Jeune et Éric Trolle. Le parti danois avait assez de confiance dans son candidat pour ne pas douter qu'une fois élu, il ne refoulât en son cœur tout sentiment d'orgueil, d'avidité, d'ambition, et qu'il n'usât du pouvoir dont il serait revêtu pour disculper et rappeler ses maîtres. Ses vertus passées étaient le garant de sa future abnégation.

Le clergé et le sénat en masse, la plus grande partie de la noblesse, les plus âgés surtout, et quelques bourgeois, les plus riches, s'étaient prononcés pour Éric Trolle. Sture avait pour lui les paysans à l'unanimité, les bourgeois en majorité, quelques vieux gentilshommes, serviteurs de son père, et tous les jeunes nobles, ses compagnons de périls et de plaisirs. La lutte fut longue ; souvent même des rixes vinrent troubler, interrompre les discussions. Cependant, après bien des indécisions, la victoire se rangea du côté des Sture, et le nom du jeune Sten sortit triomphant de l'urne (juillet) (1). Il fut ensuite reconnu et proclamé régent du royaume, dans la prairie de Mora, à l'endroit même où les rois sont couronnés et présentés au peuple (1513).

Peu de temps après, Jean II (22 février) mourait à Aaborg, dans le Jutland. Il avait supporté ce dernier affront avec beaucoup de résignation, en homme accoutumé à de pareils procédés et qui n'en attendait pas

(1) A Stockholm.

de meilleurs de la part des Suédois. Son fils, au contraire, était avide de pouvoir, comme les nouveaux rois qui n'ont pas encore fait l'expérience de l'inanité des grandeurs de ce monde. Ses droits étaient incontestables, puisqu'ils s'appuyaient sur une élection régulière, antérieure de seize ans (1) à celle de Sten. Celui-ci alléguait vainement la conduite perfide et féroce du prince en Norvége et dans les Gothies, l'ignominie de sa conduite privée, les jugements sévères portés sur lui par le roi Jean et ses sinistres prédictions; il n'en était pas moins vrai qu'il avait été légalement nommé roi de Suède et qu'il fallait le voir à l'œuvre avant de prononcer sa déchéance.

En ce moment (1514) Jean-Ange Arcimboldi, légat du pape, voyageait dans le Nord pour le trafic des indulgences. Christian propose à Sten cet auguste personnage pour arbitre de leurs différends. En attendant, comme il suppose que les moyens humains peuvent avoir de l'influence même sur un serviteur de Dieu, il pousse vivement au débit de sa marchandise, et, prêchant d'exemple à ses sujets, il en achète pour des sommes considérables. Sture, non moins prévoyant, reçoit le prélat avec magnificence. On lui prodigue les honneurs qui revenaient à son maître; on le comble de présents. Fourrures magnifiques ou rares, lingots d'or et d'argent, armes précieuses, viandes salées, huile de poisson (2), rien n'est oublié. Sture, en un mot, fit si bien les choses que le légat, en homme consciencieux, ne sachant lequel du roi ou du régent

(1) Le prince Christian avait été élu en 1497. En 1499 il y avait eu confirmation de son élection.

(2) Il avait une si grande quantité de ces objets que Christian, l'ayant arrêté plus tard, l'accusa de faire la contrebande.

avait donné davantage, renvoya sa sentence à d'autres temps.

Les procédés récents de l'archevêque Jon Bengtsson avec le roi Charles Knutsson et Christian Ier nous montrent quelle était à cette époque la puissance du primat du royaume. Son autorité, en temps ordinaire, égale à celle du roi, lui était supérieure dès qu'un homme de génie en était revêtu. Sture, dans le but de rallier à son parti le sénat et le clergé, toujours hostiles, avait choisi pour cette haute charge Gustave Trolle (1), le propre fils de son compétiteur (octobre). Il avait écrit au pape pour le prier de ratifier l'élection du chapitre d'Upsal. Gustave était à Rome, à la cour du saint-siége; il accourut en Suède, où l'attendait une position très-brillante, très-rare à son âge, et qui devait lui paraître inespérée tant que le parti des Sture serait au pouvoir.

Des agents de Christian, qu'il avait trouvés à Lübeck, l'avaient indisposé vivement contre le régent, et, lui rappelant les torts qu'il pouvait avoir eus contre son père, ils avaient eu peu de peine à lui faire oublier les récents bienfaits qu'il avait lui-même reçus et à raviver ses vieilles rancunes de famille.

Gustave Trolle, parti bien jeune pour Rome, était inconnu en Suède. On ne l'avait choisi (1515) que pour donner satisfaction au parti vaincu et par considération pour les vertus de son père (2), dont on espérait le voir hériter. Il apparaissait de loin comme un gage de paix, comme un trait d'union entre des factions

(1) Après la démission de Jacques Ulfsson.

(2) Gustave Wasa avait dit d'Éric Trolle, lors de ses prétentions à la régence, qu'il était plus fait pour porter une mitre qu'une couronne.

acharnées. Il était attendu avec la plus vive impatience. On avait trouvé étrange qu'il n'eût annoncé ni officiellement ni officieusement son départ de Lübeck et son arrivée présumée à Stockholm. Ce silence pouvait être attribué à une exagération de modestie, de timidité, bien excusable chez un jeune homme. Aussi, sans s'arrêter à ce manque de forme, dès que la flotte du prélat est signalée par les pilotes du port (août), Sture réunit les dignitaires de sa cour, et, à leur tête, gravit un des promontoires qui avoisinent Stockholm (1). C'était dans la baie qui s'étendait à ses pieds que l'archevêque devait faire jeter l'ancre et toucher terre. Ne consultant que ses haines et son fol orgueil, il accueille par des outrages ces avances faites d'une manière éclatante par un homme aussi haut placé et à qui il doit toute sa fortune. A peine a-t-il aperçu le régent qu'au lieu de répondre aux saluts, aux vivats qu'on lui prodigue, il fait arrêter brusquement la flotte, qui s'avançait à toute vitesse, puis, rebroussant chemin, il va aborder tranquillement à Biscoptuna. De là il se rend, à travers champs, à Upsal, passant près de Stockholm sans faire mine d'y entrer, sans même daigner s'informer de la santé et prendre les ordres du premier magistrat du royaume, de celui à qui ses concitoyens ont confié le pouvoir suprême, et à qui tout Suédois, à moins d'être un rebelle, doit, sinon son affection et son dévouement, au moins son respect et son obéissance.

Le procédé était si grossier et si maladroit qu'il ne porta atteinte qu'à la considération de celui qui le commettait, et permit aux Suédois de douter moins encore de la stupidité du prélat que de son insolence. A

(1) *Ubi Steno ipsum insigni decreverat excipiendum convivio.*

Upsal, au milieu de son clergé, de ses soldats, de ses vassaux, ce devait être et ce fut pire. Il ne parlait que du roi Christian, ne considérait Sture que comme un aventurier, qu'il aurait du reste bientôt mis à la raison, et, prenant le ton et les allures d'un faiseur de roi, rêvait dans sa petite cervelle le rôle de Jon Bengtsson.

Le prestige que son double titre de prince de l'Église et de grand dignitaire de l'État donnait à l'archevêque était si grand sur les populations, une guerre civile dans ces temps d'épuisement pouvait avoir de si graves conséquences, que Sture, surmontant le dégoût dont son noble cœur devait être rempli après des procédés aussi indignes, se rendit à Upsal (janv. 1516), daigna se disculper des torts qui lui étaient reprochés et poussa la complaisance jusqu'à choisir le prélat pour être le parrain de son enfant. Ces actes de coupable faiblesse, de bassesse même, produisirent sur l'âme dure et l'esprit obtus de Trolle un effet tout opposé à celui que l'on espérait. Son orgueil ne connut plus de bornes. Il s'imagina qu'il tenait dans ses mains les destinées de la Suède, puisque, pour obtenir son amitié, un homme de la trempe de Sture ne reculait pas devant de tels sacrifices. A mesure que le régent était plus humble et plus enclin à la paix, le prélat devenait plus hautain et plus belliqueux. Enfin Sture, convaincu que c'était un parti pris de lui être hostile, se décida à faire ce que sa dignité et une plus sage politique auraient dû lui inspirer dès le commencement ; il réunit les états à Norrtelje (juillet), et somma l'archevêque de venir lui prêter serment de fidélité. Celui-ci répondit que le droit de réunir régulièrement les états revenait à Christian seul, et, partant de ce principe, il appela ses amis dans son château

de Stäke, composa une diète où tous les corps furent représentés tant bien que mal, et, à leur tête, prononça la déchéance du régent et le rétablissement de l'union de Calmar. C'était une déclaration de guerre en toute règle. Sture ne perd pas la tête : il fait arrêter les gouverneurs des châteaux de Nyköping et de Stockholm, et Éric Trolle, qui était un des chefs du complot et n'en vivait pas moins en pleine sécurité, ne doutant pas que sa grande position ne le mît à l'abri de toute atteinte ; il réunit à Arboga les états, qui mettent l'archevêque hors la loi (janv. 1517) ; il recrute en même temps et organise une armée, dont il confie le commandement à un jeune homme dont il a pressenti le génie, Gustave Éricsson, qu'on surnommait Wasa, d'après les uns, à cause d'un village de ce nom qu'il possédait dans l'Upland, et d'après les autres, à cause d'une figure qu'on voyait sur l'écusson de sa famille, représentant dès le principe une fascine destinée à combler des fossés, et plus tard, par la maladresse d'un peintre, une gerbe de blé, en suédois *vasa*.

L'indignité de la conduite du prélat avait peu à peu rallié la majorité des sénateurs à la cause du régent. Aussi, quand la guerre eut éclaté entre ces deux hommes, plusieurs d'entre eux vinrent s'offrir en médiateurs ; mais Trolle repoussa, avec une dureté et une hauteur incroyables, toutes les avances qui lui furent faites. Le pauvre homme ne pouvait douter de l'issue d'une lutte engagée entre un prince tel que Christian II, roi légitimement élu de Danemark, de Norvége et de Suède, reconnu comme tel par la diplomatie, soutenu par le pape, beau-frère de Charles-Quint et allié des plus puissants souverains de l'Europe, et un simple par-

ticulier comme Sten Sture, qui occupait de fait, il est vrai, le pouvoir, mais qui le tenait d'une faction composée de petites gens et de qui la grande noblesse et le haut clergé auraient rougi de faire partie. Les hypothèses de l'archevêque auraient eu quelque valeur si Christian s'était trouvé un homme comme un autre; mais son ineptie déjouait tous les raisonnements et tous les calculs. Il envoyait à Rome des ambassadeurs en masse pour obtenir de Léon X un appui qui ne pouvait lui manquer (1), et négligeait de fournir à l'archevêque des secours indispensables. Celui-ci, livré à ses propres ressources, n'avait pas osé en rase campagne se mesurer avec les troupes du régent. Il s'était retiré derrière les murs de Stäke, où, enveloppé par Gustave et Sten Sture, il se trouvait étroitement bloqué. Gustave avait eu la précaution de remplacer les arcs, dont ses soldats s'étaient servis jusqu'alors, par des fusils achetés à Lübeck. Néanmoins, malgré cette heureuse innovation, les ressources militaires étaient si restreintes, à cette époque et dans ces climats, qu'on ne pouvait guère espérer de prendre autrement que par la famine une place aussi bien protégée par la nature et par la main des hommes. Trolle était bien loin d'avoir la fermeté de caractère que son arrogance et son entêtement avaient fait supposer. Peu rassuré sur les suites d'un assaut, il demande et obtient du régent une entrevue qui doit avoir lieu devant les portes du château (24 juin). Sture se rend au rendez-vous au moment et avec la suite convenus. Il attendait, depuis deux heures, ex-

(1) Christian, il est vrai, avait été excommunié pour mauvais traitements infligés à Charles, évêque de Hammer; mais on n'y songeait plus. Il avait même été relevé de son excommunication.

posé à une pluie battante, lorsqu'un archer paraît et dit au régent tout morfondu que son maître change d'avis et renvoie la conférence à six semaines. L'archevêque venait d'apprendre l'arrivée, l'heureux débarquement à Dufväs, aux portes de Stockholm, de quatre mille hommes d'un courage éprouvé et conduits par Séverin (Soren) Norrby, Joachim Trolle et Charles Knutsson (août). Sture aussitôt se met à la tête de sa cavalerie, confie à Wasa l'élite de son infanterie et se précipite à la rencontre des nouveaux venus. Ceux-ci, confiants dans la terreur qu'ils croyaient inspirer, imaginaient à peine qu'on osât se défendre, jamais qu'on pût les attaquer. Surpris au moment où ils levaient leur camp pour se rendre à Stäke, ils sont renversés par une charge de cavalerie dirigée par le régent en personne. Gustave, survenant avec ses fantassins, complète la déroute. Les uns sont tués, les autres pris, et le reste, à la débandade, tant bien que mal, regagne ses vaisseaux. Leur retour en Danemark fut signalé par des actes de brigandage, tristes représailles qui ne firent qu'augmenter la honte de leur défaite. Söderköping, Westervik, Stegeholm, dont la citadelle fut incendiée, les côtes d'Öland et de Finlande gardèrent longtemps le fâcheux souvenir du passage de ces bandits.

Séverin Norrby avait emporté avec lui le dernier espoir de Trolle. Un homme de guerre, surtout un homme de cœur, bien décidé à résister aux étreintes de la faim, à payer de sa personne à chaque tentative d'escalade, aurait pu, avec les ressources dont on disposait à Stäke, gagner du temps et espérer sa délivrance d'une expédition plus heureuse : mais l'archevêque manquait de fermeté ; il prit peur. D'ailleurs son stupide orgueil

l'empêchait de voir la gravité de sa position. Il croyait que ses fonctions le faisaient participer de l'infaillibilité du pape, et que, puisqu'il était impeccable (1), on ne pouvait pas faire peser sur lui la responsabilité d'une faute. Il demanda de nouveau à capituler; mais, comme le régent ne voulait pas s'exposer encore à faire le pied de grue dans la boue, en attendant monseigneur, il lui fit répondre qu'il le verrait dans son camp et non autre part. L'archevêque consentit à s'y rendre, à la condition que la sûreté de sa personne fût garantie par l'envoi d'un otage qu'il désigna lui-même, et ce fut Gustave Ériesson Wasa, le lieutenant de Sture et le personnage le plus important après lui. Celui-ci vint se livrer aux mains du prélat, qui, changeant tout à coup de projet, sembla vouloir garder l'otage et renvoyer l'entrevue à un autre temps.

C'était un coup de tête qui exigeait autant d'audace que de perfidie. Trolle, qui n'était que bravache, hésita un instant, puis se rendit au rendez-vous; mais, toujours méfiant, parce qu'il jugeait de la probité des autres d'après la sienne, il confia Gustave à ses gens, recommandant qu'on le tînt de près et sous la main, et que si, par hasard, à une heure qu'il indiquait, il n'était pas de retour, on le pendît au haut des murs et en dehors, la face tournée du côté de Sture, en signe d'avertissement et de menace.

Tous les malheurs que cette guerre civile avait engendrés, attribués à l'archevêque, en avaient fait l'objet de l'animadversion publique. Aussi à peine eut-il mis le pied dans le camp que plusieurs soldats, ne

(1) *Quod utroque gladio sit armatus, sacro et civili, se reum sanguinis haberi posse negat, etsi plures in bello occumbant.* (Loc., p. 194, lib. V.)

pouvant à sa vue contenir leur indignation, se précipitèrent sur lui, la dague au poing, et il ne fallut rien moins que la présence, que l'autorité du régent, pour l'arracher vivant des mains de ces forcenés. Qu'un seul de leurs coups eût porté, et Gustave périssait ! Mais non, que Trolle se rassure : il est abrité derrière un bouclier impénétrable ; il est dans les décrets de la Providence que Gustave ne disparaîtra pas de ce monde avant d'avoir joué le grand rôle qu'elle lui a réservé.

J'ai dit que Trolle se croyait par son rang au-dessus de la loi. Devant Sture, il témoigna quelques regrets de sa conduite, offrit de le reconnaître pour régent, de déposer les armes ; mais, cela fait, il prétendait retourner à Upsal, y reprendre ses fonctions et diriger son Église comme par le passé, comme s'il ne s'était jamais écarté de son devoir. Sture lui répondit qu'il n'était permis à personne de porter atteinte aux libertés publiques, de mettre en péril la vie des citoyens, et que, dans quelque position qu'il fût, tout homme qui avait fait répandre, ainsi que lui, des torrents de sang, en était responsable devant les hommes comme devant Dieu, et que son sort dépendait uniquement des états, chargés de juger sa conduite.

L'archevêque, se soumettant à toutes ces exigences, se rendit, muni d'un sauf-conduit, de Stäke à Stockholm, où les états, convoqués par le régent, s'étaient formés en cour de justice. Il parut devant ses juges (23 novembre) avec pompe, accompagné d'un nombreux clergé et d'une foule d'officiers et de serviteurs, déployant un grand luxe et affectant une grande assurance. On trouva qu'un peu d'humilité aurait mieux convenu dans sa position, et les préventions qu'on avait

contre lui n'en devinrent que plus vives. La cour l'ayant reconnu coupable de tous les crimes que l'accusation lui reprochait, il fut, d'après la rigueur de la loi, condamné à subir la confiscation de ses biens et la peine de mort; mais, par égard pour les fonctions qu'il avait occupées, quoique d'une manière indigne, on daigna lui conserver la vie et remettre sa fortune à sa famille. Cependant il dut au préalable se démettre de son archevêché, envoyer au pape les causes motivées de sa démission, ordonner au chapitre d'Upsal de lui nommer un successeur, enfin, disparaissant du monde politique, où son passage si court avait été signalé par tant de malheurs, s'engager à passer le reste de ses jours dans la retraite, derrière les murs du cloître de Westerås. La citadelle de Stäke, refuge des primats batailleurs du moyen âge, cause peut-être de leur insubordination, devait être rasée et du sel jeté sur son emplacement, pour que les générations futures en perdissent jusqu'au souvenir. Gustave Trolle était tellement haï que ses amis, ses serviteurs, furent obligés, sous peine d'être massacrés par la multitude, de témoigner, à la lecture de la sentence, leur approbation par des applaudissements. Elle fut rendue à l'unanimité. Le clergé lui-même condamna son chef, soit que les idées nouvelles lui eussent donné plus d'indépendance, soit que son vieil esprit de caste n'eût pu résister aux entraînements de l'opinion publique.

L'archevêque, homme vil, lâche et fourbe, était trop heureux de sauver sa tête; il consentit à tout, écrivit à Rome, à Upsal, jura de s'enfermer à Westerås et de s'y tenir bien sage. Toutes ces promesses lui coûtaient d'autant moins qu'il était bien décidé à ne

pas les tenir : il ne songeait par cette feinte soumission qu'à gagner du temps, à calmer les esprits et à préparer sa fuite en Danemark.

Meursius et plusieurs auteurs danois, après lui, assurent que l'expédition dirigée par Séverin Norrby, au lieu d'échouer, comme nous l'avons dit, avait réussi ; que Gustave Trolle, délivré, avait suivi son libérateur à Copenhague ; que les états n'auraient jamais osé, l'archevêque présent, ni le déposer ni démolir Stäke, et que son absence seule leur avait inspiré cet accès de folle hardiesse. Avec des témoignages aussi contradictoires, la vérité a eu de la peine à se faire jour. C'est aujourd'hui cependant un fait acquis que Gustave Trolle assista aux débats qui précédèrent son jugement; qu'il s'y montra hautain en commençant, vil à la fin, toujours inconvenant. Il est aussi certain que l'arrêt (1) qui le condamnait fut mollement exécuté; que les états, apaisés, satisfaits par sa destitution, bornèrent là leur vengeance; qu'on ne le mena pas à Westerås, et qu'on ne fit rien pour l'empêcher de se rendre à Copenhague.

Le premier usage que l'archevêque fit de sa liberté ne servit qu'à prouver sa mauvaise foi et son ingratitude. Il envoya à Rome la rétractation, le désaveu de tout ce qu'il avait dit et fait à Stockholm, retira la démission qu'il prétendit n'avoir donnée de son archevêché que sous une pression violente, pour sauver sa vie, déclara qu'il ne reculerait devant aucun moyen pour rentrer dans des fonctions qui lui venaient de Dieu, et, prévoyant le retour de la guerre civile, supplia le saint-

(1) Loccénius dit, mais à tort, que la sentence le renvoyait chez lui : *ut in paternis possessionibus agat*. (Pag. 194, lib. V.)

père d'embrasser sa cause, dont il fit celle de l'Église. Arcimboldi était encore dans le Nord. Léon X, circonspect comme on l'est à Rome, avant de prendre un parti, lui ordonne de se rendre en Suède. Comme la première fois, le légat y est accablé d'honneurs, comblé de présents. Bien plus, le régent lui fait offrir l'archevêché d'Upsal, lui permettant de l'administrer de Rome, où ses revenus immenses lui seront exactement et fidèlement envoyés.

De pareils procédés sont irrésistibles. Le légat prend fait et cause pour l'administrateur, et, peignant l'archevêque sous les couleurs les plus sombres, il assure que, si Rome essaye de le rétablir, contre le vœu des populations, dans des fonctions qu'il a été indigne et incapable de remplir, le mépris et la haine dont il est l'objet rejailliront sur le clergé, sur l'Église même, et pourront produire les plus funestes conséquences. L'avenir n'a que trop prouvé la vérité des assertions d'Arcimboldi. Mais les nombreux agents que Christian entretenait à la cour de Léon X l'avaient circonvenu. Ils accusèrent le légat de s'être laissé corrompre, et firent si bien qu'ils obtinrent son rappel. Celui-ci s'en retournait en Italie avec un million de ducats que son trafic des indulgences lui avait permis de recueillir en Scandinavie. Christian, assez mal dans ses finances, et supposant que l'accueil que le légat recevrait à Rome serait en proportion des sommes qu'il y rapporterait, l'arrêta à son passage à Lund. Il voulait le faire égorger. On finit par lui faire comprendre qu'il suffisait de le dévaliser; que, du même coup, il s'enrichirait lui-même et décréditerait son ennemi.

En attendant que le pape agît, l'archevêque de Lund,

primat de Danemark, avait excommunié les Suédois. Mais, comme ceux-ci ne reconnaissaient pas son autorité, ses foudres ne pouvaient atteindre que quelques âmes timorées et exaltées par la religion. Néanmoins Christian, voulant profiter de l'émotion qu'il en attendait, avait débarqué (juin) à l'improviste aux environs de Stockholm et en avait commencé le siége du côté du sud. Sa présence avait jeté la terreur dans le pays, et ce n'était pas sans cause. Sture était en Sudermanie. La garnison qui défendait le château était peu nombreuse, et, comme on ne s'attendait à rien, elle n'était commandée que par un officier subalterne. Les bourgeois n'en firent pas moins bonne contenance. On savait qu'avec un Christian il n'y avait pas de quartier à espérer, et le seul instinct de leur conservation transforma en héros des marchands inoffensifs. Non-seulement il n'y eut pas une seule brèche faite aux remparts ; mais encore les sorties des bourgeois furent presque toujours heureuses, et les assiégeants, culbutés et dispersés, furent plusieurs fois contraints de quitter leurs retranchements. Cependant ils y revenaient bientôt, et le siége se prolongeait. Les Danois avaient à peu près consommé tous les vivres qu'ils avaient apportés avec eux. La disette commençait à sévir dans leur camp, et l'administrateur approchait avec des troupes fraîches et nombreuses qu'il avait, avec Gustave Wasa, recrutées dans le nord.

Cette expédition n'était après tout qu'un coup de main tenté par Christian contre Stockholm, qu'on devait surprendre et prendre en même temps. Le coup ayant manqué, il fallait s'en aller au plus tôt, quitte à recommencer avec plus d'adresse et de bonheur. Les

généraux danois, imbus de cette idée, excitaient Christian à lever le siége et à déguerpir sans bruit. Celui-ci, obstiné, peu clairvoyant, toujours inhabile, comme nous le verrons dans le cours de sa vie, à prendre un parti à propos, s'était enfin rendu à leur avis. Il opérait sa retraite, mais avec lenteur et sans précaution, lorsque le régent parut à la tête de ses montagnards. Avant même que Christian eût rallié son monde et l'eût mis en état de se défendre, la déroute était complète. Il ne s'agissait plus de prévenir un désastre, mais d'en amoindrir les conséquences. Il fallait sauver le roi. Pour cela plusieurs officiers se sacrifièrent avec un dévouement sublime : ils se jetèrent entre les vainqueurs et l'état-major de Christian, et se firent stoïquement, lentement tuer, pour que ce monde d'élite eût le temps de gagner ses vaisseaux. Si les chefs furent sauvés, un grand nombre de soldats périt. Plus de trois cents furent faits prisonniers, mais rachetés presque aussitôt. Dans cette rencontre, qui eut lieu à Brännkyrka (22 juillet), la bannière de la Suède était portée par Gustave Wasa, et l'intrépidité du jeune héros a été immortalisée par une romance populaire restée célèbre.

Au lieu de s'en aller, Christian, exaspéré, se met à dévaster les côtes voisines de la capitale. Pendant qu'il s'escrime à cette triste besogne, le vent tombe, ou souffle pendant trois mois d'une manière si défavorable qu'il lui est impossible de gagner la haute mer. Cependant les vivres s'épuisaient; l'eau manquait, et, comme on ne pouvait mettre le pied sur le littoral, gardé par Sture lui-même à la tête d'une armée formidable, on prévoyait le moment, trop prochain, où la famine sévirait jusque sur le vaisseau qui portait le roi.

Pour sauver une partie de son armée, Christian se décide à sacrifier l'autre, qui est transportée à terre et livrée à la merci du régent. Celui-ci, de qui le cœur était né généreux, distribue des vivres à ces affamés. Dans un beau mouvement de reconnaissance, ils offrent de s'enrôler sous sa bannière. Le régent, qui redoutait avec raison peut-être de voir s'évanouir dans l'abondance un attachement que les privations ont tout à coup engendré, refuse leurs offres; mais il les fait conduire en Norvége, d'où chacun d'eux pourra regagner sa patrie.

Les récits de ces hommes sur les privations que la faim faisait endurer à Christian lui-même avaient ému vivement le noble Sture. Sa sensibilité était surexcitée; l'éloquence de l'évêque de Wiborg, envoyé en parlementaire au camp suédois, le poussa à accomplir une action sublime, à faire passer des bateaux chargés de provisions à un ennemi que sa rage seule de détruire avait mis dans une position désespérée. Christian, à ce fait, affectant l'admiration, la reconnaissance, dit tout haut et partout qu'il veut aller lui-même remercier son sauveur, mais dans son camp, sans escorte, sans otages préalables, attendu qu'on ne peut être qu'un honnête homme quand on est un ennemi aussi généreux. Là-dessus, les courtisans d'intervenir et de faire entendre au roi que cette démarche est une atteinte à la majesté royale dont il est revêtu, une violation des lois de l'étiquette admises et respectées dans toutes les cours. Christian, bien entendu, se rend à des raisons aussi triomphantes, et envoie quelques gentilshommes expliquer au régent devant quels scrupules il a été obligé de faire fléchir sa bonne volonté. Celui-ci

applaudit à de telles excuses, et, prenant pour argent comptant les protestations qu'on lui fait au nom du roi, accepte ses envoyés pour otages et se prépare à se rendre lui-même à bord de la flotte danoise. Il ne fallut rien moins que l'autorité des paroles du vieil Hemming Gadd et du jeune Gustave Wasa, pour lui faire comprendre que le roi ne se croirait jamais lié par une promesse faite à un homme qui n'était à ses yeux qu'un sujet rebelle, et que se livrer à sa merci, c'était courir à une perte inévitable.

Les Danois sont donc obligés de s'en retourner tout seuls; mais, comme témoignage de ses intentions conciliantes, Sture les comble de présents et remplit leur vaisseau de vivres. Christian ne se laisse pas décourager par cet échec. Il fait dire au régent que, subordonnant toutes les lois de l'étiquette à ses désirs de paix, il ira décidément le remercier et s'entendre avec lui à Stockholm même. Il demande seulement pour sa sûreté personnelle six otages, qu'il a lui-même la précaution de désigner. Hemming Gadd et Gustave Wasa étaient du nombre; c'étaient, après Sture, les deux hommes les plus importants du royaume : l'un représentait le passé, et l'autre l'avenir.

Tant de bienveillance, tant d'obséquiosité de la part d'un tel homme, avait inspiré de la méfiance au loyal Sture. Néanmoins il envoie ses otages; seulement il recommande à Hemming Gadd, que son âge désigne comme le chef de la troupe, de ne pas sortir de l'endroit, appelé communément le port royal, avant que le roi n'y soit entré. D'après ces sages recommandations, les otages étaient immobiles à l'extrême limite de l'endroit indiqué, lorsque l'amiral Tycho Krabbe

s'approche d'eux, leur fait l'accueil le plus empressé, et leur demande d'un air bonhomme de venir se mêler aux vaisseaux que l'on voit dans le lointain, et grossir l'escorte qui va prendre le roi à Elgsnabben.

Cette proposition était naturelle et faite d'une manière obligeante. Un refus pouvait être mal interprété et changer les dispositions bienveillantes qu'on leur témoignait. Hemming Gadd donna l'ordre à l'équipage de suivre Tycho Krabbe. Dès qu'on eut fait quelque chemin en pleine mer, un vaisseau de guerre danois, qui semblait venir à la rencontre des otages pour leur faire fête, après quelques saluts et quelques paroles échangées, tourne brusquement derrière eux comme pour leur couper toute retraite. Hemming Gadd, concevant, mais trop tard, de justes soupçons, veut revenir sur ses pas et regagner le port. Il n'est plus temps. En un instant, le vaisseau suédois est enveloppé, envahi par les soldats de Tycho Krabbe, et les otages, saisis, chargés de fers, sont traînés devant Christian, qui, l'injure à la bouche, la menace au poing, reproche à Hemming Gadd ses indignes procédés envers la reine Christine, sa mère, au siége de Stockholm (1502), sous Sten Sture l'Ancien; à Gustave Wasa, ses perfides conseils, qui, ayant naguère détourné le régent de se rendre à un colloque, ont écarté tout espoir de paix; à tous enfin, les traitements affreux subis par les prisonniers danois, qu'il prétendit avoir été séquestrés, abandonnés dans une île voisine de Stockholm, sans d'autre alternative que de mourir de faim ou de se précipiter dans les flots. Leur qualité d'otages les absolvait de ces crimes imaginaires, et Christian, ne trompant personne, ne fit que rendre par son hypocrisie sa conduite plus odieuse.

Pour que rien ne manque à cette indigne action, Christian pousse l'impudence jusqu'à écrire à Sture qu'il fera périr ses prisonniers si Stockholm n'ouvre immédiatement ses portes, et aux conditions qu'il lui plaira de dicter. Sture, indigné, pour toute réponse, rassemble ses plus braves soldats, les jette sur tous les vaisseaux qu'il peut ramasser, et, à leur tête, vole à la délivrance de ces infortunés. Mais le vent, qui retenait depuis trois mois Christian captif dans ces parages, avait changé tout à coup, et le lâche monarque avait couronné sa perfidie en amenant à Copenhague ces nobles personnages, qui n'avaient eu que le tort de croire à sa loyauté.

A peine arrivé, Christian fit part à son conseil de sa résolution de faire périr ses six otages de la main du bourreau. Ses ministres, et surtout Sigebritte, parvinrent à lui faire comprendre qu'un tel mépris de la foi jurée lui aliénerait l'estime et l'affection des souverains de l'Europe, dans un moment où il avait besoin de leur secours. Les Suédois, sauvés de la hache, furent jetés dans des cachots et soumis à de si rudes traitements que la plupart y succombèrent. Quant à Gustave, il fut retiré du donjon où il gémissait par un généreux parent, Éric Banner, qui s'engagea à garder le prisonnier dans son château de Kalloe, en Jutland, et à payer au roi six mille écus d'or dans le cas d'une évasion.

Cependant le saint-siége avait pris un parti. Il avait condamné les Suédois à rebâtir la forteresse de Stäke, et à payer cent mille ducats à titre d'indemnités à Gustave Trolle, rétabli dans ses fonctions d'archevêque. La grande voix de Luther s'était déjà fait en-

tendre, de Wittenberg au pôle. Le régent et le sénat maintinrent leurs décisions, en dépit du jugement qui leur ordonnait de se rétracter. Ils furent alors excommuniés en toute règle, et condamnés à être poursuivis par le fer et le feu jusqu'à l'extermination. La bulle était adressée à l'archevêque de Lund et à l'évêque d'Odensée, qui choisirent Christian pour le bras séculier chargé de la faire exécuter.

A ce moment l'Europe entière suivait avec une fiévreuse attention la grande querelle de Tetzel et de Luther; mais personne encore, prévoyant la révolution qu'elle contenait en germe, n'aurait osé douter que l'Église romaine ne fût la clef de voûte de la société, et qu'elle croulant, tout l'édifice ne fût entraîné dans sa chute. Aussi, dès que la nouvelle d'une croisade dans le Nord eût été répandue en Europe (1), la masse de ces routiers dont on était infesté prit le chemin du Danemark. Le roi François Ier, le gouvernement de Jacques V d'Écosse, Henri VIII, Sigismond Ier de Pologne, Charles Quint (il n'était pas encore empereur, mais sur le point de l'être) et plusieurs princes allemands saisirent l'occasion de contribuer à une œuvre pie et de se débarrasser de soldats devenus inutiles.

Le monde entier, dans cette occasion, se déclara contre la Suède, jusqu'à la régence de Lübeck, cette vieille alliée, qui, suivant le torrent, promit de s'abstenir de tout commerce avec des excommuniés. Tous ces aventuriers, venant de pays différents et la plupart très-éloignés, n'arrivèrent à leur destination que par bandes. Christian, rempli d'une belliqueuse impatience,

(1) Paracelse, de qui la réputation était naissante, s'engagea dans ces bandes comme chirurgien militaire.

n'attendit pas d'avoir réuni tout son contingent. Dès qu'il eut sous la main un nombre suffisant de soldats, il l'envoya en Scanie, avec ordre d'entrer aussitôt en campagne, malgré la rigueur de la saison (janvier).

La direction de l'entreprise fut confiée à Othon Crumpe, général de grand mérite et tout à fait digne de la réputation qu'il s'était faite dans le Nord. Il passa par le Halland et pénétra en Westrogothie sans trouver aux frontières la moindre résistance. Dans toutes les paroisses qu'il traversait, il faisait afficher aux portes de l'église la bulle qu'il était chargé d'exécuter, et partout il ne rencontrait que des populations effarées, tremblantes devant la mission terrible qu'il avait acceptée et devant les forces dont il disposait pour la remplir.

Cependant Sture arriva du nord avec dix mille paysans et cinq cents cavaliers, presque tous gentilshommes. A l'aide d'arbres coupés, de blocs de pierre précipités des hauteurs, il improvisa des forteresses dans les défilés de Tifveden, et en confia la défense à ses paysans. Quant à lui, il se mit à la tête de sa cavalerie et il marcha bravement à la rencontre, à la recherche de l'ennemi. Il le trouva aux environs de Bogesund (19 janvier). Le combat eut lieu sur les glaces du lac Åsunden. L'usage des armes à feu était très-rare en Suède. Othon Crumpe avait apporté du canon. Sa batterie fut si habilement dirigée que le second coup tiré blessa Sten Sture à la jambe. Il tomba de cheval; ses compagnons, épouvantés des ravages que cette arme inconnue faisait dans leurs rangs, et ne songeant d'ailleurs qu'à sauver leur chef, s'enfuirent alors en désordre. Bientôt après cependant ils se ral-

lièrent, et firent si bonne contenance que Crumpe n'osa pas s'aventurer à les poursuivre dans un pays inconnu. Il resta, et coucha sur le champ de bataille, dont il était le maître incontesté. Sture s'était retiré à Strengnäs. Sa blessure était grave. Il avait besoin de repos. Il espérait en trouver dans cet asile, si éloigné du champ de bataille de Bogesund, quand on vint lui dire qu'un de ses officiers avait trahi le secret de sa retraite, et que, d'après ses instructions, l'ennemi, débouchant des bois taillis qui s'étendent au sud, allait se trouver aux portes de la ville. Recueillant le peu de forces qui lui restait, il partit précipitamment pour Stockholm. Mais, exténué de fatigue, transi de froid, brisé par les souffrances, il expira en route (1) dans son traîneau, sur les glaces du lac Mélar (Mälaren). Tel fut le trépas du dernier des Sture. Personne n'avait jamais eu plus d'intrépidité que lui sur le champ de bataille, plus de magnanimité envers ses ennemis, plus de générosité pour ses compagnons d'armes. Trop heureux si, à ces brillantes qualités, il avait joint un peu plus de clairvoyance dans l'esprit, de persévérance dans les idées et surtout une plus grande connaissance des hommes!

(1) Geyer fait arriver sa mort le 3 février 1520, Arkenoltz le 8 février, et Messénius le 9. Loccénius le fait mourir sur le lac Wener : *Inde ad Wenerum lacum adductus, pro patriæ civiumque libertate spiritum effundens, vitâ migravit.*

CHAPITRE II

De la mort de Sten Sture le Jeune à la prise de Stockholm.

Cependant les paysans, malgré le désastre de Bogesund, restaient à leur poste dans leurs défilés, et défendaient avec un grand courage les forteresses que le régent avait improvisées et confiées à leur courage. Les Danois avaient essayé, mais en vain, de les emporter. Il ne fallait rien moins que la *furia francese* pour y parvenir; et ce ne fut pas sans de grands sacrifices. Un des plus braves officiers, Devalle, fut tué dans la mêlée; Gaston de Brézé, prince de Foucarmont, général en chef, fut blessé d'un coup de flèche.

Tifveden passé, la Suède était de fait au pouvoir de Christian. Tout le monde était épouvanté, démoralisé. Les paysans, privés de chef, furent chassés comme un vil troupeau et bientôt dissipés (1). Le désordre, le trouble était encore plus grand chez les nobles; les uns allaient se cacher au fond d'un *hemman* perdu, les autres allaient se jeter dans Stockholm

(1) *Sed quum duce carent, instar palantis gregis facile disturbantur.*

et y partager les dangers, les privations, les espérances de la veuve de leur maître, Christine Gyllenstjerna; mais le plus grand nombre se rendit au camp danois, fit l'aveu de ses fautes, implora son pardon, offrit ses services, et s'applaudit d'avoir, au prix d'une lâcheté, sauvé sa vie et conservé sa fortune à ses enfants. Gustave Trolle, comme un oiseau de proie, suivait l'armée danoise. Après Bogesund il accourt à Upsal, et, en vertu de la bulle de Léon X, il s'installe à l'archevêché. Le passé ne l'a ni éclairé, ni dégoûté de la politique; il intervient aussitôt auprès de Crumpe, et obtient une trêve de onze jours; il en profite pour convoquer les états à Upsal. Aidé de Matts (Mathieu) Gregorsson, évêque de Strengnäs et chancelier du royaume, et de Brask, évêque de Linköping, il déploie une activité extraordinaire. Des avertissements sont envoyés à tous les notables et dans les parties les plus reculées et les plus sauvages de la monarchie. Tous les moyens sont employés pour que la réunion soit nombreuse et brillante; on offre à tous des sauf-conduits; on leur assure une liberté complète dans les discussions, comme dans les votes; aucune influence étrangère ne se fera sentir; il ne s'agit que de mettre un peu d'ordre dans le chaos que la mort du régent a produit, et de donner aux Suédois un gouvernement qui leur soit sympathique et utile. Le choix même de la ville d'Upsal, où l'archevêque gouvernait en maître, où Crumpe était attendu avec ses meilleures troupes, donnait un éclatant démenti à ces belles promesses; aussi personne ne se laissa-t-il prendre aux appeaux des prélats. En vain on alla relancer Christine et ses amis jusque dans Stockholm : il ne parut aux états que les hommes at-

tachés de longue date au parti danois, et les lâches qui, le lendemain de Bogesund, étaient allés se mettre à plat ventre devant les pas du vainqueur. Le clergé y figura en masse; les sénateurs y furent au nombre de trois (1); il y eut assez de nobles, peu de bourgeois et encore moins de paysans. Othon Crumpe y vint siéger, entouré d'une cohue d'officiers et de gardes. Cependant la direction des débats fut confiée à l'archevêque. Tout ce qu'il proposa fut accepté par des gens bien décidés à ne reculer devant aucune infamie. La qualité d'administrateur fut abolie, l'union de Calmar rétablie, et Christian proclamé roi de Suède. Crumpe, se levant alors, promit au nom de son maître l'oubli des injures (2), la délivrance des otages et des prisonniers de guerre, le respect des priviléges, des immunités possédés par les provinces, le maintien des anciennes constitutions, même l'électivité de la couronne, quoique Christian affectât dans les actes publics de prendre le titre de roi légitime et héréditaire, enfin tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme qui voulait, à force de grandeur d'âme et de générosité, vaincre les préventions d'un peuple sur lequel il était appelé à régner. Venues de la part d'un prince loyal, ces déclarations étaient de celles qui changent des ennemis acharnés en partisans dévoués; mais, de la part d'un Christian, elles étaient considérées comme autant de piéges tendus à la bonne foi d'honnêtes gens. Néanmoins elles furent répandues à profusion dans le royaume, et

(1) Éric Trolle, Éric Abrahamsson, Bengt Canutsson, d'après Arkenoltz, Desroches et Vertot. Ils furent au nombre de sept d'après Puffendorf, qui ne donne pas leurs noms.

(2) Cette généreuse amnistie n'admettait point d'exceptions et s'étendait jusqu'à Christine et à ses ministres.

Othon Crumpe, accompagné du primat et de l'évêque de Strengnäs, alla lui-même en faire part à Christine et aux dignitaires enfermés avec elle dans Stockholm. Crumpe, accompagné de forces imposantes, était décidé à user des menaces si les prières étaient vaines. Il avait campé dans l'île du Saint-Esprit, et de là avait fait demander un entretien à Christine; mais Green, plus ennuyé qu'effrayé de ce voisinage, avait répondu à coups de canon à ces ouvertures, et Crumpe, surpris, désappointé de trouver tant de résolution chez des gens qu'il croyait démoralisés par les revers, s'était retiré à la hâte, ne songeant qu'à mettre en sûreté sa vie et celle des prélats, compromises par son imprévoyance.

La régence de Lübeck n'avait pas vu sans terreur les résultats de la bataille de Bogesund. L'accroissement de puissance d'un tyran tel que Christian était une menace incessante contre sa liberté, pour laquelle elle était passionnée; aussi, revenant tout à coup à sa vieille politique, d'où le fanatisme l'avait un instant détournée, elle avait pris fait et cause pour Christine, et lui avait envoyé des vivres et des soldats, sous la conduite d'un gentilhomme holsteinois, Étienne de Sachs. Othon Crumpe, n'osant pas, en présence de ces renforts, poursuivre les travaux d'un siége commencé prématurément et avec imprévoyance, quitta Stockholm, et alla prendre à l'intérieur ses quartiers d'hiver. Il eut soin de répandre partout le royaume son armée, trop nombreuse pour être nourrie sur un même point. Mille hommes furent laissés à Westerås; une grande partie de la cavalerie fut casernée à Strengnäs; lui-même se retira à Upsal avec l'élite de ses troupes.

Il ne s'agit que de parcourir les annales de la Suède pour être bien convaincu que les Suédois étaient alors indomptables; que Dieu pouvait les exterminer, mais aucun homme les asservir. Ces paysans que nous avons vus à Tifveden battus, dispersés, égorgés, s'étaient ralliés et reparaissaient aussi nombreux, aussi redoutables qu'avant leur défaite, à Arboga, à Westerås (1), à Strengnäs, à Upsal, provoquant les Danois, les attirant dans des piéges, et ne reculant jamais quand ils avaient fait naître l'occasion d'une échauffourée (2). Enhardis par quelques succès, ils avaient résolu de s'emparer d'Upsal, où Gustave Trolle, Othon Crumpe, tous les chefs enfin du parti danois se trouvaient réunis. Conduits par un des leurs, Lambert Mattsson, ils parurent un beau matin dans la plaine en nombre innombrable. La chronique dit qu'ils étaient trente mille. C'était le vendredi saint (5 avril). Dès que les sentinelles du haut des remparts les eurent aperçus, on courut avertir Othon Crumpe, qui se trouvait à l'église, comme il convient à pareil jour. Il rassemble son monde, huit mille hommes, moitié fantassins, moitié cavaliers, descend dans la plaine, accourt résolûment au-devant de ces multitudes et leur offre le combat, qu'elles acceptent avec enthousiasme. Loccénius dit, dans son beau style latin, digne de Tacite, que le ciel intervint dans le combat et se déclara pour les Suédois (3). Il est de fait qu'une pluie, mêlée de verglas et de grêle, fouettait le visage des Da-

(1) C'est-à-dire à Balundsås, à un demi-mille à l'est de Westerås.

(2) Jacques Ulfsson, l'ex archevêque, partisan des Danois, avait été attaqué dans sa terre d'Arnö; l'évêque de Westerås, arrêté par les paysans dans sa propre cathédrale; l'évêque de Linköping, assiégé dans son palais; et Éric Abrahamsson Lejonhufvud, accusé d'avoir guidé les Danois au passage de Tifveden, emprisonné dans son château par les Nériciens.

(3) *Et jam ipsum cœlum in partes pugnæ venerat ac pro nobis stabat.*

nois et les aveuglait, tandis que les Suédois, qui la recevaient par derrière, n'en éprouvaient aucune incommodité. Pour comble de malheur, la cavalerie était presque condamnée à l'inaction. On était en plein dégel. Le sol était couvert d'une neige à moitié fondue, qui, s'attachant au pied des chevaux et comblant le vide qui se trouve entre la corne et le fer, les faisait au moindre mouvement tomber et entraîner leurs cavaliers dans leur chûte. Ces avantages, en donnant aux paysans la prévision de la victoire, les faisaient redoubler de courage et d'audace. L'aile gauche des Danois, fortement attaquée, avait plié et commençait à battre en retraite; le porte-drapeau pâlissait; l'étendard allait glisser de ses mains; c'en était fait, la victoire restait au paysan Lambert Mattsson. Un vieux soldat, dont l'histoire n'a pas enregistré le nom, arrache le drapeau à cette main défaillante, s'en empare, le porte haut et au-devant de l'ennemi. Le courage ne se communique pas moins que la peur; les Danois se groupent, se rallient, se maintiennent autour de ce brave. Ils savent d'ailleurs qu'il faut vaincre ou mourir; que leur défaite sera le signal d'une insurrection générale; que ceux qui échapperont à ce désastre seront massacrés par les paysans dans leur retraite. Ils ont de plus à leur tête un grand homme de guerre, et chaque régiment est commandé par des généraux d'un courage éprouvé, et de qui l'esprit est non moins fécond en ressources. Les Suédois, au contraire, trouvent que la victoire est bien lente à se déclarer. Comme toutes les troupes indisciplinées, si, dans leur premier élan, ils sont presque irrésistibles, ils sont plus prompts au découragement. Les piétinements des fantassins, dans leurs marches et contremar-

ches, avaient rendu tout à fait liquides les débris de glace et de neige dont le sol était couvert au commencement de l'action. La cavalerie, sortant de son funeste repos, pouvait enfin être employée. Crumpe ordonna, dirigea lui-même une charge avec tant d'habileté et d'à propos qu'elle pénétra fort avant dans les rangs de ces bandes tumultueuses. Tout à coup, à la victoire qui semblait imminente, succéda le désordre, la confusion, la déroute; les rangs étaient rompus, les positions perdues. Cet échec était sans doute facile à réparer. Des chefs habiles, ralliant et stimulant leurs hommes, les auraient ramenés au combat, retrempés par cette épreuve et plus terribles que jamais. Mais les paysans étaient abandonnés à leur propre inexpérience. Lambert n'avait ni la capacité ni l'autorité nécessaires au commandement. Les généraux danois profitèrent de toutes ses fautes, et la moindre imprudence devenait la cause d'un nouveau désastre. Cependant les paysans, foulés par la cavalerie, mitraillés, privés de leurs armes perdues dans la mêlée, s'obstinaient à ne pas quitter le champ de bataille, dont ils s'étaient crus les maîtres, et s'y faisaient égorger avec un héroïque stoïcisme. Quelques-uns s'étaient retirés et retranchés dans un grand bâtiment, servant de four à briques. Ils y furent assiégés. La cour était pleine de fagots, destinés à la cuisson des terres. On y mit le feu, qui se communiqua tout à coup aux bâtisses. Tous ceux qui avaient cru trouver un asile derrière ces murs périrent dans les flammes, sans daigner même tenter de s'enfuir. La fin de cette bataille ne fut plus qu'une boucherie. Les paysans, démoralisés, égarés, et cependant remplis du même courage, venaient en masse offrir leur gorge

au couteau des vainqueurs; ceux-ci, qui ne reculaient pas devant cette besogne de bourreaux, disaient avec jactance qu'ils verraient la fin de ces gens, quand même il en pleuvrait du ciel (1). Cependant les Danois, gorgés de sang jusqu'au dégoût, furent plutôt las que les Suédois de leur rôle. Crumpe fit cesser le carnage et rentra dans Upsal, affectant une grande joie de sa victoire, mais au fond du cœur désolé de voir une aussi farouche énergie chez un peuple qu'il croyait avoir abattu en même temps que vaincu, et épouvanté de songer que la vie de ses soldats dépendait du hasard d'une bataille sans cesse renaissante. Cette journée fut terrible; les paysans perdirent, dit-on, vingt mille hommes, les deux tiers de leur monde, et les Danois la moitié, quatre mille. Le comte d'Essex, général en chef du contingent anglais, fut tué (2), et Crumpe blessé de deux coups de flèche. Gustave Trolle, l'homme d'Église, fut plus cruel que l'homme de guerre : il ne voulut pas que les cadavres des Suédois, morts en état d'hérésie, fussent livrés à la terre; invoquant les canons de l'Église, il exigea que leurs membres maudits, abandonnés aux courroux des éléments, servissent de pâture aux animaux carnassiers et aux oiseaux de proie.

Le désastre d'Upsal, après celui de Bogesund, répandit la terreur dans tout le royaume. Le chancelier, évêque de Strengnäs, parcourant à cheval son vaste diocèse, fit proclamer Christian et prêter serment de fidélité à des hommes qui en auraient, quelques jours auparavant, considéré la proposition comme une insulte

(1) *Etiamsi cœlo depluant.*

(2) Ainsi que Sibon d'Essens, parent du roi, et Simon et Sivard de Mélen, officiers allemands, renommés pour leur courage et leur haine contre les Suédois.

et ne l'auraient pas laissée impunie. C'est un triste spectacle de voir une nation se débattre dans les angoisses de l'agonie. Oublions le passé, jetons un voile sur le présent et courons à celui qui représente l'avenir. S'il est dans l'histoire un homme que la Providence ait marqué au front de son sceau, qui, préservé par elle des plus grands dangers et conduit à son but par des voies mystérieuses, impénétrables, ait semblé ne naître et ne vivre que pour le salut d'un peuple, c'est, à coup sûr, Gustave Éricsson.

Il naquit, le 12 mai 1490, au château de Lindhölm, dans le Roslagen, paroisse d'OEkestad, province d'Upland, à trois milles de Stockholm. Son père s'appelait Éric Johansson de Rydboholm; il était chevalier, seul titre de noblesse qui existât en Suède à cette époque et qui était l'apanage seulement des grandes familles, sénateur du royaume et gouverneur d'Åland. Sa mère, Cécile, était fille de Måns (Magnus) Carlsson, seigneur d'Eka et chevalier; elle était de la famille des Sture et petite-nièce du roi Charles Knutsson. Il vint au monde, la tête coiffée d'une peau qui ressemblait à un bonnet, ou, comme on dit vulgairement, avec la crépine; il avait de plus sur la poitrine une croix rouge, de sorte que les matrones qui assistèrent à sa naissance virent dans ces signes un gage de bonheur et la certitude d'une haute destinée. A l'âge de six ans, il est conduit à la cour de son grand-oncle Sten Sture l'Ancien, et déjà la prédiction des bonnes femmes se réalise. Il exerce un ascendant immense sur les marmots qui l'entourent. Les jeux vulgaires cèdent la place aux combats; il réunit ses jeunes compagnons, les range en bataille et leur fait exécuter des manœuvres. Tous, ceux-là même qui sont

ses égaux, le reconnaissent d'instinct pour leur chef. Un jour que le roi Hans (Jean) était en tournée, il remarqua, dans un festin que Sture lui donna à Stockholm, le charmant visage du petit Gustàve, sa grâce, sa pétulance, l'à-propos de ses reparties ; il fit venir l'enfant auprès de lui, lui caressa la tête avec la main, lui prédit qu'il serait un jour un homme remarquable (1), si Dieu lui prêtait vie, et manifesta le désir de l'amener en Danemark comme page et compagnon de son fils.

Le vieux Sten Sture, qui voyait dans l'enfant un Moïse, se hâta de le soustraire à cet honneur, en l'envoyant précipitamment à Åland, auprès de son père. Plus tard, le maître d'école danois qui lui apprenait à lire, indigné de la persistance de sa haine contre l'étranger, si extraordinaire à un âge où les idées et les sentiments sont si mobiles, l'accablait de mauvais traitements, afin d'apprivoiser, disait-il, ce louveteau qu'il n'osait pas étrangler. Des bancs du maître d'école il va s'asseoir sur ceux de l'université d'Upsal ; il y reste cinq ans, et tout le monde, professeurs et condisciples, admirent en lui une grande aptitude au travail, secondée par une persévérance plus grande encore. C'est là qu'il prit, avec un goût très-vif pour les études classiques, une espèce de passion pour la théologie et les disputes qu'elle engendre.

En 1514 il va se ranger sous les drapeaux de Sten Sture. Ce jeune homme, que sa beauté, sa fortune, son nom, mettent à part et au-dessus de tous, ne se fait remarquer au camp que par la pureté de ses mœurs, sa bonne conduite et son intrépidité. Il est bientôt l'ami, le confident de l'administrateur, dont il devient le bras

(1) *Virum aliquando evasurum si vitâ frui contingat.*

droit. Christian avait reconnu sa supériorité ; il avait remarqué que Sture, généreux, loyal, brave, mais léger à l'excès, ne devait l'énergie, la suite, la prudence qu'on remarquait dans ses nouveaux actes qu'à l'ascendant que Gustave exerçait sur son esprit. Aussi, dès que le régent eut échappé à ses piéges, il se rabattit bien vite sur son lieutenant, et, pour les séparer l'un de l'autre, il n'hésita pas à se déshonorer. J'ai raconté comment Gustave fut saisi, malgré son caractère sacré d'otage (1518), traîné en Danemark, jeté dans un cachot, et comment il en fut tiré par l'intervention d'Éric Banner.

Gustave, déjà affectionné de son parent, sut bientôt, par ses manières et sa joyeuse humeur, s'attirer les bonnes grâces de toute la famille. Il vivait au milieu d'eux plutôt en hôte qu'en prisonnier. Néanmoins il était toujours à la merci de Christian, dont il connaissait mieux que personne l'humeur inquiète, soupçonneuse et sanguinaire. Il ne doutait pas que, si le tyran éprouvait quelque échec dans la grande expédition qu'il préparait contre la Suède, il ne fût homme à se venger de l'héroïsme des Suédois absents par le supplice de ceux qui seraient en son pouvoir. Après bien des hésitations, Gustave, retenu d'ailleurs contre le droit des gens, résolut de briser ses fers, quoique sa fuite fut une violation de son serment, qu'elle blessât les intérêts et compromît même la vie de son bienfaiteur.

Un jour (sept. 1519), parti de grand matin pour aller à la chasse, il se dépouille de ses vêtements, qu'il remplace par ceux d'un valet de ferme jutlandais, et se dirige du côté de Flensbourg, où il arrive après deux jours et deux nuits de marche. Tous les ans, à cette époque, la ville était remplie de marchands saxons, venus pour

acheter des bœufs. Il entre au service de l'un d'eux comme garçon bouvier, et, parti avec lui, il arrive à Lübeck le dernier jour de septembre.

Le sénat de Lübeck était en ce moment divisé en deux partis. Celui qui triomphait, sacrifiant à la religion les intérêts de la patrie, s'était déclaré pour Rome et pour Christian contre la Suède. L'autre, jaloux avant tout de sa liberté, malgré le roi, malgré le pape, restait fidèle à des vaincus, à des excommuniés. Banner, lésé dans ses intérêts, épouvanté surtout d'avoir, par sa négligence, excité le courroux de son maître, était accouru sur les pas du fugitif. Il demandait, à grands cris, qu'il lui fût livré, se prévalant d'une lettre du roi pleine de menaces contre les autorités de la régence et d'un écrit de Gustave dans lequel celui-ci s'engageait à ne jamais chercher à recouvrer sa liberté par une évasion. Gustave répondait à cela qu'il reconnaissait, comme une dette sacrée, les 6,000 écus d'or que le tyran pouvait exiger de son hôte; mais qu'ayant été fait prisonnier par une perfidie, et non à la suite d'un combat malheureux, il ne pouvait être lié par un serment que lui avait dicté le désir d'être soustrait aux horreurs des cachots danois; qu'il était venu d'ailleurs, conduit par Dieu, chercher à Lübeck un abri, un refuge contre d'iniques persécutions; qu'en devenant l'hôte de la régence, il mettait sa cause entre ses mains et qu'il savait qu'elle serait défendue avec autant de courage que de loyauté. Gustave était éloquent et avait raison; mais sa bonne mine, son grand air, sa jeunesse, sa beauté, sa réputation de héros et de victime, avaient touché les cœurs bien plus que ses discours et son bon droit. Ces avantages lui avaient valu l'affection des femmes et

l'enthousiasme de la multitude, deux leviers également puissants dans un état populaire. Cependant le sénat, composé d'hommes timorés, comme il arrive souvent dans les petits États qui n'ont que trop la conscience de leur faiblesse, opinait pour que le fugitif fût renvoyé à Christian; il énumérait les mauvais procédés dont la régence avait, comme à plaisir, abreuvé le Danemarck depuis que ses succès le rendaient plus redoutable, et suppliait de ne pas laisser échapper l'occasion providentiellement offerte de se faire pardonner à si bon compte des griefs si légitimes. Par bonheur, le bourguemestre Nils Broms, qui avait pressenti, deviné le génie de Gustave, prit sa cause en main et la défendit avec tant d'habileté que non-seulement le proscrit ne fut pas livré à son bourreau, mais qu'il reçut du gouvernement une pension qui lui permit de passer l'hiver (1519-1520) d'une manière honorable et conforme à son rang. C'est à Lübeck qu'il apprit que Crumpe, à la la tête de ses croisés, avait battu et tué le régent à Bogesund, qu'il avait passé les défilés de Tifveden et s'était installé à Upsal, au cœur même du royaume. Les grandes infortunes prédisposent au recueillement, à la piété. Gustave chercha des distractions aux ennuis, aux douleurs de son exil, non pas dans les nombreux plaisirs que cette grande et opulente cité offrait aux jeunes gens de son âge, mais dans les discussions, dans les conférences, dans les tournois théologiques que les sectateurs de Luther livraient aux prêtres romains. C'est là qu'il étudia les dogmes de la doctrine nouvelle qui semblait alors devoir conquérir le monde, qu'il embrassa plus tard avec tant d'ardeur et qu'il imposa à ses sujets. Cependant sa destinée était tout à fait précaire. Les agents de Chris-

tian s'agitaient, intriguaient, menaçaient, marchandaient. La vie de l'émigré dépendait des caprices d'une multitude si facile à passionner. Nils Broms, de qui la vigilánce dévouée l'avait soustrait à tous les piéges, comprit qu'il fallait l'éloigner. Autant pour le protéger que pour créer des embarras à Christian, il l'embarqua sur un vaisseau marchand qui devait tenter d'aller, à travers les croisières ennemies, porter des aliments aux habitants de Stockholm; mais la flotte de Séverin Norrby était si nombreuse que le pilote osa à peine pénétrer dans la Baltique. Il déposa Gustave à Stensö, petit promontoire situé près de Calmar, et retourna vivement sur ses pas (31 mai).

L'étrange chose que la destinée d'un homme! comme il est vrai que les voies de Dieu ne sont pas les nôtres et qu'elles nous sont impénétrables! Nous venons de voir Gustave, jeté seul comme un fardeau compromettant, sur une côte inhospitalière, ayant devant soi les angoisses de la faim, les transes de la persécution, et, pour une espérance de succès, mille certitudes d'une mort violente et ignominieuse. Nons le verrons bientôt après renié de sa famille(1), bafoué, chassé à coups de pierre par ceux-là même pour qui il se dévoue. En même temps Christian se dirige sur Stockholm, passant par les Gothies et l'Upland qu'il traverse en maître, fêté, acclamé par les populations à qui il fait distribuer du sel et des harengs, trouvant tous les obstacles applanis par le génie d'Othon Crumpe, et n'ayant qu'à cueillir les lauriers, qu'à ramasser les fruits de la victoire. Eh bien! quel homme, témoin de ce spectacle, aurait pu supposer

(1) Le nom de son père figure parmi les signataires de la capitulation de Stockholm.

que la gloire, la puissance, le bonheur, étaient par Dieu réservés au proscrit, tandis que la honte, l'abandon et la souffrance seraient le lot du triomphateur?

La Suède entière était aux pieds de Christian. Calmar venait de se rendre à Séverin Norrby. Stockholm seule résistait. Toutes les défections dont elle était témoin n'abattaient pas le courage de Christine; elle répétait à ses conseillers la recommandation de Sten Sture, de mourir plutôt que de se livrer à la clémence d'un Christian. Elle était approuvée, secondée dans ses résolutions par le peuple et par les bourgeois; mais son entourage, composé de nobles et de sénateurs, gens que l'attrait d'une cour séduit toujours, étaient d'un avis contraire. D'après leurs exagérations, les ressources du roi étaient aussi vastes que leurs propres moyens de défense étaient restreints. Ils présageaient une misère prochaine et la prise certaine de Stockholm. Une capitulation seule pouvait les préserver des violences, des atrocités qu'autorise le sac d'une ville prise d'assaut. Les assiégés étaient divisés en ces deux partis, tous deux puissants, l'un par le nombre, l'autre par la qualité de ses adhérents, lorsque Hemming Gadd fût introduit dans leurs murs. C'était un vieillard qui, par sa haine constante des Danois, s'était acquis une grande popularité. Moitié clerc, moitié laïque, mais soldat tout entier, dans les différents postes qu'il avait occupés, il avait fait preuve d'une grande énergie et d'une haute capacité. A la fin de sa carrière, pour soustraire à la prison les quelques jours qui lui restaient à vivre, il renia son passé, se dévoua à Christian, promit de le placer sur le trône d'où il avait chassé son père, ne tint que trop sa promesse, et fut récompensé de ses peines comme il le méritait.

Christine, l'ayant admis en son conseil, fut surprise, indignée du rôle qu'il avait accepté. On refusa de l'écouter; le peuple, à sa sortie, l'accompagna chez lui avec des huées, et, chemin faisant, faillit à le massacrer. Gadd était plein d'énergie et de persévérance; il avait vécu dans un temps de révolution; il avait de l'expérience, et savait qu'en Suède, plus encore qu'ailleurs peut-être, le peuple est d'autant plus mobile que ses passions sont plus surexcitées. Il ne cessait de vanter à tous propos et en tous lieux la bienveillance, les égards de Christian envers un homme, qui, comme lui, avait, toute sa vie, combattu sa famille et sa nation; il reparut devant Chistine, lui persuada qu'elle serait maintenue dans ses dignités et dans ses biens; aux sénateurs, qu'à leurs emplois, qui leur seraient conservés, s'ajouteraient des titres de noblesse et des charges de cour; aux bourgeois, que leurs priviléges seraient respectés; à tout le monde enfin, qu'on aurait dans Christian un maître puissant, jeune, intelligent, qui, ayant commencé son règne par la violence et en ayant vu les tristes résultats, était décidé à le finir dans la mansuétude. Il fit tant et si bien que Christine, lassée plutôt que convaincue, signa, de l'avis des sénateurs, mais contre celui des bourgeois, inébranlables dans leurs préventions, la capitulation qu'il avait préparée. Elle était trop honorable, trop avantageuse, pour ne pas exciter au moins de la méfiance; mais il est, pour les hommes comme pour les nations, des moments dans leur vie où les plus clairvoyants sont frappés d'aveuglement, et où les plus sages se précipitent, comme des insensés, à leur perte. Le traité, apporté par Hemming Gadd à Christian, fut signé (5 sept.) sans objection, sans

observation, comme par un homme assuré de trouver des prétextes qui le dispenseront de tenir ce qu'il a promis.

Deux jours après (7 sept.), le roi, escorté de quatre mille hommes, faisait son entrée triomphale dans la capitale du royaume, au son des cloches, au bruit des tambours, aux acclamations de la foule, se rendait d'abord à l'église pour y chanter un *Te Deum*, et de là au château, où il fut reçu par les sénateurs et les nobles, avec de grandes démonstrations de joie.

CHAPITRE III

Préludes du règne de Christian jusqu'aux fêtes du couronnement.

Christian était un monstre. Dieu permet quelquefois que de pareils êtres, par le hasard de leur naissance, soient mis à la tête de l'humanité; mais rarement il leur donne, avec la puissance, l'esprit de suite et l'intelligence nécessaires à l'accomplissement des projets que forme leur perverse imagination. Pendant que Christian, pénétré d'un saint zèle pour Rome, se faisait l'exécuteur des foudres du Vatican, il tentait de soustraire le Danemark à sa domination, et, dans ce but, il était en négociation avec son oncle, l'électeur de Saxe, pour l'envoi d'un réformateur habile. Le bon sens voulait que, de ces deux entreprises aussi opposées et qui ne pouvaient être tenues secrètes, la première ne fût entamée qu'après la conclusion de l'autre. De même, après la prise de Stockholm, au lieu de profiter du prestige que la victoire lui donnait, pour achever, pour raffermir ses conquêtes, il avait confié l'administration du royaume à Gustave Trolle, donné le commandement des troupes à Séverin Norrby, envoyé Hemming Gadd en Finlande remplir à Åbo, auprès de l'évêque, le seul prélat qui

fût resté fidèle à la cause nationale, le rôle qu'il avait si utilement joué auprès de Christine, ajourné les États au commencement de novembre, et était parti pour Copenhague, n'ayant relevé aucune des ruines qu'il avait faites. Trois motifs différents avaient occasionné ce brusque départ. D'abord il voulait, sous prétexte de lui faire honneur, éloigner du théâtre de ses exploits Othon Crumpe, dont il était jaloux et dont il se méfiait, ensuite recevoir maître Martin Reynart, le fameux hérésiarque, qu'on lui avait expédié de Wittenberg, et enfin s'entendre avec Sigebritte, discuter, arrêter les projets de vengeance, la trahison qu'il méditait contre ses nouveaux sujets.

Mais revenons à Gustave. Du rocher de Stensö (mai) où il avait été jeté, comme un homme à la mer, il s'était dirigé vers Calmar et n'avait pénétré qu'avec peine dans ses murs. Le moment d'ailleurs ne pouvait être plus mal choisi. La ville, cernée par terre, était, du côté de la mer, bloquée par l'escadre de Séverin Norrby et menacée d'un bombardement. Pour comble de malheur, le gouverneur Jean Månsson, homme d'une énergie farouche, venait de mourir, et sa veuve, Anne Bjelke, à qui était échue la défense de la place, n'avait pas assez d'autorité pour relever de son abattement une bourgeoisie démoralisée, et pour faire rentrer dans le devoir une garnison insubordonnée, composée en majorité d'Allemands, et qui ne faisait mine de se défendre que pour faire payer plus cher sa défection. Néanmoins Gustave avait été bien accueilli par la gouvernante et les riches bourgeois. Encouragé par ce début, il voulut haranguer les soldats, cherchant à ranimer chez les uns un patriotisme qu'il ne croyait qu'endormi, et chez les autres un amour de

la gloire qu'il croyait impérissable chez les gens de leur profession. Froidement écouté par les Suédois, il fut honni, injurié, menacé par les étrangers. Son discours servit même de prétexte à une insurrection militaire, depuis longtemps préparée. Pour se soustraire à la fureur de ces misérables, qui ne parlaient de rien moins que de le garrotter et le livrer aux Danois, il fut contraint de sortir précipitamment de la ville. Les Danois, que des traîtres tenaient au courant de ce qui s'y passait, se mirent aussitôt à sa poursuite; mais Gustave, évidemment protégé de Dieu, échappa à toutes les recherches, et, traversant sous un costume de paysan les quartiers des ennemis, parvint, sain et sauf, dans un château que son père possédait dans le Smaland. Le lendemain de sa fuite, la ville, livrée par ces mercenaires en révolte, était au pouvoir de Séverin Norrby.

Déjà la basse Suède avait reconnu Christian, et, dans la prévision d'une amélioration matérielle, elle portait son joug avec joie. De plus, une insurrection, avortée chez les Ostrogoths et sévèrement réprimée, maintenait dans la soumission toutes les provinces limitrophes. Gustave, jamais écouté, mais quelquefois protégé, fut souvent chassé à coups de pierre et menacé d'être livré aux Danois.

Voyant que sa vie n'était pas en sûreté au milieu de ces populations, il s'enfuit, et l'on ne connaît encore qu'à peu près la retraite où il passa l'été de 1520 (1). En automne, il alla dans la terre de Tärna, en Sudermanie, où sa sœur Marguerite se trouvait avec Joachim Brahe, son époux. Tous deux étaient invités

(1) Chez un paysan, en Sudermanie.

aux fêtes du couronnement et se préparaient à s'y rendre. Gustave était convaincu que la noblesse, attirée dans un piégé, trouverait à Stockholm, au lieu des plaisirs qui lui étaient promis, la perte de la vie ou de la liberté. Brahe, sans avoir à ce sujet les convictions de son beau-frère, était cependant rempli de sinistres appréhensions. Il approuva Gustave de ne pas se fier à la parole de Christian et de rester dans sa retraite; mais il dit qu'il ne pouvait pas l'imiter, parce que son absence serait trop remarquée et pourrait servir de prétexte au tyran pour persécuter et dépouiller sa famille. Il ajouta que, partageant les sentiments de la noblesse suédoise, il ne désirait pas se soustraire au sort qui lui était réservé. Marguerite, moins perspicace ou plus légère, ne songeait qu'aux plaisirs que ces fêtes lui promettaient, et voyait naître pour son pays, avec la paix intérieure, une ère de prospérité.

Gustave ne pouvait sans péril rester longtemps au même endroit, et, quand sa sœur partit pour Stockholm, il alla se cacher à Räfsnäs, seigneurie possédée depuis des siècles par sa famille.

Exact au rendez-vous, Christian se rend à Stockholm à la fin d'octobre. Il avait amené avec lui tous les dignitaires de sa cour, tous les officiers de sa maison et de celle de la reine. Dans cet amas de grands seigneurs, les deux personnages en évidence, ceux qui jouissaient en ce moment de la faveur du roi, homme passionné en toutes choses, dans ses affections comme dans ses haines, étaient Didrik (Théodoric) Slaghöck, espèce d'aventurier hybride, moitié prêtre, moitié laïque, qui lui servait en même temps de premier ministre, de confesseur et de pourvoyeur à ses plaisirs; et Jon Jonsson

Andersen, évêque d'Odensée en Fionie, surnommé Beldenack à cause de sa calvitie.

Christian ne pouvait guère choisir des ministres mieux assortis à son caractère. Échappés des bas-fonds de la société, ils avaient des sentiments tout à fait au niveau de leur naissance. Le premier surtout, Slaghöck, était un être abject. D'une avarice sordide, aussi altier avec ses inférieurs qu'il était rampant devant son maître, excitant sans cesse ses féroces instincts au lieu de les refréner, ne songeant qu'à satisfaire ses caprices, fallût-il pour cela sacrifier les libertés d'un peuple, la vie d'un honnête homme ou l'honneur d'une femme vertueuse, adonné à des mœurs déplorables, il était arrivé, de la profession de barbier qu'il avait exercée en Westphalie, son pays natal, au gouvernement d'un royaume, et, dérision de la fortune, il ne devait son élévation qu'au hasard d'avoir été l'amant de Sigebritte, une hôtelière, et d'être son parent. Il y a du reste parmi les hommes une affinité instinctive : si un Gustave-Adolphe a toujours su trouver un Oxenstjerna, les Narcisses n'ont jamais manqué aux Nérons.

Quant à Sigebritte, elle était restée en Danemark, chargée de la direction des affaires. Avant d'aller plus avant, il est utile de dire quelques mots de cette femme extraordinaire. Née à Amsterdam dans une condition tout à fait inférieure, et y menant une vie déréglée, son esprit d'aventures l'avait poussée en Norvége. Elle s'était établie à Bergen, où elle tenait une hôtellerie et faisait un commerce d'épiceries ; elle avait auprès d'elle sa fille, nommée Divika. C'était une personne d'une beauté admirable, que relevaient encore un esprit char-

mant et les grâces de la jeunesse. Sa conduite, très-régulière, contrastait avec les désordres de sa mère. Christian, attiré en Norvége par la fameuse révolte de la noblesse en 1502, entendit parler de cette créature merveilleuse, la vit et devint son amant. Cette belle et calme jeune fille exerça sur l'esprit inquiet et féroce du roi un ascendant très-grand et surtout très-heureux. Il en fut épris passionnément, et, ne pouvant se passer d'elle, il l'attira à Copenhague avec sa mère, qui la chaperonnait. Ce n'est pas à dire que Divika ait détourné le roi des amours crapuleux où le poussaient ses mauvais instincts ; mais, honteux de ses souillures, il revenait toujours se purifier au contact de cette jeune fille, que ses contemporains, à cause de sa candeur et de la blancheur de son teint, ont surnommée la Belle Colombe. Par malheur, elle était morte en 1517, dans tout l'éclat de sa beauté, empoisonnée, dit-on, par des cerises précoces que lui avaient offertes, d'après les uns, des sénateurs amis de la reine ; d'après les autres, des parents du gouverneur de Copenhague, Torben Oxe, qu'ils croyaient amoureux de la favorite au point de vouloir l'épouser, malgré l'irrégularité de sa vie. Il semblait, Divika disparue, que Sigebritte dût rentrer dans les bas-fonds d'où un hasard l'avait fait sortir. C'est au contraire de ce moment que date sa puissance, sa véritable intervention dans les destinées du Danemark.

Christian n'avait eu qu'une affection, qu'un attachement dans ce monde, et pour Divika. La douce image de la belle trépassée (2) était toujours présente, sinon

(1) Torben Oxe, ayant avoué au roi qu'il avait été l'amant de Divika, ou seulement, prétend-on, qu'il avait essayé de l'être, excita la fureur de celui-ci, qui, n'ayant pu obtenir des pairs de ce gentilhomme une condamnation, le fit passer devant un tribunal composé de paysans qui, sans tant de façons, décidè-

dans son cœur, au moins dans son cerveau, si facilement peuplé, obsédé de visions. Sigebritte était la seule femme qui partageât ses chagrins, ses regrets. Il allait auprès d'elle, et ne se lassait jamais de parler ou d'entendre parler de sa Divika. Ils se rappelaient les moindres particularités de la vie de cet être chéri, qui, dans son court passage, avait été la cause des plus vifs moments de bonheur qu'ils eussent connus, et dont le souvenir était encore leur plus douce joie. Christian retrouvait sans doute dans le visage, flétri et dépourvu de toute trace de beauté, de Sigebritte, des points de ressemblance avec les traits de sa charmante maîtresse, et il passait des heures entières à la contempler avec avidité. Sigebritte était insinuante, adroite, énergique, pleine d'esprit et de résolution, sans principes. Ses contemporains ne doutent pas qu'elle n'ait profité de la passion qu'un air de famille avait fait naître dans l'esprit exalté du roi, pour l'attirer dans le lit encore tout chaud de sa fille. Comme elle avait compris le ridicule qui s'attacherait à la vieille favorite d'un jeune prince, elle avait mis tant de dignité, tant de réserve dans ses rapports avec lui, elle avait été si indulgente pour ses amours de passage, qu'elle avait fermé toute issue aux malignes suppositions et s'était acquis sur l'esprit de la reine au moins autant d'influence que sur celui de Christian. Tous deux étaient affamés d'argent, passionnés pour le despotisme. Sigebritte, assurée de leur plaire, ne laissait jamais échapper l'occasion de faire agir Christian en prince absolu, comme aussi, dans les moments de pénurie, elle avait toujours sous la main

rent qu'il eût la tête tranchée, sentence que le roi fit exécuter tout de suite, malgré les protestations du sénat.

quelqu'un de ces impôts inconnus dans le Nord et que la féconde imagination des Espagnols avait inventés pour la ruine des Pays-Bas.

Sa position infime l'avait tenue, toute sa vie, étrangère à la politique. Parce qu'elle avait vu, depuis son entrée dans cette carrière, qu'en fin de compte tous les obstacles cédaient devant la ténacité de Christian, ou plutôt devant la terreur qu'il inspirait, elle croyait qu'un peuple libre pouvait être conduit comme un vil troupeau, pourvu que le berger eût le bras armé, levé et toujours prêt à frapper. Aussi, sans tenir compte de l'impopularité dont elle était entourée, des murmures des grands, des soulèvements des petits, elle poussait chaque jour le roi plus avant dans la voie sinistre et périlleuse où elle l'avait engagé, et, pour conserver tout son empire sur cette nature ombrageuse et cruelle, elle lui sacrifiait sans pitié, toutes les fois qu'elle le croyait utile à son ambition, une nouvelle victime. Telle est la femme qui, comme la grande Marguerite, gouvernait les trois royaumes scandinaves et devait être, de Copenhague, l'inspiratrice de la tragédie qui allait se dérouler dans les murs de Stockholm.

Le 30 octobre, le sénat et le clergé furent convoqués par ordre du roi dans un couvent de la capitale. Beldenack, qui présidait l'assemblée, lui déclara que Christian désirait être reconnu et proclamé roi héréditaire de Suède. A l'appui de ces prétentions, il exhuma d'un recueil de lois, datant de saint Éric, un article où il est dit que le fils du roi doit succéder à son père. De cette façon, Christian, fils de Jean II et arrière-petit-fils de saint Éric, prétendit tenir la couronne de Suède de sa naissance et non de l'élection qui avait eu lieu du vivant

de son père. C'était une violation des promesses faites à Upsal par Othon Crumpe, et depuis ratifiées deux fois et de la manière la plus solennelle; mais Beldenack parlait de façon à être obéi. On passa par ce qu'il voulut. Christian fut reconnu roi héréditaire par vingt sénateurs et cinq prélats. Cela ne lui suffit pas : il voulut tenir ce titre précieux des trois autres ordres. Dans ce but il imagina de convoquer les états au Brunkeberg. Au sommet était dressée une tribune, qui fut occupée par Beldenack, son orateur de prédilection. Le roi et sa cour l'entouraient. Sur les flancs de la colline étaient les députés des états, groupés par ordre et au rang que l'usage avait établi. Le pied de la montagne était entouré de soldats, tous danois, en grand nombre et armés jusqu'aux dents. Derrière les haies de soldats, dans la plaine, était le peuple. Beldenack, dans un discours très-long et très-aigre, releva l'indignité de la conduite des Suédois envers son maître, leur reprocha la préférence qu'ils avaient donnée aux Sture, et leur fit entendre que la meilleure manière de réparer leurs torts était de reconnaître, d'admettre en principe l'hérédité de la couronne. Il termina en priant tous ceux qui étaient de cet avis de le témoigner en levant un bras en l'air. Christian dominait la scène. Personne ne pouvait espérer de se soustraire à son regard sévère et scrutateur. Tout le monde, entraîné, effrayé, fit le geste qu'on exigeait. Christian, proclamé par un héraut roi héréditaire de Suède, fut acclamé à ce titre par la multitude, toujours amoureuse des nouveautés. Cela fait, l'assemblée se sépara, après avoir été prévenue que les réjouissances publiques auraient lieu à trois jours de cette cérémonie.

Christian roulait dans son cerveau de sinistres, d'horribles projets. Le bon sens aurait voulu que, pour espérer les exécuter avec impunité, il s'isolât et s'entourât de ténèbres ; mais il avait l'esprit si faux et le sens moral si perverti qu'il attira au contraire et rendit témoins de son infamie non-seulement ce que les trois royaumes avaient d'hommes d'élite, mais encore les ambassadeurs (1) que des souverains amis lui avaient envoyés pour rehausser l'éclat des solennités par lesquelles on devait célébrer son avénement au trône.

Les fêtes commencèrent le 4 novembre par le couronnement. La cérémonie eut lieu dans la cathédrale, où le roi se rendit, en grande pompe, accompagné du plus brillant cortége. On remarqua avec étonnement que toutes les fonctions d'honneur avaient été confiées à des étrangers. Ce fut cependant l'archevêque Trolle qui officia, donna la communion aux époux, fit jurer au roi de maintenir l'Union de Calmar, de respecter la capitulation de Stockholm, et le couronna; mais cet homme était renié des siens, et d'ailleurs le rôle qu'il jouait ne pouvait lui être enlevé sans que le tout ne courût risque d'être entaché de nullité. A part lui, ce fut le général Crumpe qui porta la couronne, l'amiral Norrby le sceptre, Henri Gjoe le globe, et Georges Pogwisch l'épée. Usant d'une prérogative toute particu-

(1) L'ambassade de Charles-Quint était au complet; elle avait apporté à Christian l'ordre de la Toison d'or. J'ai vu chez M. Guizot un magnifique portrait de Christian peint par Holbein. Le tyran porte autour du cou les insignes de cet ordre célèbre. On ne peut douter de la ressemblance. Eh bien, le roi n'a pas cet air farouche, ce regard féroce (*truci vultu*), que lui prêtent ses contemporains. Il a le teint clair, la barbe épaisse et taillée avec art. Ses yeux, petits, très-expressifs, sont fendus très-étroitement en amande et relevant aux extrémités, ce qui est le type des Persans et des Chinois, des deux peuples où les caractères sont le plus souvent portés à la cruauté.

lière aux souverains, Christian créa des chevaliers, et tous furent pris sans exception parmi les seigneurs danois et parmi les délégués des princes étrangers. Aux Suédois, qui paraissaient étonnés, blessés de cette exclusion, le roi fit répondre par un héraut qu'il agissait de la sorte à leur égard parce qu'il devait sa nouvelle couronne à ses armes et non à leur bonne volonté; qu'il ne pouvait d'ailleurs leur donner des récompenses avant d'avoir éprouvé leur fidélité.

Ces prémisses n'étaient pas de bon augure. Les outrages vont vite au cœur des Suédois et entrent profondément; mais enfin, pourvu que le roi restât fidèle à sa parole, on était bien décidé à ne pas trop regarder à la délicatesse des procédés. Les plus susceptibles avaient fait provision de patience pour supporter toutes les tracasseries et toutes les mortifications dont on pouvait les abreuver.

Cependant les fêtes se poursuivaient. Le luxe et la pompe qui en relevaient l'éclat ne portaient aucune atteinte à l'animation, à la joie des convives. Christian, mêlé à la foule, ranimait, partageait la commune félicité. Il n'avait pas abandonné pour cela ses desseins sanguinaires, et, sous son apparente gaieté, ne brûlait pas moins du désir de les exécuter. Deux hommes seulement, Slaghöck et Beldenack, avaient reçu ses confidences. Il fallait que le reste du conseil fût enfin initié à ces tristes mystères. Un jour qu'il était réuni dans une pièce du palais, pendant que l'on festoyait dans les autres, Beldenack dit à ses collègues que le roi voyait avec douleur, à l'attitude des Suédois (elle était cependant aussi humble que possible), qu'il ne pourrait établir solidement la domination danoise en Suède que sur

les ruines de la noblesse existante. Un ministre ayant voulu faire quelques objections, Beldenack l'interrompit avec hauteur, disant que la volonté du roi était bien arrêtée, irrévocable; qu'il était inutile de chercher à sauver des hommes perdus d'avance ; qu'il s'agissait seulement de trouver un moyen ingénieux de retirer la parole du roi, de donner le change à l'opinion, enfin de rendre excusable, légitime la mort des condamnés. Après ce discours, tous ces hommes, qui craignaient plus le roi que Dieu (1), non-seulement ne prononcèrent plus un mot en faveur des victimes, mais rivalisèrent de zèle à seconder leur bourreau.

L'un des conseillers imagina de faire naître une querelle entre les bourgeois et les militaires. On aurait profité du désordre pour se défaire de tous ceux que l'on voulait perdre. Ce projet sourit au premier abord; mais, en le discutant, on s'aperçut qu'il serait d'une exécution dangereuse. La ville était vaste, très-peuplée et d'hommes aguerris. Qui sait si les soldats n'auraient pas le dessous, et si leur défaite ne serait pas le signal d'une révolution ? Ce moyen écarté, quelqu'un trouva ingénieux de faire jeter des barils de poudre dans les caves du château et d'échafauder là-dessus toute une conspiration contre la vie du roi, où l'on pourrait faire entrer autant de gens que l'on voudrait. Ce projet plut médiocrement et fut abandonné comme le premier. On mit ensuite au jour une foule d'expédients, qu'il est inutile de rappeler, mais qui témoignent beaucoup plus de la perversité que de l'imagination de ces hommes d'État. Slaghöck, qui avait son idée depuis longtemps, mais qui la réservait pour le dénouement,

(1) *Magis regem quam Deum timentes.* (Loc., l. V, pag. 201.)

fit part enfin de sa découverte. Il dit à Christian qu'il y avait en ce moment deux hommes en lui : le roi, qui avait promis de pardonner à des rebelles et qui devait tenir son serment, et le chrétien, de qui le pape avait choisi le bras pour l'exécution de sa sentence, et qui, ayant accepté cette mission, ne pouvait s'abstenir de la remplir jusqu'au bout. Aux yeux de Christian, c'était tout simplement un trait de génie qui avait traversé la cervelle de son bon homme Slaghöck. Comment ! égorger ses ennemis jusqu'au dernier ; s'emparer de leurs dépouilles, tout en feignant de les plaindre, tout en se donnant des airs de bonté et de clémence ; bien plus, rejeter la responsabilité de ces meurtres sur un ami pour lequel on affecte encore de grands égards, mais que l'on hait et dont on prépare sourdement la ruine : c'était merveilleux ! Rien en effet ne devait plaire davantage à l'esprit faux, tortueux, féroce de Christian. Les débats furent clos. La perfection trouvée, pourquoi perdre le temps à chercher autre chose ? Il n'y avait plus qu'à s'occuper de la prompte exécution de ce chef-d'œuvre. Il fallait pour cela mettre dans la confidence, que dis-je ? mettre de la partie un Suédois, l'archevêque Trolle. C'était bien un triste homme ; mais enfin il s'agissait de le faire concourir au massacre de tout ce que sa patrie avait de noble, de riche, de vertueux. Bien d'autres, qui le surpassaient en énergie, en scélératesse, auraient reculé. Qui pouvait prévoir ce que la peur ou les remords le pousseraient à faire ?

En attendant, Christian ordonne qu'on aille chercher le prélat. A peine est-il entré dans la salle du conseil, que Christian se lève, va au-devant de lui et lui de mande s'il est homme à supporter, sans se venger, les

affronts, les mauvais traitements qu'il a reçus des seigneurs suédois. Il débite ensuite la kyrielle de subtilités, d'infamies, qui était éclose dans le cerveau de Slaghöck, et que le sien s'appropriait à merveille. Trolle, qui ne s'attendait pas à cette scène, répond d'une manière banale, promettant, en vrai courtisan, de conformer sa conduite aux intentions du roi.

L'heure était avancée. On renvoya au lendemain le premier acte de cette tragédie, dont tout le plan fut tracé à la hâte. Ensuite tous ces hommes, avec le roi à leur tête, pénétrèrent dans les appartements où se déroulait la fête, et, le sourire aux lèvres, ils disaient de joyeux propos et serraient la main de ces mêmes seigneurs dont ils venaient de décider la mort.

CHAPITRE IV

Scènes des massacres ordonnés par Christian à Stockholm et dans toute la Suède.

Les états étaient réunis. Christian avait la prétention de mener de front les affaires et les plaisirs : personne ne trouva étonnant qu'après un banquet où il avait rassemblé l'élite de la Suède, il présidât une réunion politique, où se revirent presque tous ses convives.

Ces hommes, le ventre plein, la tête échauffée par des vins généreux, étaient de joyeuse humeur, et remplis d'une bienveillante reconnaissance envers leur magnifique amphitryon. Tout allait à merveille. Les affaires, qui du reste étaient de peu d'importance, n'étaient pas même discutées. On ne songeait qu'à plaire au roi. Tout à coup la scène change par l'apparition de l'archevêque Trolle, qui s'avance accompagné de maître Jon (Jonas), chanoine du chapitre d'Upsal. Il s'approche du trône où siégeait le roi, et le somme, d'un ton tranchant, d'un air hautain, de lui rendre justice. Il commence alors une longue énumération des mauvais procédés, des outrages que lui-même, que son prédécesseur Jacques Ulfsson, que l'évêque de Westerås et cent autres prêtres fidèles avaient eu à subir de la part

des états de Suède, et finit en disant à Christian que, s'il avait eu le pouvoir de pardonner à des sujets rebelles, il n'avait pas le droit de soustraire des excommuniés, des hérétiques, aux foudres de l'Église.

Pendant que le prélat étalait, avec ses fleurs de rhétorique, son indignation de commande, des gardes du corps du roi, moitié soldats, moitié brigands, avaient envahi la salle et en gardaient toutes les issues. Personne ne pouvait douter, en voyant l'empressement du roi à transformer la salle de la diète en une prison, qu'il ne fût victime d'une machination infâme. Cependant, comme on ne pouvait pas prévoir l'horreur du dénouement, l'étonnement, plus encore que la terreur, les plongeait tous dans une muette et stupide indignation. L'évêque de Westerås interrompit ce silence, mais ce fut pour appuyer la demande du primat et en prouver toute l'équité.

Christian répondit aux deux prélats, avec une douceur hypocrite, qu'il était désolé d'avoir à sévir contre des sujets, bien longtemps rebelles, il est vrai, mais de qui toutes les fautes étaient pardonnées; que néanmoins, comme il était contraint d'exécuter le mandat qu'il avait reçu de Rome, il désirait savoir si les excommuniés étaient bien des hérétiques; que cette question serait soumise à un tribunal ecclésiastique, et que c'est à ses décisions qu'il conformerait sa conduite. Après ces paroles d'une ambiguïté si menaçante, la bulle du pape fut, à la requête de Christian, lue par Beldenack. Christine Gyllenstjerna y étant désignée par son nom, elle fut aussitôt arrêtée et conduite à la barre. Comme le roi accablait en sa présence la mémoire de son mari, l'accusant de s'être absenté de la diète qui avait proclamé

la condamnation de l'archevêque, par lâcheté, pour décliner plus tard la responsabilité de cet acte audacieux, elle répondit, avec beaucoup de calme et de dignité, que l'éloignement de son mari avait été motivé par un sentiment tout contraire, par sa répugnance à être juge et partie dans sa propre cause; que tout, du reste, dans cette malheureuse affaire, s'était passé de la manière la plus régulière; que l'archevêque était si coupable qu'il avait été condamné à l'unanimité, et par des gens si convaincus d'agir légalement et consciencieusement qu'aucun d'eux n'avait hésité à mettre, au bas du jugement, son nom et le sceau de ses armes.

Christian ignorait ce fait. Il vit tout de suite le parti qu'il pourrait tirer de cette révélation. Les procès-verbaux furent aussitôt arrachés de leurs rayons, et le roi ne put réprimer un sourire de joie féroce en voyant figurer, l'une après l'autre, à l'endroit indiqué, les signatures de tous les seigneurs qu'il avait résolu de perdre. Pas un nom ne faisait défaut sur le parchemin fatal, que sa perverse imagination avait déjà transformé en une liste de proscription. Tous ceux qui s'y trouvaient, et qu'on tenait sous la main, furent conduits et disséminés sous bonne garde dans les salles basses du château. Quant aux autres, qui étaient, quoique à Stockholm ou dans les environs, absents de la réunion, ils furent arrêtés avant que rien fût ébruité, et, réunis à leurs compagnons, ils comparurent devant un tribunal ecclésiastique, que Slaghöck et Beldenack avaient établi pour la circonstance. On a dit qu'il était composé exclusivement de Danois. C'est une erreur. A part le président, tous les membres étaient Suédois. En voici d'ailleurs la liste avec leurs noms et qualités : président, Beldenack, évêque

d'Odensée ; accusateur, Gustave Trolle, archevêque d'Upsal ; juges, Othon, évêque de Westerås ; Ivarsson, prévôt de la cathédrale d'Upsal ; Werner, archidiacre de Linköping ; Andersson, archidiacre de Strengnäs ; Jonsson, doyen de Skara ; Gadd, écolâtre d'Upsal ; Sœtning, official à Upsal ; Lars, des frères prêcheurs de Stockholm, et maître Jon, chanoine d'Upsal.

A la rigueur, cette réunion d'hommes était plutôt une commission ecclésiastique, réunie pour décider un point de doctrine, qu'un tribunal chargé de prononcer sur le sort de gens accusés d'un crime. Personne ne parut à leur barre. L'archevêque, dans un long discours, fit un historique exagéré de ses dissentiments avec les états, se plaignit de leur acharnement à le poursuivre, et surtout du mépris qu'ils avaient affiché pour les décisions du saint-père. Beldenack, renchérissant sur les plaintes de Trolle et sur les dangers dont l'Église était menacée en face des empiétements des nobles et des velléités d'insubordination des paysans, conclut sa harangue en demandant aux docteurs si, dans leur âme et conscience, des hommes qui, après tant d'avertissements, s'étaient rendus coupables de tant de méfaits, n'étaient pas en état d'hérésie manifeste et opiniâtre. La question était posée de telle sorte qu'il était difficile de répondre autrement que par une affirmation. C'est ce qu'ils firent. Le verdict prononcé, Beldenack remercia et congédia l'assemblée, lui disant que son devoir était rempli, et que le roi ferait exécuter la sentence qu'elle avait rendue, conformément aux lois du pays.

Le crime d'hérésie était inconnu dans le Nord, où les populations, éminemment guerrières, avaient l'horreur des arguties théologiques, et, pour le salut de leur

âme, s'en remettaient aveuglément à ceux qui, par leurs fonctions, en étaient chargés. Les juges croyaient de bonne foi que les condamnés en seraient quittes pour l'amende désignée par le saint-père, et quelques-uns des plus compromis, pour une rançon plus forte et quelques mois de captivité. Nul d'entre eux, si ce n'est Beldenack et Trolle peut-être, ne croyait qu'on irait exhumer une loi terrible, datant du règne de saint Éric, et destinée à empêcher par la terreur les retours si fréquents des chrétiens scandinaves au culte d'Odin.

Toutes les scènes du château étaient au dehors enveloppées du plus profond mystère. Les parents des seigneurs, étonnés de voir leur absence se prolonger au delà du temps que décemment on consacre à des affaires ou à des plaisirs, étaient venus, sans sollicitude, en demander la cause. On leur avait répondu de façon à leur faire comprendre que le temps des réjouissances était fini, mais non pas que celui des supplices allait commencer, de sorte que l'esprit public, livré aux conjectures, était inquiet, mais non pas épouvanté.

De leur côté, les seigneurs, ignorant qu'un tribunal ecclésiastique les avait, à deux pas d'eux, sans les entendre, déclarés atteints et convaincus d'hérésie, attendaient avec impatience, plus étonnés qu'effrayés, qu'on vînt ouvrir la porte de l'endroit incommode où l'on n'avait plus de prétexte pour les retenir. Elle s'ouvrit le 8 novembre. C'était un sombre jour d'automne; le ciel était bas, le temps froid. Quelque chose de morne et de triste planait dans l'air. Dès l'aube, le bruit aigu des trompettes s'était fait entendre dans tous les carrefours de la ville, et des hérauts avaient enjoint aux bourgeois la défense, à peine de la vie, de

franchir de toute la journée le seuil de leur maison. Les portes de la ville étaient restées fermées. Personne n'y pouvait entrer, personne n'en pouvait sortir. Toute la garnison, armée comme en guerre, fut massée autour de la place du Marché et formée en haie de ce point au château. Toutes les rues qui aboutissaient à la place, fermées par des chaînes de fer, étaient de plus garnies d'un ou de deux rangs de canons braqués, chargés, et flanqués chacun d'un artilleur avec mèche allumée. A onze heures, les billots et les haches furent apportés, et les bourreaux parurent. Malgré les menaces du roi, malgré les précautions de la police, toutes les maisons étaient désertes, et les insolences, de même que les violences des soldats, furent impuissantes à éloigner les parents et les amis des seigneurs du théâtre où le drame que l'on commençait à prévoir allait se dérouler, mais plus horrible mille fois que tout ce que l'imagination la plus déréglée pouvait inventer.

Enfin, à midi, un bruit sinistre de chaînes, de verroux, de pas d'hommes, venant du château, éveille l'attention et bientôt la terreur de cette foule effarée et silencieuse. Le pont-levis s'abaisse, et l'on voit s'avancer entre deux haies de soldats, processionnellement, deux par deux, tous les hommes que le talent, la fortune, la naissance, avaient mis à la tête de la nation. Bien qu'ils n'eussent été prévenus que depuis un instant du sort qui les attendait, ils marchaient d'un pas assuré, le front haut, le maintien digne, n'affichant aucune arrogance, ne laissant voir non plus aucune faiblesse. A mesure que le cortége se déroulait, s'allongeait, l'étonnement, la surprise de la foule augmentait. Il y eut un moment où, la terreur cédant la place à

l'indignation, ce morne silence se rompit, et un murmure, un cri de réprobation sortit de toutes les poitrines. Nils Lycke, gentilhomme danois chargé de la police de la place, s'adressa alors au peuple, l'avertissant d'abord de ne pas trop s'étonner des scènes qui allaient se passer sous ses yeux; assurant ensuite que ces hommes qu'on menait au supplice, condamnés par le pape, étaient frappés contre la volonté du roi, mais que celui ci, ayant vu l'archevêque Trolle se jeter jusqu'à trois fois à ses genoux pour obtenir l'exécution de la sentence pontificale, n'avait pas cru pouvoir résister plus longtemps; que d'ailleurs ces mêmes excommuniés avaient caché des barils de poudre dans les caves du château pour faire sauter le roi et toute sa cour, et qu'à tout prendre ils avaient mérité le châtiment qu'on allait leur infliger. L'évêque de Skara, arrêtant le Danois dans sa harangue, dit que tout ce qu'on venait d'entendre n'était qu'un tissu de mensonges; qu'ils étaient victimes seulement de la perfidie et de la cruauté de Christian; mais que Dieu ne laisserait pas leur mort impunie (1).

A tout seigneur tout honneur. Au premier rang du cortége marchaient Matts (Matthieu) Gregorsson, évêque de Strengnäs et chancelier du royaume, et Vincent, évêque de Skara. Non-seulement ils avaient leur costume d'évêque, mais, surpris comme leurs compagnons au milieu d'une fête, ils portaient sur leurs plus beaux vêtements les insignes des ordres de chevalerie dont ils faisaient partie. La recherche, l'élégance de leur mise formait un contraste navrant avec le triste

(1) *Merum hoc esse mendacium; eam esse ipsius Christierni perfidiam et immanitatem, quam Deus inultam non sit relicturus.*

sort qui les attendait. Les évêques devaient périr les premiers. Ils demandèrent des confesseurs. On leur refusa cette dernière et suprême consolation. Non content de les chasser de ce monde, le tyran impitoyable voulait leur fermer les portes du ciel.

Personne au monde, pas même Othon Crumpe, n'avait contribué plus efficacement que l'évêque de Strengnäs au rétablissement des Danois. En apprenant sa condamnation, il envoya un ami rappeler à Christian les services qu'il lui avait rendus. Celui-ci fit répondre qu'il n'était ni oublieux ni ingrat. Le pauvre évêque se crut sauvé ; son illusion fut courte. Le tyran lui accordait en effet deux faveurs : d'être supplicié le premier, et de garder entre ses jambes sa tête coupée, tandis que celle de ses compagnons serait placée au haut d'une perche. Après l'évêque de Strengnäs périt celui de Skara. Ensuite vint le tour de celui de Linköping, Jean Brask (1). Il était déjà à genoux, le cou tendu, lorsque l'idée lui vint de prier un officier danois d'aller avertir Christian qu'il n'avait condamné l'archevêque que par contrainte, pour éviter d'être condamné avec lui; que, pour s'en convaincre, on n'avait qu'à soulever l'empreinte de cire armoriée qui suivait son nom, et qu'on verrait sur le parchemin, écrites de sa main, la cause et la justification de sa conduite. Contre toute attente, on daigna surseoir à l'exécution jusqu'après la réponse du roi. Celui-ci, ayant examiné le fait et l'ayant trouvé véritable, fut ravi de laisser croire qu'il n'était que l'exécuteur des condamnations prononcées par un prince étranger. L'évêque de Linköping,

(1) *Jussus in genua provolvi, et cervicem ictui carnificis submittere.* (Loc., liv. V, p. 203.)

reconnu innocent du crime d'hérésie, fut non-seulement sauvé de la hache, mais rendu sur l'heure à la liberté. Les exécutions, un moment suspendues, ne furent reprises qu'avec plus de furie. Sept membres du sénat, Éric Abrahamsson (Lejonhufvud) (1), père de la future reine Marguerite, Éric Johansson de Rybdoholm, père de Gustave Wasa, Éric Nilsson, Éric Knutsson, Eschyle Nilsson, Éric Ryning et Magnus Green, vinrent l'un après l'autre offrir leur tête aux bourreaux; ensuite des grands seigneurs, parmi lesquels les plus illustres étaient Joachim Brahe, beau-frère de Gustave, Bengt (Benoît) Gylta, un Bonde, un Tott, un Brodersson, Gunnarus Galle, Olof Beroni et bien d'autres, dont le nom figurait depuis des siècles dans les chroniques de la Suède; puis les trois bourguemestres de Stockholm, et, après ces personnages, les nobles, les prêtres, les paysans, tous ceux enfin qui avaient participé à la condamnation de l'archevêque (2).

Olaüs Magni dit qu'il a vu lui-même périr successivement quatre-vingt-quatorze personnes (3). Le sang enivre comme le vin. Une fois cette boucherie commencée, tout servait de prétexte aux assassins : une plainte, un soupir, un regret, étaient suivis d'un arrêt de mort. Lars Johansson fut tué pour avoir été vu pleurant. Un pauvre diable nommé Lambert, qui était chargé de couper les cheveux aux victimes, fut aussi décapité l'on ne sait trop pourquoi, pour s'être plaint sans doute de faire trop de besogne. La mort la plus horrible fut

(1) Quoique connu pour son dévouement aux Danois.

(2) Gustave Adolphe, en 1625, réunit les os de ces victimes dans un même tombeau. Ce fut Messénius qui fit l'épitaphe en vers latins qu'on lit au-dessous de leurs noms, sous le marbre qui les recouvre.

(3) *Me vidente et trepidante*. D'autres disent 70.

réservée à Magnus Johansson (1). Ce malheureux avait été cloué tout nu à une croix. De là il se met à haranguer la foule, accablant le tyran d'injures, le menaçant de la colère céleste, et excitant ses compatriotes à secouer un joug maudit. Pour le punir de son insolence, on lui arrache les parties sexuelles et on les lui jete au visage. Ses imprécations n'en sont que plus violentes. Christian, épouvanté de cette voix qui semble venir d'au delà de la tombe, ordonne qu'on se hâte d'en finir avec cet homme. Le bourreau lui fait alors une large ouverture au côté; y plonge la main, en retire le cœur et en soufflette la figure du trépassé.

Le grand Olaüs Pétri et Laurentius son frère, qui furent plus tard les réformateurs de la Suède, n'avaient pu rester spectateurs indifférents de ces scènes d'horreur. Surpris par des espions, ils avaient été saisis et traînés au lieu du supplice. Ils étaient inconnus, arrivés depuis peu de Wittenberg. Ils eurent l'idée de se faire passer pour des Allemands et de se mettre sous la protection de l'empereur. Ils s'exprimaient en cette langue si correctement et avec un accent si pur que l'on crut à leur fable. Cette ruse adroite les sauva.

La nuit venue, on accusa les bourgeois d'avoir recueilli sous leurs toits et dérobé des coupables aux gens de la justice; pour s'en assurer, on livra la ville entière au pillage. Les maisons des habitants les plus honorables furent envahies par une soldatesque avide et effrénée, et tous les hommes de cœur qui osèrent s'armer pour défendre l'honneur de leur femme ou la

(1) Messénius fait passer ce fait le 8 septembre, le lendemain de l'entrée de Christian à Stockholm.

vie de leurs enfants furent écrasés sous le nombre et massacrés sans pitié.

Le lendemain de ce jour affreux et de cette nuit plus affreuse encore (9 novembre), les habitants de Stockholm restaient cachés au fond de leurs maisons, moins désolés d'avoir péri que d'avoir échappé à ce carnage, avec la perspective de vivre sous un monstre tel que Christian. La ville était déserte, silencieuse, morne, comme si quelque fléau en avait tout à coup emporté la population. Christian fait publier que, du moment où les méchants sont punis, les bons citoyens, n'ayant rien à se reprocher, ne doivent avoir rien à craindre; qu'il est du devoir de chacun de se montrer dans les rues, et de vaquer avec confiance à ses affaires ou aux travaux de sa profession. Tout le monde, pour faire preuve de zèle et de soumission, se hâte de quitter son foyer.

C'est un nouveau piége. Tous les limiers de la police sont aux aguets. Les malheureux que le tyran a condamnés, et qu'un hasard a soustraits à ses recherches, sont saisis et massacrés aussitôt et sur place. Tous les points de la ville servent de champ de supplice; on vit de pauvres diables, surpris à cheval, pendus avec leurs éperons aux pieds, d'autres avec les costumes et les outils de leurs métiers. Ces horreurs que Séverin Norrby, Othon Crumpe et d'autres personnages de la cour avaient eu le courage de blâmer au moins par leur silence, et contre lesquelles les envoyés de Charles Quint avaient protesté avec la plus vive énergie, ne faisaient que surexciter la férocité du roi, au lieu de l'assouvir. La place qui avait servi de théâtre aux exécutions présentait un spectacle hideux. C'était une vaste mare

de sang, tout encombrée de cadavres, et parsemée de piques, couronnées chacune d'une tête coupée. Ces figures livides, décomposées, avec leurs yeux éteints, leurs cheveux souillés, faisaient horreur à voir. Qui croirait jamais que Christian se rendait à ces gémonies comme en un lieu de délices; que là, les pieds dans le sang (1), il touchait de ses mains et tâchait de mettre un nom sur ces corps sans tête; qu'il se promenait ensuite entre ces haies de piques comme dans les allées d'un bosquet charmant, savourait les odeurs fétides qui s'en exhalaient, contemplait ces visages sinistres, les comptait un à un, examinait si aucune victime ne lui avait échappé, et, au milieu de cette corruption, semblait se complaire surtout à la pensée d'avoir pu causer tant de désastres?

Sten Sture, qui était mort glorieusement pour sa patrie, avait été enterré dans les caveaux de l'église des Franciscains. Sous prétexte qu'un excommunié ne peut reposer en terre sainte, Christian ordonne que son cadavre soit déterré et mêlé à celui des seigneurs suppliciés. Loccénius rapporte, et le fait est vrai, parce qu'il l'a retrouvé dans toutes les chroniques, et qu'il n'a été démenti qu'à la fin du dix-huitième siècle par Mallet, le malencontreux apologiste du tyran, Loccénius rapporte que Christian, se trouvant sur la place, quand le cadavre de Sture y fut porté, ne put se contenir à sa vue; qu'il se précipita dessus et le mordit à belles dents (2). Messénius ajoute qu'il le fit dépecer et qu'il en envoya des lambeaux sur tous les points du

(1) *Tantusque per triduum sanguis profusus est, ut illo decliviores in viciniâ plateæ affatim immadescerent.* (MESSENIUS, t. I, p. 89.)

(2) *Illud morsu instar rabidi canis appetiisse.* (LOCC.)

royaume (1). Ce n'est pas tout : Christian, de qui l'esprit, fécond en sophismes, était toujours au service de sa férocité, déclara qu'un enfant conçu pendant que son père était en état d'hérésie ne pouvait être qu'hérétique, malgré son baptême, et, poussant jusqu'au bout la logique de son impitoyable théologie, il ordonna que le dernier fils du régent, né après la mort de son père et disparu de ce monde à six mois, fût arraché de sa bière et joint à l'hécatombe qu'il venait d'offrir à ses haines.

Christine Gyllenstjerna, amenée devant lui, et immédiatement condamnée à mort, eut le choix d'être noyée, brûlée ou enterrée vive (2). Elle était dans un grand embarras. Elle en fut tirée par Séverin Norrby, qui, ayant pour l'avenir des vues sur elle, fit comprendre qu'il serait inutile et imprudent de faire périr une femme digne de tant d'intérêt ; qu'il valait mieux l'avoir sous la main, sauf à recourir plus tard à cette extrémité. La malheureuse ne put sauver ses jours qu'en sacrifiant presque ceux de son fils aîné, Nils Sture, âgé de douze ans, qu'elle s'engagea de faire venir de Dantzick (3) et de donner en otage à Christian. Cécile d'Eka, mère de Gustave, et deux de ses sœurs, Mérette (Marthe) et Émerence, condamnées comme Christine par le tyran, furent arrachées à la mort par l'intervention de la reine, mais non rendues à la liberté. Elles allèrent en Danemark grossir le nombre de ces pauvres femmes suédoises qui, privées par le tyran de

(1) *Membra Stenonis post incendium studio quædam relicta jussu tyranni collegerunt.* (MESSENIUS, t. IV, p. 89.)

(2) *Quo mallet generis morte interire, an flammis, vel aquis aut viva terris obrui?* (MESS.)

(3) Promesse qui ne fut pas tenue.

leurs enfants ou de leurs époux, étaient livrées à sa merci, incessamment menacées du glaive qui avait moissonné leur famille.

La grande place de Stockholm présenta pendant deux jours le spectacle affreux que je vous ai décrit, plus affreux à la fin, parce que les chiens et les oiseaux de proie, se disputant leur infecte pâture, en avaient accru le désordre. Christian trouvait toujours de nouvelles délices à repaître ses yeux de ces horreurs. Il fallut cependant songer à l'en priver. Le troisième jour, l'odeur qui s'exhalait de ce charnier était insupportable; la santé publique était menacée. La place alors fut déblayée. Un grand nombre de cadavres furent jetés dans un puits qui se trouvait sur les lieux mêmes, et qu'on eut soin d'achever de combler avec de la terre. Les autres furent transportés dans un faubourg (1), entassés sur un bûcher et brûlés. Leurs cendres ensuite, comme celles des hérétiques, furent jetées aux quatre vents du ciel.

Les exécutions n'avaient pas été restreintes à Stockholm. Les baillis eurent l'ordre de faire périr toutes les personnes qui avaient participé à la condamnation de l'archevêque et qui ne s'étaient pas rendues au couronnement. Il est vrai que dans beaucoup d'endroits ces ordres ne furent pas suivis; mais, en Finlande, un certain Thomas, gouverneur d'Åbo, homme avide et féroce, renouvela dans cette ville la boucherie de la capitale. L'espoir de s'emparer des dépouilles des morts le rendit impitoyable. Hemming Gadd fut immolé le premier, malgré son grand âge, ses infirmités et les

(1) *In propinquo morticinorum campo, majoris ergo ignominiæ.* Sur cet emplacement a été bâtie l'église de Sainte-Catherine. (MESS.)

services qu'il venait de rendre. Après lui furent égorgés (janvier 1521) Tœne (Antoine) Éricsson, Ake (Achate) Johansson, tous deux de la famille de Tott, Éric Stensson, Magnus le secrétaire du roi et une foule de grands seigneurs du pays. Fleming ne dut la vie qu'à un audacieux et heureux stratagème.

Cependant Christian démolissait toujours. Il n'était bon d'ailleurs qu'à faire des ruines. Ses ministres ne valaient guère mieux. Aucun d'eux n'était capable de reconstruire ce grand édifice renversé. Avides et voluptueux, ils ne songeaient qu'à leurs intérêts et à leurs plaisirs. Portés par un hasard, par un caprice de la fortune, des plus basses sphères aux plus élevées, ils ignoraient l'art, si périlleux, si lent et si difficile, de connaître, de gouverner les hommes, et qui n'est jamais mieux pratiqué que par celui qui est né et a grandi dans les honneurs. Parce qu'ils voyaient tout ce qui avait survécu au massacre, moitié flatteur, moitié délateur, encombrer leurs antichambres, y faire assaut de platitudes, enfin se déshonorer pour sauver un reste de vie ou un lambeau de fortune, ils ne s'inquiétaient pas de l'avenir, et, satisfaits des charmes du présent, ils trouvaient que la terreur est le mode de gouvernement le plus commode et le plus ingénieux.

Christian était loin de partager leur quiétude, leur sérénité, non pas que le remords eût quelque prise sur cette âme abjecte; mais son cerveau, déjà faible, n'avait pas résisté à ces émouvantes secousses. Il était la nuit en proie à des visions. Il avait peur, je ne sais si c'était des vivants ou des morts. Le fait est que le sol de la Suède lui brûlait les pieds. Avant d'en sortir, il rendit un décret par lequel les baillis devaient pro-

céder sans retard au désarmement des paysans. Comme on lui fit observer qu'ils seraient redoutables tant qu'ils conserveraient leurs armes naturelles, c'est-à-dire les bras, les pieds et les mains (1), il manifesta devant son conseil l'intention de les mutiler tous, de leur faire couper la moitié de leurs membres, attendu, disait-il, que cette canaille était faite pour le travail et non pour la guerre, et que, pourvu qu'il restât à chacun d'eux un pied pour suivre la charrue et une main pour l'enfoncer en terre, c'était autant qu'il lui en fallait. Christian n'était pas homme à se borner à des menaces. Avec ce ramassis de brigands dont il était entouré, dans l'état de prostration où se trouvaient les vaincus, l'on ne sait trop si cet horrible, cet impossible projet, s'il l'eût bien voulu, n'eût pas été exécuté. Par bonheur ses visions le reprirent. Il nomma Didrik Slaghöck vice-roi de Suède, avec un conseil de régence composé de drôles de son espèce, confia les châteaux de Nyköping, Westerås et Stockholm aux trois Henri de Rantzaw, de Mélen et Slaghöck, hommes de sac et de corde, passionnés, capables de tout, même d'avoir du dévouement, si Christian avait été capable d'en inspirer. Cela fait, il partit; il suivit la voie de terre, et son passage fut partout signalé par des exécutions. Il était précédé par un certain Nils Holst, riche bourgeois de Stockholm, homme lâche et vil, qui avait espéré s'acquérir ses bonnes grâces en flattant sa monomanie homicide et en devenant le compagnon, le pourvoyeur de ses plaisirs. Cet étrange courrier, au lieu de lui préparer un bon repas et un bon gîte, faisait dresser des

(1) *Arma quæ natura homini dedisset, dextra et lacerti ad ulciscendum, pedes ad persequendum tyrannum, superessent.* (Loc., liv. V, p. 200.)

potences et arrêter les pauvres diables qui devaient y figurer. Ce beau métier ne le mena pas loin. A Söderköping, Christian le fit attacher avec un de ses propres secrétaires à un gibet que ces braves gens avaient érigé (1). On ne sait trop pourquoi il agit de la sorte, n'ayant contre eux aucun grief apparent. On suppose qu'il trouva la machine mal faite, et qu'il voulut l'essayer avant de s'en servir.

A Linköping (décembre), l'évêque du lieu, Jean Brask, le même qui avait vu de si près les horreurs de la mort, épouvanté de la présence du roi, essaya de se sauver en attirant l'orage sur d'autres têtes. A Vadstena (6 janvier 1521), pendant les fêtes de l'Épiphanie, sans respect pour la solennité d'un pareil jour, Christian fit écarteler, au sortir de l'église, Sven Hoek et Pierre Faber. Il voyageait à petites journées, comme s'il s'arrachait à regret à ces sanglantes délices, tantôt côtoyant le lac Wetter, tantôt marchant sur ses eaux glacées. Il poursuivait, il exécutait son horrible projet d'exterminer la noblesse suédoise. La famille des Ribbing lui était d'autant plus odieuse qu'elle était plus illustre et plus puissante. Il délirait de tarir la source de ce sang précieux. Brask lui livra, dit-on, Lindorm Ribbing, et l'aida à découvrir deux petits enfants qui portaient ce nom funeste. L'un était âgé de huit ans, l'autre de deux (2). Le roi se fit un plaisir d'assister à leur supplice, qui eut lieu à Jönköping, le jour de la glorieuse conversion de saint Paul. Il fit attacher ces deux petites créatures l'une à l'autre avec

(1) *Et quidem consilio Nicolai Holsteinii, qui aliis perniciem quærens, sibi tandem ipse ex merito invenit, dum Sudercopiæ patibulo a se erecto affixisset.* Ils furent crucifiés. (Loc., pag. 207, lib. V.)

(2) D'après Loccénius. De six et de neuf ans, d'après Messénius.

des cordes, de façon que leurs cous fussent au même niveau. Un traban, les ayant ensuite saisies par leur chevelure enlacée et soulevées de terre, les présenta à un bourreau qui, d'après Arkenoltz, recula d'horreur et jeta son couteau pour ne pas faire cette besogne. Mal lui en prit; elles furent présentées à un autre qui, d'un seul coup, trancha ces deux blondes têtes et, séance tenante, celle de son trop délicat et mal-appris collègue.

Au monastère de Nydala, où il doit passer la nuit, le roi apprend que le couvent possède un trésor. Voici la querelle qu'il cherche aux religieux pour avoir un prétexte de se l'approprier. Ces braves gens, informés de l'arrivée du roi et de la troupe de bandits qui l'escortait, avaient, par excès de prudence, je l'avoue, gardé tout juste à la maison ce qu'ils avaient cru nécessaire aux besoins de leur hôte et caché le surplus de leurs provisions dans une forêt voisine. Le roi, instruit de tout par son armée d'espions, accuse les moines d'avoir voulu l'affamer, et ordonne que, pour ce fait, ils soient tous mis à mort. Ces malheureux étaient, avec l'abbé, au nombre de six. Un d'eux parvint à s'échapper sous un déguisement donné par les gens mêmes du roi. Les cinq autres furent garrottés et jetés dans la rivière (2 février), qui passe sous les murs du couvent, pour aller se perdre dans le lac Ruske. Les liens de l'abbé s'étaient rompus et il regagnait le rivage en nageant; mais le féroce Christian, présent partout où un crime se commettait, ordonna à ses sicaires, armés de triques, de le frapper à la tête jusqu'à ce qu'il eût, comme les autres, disparu dans le gouffre.

Sa conduite jusqu'aux frontières fut partout la même. Depuis son couronnement, six cents personnes avaient péri, tuées par ses bourreaux. Puffendorf dit qu'il sortit de la Suède, comme un renard d'un colombier, après avoir tout détruit. L'Europe, en apprenant par ses diplomates les détails de ces massacres, fut épouvantée des atrocités qu'un tyran peut commettre, et surprise autant qu'alarmée de la longanimité que le peuple le plus impatient de tout frein peut mettre à les supporter.

Ce qu'il y avait de plus navrant en tout cela, c'est que cet immoral système semblait fécond en heureux résultats. A part quelques hommes réfugiés auprès de Séverin Norrby, qui, maître de Gothland et de Calmar, formait déjà un noyau d'opposition et agissait en prévoyance de l'avenir, tout le reste, démoralisé, avili, terrifié, rampait à plat ventre devant les quelques brigands de qui dépendait sa destinée. La Suède, déjà morte, ne pouvait revivre que par un miracle. Nous allons voir dans le chapitre suivant comment et par qui Dieu permit que ce miracle s'accomplît. Nous apprendrons une fois de plus ce qu'est un homme dans les décrets de la Providence, et quelle influence il peut exercer sur les destinées d'une nation et même du monde. Nous y verrons aussi qu'un peuple vraiment digne de la liberté peut la perdre un instant, mais qu'il est toujours capable de la reconquérir.

CHAPITRE V

Guerre de l'indépendance jusqu'à la prise de Westerås.

Nous avons quitté Gustave allant de Tärna à Räfsnäs. La prudence exigeait qu'il ne séjournât pas longtemps au même endroit. Il était tout proche de l'abbaye de Mariefred, fondée et dotée par sa famille, et des chartreux de Gripsholm. Le vieil archevêque, retiré du monde depuis sa déchéance, vivait avec eux en ce moment. Ce vieillard, témoin et victime de la versatilité des Suédois, était plus préoccupé du repos de ses derniers jours que du bonheur de sa patrie. Il blâmait hautement Gustave de poursuivre une entreprise au-dessus de ses forces, et lui reprochait, comme une faute, de n'avoir pas profité de la capitulation de Stockholm, et de n'avoir pas accompagné son père aux fêtes du couronnement.

Après une longue conversation où Gustave, à bout de raisons, avait avoué ses torts, un domestique entre tout effaré dans la pièce où ils se trouvaient, et raconte les scènes d'horreur dont la capitale vient d'être le théâtre. Gustave trouve que Räfsnäs est trop près de Stockholm, et il part à l'instant pour la haute Suède. Dé-

guisé en paysan et guidé par un vieux serviteur, le seul du reste qui ne l'ait pas abandonné, il traverse en patineur le lac Mélar, sans accidents, si ce n'est sans fatigue; mais, au bac de Kolsund ayant été volé de son argent, de ses hardes, de tout ce qu'il possédait, par le misérable à qui il s'était confié, le fougueux Gustave se met à la poursuite du fourbe avec un entrain, une irréflexion que son indignation seule peut expliquer et excuser. Il fallut que son cheval tombât sous lui haletant, expirant de fatigue, pour qu'il comprît la témérité, la folie de sa conduite. Le traître s'était réfugié sans doute auprès des Danois qui couvraient le pays; peut-être Gustave était-il lui-même à deux pas d'eux; peut-être, au sortir d'un défilé ou d'une forêt, allait-il tomber dans un de leurs camps : ces réflexions, un peu tardives, le firent aussitôt revenir sur ses pas. Le voilà donc obligé de poursuivre son chemin, seul, sans ressources, dans une saison rigoureuse, à travers un pays inconnu, peu habité, hérissé de montagnes, couvert de forêts, bouleversé par la tourmente; couchant le plus souvent derrière le tronc d'un arbre abattu, ou dans un trou de roche; trop heureux quand il devait à l'hospitalité d'un paysan un grabat pour prendre un peu de sommeil, et un morceau de pain bis pour assouvir sa faim. Après des souffrances inouïes, auxquelles ne pouvait résister qu'un homme de fer comme Gustave, il arrive pourtant à Kopparberg (montagne de cuivre), à la fin de novembre (1520).

Pour vivre, il s'engage comme ouvrier mineur. Plongé dans les entrailles de la terre, il est pendant quelque temps occupé à extraire du minerai de cuivre, travail si triste et si pénible qu'il ne peut être fait que par des

hommes qui, dès leur enfance, y ont été habitués. Il sonde l'opinion de ces rudes travailleurs, et, trouvant en eux des hommes satisfaits des gros salaires du directeur danois, gémissant, il est vrai, des maux de leur patrie, mais point disposés aux sacrifices nécessaires pour les faire cesser, il sort de ce gouffre, se rend à Rankhyttan, village situé à l'extrémité du lac Run, et entre comme valet de ferme chez un riche mineur dalécarlien, son condisciple d'Upsal, appelé Anders Pehrsson.

Quoique celui-ci affectât de traiter Gustave comme un vulgaire ouvrier, ses compagnons de travail, à ses manières, à son langage, à son inexpérience, avaient cru tout d'abord reconnaître en lui un homme de qui l'emploi était au-dessous de sa condition. Un col de chemise brodé d'or, que l'on avait vu passer à travers ses grossiers vêtements d'emprunt, confirma leurs soupçons, et l'un d'eux vint dire en triomphe à son maître que le prétendu serviteur, qui travaillait depuis quelques jours avec eux, n'était autre que Gustave Éricsson, de qui la tête, mise à prix par les Danois, était l'objet de leurs incessantes recherches. Anders (André) Pehrsson était un homme timoré, mais dévoué et probe. En exigeant le départ de Gustave, il agit bien moins dans la crainte de se compromettre que de perdre son hôte, qu'il ne croyait plus en sûreté chez lui depuis que son secret, découvert par hasard, mettait sa vie à la merci d'un serviteur avide.

Près de Rankhyttan, à Ornäs, demeurait un gentilhomme nommé Arendt (Aaron) Pehrsson, que Gustave avait connu, comme Anders, à l'université. Il se souvient de l'amitié qui le liait à cet homme; il a foi dans

son patriotisme, et il vient avec joie chercher un asile dans sa maison. Mais, pour éviter ou tromper les regards scrutateurs des serviteurs de la famille qu'il quitte et qui l'épient, il est obligé de redoubler de précautions. Il part seul et de nuit. Le temps était sombre et froid; le pays lui était inconnu. Qu'importe? il serait trop long et trop dangereux de suivre les routes tracées : il passe à travers champs. Aucun obstacle ne l'arrête. Il rencontre une rivière; l'eau était gelée; Gustave s'aventure sur la glace. Par malheur, contre toutes prévisions, elle cède sous ses pas; il tombe dans un gouffre. Tout autre aurait péri; mais lui est sauvé par le secours de Dieu, qui le destinait au trône (1). Il arrive à son but, et l'accueil empressé qu'il y reçoit lui fait vite oublier les fatigues et les dangers de la route. Les proscrits devraient se méfier des réceptions trop cordiales : on les reçoit quelquefois par devoir, jamais par plaisir. Gustave, qui ne péchait pas cependant par trop de confiance, séduit par les bons procédés, par les avances d'Arendt Pehrsson, lui fait part de tous ses plans, le met dans la confidence de tous ses projets. Arendt était un faux ami, un traître; il avait l'âme avide, ambitieuse et vile. Depuis le moment où Gustave avait mis le pied sous son toit, il n'avait cessé de songer à la rançon, aux dignités promises à celui qui livrerait la tête du proscrit. N'osant cependant prendre sur lui seul la responsabilité d'une aussi mauvaise action, il se rend à Aspeboda, auprès de Mânz (Magnus) Nilsson, et, sous le prétexte d'avoir son avis, il essaye d'en faire son complice. Nilsson, qui était foncièrement

(1) *Dei tamen ope ipsum regno destinantis eluctatur.* (Loc., lib. V, p. 213.)

honnête, engage son voisin à renvoyer tout simplement son hôte, lui faisant comprendre qu'une fortune commencée par une trahison n'est jamais poussée bien loin. Ce conseil n'était pas du goût d'Arendt Pehrsson; il avait son infamie en tête, et ne pouvait avoir du repos qu'il ne l'eût consommée. Il rentre chez lui, est avec Gustave plus prévenant que jamais, et, prétextant une affaire imprévue, il part de nuit, malgré un temps rigoureux et contre toutes ses habitudes. Barbro (Barbe) Stigsdotter, qui, mieux que Gustave, connaissait son mari et savait de quoi il était capable, n'avait pas vu sans méfiance sa gaieté et sa bonté d'emprunt. Ses allées et venues de la journée, son départ de nuit, avaient confirmé ses soupçons. A tout hasard, elle fit atteler son meilleur cheval à un traîneau, confia Gustave à un serviteur fidèle, et, sous sa conduite, l'envoya à Swärdsjö, petit village situé au bord du lac de ce nom, au nord de Falun et à une assez grande distance d'Ornäs. C'est à la clairvoyance, à l'intrépidité, au dévouement de cette brave femme que Gustave dut la vie. Comme elle l'avait prévu, Arendt Pehrsson était allé à Sätra dénoncer son ami au bailli danois, Bruno Bengtsson. Celui-ci, qui ne voulait laisser à personne l'honneur d'une pareille capture, était arrivé à Ornäs en toute hâte, escorté de vingt hommes. Arendt Pehrsson, qui conduisait la bande, après avoir en tapinois enveloppé la maison et garni de sbires toutes les issues, croyait enfin tenir son homme : il fut tout surpris et tout honteux de se trouver en face de sa femme. Gustave, à cette heure, traversait au galop les eaux glacées du Run, et se rendait, à travers des chemins presque inaccessibles, au presbytère de maître Jon (Jonas), un

digne prêtre qui l'avait connu à Upsal, et dont le patriotisme éclairé rehaussait les vertus chrétiennes.

La dénonciation d'Arendt Pehrsson avait mis les Danois sur la trace de Gustave. Ils étaient assurés qu'il se trouvait à Ornäs quelques heures auparavant, et ils supposaient qu'il était caché dans une ferme des environs. Bruno Bengtsson, acharné à sa poursuite, bouleversait tout le pays, fouillait toutes les chaumières, battait toutes les forêts. Il se rapprochait chaque jour de sa retraite. Maître Jon l'avait gardé pendant huit jours; mais, ayant appris que les soupçons s'étaient portés sur lui, il l'avait fait conduire de l'autre côté du lac de Swärdsjö, à Isala, chez Sven Elfsson, l'intrépide chasseur, disent les chroniques. Il entra dans cette maison, comme chez Anders, à titre de valet de ferme, pour battre le blé et soigner les bestiaux. Un jour que, plongé dans ses réflexions, il rêvait, adossé contre le four, la ferme est envahie par un groupe de Danois envoyés à sa recherche. Le chef, le prenant à son costume pour un ouvrier, l'interroge sur le compte du proscrit. Gustave répond à toutes les questions avec la plus grande présence d'esprit. La femme d'Elfsson entendait d'une pièce voisine cet émouvant et dangereux dialogue. Elle ne craignait pas que Gustave se troublât et se trahît; mais elle trouvait étrange qu'un gentilhomme danois causât si longtemps et avec tant de complaisance avec un manant dalécarlien. Résolue à couper court à cette scène, elle entre brusquement, et, affectant de ne pas voir les Danois, elle va droit à Gustave, lui demande ce qu'il fait là, les bras croisés et la bouche béante; le traite de lâche, de fainéant; l'accuse de voler le pain qu'on lui donne, et l'envoie à l'écurie faire manger

les vaches. Comme Gustave n'obéissait qu'avec mollesse, elle s'empare d'un râteau qui se trouvait par là et le chasse à grands coups de manche. L'officier danois, qui en effet avait conçu quelques soupçons, les rengaîna bien vite. Il n'imaginait pas qu'une fermière osât traiter de la sorte un petit-fils de roi, et, sans perdre là plus de temps, il alla chercher son homme ailleurs.

Cependant cette visite prouvait que l'on avait découvert la piste de Gustave. Le vigilant et dévoué Sven pensa qu'il n'était plus en sûreté sous son toit, et il l'amena au hameau de Marnäs (1), chez les frères Pehr et Matts Olssöner. Comme les Danois couvraient le pays et que le visage de Gustave n'était plus inconnu, Sven imagina de le conduire à ses amis, enfoui dans une charrette chargée de paille. En passant devant un poste danois, les soldats, toujours méfiants, la piquèrent de leurs lances. Gustave, blessé à la cuisse, ne poussa pas un cri. Mais bientôt le sang qui sortait de sa blessure a traversé la paille et coulé par terre. Aussitôt Elfsson meurtrit avec son couteau la jambe de son cheval, pour donner une cause à la traînée de sang dont la neige était souillée. Cet adroit artifice sauva le proscrit. Par malheur, il devait à Marnäs trouver encore moins de repos et courir plus de dangers qu'à Isala, à Ornäs, à Rankhyttan, à Kopparberg (Falun), enfin à toutes les étapes de son aventureux voyage. Cette série d'événements extraordinaires, presque miraculeux, qui témoignaient si haut de l'intrépidité, du sang-froid, de l'énergie, du bonheur de Gustave, répé-

(1) Hameau situé dans une forêt, au milieu des montagnes, au bord du cours d'eau qui relie le lac Ljugare au lac de Svärdsjö.

tés de bouche en bouche, partant exagérés, en avaient fait un héros auprès de ces populations si ardentes sous leurs neiges. Sans le connaître, on l'aimait; sans embrasser sa cause, on lui était dévoué. Le mystère même dont il était entouré doublait son prestige. Le gouverneur de Westerås, Henri de Mélen, qui ne pardonnait pas à un aventurier de troubler sa quiétude, voulait en finir une fois pour toutes. D'abord il doubla le prix qu'il avait mis à sa capture; ensuite il envoya deux hommes considérables, Stig Johansson et Christophe Olofsson, frère de l'évêque de Westerås, aider le bailli dans ses recherches. Ces trois chasseurs avaient à leur service, en guise de limier, un certain Nils Westgöte, misérable de la plus triste espèce, qui pillait et torturait les paysans, sous le prétexte qu'ils avaient caché le proscrit, et qui, désolé de ne pouvoir le prendre, espérait le décréditer en le calomniant. Cette meute allait s'abattre sur Marnäs; les Olssöner furent prévenus à temps. Une forêt très-vaste et très-épaisse s'étend aux portes du hameau : Gustave s'y réfugie et y trouve un abri; mais au prix de quelles privations, de quelles souffrances? Exposé aux rigueurs d'un climat impitoyable, menacé le jour d'être massacré par les Danois, la nuit d'être dévoré par les bêtes féroces, en tout temps de périr de froid. On montre encore la place où il passa soixante-douze heures dans un trou qu'on avait fait en terre et qu'on avait ensuite recouvert avec le tronc d'un pin abattu, sans autre nourriture que celle qui lui était apportée à la dérobée par les Olssöner. Une pareille vie ne pouvait durer longtemps : malgré tous les Danois, Gustave est résolu de sortir de ce gîte horrible, où sa mort, pour être plus lente, n'en est que plus

sûre. Il se rend au bord du lac Siljan. Les Danois tenaient sa piste et le poursuivaient comme une bête fauve. A Åsby, paroisse de Leksand, au moment où il semblait ne pouvoir leur échapper, il se jette en désespéré dans les marais qui séparent le Siljan du lac d'Insjö ; il disparaît dans les joncs et sous les eaux. Les soldats n'osent le suivre sur ces terrains mouvants et parsemés de gouffres ; ils rôdent tout autour, et, n'entendant aucun bruit, ne voyant aucun mouvement, ils ne doutent pas qu'il n'ait péri, englouti dans un abîme, et ils vont apporter cette bonne nouvelle au bailli. Ils n'avaient pas deviné juste. A quelque temps de là, ils surprenaient leur homme dans la paroisse de Mora Noret. Ils se jettent à sa poursuite. Cette fois, point de forêts, point de marais : sans un miracle il est perdu. Haletant, harassé, il traverse le village d'Utmeland ; une cave s'ouvre devant ses pas ; il s'y précipite. Ses persécuteurs, que Dieu a comme frappés d'aveuglement, sont éblouis, stupéfaits de sa disparition. Ils cernent le village, envahissent toutes les chaumières, fouillent tous les recoins. Aucun endroit n'est oublié, si ce n'est le souterrain qui servait d'abri à Gustave, et dont une puissance mystérieuse gardait l'entrée sans doute.

Cependant Gustave se rend à Rättvik. Las de souffrir, surtout humilié de se cacher, il est résolu d'entamer la lutte, de porter le premier coup. Il se fait connaître du peuple, déclare son vrai nom, reprend ses titres, rejette ses habits de manœuvre, et, revêtu de son costume de cour, harangue le peuple, un dimanche (décembre), au sortir de l'église. Gustave était jeune, plein de charmes, et très-éloquent ; le récit des abominations

que le tyran avait commises, on frémit, on s'indigne, on voue les Danois au courroux céleste; mais personne ne s'arme et ne vient se ranger sous sa bannière. Je me trompe : un vieux soldat, nommé Érasme, qui avait servi sous lui, Danois d'origine, mais Suédois de cœur, ayant peu de ressources, mais un grand courage, lui offre ses services. C'est le premier, après Nils Broms, qui ait pressenti sa haute destinée, qui ait eu foi dans son étoile. Il avait voué une haine mortelle à Westgöte, non moins pour ses exactions contre le menu peuple que pour ses calomnies contre Gustave. Avec quelques hommes aussi résolus que lui, il envahit la maison du länsmann, et, lui passant son épée à travers le corps, il délivre ses compatriotes de ce misérable.

Gustave n'était plus un simple aventurier, inconnu, sans influence ni sympathie dans le pays : il avait des partisans, et l'on venait de voir comment ils agissaient avec ses persécuteurs. Néanmoins il ne pouvait sans imprudence rester longtemps au même endroit. Il quitte Rättvik pour Mora. Ce n'était qu'une bourgade, mais très-peuplée, et, à ce titre, ayant une grande importance dans un pays où l'on ne trouvait que des fermes isolées et des hameaux. On était aux approches de la Noël. Les paysans, disséminés sur un trop vaste territoire, quittent, les jours de fête, leurs *hemmans,* leurs forêts, leurs mines, et se réunissent dans les villages pour prier et se réjouir en commun. Gustave, monté sur un tréteau, harangua tout ce monde sur la place publique de Mora. Il reçut le même accueil qu'à Rättvik : on gémit, on s'indigna avec lui; mais on ne voulut pas le suivre. Les vieillards et les bonnes femmes avaient remarqué que le vent du nord n'avait cessé de souffler

pendant ses deux discours. C'était une preuve infaillible de la bonté de sa cause et de son succès. Néanmoins ces pronostics ne décidèrent personne ; les Danois étaient trop près et en trop grand nombre.

Cette fois le découragement, le désespoir pénètre dans l'âme de Gustave. Cet homme, dont l'indomptable énergie, loin d'être abattue, n'avait jamais été que surexcitée par les revers, par les dangers, par les souffrances, se sent tout à coup défaillir ; il doute de la sainteté de sa mission. Les maux de sa patrie ne sont plus à ses yeux que le juste châtiment de sa lâcheté et de son ingratitude. L'abandonnant à son malheureux sort, il quitte le district de Mora, et, s'engageant dans les déserts du nord-ouest, se dirige vers la Norvége, comptant la traverser et de là se rendre en Allemagne par la mer du Nord.

Cependant les Dalécarliens n'avaient pas vu avec indifférence cet héroïque jeune homme de race royale venir, confiant dans leur loyauté, se mêler à leurs rudes travaux et partager leur misère. Ils n'avaient pas, disaient-ils, oublié le vendredi saint d'Upsal ; et, s'ils étaient restés sourds à sa voix, c'était qu'ils avaient craint que leur soulèvement, promptement réprimé, ne fût suivi de terribles représailles. Gustave était à peine parti que le bruit se répand dans toute la province d'une tournée de Christian. Le tyran, toujours avide, toujours féroce, sous le prétexte, disait-on, d'aller recevoir les hommages de sujets éloignés qui lui étaient inconnus, ne venait que pour punir la Dalécarlie de l'hospitalité et des marques de sympathie qu'elle avait prodiguées à un rebelle. Les vieux priviléges devaient être anéantis, et tous les hommes éminents par leur

patriotisme ou par leur fortune devaient être égorgés ou ruinés.

Ces bruits, crus avec d'autant plus de facilité qu'ils n'étaient pas sans fondement, furent habilement exploités par Lars (Laurent) Olofsson, ancien soldat de Sten Sture, et Jon Michelsson, gentilhomme uplandais, qui, ayant appris les dangers courus par Gustave, étaient venus bravement les partager. Ils causèrent assez d'émotion pour empêcher les paysans, réunis encore pour les fêtes de Noël, de se séparer et d'aller vaquer à leurs travaux. L'enthousiasme gagne vite les multitudes. Réunies à Rättvik, excitées par des orateurs populaires, elles étaient tout armées et frémissantes, lorsque l'on vit venir au galop, sur les eaux glacées du lac Siljan, quelques gentilshommes du pays, accompagnés de cent chevaux danois (janvier 1521) (1). Ils venaient chercher Gustave, qu'ils savaient, disaient-ils, caché dans une de leurs chaumières. Ils sommèrent les notables de l'endroit de le livrer de suite, à peine d'être faits eux-mêmes prisonniers et de subir à sa place le châtiment qui lui était réservé. Les paysans, indignés de voir des Suédois se charger d'un pareil rôle, répondirent à coups de flèches à ces insolentes exigences. Les Danois ripostèrent avec leurs arquebuses. Il s'ensuivit une mêlée terrible, et les nouveaux venus, pour n'être pas écrasés sous le nombre, furent contraints de se réfugier dans le presbytère et dans la tour de l'église. Il s'y retranchèrent de leur mieux. Néanmoins ces remparts improvisés n'auraient pu les abriter longtemps contre la tempête qu'ils avaient soulevée ; ils furent obligés de se

(1) Ils étaient conduits par Turdo de Rijdstad et Othon Nilsson de Holm (Upland).

rendre et de déclarer qu'ils n'en avaient jamais voulu à la vie de Gustave. Grâce à ce mensonge, on les laissa s'en retourner d'où ils étaient venus.

Au fond, ce n'avait été qu'une échauffourrée, qu'une rixe même. Qu'importe? c'était la goutte d'eau qui fait verser le vase. A peine l'action avait-elle été engagée que l'on avait sonné le tocsin et allumé les feux sur les montagnes. Les paysans, réunis dans tous les centres de population, inquiets, agités, avaient les yeux fixés du côté du lac Siljan, comme ayant le pressentiment des graves événements qui devaient se passer sur ses bords. Ils répondirent à ces signaux de révolte par des signaux semblables, qui, se répétant de proche en proche, parcoururent toute la province avec la rapidité de l'éclair; et, dans quelques heures, toute la population fut debout, armée et prête à combattre.

La Dalécarlie était soulevée; le sort en était jeté, et, avec un homme tel que Christian, toute retraite était impossible : il fallait vaincre ou mourir. Mais quel serait le chef de l'insurrection? Tous les nobles dalécarliens étaient dans les rangs des Danois, et Gustave était parti. Quelqu'un fit observer que la saison était bien rigoureuse; que les chemins, encombrés de neige, étaient presque impraticables, et qu'il n'était pas impossible de le rejoindre avant qu'il fût arrivé au terme de son voyage. Aussitôt des patineurs furent expédiés à sa recherche. Ils le trouvèrent au village de Säln, tout au bout de la paroisse de Lima, à l'extrême frontière, au moment même où, quittant pour jamais le sol de la Suède, il allait s'engager dans les montagnes de la Norvége. Il avait beaucoup réfléchi pendant ce long et pénible trajet. Il avait le pressentiment de sa destinée

et ne s'éloignait qu'à regret. Il reçut ses envoyés avec ivresse et les suivit en toute hâte à Mora, où le peuple, qui l'attendait en armes, le reçut comme son libérateur, comme son chef, avec des acclamations et des transports de joie.

Des écoliers de Westerås étaient accourus dans la montagne aux premiers signaux d'insurrection. Leur ardeur juvénile éclata dans leur accueil. Gustave les excita à confirmer les détails atroces qu'il avait déjà donnés des exécutions ordonnées par Christian dans toute la basse Suède. Il terminait d'ordinaire les discours commencés par ces jeunes gens, et ses péroraisons étaient si pathétiques que plusieurs fois l'assemblée tout entière avait éclaté en sanglots. Le vent du nord, pendant ces harangues, continuait à souffler avec une persistance vraiment miraculeuse. On ne pouvait douter du succès. L'enthousiasme n'avait plus de bornes; ces bonnes gens, qui sans biaiser allaient droit au but, le proclamèrent régent du royaume et prêtèrent en ses mains serment de fidélité. Quoique ce titre ne fût pas de très-bon aloi, Gustave le prit et s'en para bel et bien, autant pour imposer à la multitude que pour donner à la révolte une apparence de légalité. Revêtu presque de l'autorité suprême, il devait en avoir les honneurs. Seize Dalécarliens d'abord, puis deux cents, briguèrent et obtinrent la faveur de composer sa garde privée.

Gustave n'était pas homme à laisser tant de zèle se refroidir. A la tête de mille soldats d'une audace éprouvée (février), il va assiéger dans son château de Kopparberg (Falun) Christophe Olofsson, le prévôt des mines. Les remparts délabrés du village et du fort ne résistent

pas à l'impétueux élan des Dalécarliens; ils sont aussitôt escaladés qu'enveloppés. Christophe Olofsson était ce même homme qui, avec Stig Johansson, était venu se joindre au bailli pour pourchasser Gustave, et avait promis, coûte que coûte, d'apporter sa tête à Henri de Mélen. Gustave, maître de lui, pouvait lui faire subir la peine du talion; il se borna à faire main basse sur le trésor du gouvernement. L'or et l'argent qu'on en tira furent versés dans une caisse destinée à pourvoir aux besoins de l'insurrection. Le sel et les provisions furent confiés à une intendance organisée en toutes règles. Le commerce des mines avait attiré dans ces lieux une foule de marchands danois. Quoique innocents, ils furent victimes de la haine vouée à leurs compatriotes. Leurs magasins furent pillés et incendiés, et Gustave, malgré ses efforts, ne put soustraire tous ces malheureux à la brutalité de ses soldats. Les étoffes communes servirent à faire des casaques aux insurgés, et les tissus de soie furent employés à des drapeaux et à des étendards.

En guerre comme en toutes choses, le grand art est de savoir profiter des circonstances. La prise de Kopparberg avait eu un grand retentissement. Cet exploit, accompli par les paysans, avait été rapporté, exagéré et colporté par eux d'un bout du royaume à l'autre avec la rapidité de l'éclair. Des agents de Gustave, répandus parmi les populations du nord, de tout temps hostiles aux Danois, utilisèrent la confiance, l'enthousiasme que cette victoire avait soulevés pour faire des recrues à la guerre de l'indépendance. Leur nombre fut assez grand pour permettre à Gustave de renvoyer aux travaux des champs les vieillards et les pauvres. Il en-

régimenta tout le reste et le soumit à une discipline militaire. Il remit ensuite le commandement de ces troupes à Pehr (Pierre) Svensson de Wibberboda, simple ouvrier mineur, mais dont il avait apprécié l'intelligence et la bravoure, et il partit lui-même pour l'Helsingie. Il y trouva, comme à son entrée en Dalécarlie, des gens bien disposés, s'indignant au récit des forfaits commis par Christian, jurant même de venger ses victimes, mais dans l'avenir, déplorant d'être aujourd'hui pris au dépourvu de tout et de ne pouvoir faire que des vœux pour le succès de cette noble entreprise. Près de Norrala, il harangua la multitude du haut d'une colline, et il n'obtint qu'un succès de larmes. Cependant en Gestricie les bourgeois de Gefle et les notables des paroisses voisines lui prêtèrent serment de fidélité au nom de la province tout entière. Il y trouva des gentilshommes échappés au massacre de Stockholm et cherchant dans ces contrées, perdues au pôle, un abri contre les fureurs du tyran. Il n'obtint pas plus d'eux que des paysans helsingiens. Ils étaient tous terrifiés des scènes dont ils avaient été témoins. Ils doutaient de l'audace de la Dalécarlie et attendaient, pour se déclarer, un succès qui pût rendre la lutte au moins égale.

Cependant on s'était ému à Stockholm des premiers exploits de Gustave. Nous avons vu Christian, après ses meurtres, se réfugier en Danemark, comme un vulgaire assassin qui fuit les gens de la justice. Les trois ignobles prélats qui, après avoir égorgé avec lui, gouvernaient pour lui, avaient la conscience trop chargée pour être à l'abri de la peur. Ils craignaient de trop justes représailles, et la ferme attitude des bourgeois

de la capitale, sous les yeux même de leurs sicaires, leur laissait présager les terribles conséquences d'un soulèvement national. Éric Trolle, son fils Gustave et Canut Bengtsson (Sparre), seigneur d'Ensö, tristes rejetons du sénat de Suède, tombé sous la faux de Christian, écrivirent aux habitants du nord, les engageant à se tenir en garde contre les embûches qu'un jeune intrigant tendait à leur bonne foi et à leur patriotisme, leur promettant, selon leur conduite, l'amour ou la haine du maître. Cette lettre fit peu d'effet. Les paysans se moquèrent de ces prétendus sénateurs. Ils disaient d'un air narquois que c'était un pauvre sénat que celui qui n'était composé que de trois membres, lesquels encore ne valaient pas grand'chose. En même temps, les bourguemestres de Stockholm avertirent Christian de ce qui se passait en Dalécarlie, mais sans y ajouter la moindre importance : le mouvement devait être réprimé aussitôt qu'il aurait éclaté. Les hommes qui faisaient ces belles prédictions étaient un certain Gorius (Grégoire) Holst, le frère probablement de ce pauvre diable que nous avons vu crucifier à Söderköping, et à qui l'on reprochait d'avoir fait danser le roi pendant que le sang le plus pur ruisselait dans les rues, et un nommé Claus (Claude) Boye, condamné et, grâce à son obésité, échappé par miracle aux massacres de novembre (1). Ce malheureux, qui ne se connaissait pas d'autre infirmité capable de le tirer

(1) Les soldats, le 8 novembre, étaient allés le chercher dans un coin du château où il était enfermé. Son embonpoint était tel qu'ils ne purent jamais le faire passer par la porte. On alla avertir le roi du fait et prendre ses ordres. Celui-ci rit de l'aventure et répondit qu'on n'avait pas de temps à perdre, qu'il fallait laisser là ce gros homme et s'occuper pour le moment des fluets. Le lendemain, des présents, adroitement faits par sa famille, le sauvèrent de l'échafaud.

d'affaire une seconde fois, s'était livré tout entier à Christian, et, pour conserver sa vie, prodiguait le sang de ses compatriotes.

Les Dalécarliens avaient été de tout temps célèbres par leur audace, leur patriotisme, leur amour de l'indépendance, leur haine de l'étranger. C'était de leurs rangs qu'était sorti Engelbrecht ; c'était à leur tête qu'il avait attaqué et chassé Éric de Poméranie. Leur histoire, toute légendaire et dès lors toute poétique, était connue de la Suède entière. Leur éloignement même rendait plus puissant le prestige qui les entourait. Le peuple les aimait et les rois les redoutaient, comme on aime et comme on redoute des héros. L'abbé Vertot, dont les perfections de style ne rachètent pas la flagrante inexactitude, fait néanmoins de ce pays et de ses habitants une description si juste que je ne puis résister au désir de la rappeler : « Il n'y avait aucune ville dans toute « la province. Ce n'était la plupart que de méchants « villages, situés pour la commodité des habitants pro- « che des forêts ou au bord des lacs et des rivières. « Quelques-uns de ces villages dépendaient des gen- « tilshommes du pays ; mais il y en avait plusieurs du « domaine qui ne relevaient que de la couronne et qui « étaient gouvernés par les paysans mêmes. Les plus « anciens dans chaque village leur tenaient lieu de « juges et de capitaines ; ils n'en étaient cependant ni « plus riches ni plus autorisés. L'honneur du comman- « dement ne consistait que dans le privilége de com- « battre les premiers et à la tête de leur troupe. Le « pouvoir était dans la multitude, qui s'assemblait les « jours de fêtes et qui décidait de toutes les affaires, « selon qu'elle était prévenue et agitée par les plus vio-

« lents et les plus mutins. On n'osait envoyer dans « cette province ni troupes ni garnisons; les rois « mêmes n'y entraient jamais qu'ils n'eussent donné « aux habitants des otages pour la sûreté de leurs « priviléges. On ménageait avec de grands égards « des peuples féroces qui habitaient des montagnes « inaccessibles, dans la crainte qu'ils ne s'aperçussent « qu'ils pouvaient ne pas obéir. On se contentait pour « tout tribut de tirer de ces paysans quelques fourrures, « et du reste on les laissait vivre selon leurs coutumes, « qui étaient fort différentes de celles des autres pro- « vinces. »

On voit que de pareilles gens n'étaient pas faciles à gouverner. Didrik Slaghöck, homme avare, enclin aux plus grossières voluptés, au lieu d'avoir pour eux les égards qui leur étaient dus, ne semblait se servir de sa toute-puissance que pour satisfaire ses passions. Il gouvernait le pays avec la brutalité, l'insolence et l'inexpérience d'un homme qui, parti des plus bas-fonds de la société, est parvenu au faîte, non point par son mérite, mais par un hasard de parenté et par une intrigue de femme. Aussi le désordre qu'avait produit la hache de Christian n'avait fait que s'accroître depuis son départ. L'armée surtout était désorganisée. Parmi les soldats, les uns avaient déserté pour se soustraire à la honte d'obéir à des gens d'église tarés et qu'ils méprisaient; les autres, indignés de ne pas recevoir de paye, se groupaient autour d'un chef, comme Séverin Norrby, se retranchaient derrière une forteresse, y faisaient leurs quatre volontés, et taillaient à merci le menu peuple pour se récupérer de ce qui leur était dû. Aussi, lorsque le conseil de régence eut décidé qu'il fal-

lait étouffer l'insurrection dans son germe, Beldenack, tout en joignant ses forces à celles d'Henri de Mélen, ne put rassembler que six mille hommes, tant cavaliers que fantassins. C'était autant et plus qu'il n'en voulait.

On ignorait à Stockholm l'importance de ce soulèvement. Beldenack était convaincu qu'il n'avait qu'à se montrer pour épouvanter et mettre en déroute tous ces manants, que leur chef lui-même avait abandonnés à leur malheureux sort. La pendaison des premiers pris aurait pacifié la province, et il ne s'était entouré du vice-roi, du primat et des principaux dignitaires que pour frapper l'esprit des populations, et non pour détourner, comme on l'a dit, sur des têtes plus élevées la colère du tyran, qu'un échec qu'il ne prévoyait pas aurait pu faire naître. Arrivé au bord de la Dala occidentale (Wester Dal), il s'arrête et pose son camp auprès du bac de Brunbäck, dans la paroisse de Folkarna. Quelle n'est pas sa déception, son épouvante, en voyant des multitudes d'hommes venir s'établir fièrement en face de lui sur l'autre rive, et lui lancer même à travers le fleuve, en manière de provocation, des flèches rougies au feu ! S'adressant à un gentilhomme du voisinage, il lui demande combien il pense qu'on puisse tirer d'hommes du pays situé au delà du Långheden entre la Dalécarlie et la Westmanie : « Vingt mille » répond celui-ci. « Et comment un pays si pauvre peut-il « nourrir tant de monde ? » reprend l'évêque. « C'est que ces populations, » dit le gentilhomme, « étrangères « aux délices de la vie, se contentent de la nourriture « que le hasard leur présente. Elles peuvent, quand « c'est nécessaire, vivre avec de l'eau et du pain fait

« d'écorces d'arbres (1). » L'évêque, à cet aveu, dit la chronique, aurait répondu que le diable seul, et non point des hommes, pouvait se battre avec de pareilles gens (2), et aussitôt il aurait tout disposé pour la retraite. Mais Pierre Svensson, de qui la terreur des ennemis avait accru l'audace, avait suivi tous leurs mouvements; passant le fleuve au bac d'Utsund, il les avait attaqués dans le désordre d'un décampement et mis en déroute. Beldenack et Slaghöck s'étaient enfuis à Westerås; Henri de Mélen était accouru à Stockholm pour surveiller, contenir les bourgeois, de qui la fidélité était plus que suspecte, et Gustave Trolle s'était dirigé vers le nord, essayant de réussir là où Gustave Wasa venait d'échouer.

L'heureuse issue de l'échauffourée de Brunbäck avait moins changé la face des choses que la disposition des esprits. Les bourgeois de Gefle, fidèles au serment prêté à Gustave, reçurent à coups de flèches le prélat, qui, dégoûté de ses tentatives d'embauchage, se hâta de rejoindre Henri de Mélen à Stockholm.

De l'Helsingie Gustave avait pénétré dans la Médelpadie, le Jemptland, l'Angermanie, et s'était avancé jusque dans les Bothnies. Son expédition n'avait pas été plus heureuse à la fin qu'au début. Il retournait tristement presque seul en Dalécarlie, et au chagrin de n'avoir pu entraîner personne dans son parti venaient se joindre les angoisses où le plongeaient les bruits les plus sinistres. Tantôt c'était une défection de ses meilleurs amis; ensuite l'arrivée de Beldenack avec des

(1) *Genti illi deliciis non adsuetæ ubique obvium esse cibum : aquâ, cortice et arboribus, si necesse sit, tolerare vitam.* (Loc., p. 217, l. VI.)

(2) *Cum hâc gente, diabolum non homines prælio committendos esse.*



forces irrésistibles, enfin la défaite, la destruction des paysans sur les bords de la Dala, comme il y avait un an, au vendredi saint d'Upsal. Par bonheur ces bruits étaient faux. Svensson était victorieux, et cette nouvelle fut accueillie avec d'autant plus de joie qu'elle était inattendue, inespérée. Gustave, rendu par elle à la vie, établit son quartier général à Hedmora; il y reçut une foule de gens que la victoire d'Utsund (Brunbäck) avait enfin persuadés, les enrégimenta, équipa, munit d'armes à feu très-rares dans ces régions, et les divisa en deux corps dont il confia le commandement à Lars Éricsson et à Lars Olofsson, mais sous sa direction suprême.

L'argent est le nerf de la guerre, et Gustave en manquait. Christian à tous ses défauts joignait celui de faux-monnayeur. Gustave crut trouver dans l'impérieuse nécessité où il était une excuse à l'imiter; il fit frapper une monnaie de circonstance, alliage de cuivre et d'argent, inférieure à la valeur qu'elle représentait, mais que les Suédois, confiants dans sa bonne foi, eurent le courage d'accepter.

Ces préparatifs achevés, il écrit à Christian, lui exposant ses griefs, lui reprochant le sang de ses parents et de ses amis injustement répandu, exprimant la ferme volonté d'en tirer vengeance et terminant par une déclaration de guerre en toute règle et d'après les formules du temps; il traverse ensuite le Långheden à la tête de ses troupes et s'installe dans la Westmanie (1). Son coup d'essai ne fut pas heureux. Pehr Uggla, un soudard que son intrépidité soldatesque avait fait mettre à la tête d'un régi-

(1) Il avait cinq mille hommes, d'après Messénius, mais de vrais soldats.

ment, ayant défait l'ennemi, l'avait poursuivi jusqu'à Köping. La prise de la ville lui avait fait tourner la tête. Il avait tout pillé, s'était grisé et endormi sur son butin. Anders Pehrsson, gouverneur d'Örebro, averti du fait, était accouru et avait massacré jusqu'au dernier ces malheureux, que l'ivresse livrait sans défense à sa merci.

Köping est aux portes de Westerås, même un peu plus au sud. Slaghöck n'était plus en sûreté dans la ville. Redoutant un coup de main d'un insurgé aussi audacieux et plus tempérant, il va s'abriter derrière les remparts de la forteresse : il agit sagement. Gustave, ayant donné rendez-vous à son monde à Romfertuna (23 avril), y trouve de quinze à vingt mille hommes (1), qu'il réunit devant l'église et qu'il passe en revue. Il se rend de là dans la paroisse de Balundsås et campe auprès de la chapelle de Saint-Olof. Westerås avait un château fort très-vaste, très-bien situé, et que l'on regardait comme la clef de la haute Suède. Il contenait une armée plutôt qu'une garnison. Le vice-roi y commandait. Gustave avait très-peu d'espoir de s'en emparer. Cependant il n'en est éloigné que d'une lieue. A tout événement il veut tenter l'aventure (29 avril). Il donne l'ordre à Lars Olofsson de prendre trois mille hommes aguerris et d'aller à leur tête, en éclaireur, examiner les lieux. Il lui recommande de marcher lentement, avec de grandes précautions, de se barricader partout, d'éviter toutes les embûches. Quant à lui, il entrera dans la forêt, le suivra de près, sera, quoique

(1) Ce sont les chroniques qui le disent ; mais rien n'est moins exact. Les mêmes chroniques disent qu'à Brunbäck les Dalécarliens étaient aussi nombreux que les sables de la mer et les feuilles des forêts, comme aussi elles comparent leurs flèches à la grêle qui tombe du ciel.

caché, témoin de tous ses actes et prêt à le secourir dans le cas d'un engagement. Le vice-roi, voyant du haut des tours la marche lente et timide d'Olofsson, envoie en toute hâte sa cavalerie, ne doutant pas que ces imprudents ne soient en un instant enveloppés, dispersés ou pris. Contre ces prévisions, les Suédois avec leurs piques résistent non-seulement au choc des Danois, mais, effondrant leurs escadrons, ils forcent les assaillants à prendre la fuite. Bientôt après, ceux-ci reparaissent, et, soutenus par l'infanterie accourue à leur aide, ils entament de nouveau la lutte avec beaucoup de bravoure. Gustave, qui ne supposait pas un second engagement aussi prochain, s'était attardé dans la forêt. Averti par ses espions, il vint se jeter dans la mêlée et sauver Olofsson d'une mort certaine. Le moment était suprême; il paya vaillamment de sa personne, se montrant à cheval toujours au premier rang, malgré les conseils de ses amis qui voyaient avec terreur ses compagnons tomber à ses côtés (1). Dès l'entrée en scène de Gustave, la supériorité des Suédois était si évidente que la bataille ne pouvait avoir une issue douteuse. Lars Éricsson, au lieu de perdre son temps à prendre part à un combat où il n'avait que faire, avait gagné la ville par des raccourcis. Arrivé avant les Danois et reçu par les bourgeois sans résistance, il s'était emparé des canons, que le gouverneur avait eu la précaution de tirer de la forteresse et de faire ranger, tout chargés et braqués, sur la place publique. Les Danois, après une retraite désastreuse, où plus de quatre cents des leurs avaient succombé sous les flèches des Dalé-

(1) *Inter primos adequitans, isto cum discrimine, ut ad ejus latus hinc inde milites tormentorum ictibus sternerentur.* (Loc., p. 218, l. VI.)

carliens, espéraient trouver dans Westerås un abri, un refuge. Quelle fut leur surprise, leur terreur, lorsqu'en débouchant sans méfiance sur la place, ils se virent accueillis à bout portant par une bordée de leurs propres canons ! Le désespoir cependant ranima leur courage et doubla leurs forces. Le combat s'engagea avec un acharnement inouï. Les gens de la forteresse, indignés de la partiale inertie des bourgeois, lancèrent du haut des remparts sur les toits des maisons des fascines enflammées. Un incendie terrible vint ajouter son horreur à celle de la mêlée. Les Danois vaincus cèdent la place ; mais les uns, éperdus de terreur, se jettent ou bien sont précipités dans le fleuve, où la plupart trouvent la mort ; les autres, à travers les flammes, vont chercher un refuge derrière les murs inviolables du couvent. Enfin ces hommes si insolents, qui se vantaient la veille d'en finir avec les paysans dalécarliens (1), dût-il en pleuvoir du ciel pendant trois jours, devenus incapables même de se défendre, ne cherchent à présent leur salut que dans une fuite honteuse (avril).

Westerås, une des portes du nord, était un centre important de commerce. Les marchands, sous la protection de la citadelle, en avaient fait un lieu d'entrepôt. Ceux-ci, dans la crainte d'un coup de main, avaient réuni, afin d'être mieux à même de les défendre, leurs marchandises, vins, liqueurs, épiceries, dans l'église et dans l'hôtel de ville. Ces précautions avaient été vaines : rien n'avait résisté à l'impétuosité des assaillants. Ils avaient envahi ces lieux enchantés et s'étaient jetés sur les provisions qu'ils contenaient avec une bes-

(1) *Etiamsi per triduum totum in terras cœlo deplueret miles Dalecarlus.* (Loc., p. 219, l. VI.)

tiale avidité. Gorgés de viandes salées, ivres d'eau-de-vie au point d'avoir perdu jusqu'au sentiment du danger, ils chantaient et dansaient en rond autour des pots qu'ils avaient vidés. Les Danois, avertis de cette orgie, étaient sortis du monastère, du château, enfin de toutes leurs retraites. Le combat avait recommencé, et les Dalécarliens étaient tellement abrutis par la boisson qu'ils songeaient moins à défendre leur vie qu'à satisfaire leur irrésistible passion. Ils auraient péri jusqu'au dernier, si Lars Olofsson et Gustave n'étaient accourus à leur secours. Les Danois, battus pour la quatrième fois dans la journée, laissèrent enfin la ville au pouvoir des insurgés (29 avril). Le premier acte de Gustave, la victoire assurée, fut de se précipiter dans l'église et l'hôtel de ville, où les liqueurs étaient entassées, et, malgré les murmures des Dalécarliens, de briser les urnes, d'effondrer les tonneaux, aimant mieux, dit Loccénius, voir le vin périr que ses soldats (1).

Le vice-roi, restant lâchement enfermé dans le château, n'avait figuré dans aucune des rencontres de cette émouvante journée. Il sortit enfin de sa retraite, mais pour se jeter sur un vaisseau et gagner Stockholm à travers les eaux du lac Mélar.

(1) *Cados et dolia suâ manu ferroque concidit... Malebat equidem vinum perire quam suos milites.* (Loc., p. 219, lib. VI.)

CHAPITRE VI

Fin de la guerre de l'indépendance. Avénement au trône de Gustave.

Les avantages matériels que ce brillant fait d'armes donnait à Gustave étaient de peu d'importance. Il était maître de la ville, c'est vrai; mais avait-il l'espoir de la conserver, lorsque l'ennemi, bien pourvu de vivres et de munitions, la dominait du haut de sa forteresse? Non, sans doute. Le profit réel de cette victoire consista dans le prestige qu'il acquit sur les populations. La supériorité dont les Danois se vantaient n'était plus que chimérique après deux revers aussi éclatants; aussi les gens timorés, que la prudence ou l'intérêt tenait, malgré leur affection, éloignés de Gustave, prirent-ils enfin leur parti. On dit que soixante-dix officiers passèrent du coup du camp danois dans le sien. De plus, des manifestations éclatèrent en sa faveur sur tous les points du royaume. Les baillis du Dalsland et du Wermland périrent massacrés au cri de: « Vive l'indépendance! » Ture Johansson, gouverneur du roi en Westrogothie, fut attaqué par ses administrés, réunis aux Wermlandais, et enfin la forêt de Tifveden fut sillonnée de paysans accourant en masse partager les travaux et la

gloire de l'armée nationale. Cette affluence de monde permit à Gustave de diviser ses troupes et de poursuivre plusieurs opérations à la fois.

Lars Pehrsson fut chargé du siége de Nyköping, Olof Bonde de celui d'Örebro, et Arvid Westgöte de celui de Stegeborg. Lambert Mattsson demeura à Westerås, où Canut Bengtsson (Sparre) avait remplacé le vice-roi, et enfin Lars Éricsson, le plus intrépide des généraux de Gustave, fut envoyé à Upsal.

Le commandement de la ville avait été confié par l'archevêque à un certain Benoît Bjugg, espèce de bravache et d'ivrogne, de qui la stupide outrecuidance, surexcitée par un avantage obtenu à Torstuna sur Jean Oloffson de Redebro, avait dégénéré en folie.

L'ordre donné par Gustave était que Lars Olofsson réunît ses forces à celles d'Éricsson, dans la forêt de Rymningen, près d'Öresundsbro, et qu'on l'attendît lui-même pour marcher tous les trois contre Upsal. La jonction entre les deux généraux s'était faite heureusement au point et au jour indiqués, mais Gustave n'avait point paru. Néanmoins Lars Éricsson s'avança et se trouva devant la ville le 18 mai, jour de saint Éric. Une foire célèbre attirait à cette époque, et retenait, pendant plusieurs jours, dans Upsal, des multitudes accourues de tout le nord. C'était autant un lieu de pèlerinage que de marché. La fête du saint roi était célébrée avec une grande pompe. La châsse d'argent où ses os étaient précieusement enfermés était promenée processionnellement par toute la ville et conduite dans une chapelle restée debout au milieu des ruines du vieil Upsal. Les chanoines, gens très-prudents, avaient envoyé une députation à Lars Éricsson, pour le prier de ne point troubler une aussi

belle cérémonie et de remettre à d'autres temps ses projets d'attaque. Éricsson répondit aux ambassadeurs que c'était à des Suédois et non à des étrangers que revenait l'honneur de porter les reliques du saint monarque, et qu'il ferait en sorte d'arriver à temps pour être chargé de ce précieux fardeau.

Cette réponse, qui plongea dans la consternation toute la gent dévote, ne fit qu'égayer Benoît Bjugg. Il prétendit que, tant qu'il serait là, les Dalécarliens resteraient à distance, n'osant se commettre avec un si terrible homme. Non content de ses vanteries, il fit préparer et servir un repas, en plein air, au milieu des jardins de l'archevêché, et s'attabla avec tous ses soudards. Par bravade, il fit ouvrir toutes les portes, mettre à bas toutes les palissades, et devant les bourgeois, à qui cette conduite inspirait autant de pitié que de surprise, on but, on chanta, on dansa, on se moqua des Dalécarliens, toute la nuit, et, vaincu par la fatigue et par la boisson, on s'endormit sur place. Les Suédois, que des espions tenaient au courant de cette étrange orgie, partirent à point nommé et arrivèrent à deux heures du matin, aux portes de la ville. Soit que rien ne put résister à leur impétuosité, soit que des mains amies eussent facilité leur entrée, ils furent en un instant au cœur de la place. Benoît Bjugg, averti par les sentinelles, voulut organiser une défense; mais, avant même qu'il eût rassemblé et armé ses gens, les jardins de l'archevêché étaient envahis comme le reste. Un passage couvert, fait en bois, et destiné à l'usage du prélat, conduisait du palais à la cathédrale, dans laquelle Bjugg eut l'idée d'aller se barricader. Imprévoyant, stupide en tout et toujours, il s'y engagea avec tout son monde; c'était le piége où les

Suédois les attendaient ; ils étaient là avec des torches. En un instant, les planches du couloir furent embrasées et peu de gens purent sortir vivants de ce dangereux défilé. Les uns y périrent étouffés par la fumée, les autres consumés par les flammes.

En même temps, les paysans lançaient contre les murs et sur les toits de l'archevêché des flèches rougies au feu ; un incendie terrible se déclara. Le palais ne fut bientôt qu'un monceau de ruines, et ses caves servirent de tombeau à une foule de bourgeois qui étaient venus y chercher un abri, sous l'égide du commandant. Celui-ci, voyant toute résistance inutile, impossible, abandonna la ville au malheureux sort que son imprévoyance et sa jactance lui avaient fait ; il s'en alla à Gottsunda (1), emmenant toute la garnison pour protéger sa fuite ; mais les paysans s'acharnèrent à sa poursuite. Il perdit en route beaucoup d'hommes. Lui-même fut atteint au bras d'une flèche, en guéant le Fÿris à cheval ; il put néanmoins atteindre son but, s'embarquer et aller jusqu'à Stockholm ; mais, tourmenté d'affreuses douleurs, il y mourut pendant une opération nécessitée par l'extraction du fer dont il avait été blessé.

Gustave était encore à Westerås, quand il apprend les exploits de ses lieutenants. Il accourt à Upsal, et y célèbre très-pieusement la fête de la Pentecôte ; il rassemble ensuite les chanoines, les professeurs de l'université, et cet amas de moines et d'hommes à soutane dont la ville pullule. Dans un discours habile il sait employer tour à tour la menace et la flatterie, rapprocher le passé du présent, laisser entrevoir la récompense ou le châtiment, et finir par un chaleureux appel

(1) Port situé à l'extrémité nord du lac Mélar.

à leur patriotisme. Toutes ces robes noires, séduites, subjuguées par son éloquence, lui font l'aveu de leur sympathie, mais déclarent qu'elles ne peuvent s'attacher à sa fortune sans l'assentiment de leur chef, qui, du reste, plein de méfiance dans l'orthodoxie du roi et indigné du rôle infâme qu'on lui a fait jouer, est moins attaché qu'on ne croit aux Danois, et qu'une démarche adroite pourra bien faire passer dans le parti national. Là-dessus, sans plus d'informations, Gustave écrit à Trolle une longue lettre, pleine de tendres reproches, de protestations et de promesses. Elle est confiée à un chanoine, homme habile et sûr, qui doit la porter à Stockholm, la remettre au prélat en personne, l'expliquer et la faire valoir. Cette démarche, faite inconsidérément, sans précautions, n'avait aucune chance de succès. En effet le prélat n'a pas plutôt reçu cette étrange missive qu'il l'apporte au vice-roi, exigeant que l'on pende à l'instant le drôle qui a osé se charger d'une telle commission. Ce pauvre diable s'excuse de son mieux, jure de ne rien savoir, et, pour la première fois, Slaghöck laisse échapper l'occasion de faire périr un de ses semblables.

L'homme, toujours victime de ses illusions, croit d'autant plus à la réalisation d'un projet qu'il l'a plus vivement souhaitée. Gustave était convaincu que l'archevêque, entraîné comme les prêtres de l'université par sa rhétorique, allait accourir à Upsal et faire cause commune avec lui. Sa confiance était telle qu'il avait renvoyé ses paysans faire leurs semences de printemps et n'avait conservé que les soldats de sa garde. Un jour qu'il se trouvait sur la colline où s'élève aujourd'hui le château, il vit une armée entière déboucher dans la

plaine et s'avancer vers la ville, à travers les prairies du roi : c'était l'archevêque. Il accourait, mais en ennemi implacable, ayant promis au vice-roi de lui amener Gustave mort ou vif, et n'allant si vite que pour pouvoir tenir sa promesse. Il avait à sa suite cinq cents chevaux et trois mille fantassins. Upsal était peu ou point fortifié. D'ailleurs son enceinte était trop vaste pour que Gustave essayât même de la défendre avec la poignée d'hommes qu'il avait conservés. De plus, il redoutait quelque trahison des bourgeois, qui, vivant sur les propriétés de l'archevêque, dépendaient tous plus ou moins de lui. Il n'avait de chances de salut que dans la fuite; encore était-ce bien précaire. C'en était fait de lui, si Trolle s'était élancé lui-même à sa poursuite, avec tout son monde; mais cet homme cachait, sous une extrême arrogance, une excessive pusillanimité. Il se méfia des rapports de ses espions; il crut que ce départ précipité couvrait quelque piége; il continua donc sa route sur Upsal, où il n'osa entrer qu'entouré de l'élite de ses soldats.. Sa cavalerie seulement fut envoyée aux trousses des fugitifs. Elle les atteignit au gué de Läby. Dans la confusion qui suivit cette dangereuse rencontre, un cavalier finlandais de la suite de Gustave, que la frayeur égarait, le heurta violemment et le renversa par terre avec sa monture. Il semblait qu'on n'avait qu'à tendre la main pour le prendre : il était perdu. L'héroïsme de sa garde le sauva. Tous ses gens avaient fait volte-face, et, pendant que soixante-dix d'entre eux se faisaient massacrer (1), leur chef avait le temps de gagner la forêt de

(1) *Ita ut equus cum sessore in vadum dejiceretur. Quin Gustavus, ab hoste circumfusus, facile oppressus fuisset, nisi Dei benignitate militum-*

Rymningen, et, s'engageant dans ses labyrinthes qui lui étaient connus, de se soustraire à toutes les recherches.

Malheur à qui ne sait profiter de ces occasions! elles ne se présentent pas deux fois. Gustave, hors de danger, rappelle ses paysans, qu'il avait si vite et si imprudemment congédiés. Ses deux plus braves et plus fidèles lieutenants, Lars Olofsson et Lars Éricsson, accourent aussitôt. C'est alors au tour du prélat de trembler dans Upsal et de s'enfuir à Stockholm. Cette retraite aurait été désastreuse si Sten Éricsson, explorant les chemins avec l'instinct d'un chien de chasse, n'eût flairé et découvert les paysans une lieue à la ronde. Guidé par lui, l'archevêque évita toutes les embûches qui lui étaient tendues. Néanmoins il ne ramena au vice-roi que la sixième partie de ses gens; lui-même échappa providentiellement à la mort. Le brave Lars Olofsson, pénétrant jusqu'à lui dans une échauffourrée, lui avait lancé à la tête son bâton ferré; le prélat s'était incliné à temps, et cette arme terrible avait atteint et tué un serviteur qui chevauchait derrière lui.

Gustave avait accompagné son homme jusque sous les murs de Stockholm; il trouvait fort inutile de s'en aller. Il entoura la ville, établit son camp principal au pied du Brunkeberg, où quatre potences chargées de cadavres témoignaient de l'infamie du gouvernement qui régissait la Suède, et il en commença le siége le 24 juin, jour de la naissance de saint Jean-Baptiste.

La grande puissance de Gustave consistait en lui-même, dans son activité, sa prévoyance, son esprit

que virtute hostem cum septuaginta capitum strage propulsantium salvus evasisset. (Loc.)

d'ordre, sa fermeté, et surtout dans la confiance qu'il inspirait aux masses. L'Helsingie, entre autres, dans un bel élan d'enthousiasme, lui avait offert tous ses hommes valides. Par malheur, ces troupes, toujours indisciplinées, souvent désordonnées, étaient tout à fait impropres aux travaux d'un siége. Excellentes pour un coup de main, elles n'avaient ni assez d'expérience de la guerre, ni assez d'habitude du danger, pour construire des tranchées et y rester bravement sous le coup des canons des assiégés. La peur et les privations avaient fait tout à coup naître en elles un amour immodéré de repos. Tous ces braves gens, naguère si en train, ne rêvaient qu'à leur chaumière ; et, pour arrêter la désertion, Gustave fut contraint de quitter le Brunkeberg et d'aller établir son camp plus loin, à Rotebro, à deux milles de la ville.

Les vrais soldats étaient alors si rares en Suède que l'on considéra comme un renfort important soixante-dix reîtres allemands que Clément Rensel, bourgeois de Stockholm, lui avait amenés de Dantzick. Après Rensel reparut Étienne de Sachs, qui vint, avec des hommes recrutés à ses frais dans la régence de Lübeck, mettre sa grande réputation militaire au service des insurgés.

Si les ressources de Gustave étaient bornées, celles des trois prélats qui gouvernaient le royaume étaient tout à fait nulles. Leur armée, composée en majorité d'indigènes et de mercenaires allemands, diminuait chaque jour, et, ce qui était pire, les déserteurs allaient le plus souvent grossir les rangs de leurs ennemis. Ces pauvres administrateurs se trouvaient dans le plus cruel embarras. Didrik Slaghöck venait d'échapper par mi-

racle au trop juste ressentiment de ses administrés. Avec le bourguemestre Gorius Holst, il était allé à Westerås apporter des vivres et surtout relever le moral de Henri de Mélen. Lambert Mattsson, qui avait essayé, mais en vain, d'arrêter ce convoi au passage, l'attendait au retour, au détroit de Kolsund. Lars Perhsson, se joignant à lui, avait doublé ses forces. Le lac Mélar en cet endroit est très-étroit et peu profond; de plus, les paysans avaient obstrué le passage en y jetant des corbeilles remplies de pierres. Slaghöck et Holst, attaqués par des forces supérieures, ne cherchent qu'à éviter le combat : mais, arrêtés par des obstacles invisibles que leurs ennemis ont cachés sous les eaux, ils sont en butte aux flèches des paysans; ils vont être écrasés sous le nombre, lorsque, par des efforts surhumains, ils sortent de cette dangereuse impasse et peuvent atteindre, sans autre accident, le port de Stockholm. L'aspect de la capitale était très-menaçant. Le conseil de régence écrivait en vain à Christian les lettres les plus alarmantes; celui-ci, pauvre esprit troublé, de qui tous les actes n'étaient qu'un amas de contradictions, et qui d'ailleurs avait besoin de tous ses soldats chez lui, ne répondait que par de terribles menaces et n'envoyait pas le plus faible secours. De son côté, Séverin Norrby, qui aspirait comme Gustave au rôle de libérateur, mais qui, se croyant plus fort et plus habile, attendait patiemment à Wisby et à Calmar que celui-ci eût battu et chassé les prélats, pour paraître en scène, porter le dernier coup à eux et à Gustave, et s'adjuger les bénéfices de la victoire; Séverin Norrby, dis-je, ne faisait point la moindre démarche pour retarder leur chute, qu'il croyait utile à ses intérêts. Ceux-ci, pleins de re-

mords, redoutaient beaucoup plus les bourgeois que les assiégeants. Ils perdirent la tête, et, sous prétexte d'aller chercher des secours (juillet), ils s'enfuirent tous les trois à Copenhague (1).

Le roi arrivait à peine d'un voyage dans les Pays-Bas. Il avait séjourné à Amsterdam, à Gand, à Bruxelles et à Bruges. Dans cette dernière ville, il avait vu le fameux Érasme et lui avait fait part des réformes qu'il croyait utile d'introduire dans l'Église. Gustave, qui n'était qu'un aventurier à son départ, était le maître de la Suède à son retour. Christian, en apprenant des prélats la confirmation de ces tristes nouvelles, était entré dans un de ces accès de colère furieuse qui ne laissait plus douter du désordre qui, tôt ou tard, devait envahir son cerveau. Néanmoins, inconséquent comme toujours, il fit monter Didrik Slaghöck, le principal objet de son mécontentement, sur le siége archiépiscopal de Lund. Avant son voyage, il l'avait élevé à cette dignité, la première du royaume; mais on croyait qu'il ne donnerait pas suite à cette nomination, faite contre le pape, contre le chapitre et contre l'ancien archevêque, qui était allé porter ses doléances aux pieds du saint-siége. Mais, avec Christian, tous les calculs étaient déjoués, et l'incohérence de la folie apparaissait dans tous ses actes.

Cependant Arvid Westgöte, que Gustave avait envoyé de Westerås au siége de Stegeborg, faisait de grands progrès en Ostrogothie. Il s'était emparé de Wadstena et d'Hofva. Gustave, qui perdait son temps devant Stockholm, accourt se joindre à lui. Ils prennent ensemble Skenninge, Linköping, Norrköping, Söder-

(1) Ils amenaient avec eux l'aïeule, la grand'tante, la mère et deux sœurs de Gustave, prisonnières à Stockholm, et d'autres femmes nobles.

köping; soumettent toute la province; enfin, intimident le prudent et altier évêque Hans (Jean) Brask, au point de lui faire prêter serment de fidélité. Après cette série d'exploits, Gustave convoque les états du royaume à Wadstena, et renvoie son lieutenant devant les murs de Stegeborg. Westgöte arrive juste à temps pour empêcher Séverin Norrby d'introduire des vivres et trois cents hommes dans la place. Les Danois sont repoussés, et Séverin Norrby reçoit dans le combat quatre coups de flèche d'un habile archer, nommé Bengt, qui semble s'amuser à le prendre pour point de mire. Norrby, émerveillé de l'adresse de cet homme, quoiqu'il en soit victime, lui fait proposer une paye décuple; mais, animé de l'amour de la patrie, celui-ci repousse ses offres et reste fidèle au parti de Gustave.

L'assemblée de Wadstena fut nombreuse (24 août). A l'exception de la Finlande, séparée par la mer et d'ailleurs courbée sous le sabre du farouche gouverneur d'Åbo, toutes les provinces y avaient envoyé des représentants et de tous les ordres. Les Gothies, plus voisines, mais sur lesquelles on comptait le moins, en avaient fourni le plus grand nombre. Cependant, par un sentiment qui ne pouvait être que le fruit d'une basse jalousie, les grands seigneurs du pays, tels que Nils Bosson (Grip), Holger Carlsson (Gère) et Ture Johansson (Roos), plus que jamais dévoués au parti danois, se firent remarquer par leur absence.

L'importance et la rapidité des succès de Gustave avaient ébloui et ravi tout le monde. Tous les cœurs débordaient de reconnaissance envers ce jeune héros, qui, par son génie, que dis-je? par une puissance presque surnaturelle, avait retiré la Suède du tom-

beau, comme le Christ avait fait autrefois de Lazare. On lui offrit la couronne. Mais Gustave, qui ne croyait pas encore l'avoir méritée, eut le bon goût de la refuser. Il se fit confirmer dans le titre de régent que les Dalécarliens lui avaient donné dans un moment d'entraînement au début de l'insurrection, et, à ce titre, il reçut des divers ordres des états le serment de fidélité (août) (1).

Séverin Norrby, à qui les actes de la diète venaient de révéler toute l'étendue de la puissance de Gustave, avait tout à coup changé de conduite, déployant envers les Suédois autant d'âpreté, de violence, qu'il montrait naguère de bienveillance et de douceur. La fuite des prélats l'avait investi du commandement de tout le royaume, et il laissait voir dans ses fonctions un zèle trop ardent et trop nouveau pour n'être pas attribué plutôt au désir de perdre un rival que de servir un maître. De son côté, Gustave, en vertu de ses nouveaux pouvoirs, lève les impôts dans les Gothies, fait assiéger le château de Lecken et l'enlève à Henri Slaghöck. En même temps que sa puissance, sa popularité s'accroît chaque jour. Il reçoit Nylose et Elfsborg de la main même des soldats chargés de les défendre. Il sera maître de tout le nord lorsque Henri de Mélen, qui marchande déjà sa trahison, lui aura livré le château de Westerås, à moitié écrasé du reste sous les flèches enflammées des Dalécarliens. Il a conquis l'Ostrogothie. Stegeborg, qui en est la clef, résistait toujours aux efforts impuissants de Westgöte. Gustave l'obtient, moyennant finances, de Bernard de Mélen (décembre), et du même

(1) *Atque porrectis sud dio manibus, ipsi in gubernatorem concorditer accepto jurant fidelitatem.* (Mess., t. IV, p. 5.)

coup il achète le commandant et la garnison. Henri de Rantzaw (déc. 21), qui de Nyköping tenait la Sudermanie en échec, est de même obligé de céder sa forteresse au victorieux Gustave. Celui-ci était retourné auprès de Stockholm, qu'il enveloppait des trois côtés qui lui étaient accessibles, étant campé au nord à Rotebro, au sud à Botkyrka, et à l'ouest dans l'île de Lofö, aujourd'hui Drotningholm. Il voulait, avant l'arrivée de froids plus rigoureux, courir la chance d'un assaut. Mais un convoi de vivres et de troupes que la mer libre permit à Norrby d'introduire sous ses yeux dans le port changea tout à coup ses projets, et la plus excessive prudence remplaça ses velléités de témérité. En Finlande, on n'était pas moins heureux. L'évêque Arvid assiégeait le terrible Thomas dans le château d'Åbo, où il avait été contraint de chercher un refuge.

Les succès des insurgés en Suède exaspéraient Christian. Le mauvais état de ses affaires, ses brouilleries avec son oncle, le duc de Holstein, et la régence de Lübeck, rendaient chaque jour plus fréquents et plus terribles les accès de mélancolie ou de fureur auxquels il était sujet depuis son enfance. C'était une bête féroce. Il n'y avait plus de sécurité auprès de lui. Des officiers danois étaient venus à sa cour chercher de l'argent pour payer l'arriéré des Allemands, dont on ne pouvait que par ce moyen empêcher la désertion ; pour toute réponse il avait fait pendre ces importuns à une lanterne voisine de l'endroit où il les avait reçus. Ce n'est pas tout : un serviteur de la reine, nommé Maximilien, originaire des Flandres où il se trouvait en même temps que l'empereur, avait été chargé à son départ de porter au roi une lettre sévère, où Charles-Quint, rappelant à son beau-frère

divers actes honteux de sa vie publique et privée, lui reprochait d'abreuver de dégoûts les jours d'une princesse vertueuse. Maximilien avait remis sans méfiance, en présence de la reine, la lettre dont il était porteur, et dont il ignorait à coup sûr le contenu. Christian, en la parcourant, était entré dans un accès de fureur, avait apostrophé l'empereur absent, l'avait accablé des plus grossières épithètes, et, arrachant de sa poitrine le collier de la Toison d'or, il l'avait brisé contre terre et foulé aux pieds. Accusant ensuite le malheureux Flamand d'avoir calomnieusement révélé à l'empereur des détails d'intérieur qui ne pouvaient être connus que de lui, il l'avait fait déclarer coupable de lèse-majesté et égorger malgré les supplications de sa maîtresse. Cependant la vertueuse veuve du roi Jean, Christine, vivait retirée du monde, vêtue de bure comme les sœurs de Sainte-Ursule, dont elle n'avait pas seulement emprunté le costume, mais la pureté et la rigidité de vie. Elle venait de mourir, désespérée que de ses flancs fût sorti un monstre qui était la désolation de sa patrie et la honte de l'humanité. La mort de cette sainte mère ne devait servir ni d'exemple ni de frein à son fils. Tous ses serviteurs paraissaient devoir être, l'un après l'autre, victimes de sa féroce monomanie.

Le tour de Slaghöck et de Beldenack était prochain. Après les massacres de Stockholm, Johannès Magnus Gothus, chanoine de Linköping, était accouru à Rome, suppliant le saint-siége de venger la mort des évêques de Strengnäs et de Skara, et surtout de protester contre les massacres de Stockholm, dont on voulait faire peser sur l'Église la responsabilité. Il y avait rencontré Georges Scodbourg, archevêque de Lund, primat

de Danemarck, qui venait aussi se plaindre de sa destitution, du choix de son indigne successeur, et, ce qui était plus grave, de la protection que Christian accordait aux doctrines nouvelles, déjà maîtresses d'une partie du royaume. Cet amas de graves reproches avait ému le saint-siége, qui envoya auprès du roi, en qualité de légat, un moine napolitain de l'ordre des frères mineurs, appelé Jean-François de Potentia. Christian avait tous les défauts; il était même vil à l'occasion; tout d'ailleurs servait de prétexte et d'aliment à sa férocité. Sur les plaintes du légat, il se hâte de persécuter les luthériens, que, la veille encore, il protégeait, et, accusant ses deux premiers ministres d'avoir été les instigateurs et les ordonnateurs des scènes de Stockholm, il les fait arrêter l'un et l'autre. Beldenack est envoyé au château de Borgholm, avec l'ordre donné au geôlier de s'en débarrasser en le noyant dans la mer. Beldenack était un homme de rien et un misérable; néanmoins il avait été investi régulièrement de l'évêché d'Odensée, et le légat ne pouvait souffrir que l'on fît disparaître un prince de l'Église, sans plus de façons qu'un manant, dans les oubliettes d'une prison d'État. Beldenack, sauvé de la mort, resta plongé dans les cachots de Borgholm, d'où il fut tiré, quelques mois plus tard, par les soldats victorieux de Lübeck. Ses crimes, commis principalement en Suède, ne l'avaient pas rendu trop impopulaire en Danemarck. Les Rantzaw avaient exigé de lui 2,000 écus d'or pour sa participation au meurtre de Porsfeld. Mais l'expiation n'alla pas plus loin. Frédéric même le remit en possession du diocèse de Fionie. Quant à Didrik Slaghöck, il fut le bouc émissaire de tous les forfaits dont la Suède

venait d'être le théâtre, et il servit comme d'holocauste à tout ce sang qui criait vengeance. C'était un aventurier de la pire espèce, que l'extravagance de Christian avait élevé tour à tour aux siéges de Skara et de Lund. Mais aucune de ces nominations n'avait été ratifiée par le pape, et le légat, enchanté de faire voir qu'on n'avait jamais accepté cet intrus, ne fit aucune démarche, non pas pour le sauver, mais même pour adoucir l'horreur de ses derniers moments. Son supplice eut lieu (24 janvier) en sa présence et avec une certaine pompe. La cour et les autorités du pays étaient rassemblées. Slaghöck, estropié par la torture, fut conduit, la corde au cou, de sa prison à la place du marché où l'exécution devait avoir lieu. Par un simple oubli des convenances ou par une malice de Christian, il était resté couvert de sa robe archiépiscopale. Sur la place il y avait une potence et un bûcher. Le bourreau le conduisit d'abord à la potence. Ce malheureux montait allégrement les degrés de l'échelle, espérant éviter la partie la plus horrible de son supplice; mais lorsqu'il fut arrivé à moitié chemin, le bourreau l'arrêta en lui disant : « En voilà assez pour ici, il faut aller maintenant faire une autre cérémonie de l'autre côté. » Il l'amena à l'endroit où s'élevait le bûcher et le précipita tout vivant dans les flammes. Un crieur public lut alors sa sentence, où il était convaincu d'un nombre infini de crimes.

Telle fut la fin de ce misérable intrigant et telle a toujours été celle de ses semblables. Toutes les fois que Dieu, pour châtier un peuple, le met à la merci d'un de ces monstres couronnés dont l'histoire a enregistré le nom en lettres de sang, on voit paraître à

côté de son trône un homme qui, sorti de la boue et s'étant élevé sur les cadavres de ceux dont il a conseillé la mort, est aussi riche, aussi puissant, aussi redouté que son maître, jusqu'au moment où il deviendra à son tour victime des mauvaises passions qu'il a flattées.

Ces violences en Danemarck n'amélioraient pas la situation du roi en Suède. Les efforts prodigieux de Séverin Norrby ne pouvaient retarder que de quelques instants le triomphe d'une cause trop pure pour n'être pas protégée de Dieu. Christian n'était plus réellement maître que de Calmar, de Stockholm et de la Finlande, où le farouche Thomas faisait régner la terreur. Le fidèle Arvid, vaincu, avait résolu de s'expatrier. Entouré des membres des plus grandes familles du pays, il venait chercher avec eux un refuge en Suède. La traversée avait été heureuse. Le vaisseau, encombré, surchargé de femmes et d'enfants, était entré dans le détroit qui sépare l'île de Grasön de la terre ferme; il touchait au port d'Öregrund, lorsqu'assailli par la tempête, il fut entraîné par les courants contre les récifs de la côte et périt englouti sous les flots avec tous les malheureux qui s'étaient confiés à ce trop frêle abri. Ceux qui étaient restés dans leur patrie avaient eu un sort non moins rigoureux. Le cœur du gouverneur était aussi impitoyable que les éléments déchaînés. Les cruautés de cet homme n'empêchaient pas que Christian ne reçût chaque jour la nouvelle d'un échec. C'était tantôt la prise et la démolition de Westerås et d'Engsö, puis d'Örebro, puis de Tynnelsö. Christian, que le dépit rend inconséquent jusqu'à la folie, reprend la politique féroce qu'il vient de condamner dans la

personne du vice-roi; il ordonne la mort des femmes nobles suédoises qui, depuis plus d'un an, gémissaient dans ses cachots. Un grand nombre de ces infortunées furent jetées à la mer, et le tyran exigea qu'elles cousissent de leurs propres mains les sacs où elles devaient être enfermées. C'est à ce moment que se rapporte la mort de Cécile d'Eka, mère de Gustave, et de ses deux sœurs, Mérette et Émerence. D'après les uns, elles périrent étranglées dans leurs cachots; d'après les autres, de la peste engendrée d'ailleurs par les mauvais traitements et les privations qu'elles avaient eu à supporter. Cette dernière version est la plus vraisemblable. Néanmoins Gustave ne négligea rien pour propager et accréditer l'opinion qu'elles avaient péri de mort violente et victimes de la férocité du tyran.

Ces exécutions de femmes ne furent cependant en ce moment que sa moindre infamie. Confondant tous les Suédois dans la même haine, il n'eut pas honte de faire tomber sur des sujets innocents et fidèles les châtiments qu'il ne pouvait pas infliger aux vrais coupables. Les généraux danois reçurent l'ordre de faire périr tous les Suédois qui se trouvaient encore dans leurs rangs. Séverin Norrby, qui, l'an dernier, n'avait pas tenu compte de pareilles instructions, ne craignit pas, en désobéissant de nouveau, de s'attirer la colère d'un tel maître. La Suède fut ainsi préservée de grands malheurs; mais le gouverneur d'Åbo n'eut garde de ne pas suivre des ordres qui convenaient si bien à ses instincts, et, pendant quelques jours, la capitale et plusieurs villes de la Finlande furent le théâtre de scènes de carnage.

Ces rigueurs, non moins imprudentes que coupables, n'eurent d'autres résultats que d'éloigner de Chris-

tian tout ce qui avait une goutte de sang suédois dans les veines. Éric Fleming saisit cette occasion pour venir mettre au service de Gustave sa petite escadre et ses grandes capacités de marin. Ses vaisseaux furent les premiers employés au service de l'insurrection. Que dis-je? Gustave gouvernait le pays en vertu de pouvoirs réguliers, et, pour qu'on n'en doutât pas, il remplit les vides que la faux de Christian avait faits dans les rangs du clergé. Le vieil archevêque Ulfsson venait de mourir chez les chartreux de Gripsholm. Trolle, son successeur, quoiqu'il eût été rétabli par le pape et par le roi, condamné depuis même à Rome, ne pouvait remonter sur ce siége éminent d'où l'indignité de sa conduite l'avait précipité. Gustave nomme à sa place Canut (Knut), doyen du chapitre d'Upsal; il investit en même temps Magnus Sommar de l'évêché de Strengnäs, usurpé par Beldenack; Magnus Haraldi de celui de Skara, qui avait été la part du butin de Slaghöck, et enfin Pierre Sunnanwäder (Pétrus Jacobi) de celui de Westerås. Tous ces choix étaient excellents. Les nouveaux prélats étaient des hommes instruits, considérés, dévoués à Rome au point de souffrir pour elle, comme nous le verrons plus tard, toutes sortes de persécutions, et le saint-siége, qui les connaissait bien, avait ratifié leur nomination.

Cependant Gustave se morfondait devant les murs de Stockholm. Lorsque ses troupes étaient harassées de fatigue, abruties par le froid, démoralisées par l'insuccès, la garnison, bien nourrie, bien chauffée et même à présent bien payée, se précipitait sur elles à l'improviste, les culbutait, les chassait de leurs retranchements et rentrait dans la forteresse, en les couvrant de quolibets et de huées. La question était nette. Il

fallait lever le siége ou se procurer une flotte. Lever le siége, c'était abandonner la partie au moment de la gagner. Mais comment obtenir une flotte ? Les ressources du pays avaient été dilapidées à l'avance. Gustave, pour subvenir aux premiers frais de l'insurrection, avait emprunté sur ses biens personnels des sommes supérieures à leur valeur. Qu'importe ! l'avenir est à lui. Bien décidé à l'engager pour liquider le présent, il envoye son secrétaire Sigward à Lübeck. La politique de cette puissante cité, dirigée par des bourgeois, n'avait rien de chevaleresque. Elle était positive, intéressée et tortueuse comme à Gênes, à Venise, à Dantzick, comme enfin dans presque toutes les oligarchies. La régenee, jalouse de Christian, avait aidé la veuve de Sten Sture et même Gustave au début de l'insurrection; mais aujourd'hui elle redoutait son triomphe, et il est certain que le sénat aurait repoussé les secours que Gustave réclamait, si Christian, non content de blesser ces bourgeois avides et altiers, ne les avait pas attaqués dans leur amour-propre, comme s'il eût pris plaisir à se les rendre inconciliables (1).

Les bourguemestres de Lübeck avaient obtenu sous les empereurs Sigismond et Albert II, en 1434 et 1438, que leur évêque donnât l'investiture aux comtes, plus tard ducs de Holstein. Contrairement aux idées reçues depuis le moyen âge, la puissance des bourgeois a diminué et celle des grands seigneurs s'est accrue. Les ducs de Holstein, humiliés de relever presque d'un

(1) Christian avait frappé de droits énormes ou prohibé la sortie de différents objets que les marchands vandales tiraient de la Norvége et du Danemark, et enfin leur avait interdit les ports de la Suède. La régence, invoquant d'anciens traités, en avait appelé à Charles-Quint de ces abus de pouvoir, et le procès était pendant devant la chambre impériale.

évêque dépendant lui-même d'un sénat de bourgeois, voulaient être comme autrefois investis par l'empereur lui-même. Frédéric de Holstein était allé voir son neveu Christian, avant son départ pour les Pays-Bas, et l'avait chargé de ses intérêts auprès de l'empereur. Le fourbe Christian avait demandé tout simplement de remplacer l'évêque dans cette cérémonie. L'empereur, sans approfondir les choses, croyant à un arrangement de famille, avait accédé à la demande de son beau-frère. A son retour, Christian, voulant user de ses nouveaux droits, mécontenta grandement les deux parties : le duc de Holstein, qui savait bien qu'un prince aussi puissant que Christian se prévaudrait bientôt d'une simple formalité pour réclamer un droit de vasselage; et la régence de Lübeck, qui ne voyait qu'avec un grand dépit se perdre un usage qui flattait son amour-propre et établissait en sa faveur une espèce de suprématie sur un voisin dont l'orgueil avait besoin d'être contenu. L'envoyé de Gustave, arrivant au moment où les esprits étaient le plus exaltés, fut accueilli avec joie par la multitude et écouté avec faveur par le sénat. Il venait demander que la régence fournît à son maître dix vaisseaux de guerre tout armés, équipés et munis d'hommes. Ne croyez pas que l'indignation ait fait perdre la tête à ces braves gens. Les dix vaisseaux furent accordés, mais à des conditions qui prouvent à quel état de faiblesse, d'abandon Gustave était réduit. Néanmoins il eut le bon sens de faire taire sa fierté devant la nécessité et de se soumettre au marché léonin qu'on lui imposait, et Frédéric Broms parut enfin avec son escadre dans la rade de Söderköping au commencement de l'été, la veille de la Pentecôte (juin).

Gustave avait fait de cette ville un lieu de rendez-vous où les déserteurs danois, les recrues indigènes et les mercenaires allemands eurent l'ordre de se rassembler; lui-même, accouru d'Upsal, passa tout ce monde en revue, le fêta, le harangua, reçut six autres vaisseaux de guerre envoyés de concert par Lübeck et Dantzick, les réunit à la petite flotte de Fleming et à celle de Broms, envoya Arvid Westgöte au siége de Calmar et se rendit avec ses gens à celui de Stockholm.

Séverin Norrby était en Finlande, ignorant ce qui se passait en Suède. Comme il n'osait s'éloigner d'Abo, dont Nils Arvidsson avait entrepris le siége, et que cependant Stockholm avait besoin d'être ravitaillé d'hommes et de vivres, il charge de cette commission le gouverneur Thomas, dont il appréciait la sagesse et la bravoure. Fleming, dans l'attente de ce qui allait arriver, croisait avec une flotte nombreuse aux environs de Stockholm. Averti par une de ses vedettes de l'arrivée d'un convoi danois, il se cache dans une baie derrière un promontoire. Le prudent Thomas avait envoyé un bâtiment en éclaireur. Fleming le laisse passer; paraissant ensuite et lui coupant toute retraite, il l'enveloppe et le saisit. Tout cela est fait en un clin d'œil, sans bruit, avant qu'on ait eu le temps de brûler une amorce. Les prisonniers qu'on vient de faire sont aussitôt dispersés sur tous les vaisseaux de la flotte et dépouillés de leurs vêtements que Fleming fait endosser à des hommes intrépides; il leur confie ensuite le vaisseau qu'ils ont capturé et leur ordonne de le ramener au point d'où il est venu. Thomas, voyant son monde retournant allégrement et lui faisant signe d'accourir, brûle d'impatience de connaître la bonne nouvelle qu'on lui apporte, se jette dans une

chaloupe et vole à la rencontre de ses explorateurs. Quand il n'est plus séparé d'eux que de quelques mètres, la scène change. Les figures souriantes sont pleines de menaces. Thomas, voyant sa méprise, ordonne de virer de bord; mais, avant même que son ordre soit exécuté, des hommes cachés dans des barques que le bâtiment traîne à sa suite se jettent sur lui et sur ses rameurs, les terrassent, les chargent de fers et s'enfuient avec leur proie. Les Danois, témoins de ce hardi coup de main, veulent porter secours à leur chef; ils volent à sa délivrance. Fleming sort alors de son embuscade avec toute sa flotte. Le convoi danois est enveloppé, mitraillé et pris en un instant. Un seul vaisseau finlandais, nommé le *Prütsia*, qui était resté en arrière des autres, combattit avec un courage désespéré de midi jusqu'au soir, et, se voyant perdu, préféra se faire sauter que se rendre. Le féroce Thomas fut conduit à Tynnelsö (juillet) auprès de Gustave. Ce misérable ne fut pas traité en prisonnier de guerre, mais en brigand. Quoique gentilhomme, il fut pendu comme un manant à un chêne, subissant, par un juste retour du sort, le châtiment qu'il avait infligé lui-même à tant de braves gens.

La flotte entière, à l'exception du vaisseau qui avait péri, était tombée entre les mains de Gustave. Norrby reçut la nouvelle de cet échec avec la plus vive douleur, et accourut dans l'archipel de Stockholm avec l'espoir d'en tirer une vengeance éclatante; mais, épouvanté de la puissance des flottes combinées de Broms et de Fleming, il se retira à Calmar sans oser courir les chances d'une bataille.

Cependant la misère commençait à sévir dans les

murs de Stockholm. Séverin Norrby paraît de nouveau, apportant des vivres pour l'hiver. C'était en octobre. Il arrive jusque sous les murs de la ville et jette l'ancre dans une des baies dont la côte foisonne. Fleming accourt. Les deux flottes sont en présence. Un combat semble inévitable. Contre toute attente, Séverin Norrby, déguerpissant de nuit, va chercher dans l'archipel un autre refuge. Décidément le ciel était pour Gustave. Il permit qu'un froid précoce et imprévu arrivât avec une telle intensité que, dans une nuit, la mer se trouva gelée, au point de porter une armée. Séverin Norrby, retenu par une puissance mystérieuse derrière une barrière infranchissable, est tout à coup avec tous les siens et toutes ses richesses, à la merci de Gustave (octobre). Celui-ci, averti, donne l'ordre à l'amiral Frédéric Broms et à Jean Stammel, général en chef des troupes allemandes, de courir sus aux vaisseaux danois et de les prendre à l'escalade. Stammel et Broms obéissent, mais avec mollesse. Accueillis par Séverin Norrby, qui se bat en désespéré, faisant feu de toutes ses pièces, ils perdent quelques hommes et profitent de cet échec pour refuser de retourner à l'assaut. Ils avaient reçu de la régence des instructions secrètes pour faire traîner la guerre en longueur jusqu'à l'épuisement des deux partis. Ils prétextent le danger de s'aventurer sur une glace à peine formée, la puissance de l'artillerie danoise, que sais-je enfin? mille raisons dont ils auraient eu honte dans d'autres circonstances. En vain Étienne de Sachs, un des leurs, Éric Fleming et Gustave ont recours aux prières et aux menaces : tout devait échouer devant un parti pris. Mais le pire de tout était que ces perfides

alliés ne voulaient ni faire ni laisser faire. Ils poussèrent l'impudence jusqu'à refuser de vendre deux canons, quoique Gustave les leur payât au poids de l'or, et qu'il offrît même en garantie les clefs de deux forteresses.

Gustave, réduit aux Suédois, qui étaient peu nombreux sur ce point, jetait du haut d'un rocher qui dominait la flotte des blocs de pierre énormes et des flèches rougies au feu. La mauvaise volonté des Allemands n'aurait pas cependant sauvé les Danois, si les secours qu'il avait demandés avaient eu le temps d'accourir. Mais ces froids étaient trop prématurés pour être durables. Le dégel arriva aussi promptement que la gelée était venue. Le vent du midi fondit ces blocs de glace en aussi peu de temps que le vent du nord avait mis à les former. Séverin Norrby, devenu libre dans ses mouvements, se hâta d'aller réparer ses avaries dans la rade de Calmar (Kalmar).

Gustave ne pouvait douter de la mauvaise foi de ses alliés. Son cœur saignait à la pensée que des secours achetés aussi cher lui fussent accordés avec aussi peu de franchise et retirés au moment décisif. Néanmoins, comme le sort de la Suède dépendait de ces hommes, il refoula dans son cœur toutes ses rancunes et affecta de croire à la sincérité de faux amis dont il ne pouvait ni se passer ni se venger.

Les indigènes étaient seuls capables de résister pendant l'hiver aux fatigues d'un siége. Après avoir disséminé les Allemands dans les forteresses, il rapprocha ses trois camps de la ville, réunit par des ponts de bateaux Munckliderne, Långholm, Södermalm et l'île de Waldemar, et ferma l'entrée du port par des forts,

construits en bois et reliés l'un à l'autre par des chaînes de fer. Quand il eut ainsi enveloppé Stockholm de cet étroit réseau, il veilla à ce qu'aucune trouée n'y fût faite, et, pour le garder intact, il affronta lui-même toutes les rigueurs de l'hiver. Cependant le gouverneur Henri Slaghöck, épouvanté de l'échec subi par Séverin Norrby, avait envoyé un projet de capitulation que Gustave avait repoussé. Cette tentative avortée n'avait fait que doubler l'ardeur des assiégeants et des assiégés. Le menu peuple, les femmes, les vieillards et les enfants avaient été renvoyés de la ville. Parmi les bourgeois, ceux de qui la fidélité était douteuse étaient plongés en prison, ou, ce qui était pire, exposés chez eux aux fureurs d'une soldatesque effrénée. Tous leurs efforts tendaient à sortir de cet enfer, où l'on s'obstinait à les retenir. Une bande, échappée à la tombée de la nuit, n'avait pu gagner le camp de Gustave. Elle s'était arrêtée au couvent de Sainte-Claire et avait demandé l'hospitalité. Mais le bourguemestre Gorius Holst, averti par l'abbesse, qui était sa belle-sœur, avait fait prendre et ramener à Stockholm ces infortunés, qui, pour servir d'exemple, y périrent dans des supplices affreux, les uns écartelés, les autres sciés entre deux planches avec des scies de bois. Plus tard Gustave victorieux détruisit le couvent ras du sol, pour faire disparaître jusqu'au souvenir de cette infâme trahison.

L'hiver avait été funeste aux assiégeants. Une lettre du gouverneur à Christian, datée du 29 avril, respire une certaine satisfaction du présent et une grande confiance dans l'avenir. Il parle des succès récents que ses gens ont remportés, de la misère qui règne dans tout le royaume, du découragement des paysans, qui, excédés des lon-

gueurs de la guerre, préféreraient de se laisser pendre dans leur chaumière plutôt que de reparaître sur un champ de bataille, des espérances de Séverin Norrby et des terreurs de Gustave, qui, prévoyant une catastrophe, a déjà fait passer en Helsingie son argenterie et ses meubles précieux. Il termine en demandant des renforts et prétend que de cet envoi dépendra l'issue de la lutte. Le gouverneur disait la vérité. La lassitude, le découragement avait gagné tout le monde, même Gustave. Je ne doute pas que sa ténacité n'eût fini par triompher de celle de Séverin Norrby. Mais on n'était qu'aux premiers actes, et le drame aurait encore duré longtemps si le sénat de Danemark ne fût venu avec son coup d'état brusquer le dénoûment.

Ces hommes, de qui la tête, dépendant du caprice d'un maître féroce, était incessamment entre la hache et le billot, avaient, pendant plusieurs années, bravé avec héroïsme le danger de leur position; et ils ne s'étaient révoltés que du jour où le tyran avait osé porter la main sur les libertés publiques. La noblesse du Jutland (Jylland), depuis longtemps agitée, voyait avec terreur Christian former dans l'île de Séeland (Sjæland) un camp de douze mille hommes, composé surtout d'Allemands, et qu'elle savait destiné contre elle plutôt que contre la Suède. N'espérant de salut que dans un excès d'audace, elle se réunit précipitamment à Wiborg (20 janvier) et déclara le tyran déchu du trône (1). Le chef de la justice, Magnus Munce, chargé de la notification des actes de la Diète, osa même aller trouver le roi, qui

(1) Cette délibération ne portait les sceaux que de neuf personnes. Les autres avaient eu peur et n'avaient pas osé signer la déchéance qu'elles avaient prononcée cependant.

venait d'arriver à Weile, et laisser sur un meuble de la pièce où il avait été reçu le texte de la délibération.

Christian, si impérieux et si impitoyable dans la prospérité, fit paraître dans ce moment d'épreuve une bassesse de sentiments, une faiblesse de caractère, qui dépassa jusqu'à la triste opinion que sa honteuse vie avait fait concevoir de lui (1). Quoiqu'il fût par Séverin Norrby maître de la mer, quoiqu'il eût une armée imposante en Séeland, et qu'il pût compter, sinon sur l'affection, au moins sur l'appui des paysans, dont il avait flatté les mauvaises passions, espérant s'en servir comme d'un bélier pour renverser la puissance du clergé et de la noblesse, ce malheureux, tout à coup frappé de vertige, ne put se résoudre à rien entreprendre pour sa défense. Au lieu d'agir, il allait demander les avis ou plutôt implorer la pitié de ceux-là même envers qui il avait été impitoyable.

Sa débonnaire inaction, qui ne pouvait être attribuée qu'à la peur, accrut en peu d'instants le nombre et l'audace des insurgés. Fourbe, dissimulé, ne jugeant les hommes que d'après lui, il croyait être haï de tous ceux dont il avait mérité la haine, et son idée fixe était d'être livré aux rebelles par ses serviteurs.

Dans cette situation, le sol du Danemark lui brûlait les pieds, et son impatience à le quitter était extrême. Néanmoins il ne perdait pas de vue ses intérêts. Il s'empara des pierreries, des bijoux, des meubles les plus précieux de la couronne; il fit même enlever furtivement le trésor de l'État, qui se gardait à Callundborg,

(1) *Emendationem promittit; necem insontibus illatam agnoscit; veniam poscit a Deo, hominibusque; Romæ expiationem se impetraturum et sacris opes locis plurimas collaturum spondet.* (MESSEN.)

et chargea vingt vaisseaux de toutes ces richesses. Il monta lui-même sur l'un d'eux, accompagné de sa femme, de ses enfants et de son horrible conseillère Sigebritte (1), et sortit enfin du port de Copenhague (14 avril), après avoir fait prêter serment de fidélité aux magistrats de la ville et avoir dit à tous ses gens qu'il ne s'absentait que pour aller chercher les secours que l'empereur son beau-frère lui tenait en réserve. Cet homme inconséquent, qui, pour conserver le royaume de Suède, avait fait couler le sang à flots, abandonna à son oncle les couronnes de Danemark et de Norvége sans brûler une amorce (2).

A peine en mer, la flotte fut assaillie par la tempête. Le vaisseau qui portait le roi courut même de grands dangers. Cependant, après une traversée pénible, il arriva dans un port de Zélande. Il était dans les décrets de la Providence que d'aussi grands crimes eussent une expiation plus douloureuse et plus éclatante.

L'amiral Norrby était le dernier et le plus redoutable ennemi de Gustave, non pas qu'il fût dévoué à Christian, qu'il méprisait : mais, ayant voulu épouser la veuve de Sten Sture, et ayant espéré, à l'aide de ce nom si populaire, diriger et faire tourner à son profit l'insurrection suédoise, il nourrissait une haine implacable contre l'heureux réalisateur des rêves dont son ambition s'était bercée. Indigné de la fuite du roi, qui ne laissait plus de doutes sur l'issue de la lutte, il vou-

(1) Il avait aussi « Jean Vésale, archevêque de Lund, et quelques autres serviteurs que la fidélité ou la nécessité attachait à son sort, » dit Mallet. Sigebritte, n'osant passer au milieu du peuple en courroux, fut portée à bord dans un coffre avec les bagages.

(2) On dit qu'il se consolait de la perte de ses couronnes à la pensée d'être fait bourguemestre à Amsterdam par l'influence de Sigebritte.

lut au moins avoir sa part dans le démembrement de son pays. Il se retira avec son escadre dans le port de Wisby, prit le titre de prince de Gottland (Gothland), et se mit à gouverner l'île souverainement sous la chimérique suzeraineté d'un maître qui ne possédait plus lui-même un arpent de terre. En partant, il avait laissé à Calmar une garnison de soixante hommes, bandits de la pire espèce, à qui il avait recommandé de se battre en désespérés, et, quand toute résistance deviendrait inutile, de massacrer les habitants notables, de piller, d'incendier la ville, puis la citadelle, de charger le butin sur des vaisseaux et de venir le rejoindre à Wisby. Les bourgeois déjouèrent ces infâmes projets, en introduisant les Suédois dans la ville par la porte du Nord, pendant qu'une fausse attaque avait attiré la garnison sur un autre point (22 mai).

Cependant la guerre civile sévissait en Danemark. Copenhague, investie le 10 juin par Frédéric (Fredric) de Holstein, défendait avec une grande ardeur la cause de Christian, dont elle attendait à chaque instant le retour. En Scanie, le parti du roi était le plus nombreux, et Malmö se préparait aussi à soutenir pour lui un long siége. Cet état d'anarchie, où ses ennemis étaient plongés, précipitait et assurait le triomphe de Gustave. La garnison de Stockholm, ne se voyant plus soutenue et se sentant affamée, offrit de se rendre à la seule condition qu'on lui donnât les quelques mois de paie qui lui étaient dus. Gustave aurait signé des deux mains ces bénignes conditions. Mais il craignait qu'avec la disparition de tout danger l'ingratitude et l'insubordination, ces deux vices si souvent et si justement reprochés aux Suédois, ne reparussent au fond des cœurs.

En habile homme, il voulait que la diète, qu'il avait convoquée à Strengnäs, et de qui il attendait sa récompense, fût animée de ces sentiments d'indignation que de bons citoyens doivent éprouver en voyant leur patrie foulée aux pieds de l'étranger. Ces adroites précautions lui réussirent à merveille.

L'archevêque Knut (Canut), après un éloge pompeux de Gustave, dont il fait un rejeton des anciens rois, qu'il déclare inspiré de Dieu, et de qui la piété, la prudence et le courage lui semblent incomparables, conclut dans sa péroraison à l'offre de la couronne. Le légat Johannès Magnus Gothus développe la proposition du primat avec non moins de talent et d'enthousiasme. On dit que les paroles passionnées des deux prélats arrachèrent des larmes, soulevèrent des cris de joie et des trépignements chez ces hommes si froids d'ordinaire, mais embrasés en ce moment de l'amour de la patrie. Les états, ivres de colère contre les Danois et de reconnaissance pour leur libérateur, ne voulurent entamer aucune affaire avant de lui avoir assuré, avec la couronne, le pouvoir et la force nécessaires à l'expulsion des étrangers. Celui-ci, jouant la modestie, résista d'abord, mais enfin se rendit aux vœux de l'assemblée, qui, pour être plus bruyants, n'étaient pas, à coup sûr, plus ardents que les siens. L'enthousiasme public, en apprenant l'acquiescement de Gustave, fut si grand que l'on s'écarta des règles ordinaires. L'absence de toute opposition fit négliger la formule du scrutin. Gustave ne fut pas élu, mais acclamé roi par sa patrie reconnaissante (7 juin).

Il est bon qu'un nouveau souverain fasse voir tout d'abord qu'il n'est pas ingrat. Le premier acte de Gustave

fut de compléter le sénat, disparu sous la hache de Christian. Bernard de Méien, Pierre Erlandi, Ivar et Éric Fleming, Axel et Canut Andersson, Pierre Johansson de Walestad, Béro Clausson et Tordo Bonde furent investis de ces éminentes fonctions, et prirent, dès ce moment, la part qui leur revenait à la direction des affaires publiques. Cette fois, franchement pressé d'en finir, il retourna devant Stockholm. La garnison, réduite aux abois et ne songeant qu'à amadouer son vainqueur, se rendit sans conditions. Gustave était trop heureux pour être cruel. Il la laissa partir avec armes et bagages, et ne lui imposa d'autres conditions que l'engagement de ne point servir de quelques années contre la Suède. Il fit ensuite son entrée (20 juin) dans sa bonne ville de Stockholm, et s'y installa comme souverain. Le château de Calmar suivit bientôt (7 juillet) l'exemple de la capitale, et la soumission de la Finlande, accomplie avant la fin de l'année, rendit Gustave Ier maître incontesté de toute la monarchie suédoise.

Trolle, trop chargé de trahisons, trop souillé de sang pour pouvoir espérer jamais un rapprochement avec Gustave, remplacé d'ailleurs par lui, avait persuadé à Frédéric Ier, lorsqu'il en serait à l'époque de son couronnement (1), de se faire sacrer de ses mains roi des peuples scandinaves; l'assurant que la préférence donnée dans un acte aussi solennel à l'archevêque d'Upsal sur celui de Lund flatterait les Suédois au point de les ramener à une plus saine appréciation des lois de la convenance et de leur faire renvoyer ce petit jeune homme à qui, faute d'un fief convenable, ils avaient donné un sceptre pour récompense.

(1) Cérémonie qui eut lieu en effet le 10 août 1524.

Frédéric, qui de duc de Holstein était parvenu à devenir souverain de deux royaumes, n'aurait pas été fâché, pendant qu'il était en train, de happer une troisième couronne. Il eut donc l'audace ou plutôt la naïveté d'envoyer à Gustave une ambassade chargée de le prier, au nom de l'Union de Calmar, de lui céder sa place. Gustave, plus habile que son sénat, voulut recevoir ces étranges diplomates; il les fit venir devant les états réunis à Söderköping (1), et là il leur parla avec tant de fermeté et tant de bon sens que, l'année suivante, Frédéric Ier, homme sage avant tout, non-seulement reconnut son rival pour roi de Suède, mais encore fit avec lui un traité d'alliance. Gustave se trouva donc sur le trône, sans rival, sans ennemis et encore sans jaloux. L'Union de Calmar était rompue. La Suède, après plus d'un siècle (126 ans), reprenait rang parmi les nations de l'Europe; bientôt après, grâce au génie de trois princes issus du sang des Wasa, nous allons la voir s'élever au premier rang, et, après avoir sauvé le monde au quatrième siècle du joug de la Rome païenne, le préserver, au dix-septième siècle, du despotisme de la Rome cléricale.

Nous avons raconté longuement, avec trop d'amour peut-être, les nombreux et dramatiques épisodes de la guerre de l'indépendance. Ces événements, chantés par le peuple du seizième siècle dans des vers légendaires qui sont encore dans toutes les bouches, tiennent aujourd'hui la place des Sagas oubliées. Le nom de Gustave Wasa est, en Suède, aussi populaire, aussi respecté et plus honoré que celui de Guillaume Tell en

(1) Éric et Gustave Trolle, Holger Carlsson et leurs affidés, qui étaient à la cour de Frédéric, furent déclarés traîtres à la patrie et mis hors la loi.

Suisse. Les bords du lac Siljan sont pleins de souvenirs, comme ceux du lac des Quatre-Cantons. On montre en Dalécarlie la place de Mora, où Gustave harangua les paysans aux fêtes de Noël, comme dans Underwalden l'on montre la prairie du Grütli où fut prêté le serment des trois Suisses. Le grenier où Gustave, sous ses habits de paysan, battait le grain de son maître, est conservé comme un monument national. La maison d'Ornäs, où il faillit être victime de la perfidie d'Arendt Pehrsson, le coin de la forêt de Marnäs où il resta trois jours couché sous un pin abattu, la cave du village d'Utmeland, sont encore l'objet de pieux pèlerinages, comme la chapelle qui s'élève à l'endroit où Guillaume posa le pied, après s'être échappé, à la faveur de la tempête, de la nacelle où Gessler le tenait enchaîné. Ces deux révolutions, pleines d'analogie et qui montrent avec évidence l'origine commune de ces deux nations, furent faites par le peuple, et le peuple en garde un immortel souvenir. Le nom des héros qui les ont dirigées est écrit dans tous les cœurs en lettres ineffaçables. C'est le grand nom de son aïeul qui entoura de vénération et remplit d'espérances le berceau de Gustave-Adolphe, et lorsque l'enfant, devenu roi, par ses vertus, par sa bonté, par son génie, dépassa de plus de cent coudées celui qu'un peuple entier prenait pour le type du héros, son admiration ne connut plus de bornes et son amour devint de l'idolâtrie.

Après avoir affranchi sa patrie du joug de l'étranger, Gustave y introduisit la réforme. Dans les chapitres suivants, nous verrons à quelle époque et par quels moyens s'accomplit cette grande révolution.

CHAPITRE VII

Conférences de Malmö. Diète de Wadstena.
Rentrée de Christine à Stockholm.

A force d'audace, de persévérance, de bonheur, Gustave est enfin parvenu au but suprême de son ambition. Il est assis sur le trône de saint Éric. Mais qu'est-ce à dire pour l'avenir? L'histoire de Suède fourmille de grands seigneurs qu'un hasard heureux y a fait monter comme lui, et qui, le lendemain, en ont été précipités avec d'autant plus de honte que leur élévation avait eu plus d'éclat. Gustave n'aura-t-il pas le même sort? De quelles difficultés n'est-il pas assailli, de quels obstacles n'est-il pas entouré? Déjà, aux états de Strengnäs, deux sénateurs de Lübeck avaient eu l'audace de réclamer le remboursement de la créance due à la régence, ou le renouvellement des conditions monstrueusement usuraires par lesquelles il avait payé l'intervention de Frédéric Broms dans sa querelle. Le trésor était vide. Gustave n'était pas encore assez affermi sur son trône pour courir la chance de voir se déclarer contre lui ces terribles bourgeois. D'un autre côté, en renouvelant cet infâme traité, il anéantissait le

commerce de son pays et lui ôtait tout espoir de se relever de l'état d'affreuse misère où il était plongé. Qu'importe? il a le bon sens, le courage de le signer, et il déploie assez d'éloquence pour se faire approuver de toute la diète. Un seul membre, un Finlandais, Canut Éricsson, résista, blâma la complaisance du maître, et lui prédit, ce qui fut vrai, une prochaine rupture, une guerre avec des alliés aussi peu scrupuleux.

A côté de ses amis équivoques paraissaient des ennemis déclarés : Frédéric Ier, qui n'avait supporté les affronts que ses députés avaient reçus à Söderköping que parce que Christian était à ses portes, recrutant une armée et se disposant à venir reprendre sa couronne, et Séverin Norrby, qui, tout-puissant à Gottland, nourrissait contre Gustave une haine que la jalousie rendait implacable. Il était maître de la Baltique, et ne cessait de commettre des ravages sur les côtes des Gothies, où il était secondé par de nombreux et puissants amis. Dans un moment donné il pouvait abandonner Christian, et se joindre à Frédéric pour écraser un rival odieux.

A l'intérieur, les hommes, comme les choses, étaient dans un affreux désordre. Les Fleming n'avaient pas encore soumis la Finlande; les grands seigneurs ne pardonnaient pas à un égal de s'être élevé au-dessus d'eux, et, malgré ses avances, restaient indifférents, sinon hostiles. Ses partisans mêmes, par leurs sottes exigences, ne lui donnaient pas moins d'inquiétude et d'embarras. Les Dalécarliens surtout, qui avaient commencé la révolution et s'en attribuaient toute la gloire, affichaient des prétentions exorbitantes, intolérables.

Il semblait que leur pays dût être une province privilégiée, dont la noblesse et le clergé formeraient une espèce de patriciat, chargé de gouverner le royaume de concert avec le roi, et dont les paysans, exempts d'impôts et de charges, libres de tout frein, n'ayant pour lois que leurs volontés, pourraient se livrer sans danger et sans contrainte à leur vieil esprit d'insubordination. Mais le danger le plus réel était dans l'état des esprits, bouleversés par les idées nouvelles. Nul ne pouvait prévoir les résultats d'une révolution religieuse dans un pays où la politique seule avait soulevé tant de tempêtes et causé tant de désastres.

Gustave, dans son exil à Lübeck, avait fréquenté les prêches luthériens; mais, prudent à l'excès et peu communicatif, il avait concentré dans son cœur toutes ses impressions, et, tout en reconnaissant la nécessité de quelques réformes dans l'Église, il ne s'était jamais déclaré pour les novateurs. Les Allemands, au seizième siècle, avaient fait de la réformation une cause nationale qu'ils avaient embrassée d'enthousiasme. C'était alors la grande nation militaire de l'Europe; ses légions la sillonnaient, et, partout où elles passaient, au nord comme au midi, elles laissaient quelques germes des idées nouvelles, dont leurs soldats étaient les apôtres. Les régiments de mercenaires que la régence de Lübeck avait envoyés à Gustave dans la guerre de l'indépendance étaient remplis de luthériens exaltés. Gustave avait toléré, mais jamais encouragé la propagande qu'ils avaient faite jusque auprès des gens de sa maison; aussi, jusqu'à ce jour, la véritable importance de la réforme lui venait de l'adhésion des marchands allemands, qui, dans les villes du littoral, étant les plus riches, les

mieux instruits, les plus connus, et, occupant les premières charges municipales, exerçaient une grande influence sur le peuple, que leur industrie faisait vivre, et sur les nobles, dont ils achetaient les denrées. Ils étaient trop en évidence pour que leur exemple ne dût être et ne fût imité.

Aux soldats et aux bourgeois allemands étaient venus se joindre deux intrépides ouvriers, qui furent vraiment les apôtres, les réformateurs de la Suède. Ils étaient frères; ils s'appelaient Olaüs et Laurentius Pétri. Nés tous deux en Néricie (Nerike), à Örebro, dans la boutique d'un forgeron (1), ils avaient été remarqués par leur précoce et rare intelligence. Le clergé, qui avait voulu les accaparer, les avait fait élever à ses frais, et les avait envoyés à Rome terminer leurs brillantes études. Ce voyage était alors très-coûteux, très-pénible, très-dangereux, mais indispensable à tout esprit d'élite qui devait un jour figurer parmi les princes de l'Église. Nos deux Nériciens traversaient l'Allemagne, comme tous les étudiants de cette époque, chantant et mendiant aux portes des châteaux, couchant dans les couvents, séjournant dans les villes où résidait une université célèbre, vivant parfois, comme des vagabonds, dans la paresse et la débauche, mais le plus souvent, comme de saints anachorètes, dans l'abstinence et absorbés par le travail. Quant à eux, ils étaient chastes comme des enfants et pieux comme des anges. Ils se trouvaient à Wittenberg, lorsque éclata la grande révolte de Luther. Cette lutte terrible, que l'inégalité de force des combattants rendait si dramatique,

(1) D'autres disent qu'ils étaient gentilshommes; en tout cas, ils étaient pauvres.

tenait en suspens l'attention, l'intérêt de toute l'Europe. Sur les lieux mêmes, l'enthousiasme que Luther avait fait naître tenait du délire (1). Ces jeunes têtes, quoique nées auprès du pôle, s'enflammèrent comme celles de leurs compagnons. Rome n'était plus à leurs yeux qu'une Babylone moderne, qu'un lieu d'impuretés. C'est donc à Wittenberg que se borna leur voyage. Entraînés par l'éloquence du réformateur, ils prirent rang au milieu de ses jeunes disciples, et se firent bientôt remarquer du maître par leur zèle, par leur science (2), par leur intrépidité. En 1519, ils retournèrent en Suède, remplis du saint zèle des néophytes et bien décidés à donner leur sang à la cause dont il avait plu à Dieu de les faire les apôtres.

Les deux frères, l'aîné surtout, étaient tellement supérieurs aux prêtres du pays qu'ils ne pouvaient tarder à sortir de la foule. Les premiers sermons d'Olaüs produisirent un grand effet. Étaient-ils d'une orthodoxie irréprochable? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'ils lui valurent les bonnes grâces de Matts Gregorsson, évêque de Strengnäs et chancelier du royaume. Cet homme, tout adonné à la politique, était en théologie d'une ignorance achevée. Enchanté d'avoir trouvé un jeune homme pieux, studieux et d'une vie si pure, il l'attacha à son Église, le nomma son prédicateur, et, se déchargeant sur lui d'affaires qu'il comprenait peu, qu'il aimait encore moins, pour pouvoir se livrer tout entier aux factions qui agitaient son malheureux pays, il lui confia la direction de son diocèse.

(1) Sans qu'on prévît cependant l'étendue de la révolution qui devait s'accomplir.

(2) En 1518, *supremâ philosophiæ laureâ sit donatus.* (Mess.)

Le courant des idées était à cette époque si contraire à Rome, l'ignorance du clergé suédois était si grande, qu'Olaüs put prêcher les doctrines les plus subversives de l'ordre établi, sans éveiller aucuns soupçons, pas même ceux du méfiant et fougueux évêque de Linköping, qui, absorbé dans une querelle théologique avec le patriarche de Moscou, ne voyait pas prendre pied et se fortifier à ses côtés un ennemi cent fois plus dangereux.

La mort de Matts aux fêtes de Stockholm, la nomination de Beldenack, que le pape s'était constamment refusé à ratifier, avaient fait Olaüs maître absolu de fait du diocèse de Strengnäs. Ayant eu l'art d'attirer à lui l'archidiacre Lars Andersson, il n'avait plus de contrôle à redouter, et, tous deux se mettant à l'œuvre, ils sillonnèrent de mines et de contre-mines le sol sur lequel s'élevait l'édifice dont ils avaient médité la ruine. Grâce aux soldats et aux marchands allemands, les luthériens avaient pullulé à Stockholm, à Söderköping et à Calmar. L'intrépide Olaüs avait osé, dans la cathédrale même de Strengnäs, du haut de la chaire épiscopale, soutenir les thèses suivantes : « Que l'on ne peut « pas prouver par la sainte Écriture qu'Anne ait été « l'aïeule de Christ ; qu'il ne doit être permis à aucun « moine de demander l'aumône, parce que Christ a dit « à ses disciples qu'il ne devait y avoir parmi eux ni « indigent ni mendiant ; qu'il ne faut pas invoquer les « saints, parce que Dieu a défendu, par la voix de Jé- « rémie, de mettre sa confiance dans l'homme ; que la « prédication dans l'église est préférable à la célébra- « tion ; que les confréries, inconnues dans les saintes « Écritures, doivent être condamnées ; que les péchés « doivent être confiés à Dieu seul et non à un homme,

« et enfin que personne avant lui (Olaüs) n'avait an-« noncé aux Suédois la pure doctrine de l'Évangile ». Pendant la diète de l'élection, se sentant appuyé du parti déjà puissant qu'il avait formé, de l'impartialité sinon de la bienveillance de Gustave, il s'était décidé à lever le masque, à se déclarer contre Rome. Devant les membres mêmes des états il avait prêché contre l'autorité du pape, l'adoration des saints, les indulgences, la vie monacale et la messe dite en latin.

Jean Brask, qui ne devait sa tête qu'à un excès de prudence, n'avait point paru à une assemblée où l'élection de Gustave, chose très-compromettante, était inévitable. Averti par ses agents, il cria de Linköping au scandale, accusa Olaüs, Andersson et Laurentius d'être des fauteurs d'hérésie, et somma Gustave de les faire saisir, juger et brûler tous les trois, avant qu'ils eussent fait plus de mal. Gustave s'était laissé prendre aux cajoleries, aux protestations d'amitié que le rusé prélat lui prodiguait depuis que l'issue de la lutte n'était plus douteuse; il avait compté sur son habileté, sur sa hardiesse, sur son dévouement, pour remporter à Strengnäs cette dernière et pacifique bataille, qui devait être le couronnement de toute son œuvre; il avait été indigné de sa défection dans ce moment décisif et solennel. Aussi, sans prendre fait et cause pour Olaüs, Gustave avait-il atténué l'importance de ses paroles et interposé son autorité pour établir sinon la concorde, au moins le calme dans les deux camps.

C'était cependant deux prélats, Knut et Johannès Magnus, qui avaient plaidé le plus chaleureusement à Strengnäs la cause de Gustave. Mais alors elle était gagnée. Ces deux hommes n'avaient eu que l'habileté de

prendre la direction d'un mouvement qu'ils étaient impuissants à maîtriser. Aussi, malgré cet éminent service, Gustave nourrissait-il des sentiments d'animosité contre les prêtres, qu'il avait rencontrés jusqu'au jour du triomphe contre lui dans le camp danois. De plus il redoutait leur influence et convoitait leurs richesses. Il ne pouvait douter que l'impopularité des trois évêques indignes que Christian avait laissés après lui n'eût rejailli sur le clergé tout entier : mais il savait aussi que des griefs, quoique exagérés dans un moment de mauvaise humeur, ne suffisent pas pour opérer une rénovation sociale ; que, par une inconséquence déplorable, les hommes préfèrent une religion dont ils connaissent les abus et les inconvénients, mais qui leur fut léguée par leurs pères, à une autre dont ils proclament la supériorité, mais qui leur est apportée par des étrangers ; il craignait de plus que les Suédois, superstitieux à l'excès, ennemis des nouveautés, esclaves des préjugés, qui n'avaient embrassé le catholicisme qu'après trois siècles de lutte, ne voulussent le quitter qu'après les mêmes sacrifices. Il voulait régner avant tout, et, si Brask s'était trouvé à Linköping et qu'après avoir montré du zèle pour l'élection il eût réclamé le châtiment d'Olaüs, je n'ose pas dire que l'obscur réformateur n'eût pas été sacrifié au puissant évêque. Mais Dieu ne permit pas que le cœur de Gustave fût mis à une pareille épreuve.

L'époque de l'Union de Calmar avait été bien moins une époque d'oppression que d'anarchie. Les libertés publiques n'en avaient pas souffert. Mais chez les grands l'ambition, surexcitée par la prévision de grandes catastrophes, d'un démembrement peut-être ; chez les petits

le mépris de toutes les lois, entretenu par l'espoir, par la certitude même de l'impunité, avaient profondément altéré le sens moral et affaibli le patriotisme des Suédois. La guerre civile, venant sur ces entrefaites, avait jeté le pays dans une épouvantable confusion. La puissance royale même, qui avait survécu à ce cataclysme, se trouvait amoindrie, désarmée en face d'une démocratie jouissant dans le nord de priviléges immenses et dont les exigences étaient doublées par le grand rôle qu'elle venait de jouer dans la révolution; dans le midi, d'une noblesse à qui l'éloignement du souverain avait laissé prendre l'habitude du commandement; et, sur tous les points du royaume, d'un clergé possesseur des deux tiers du sol, puisant dans les dogmes d'une religion qui le mettait à part et au-dessus de l'humanité un surcroît de l'influence qui devait naturellement découler de ses immenses richesses. Cette triste situation affligeait, mais ne décourageait pas Gustave. Soutenu par ce qu'il appelait la sainteté de sa mission, il trouvait toujours dans son énergie une nouvelle force, proportionnée à la grandeur des obstacles qui surgissaient.

Sa seule impartialité envers les novateurs constituait, aux yeux du clergé, qui les accusait d'hérésie, une coupable connivence avec eux. Peder Sunnanwäder (1) et Knut, qu'il avait élevés lui-même aux siéges de Westerås et d'Upsal (2), hommes passionnés, cédèrent aux suggestions de Brask, et, trois mois après l'avénement du roi, formèrent le complot de le renverser (3). Plusieurs lettres de l'évêque avaient été saisies

(1) *Pétrus Jacobi.*

(2) Knut remplissait les fonctions d'archevêque. Il n'était cependant que doyen du chapitre d'Upsal.

(3) Sunnanwäder écrivait à ses ouailles, accusant Gustave d'avarice, d'ingrati-

par Lars Olofsson, bailli de la Dalécarlie. Aux états de Söderköping, Gustave les présenta à Sunnanwäder, qui se troubla d'abord et crut ensuite se tirer d'affaire en niant l'écriture. Il fut convaincu de mensonge. Knut (Canut), prenant alors la défense de son subordonné, le fit avec une ardeur trop vive pour ne pas être intéressée. Il éveilla les soupçons. Des recherches furent faites qui amenèrent la preuve irrécusable de sa complicité. Gustave exigea et obtint des états la déchéance des deux coupables (novembre).

Le légat Johannès Magnus Gothus avait approuvé et ratifié la déposition et le remplacement de Gustave Trolle. Knut venait d'avoir le même sort. Gustave réunit le chapitre d'Upsal à Stockholm, et là, sous son œil et sous sa pression, les chanoines élurent, mais non sans une vive opposition (des voix même se portèrent sur Trolle), le légat lui-même. On ne peut méconnaître la gravité d'un pareil acte. L'archevêché d'Upsal, qui donnait à son titulaire la primauté du royaume, l'investissait de fonctions sacrées et dont le caractère était indélébile. Malgré cela, l'archevêque Ulfsson venait de mourir dans la disgrâce chez les chartreux de Gripsholm. Ses successeurs, Trolle et Knut, déchus comme lui, pour fuir l'obscurité qui les attendait, s'étaient jetés dans la rébellion. Quel triste et dangereux exemple, s'il était permis à des assemblées politiques de destituer un archevêque comme on fait d'un bailli ou d'un commandant de place ! On craignait que cette nomination

tude, d'hérésie ; leur prédisant des malheurs plus grands que sous Christian, et les excitant à défaire au plus tôt un roi qu'ils avaient fait dans un moment d'erreur. Il l'accusait d'avoir tenté d'empoisonner Nils Sture, et de ne négocier auprès de Frédéric l'élargissement de sa mère Christine que pour l'avoir sous sa main et se trouver plus à même de la maltraiter.

ne fût pas acceptée à Rome. Olaüs Magnus Gothus, frère de l'élu, fut envoyé aussitôt auprès de Clément VII, et son habileté, surmontant tous les obstacles, déjouant toutes les intrigues, fut couronnée de succès. Johannès Magnus Gothus fut reconnu et proclamé au Vatican archevêque d'Upsal et primat de Suède. Pétrus Magni fut aussi maintenu évêque de Westerås à la place de Sunnanwäder.

La déplorable situation des finances attirait depuis longtemps l'attention de Gustave. On se servait d'une monnaie de cuivre appelée *klippingar*. Il y avait même quelques pièces en cuir avec des paillettes d'argent. La valeur réelle de cette monnaie de circonstance était trois ou quatre fois inférieure à celle qu'elle représentait. Elle avait été émise par Christian II et par Gustave dans des moments de gêne. Les marchands étrangers, qui s'en servaient pour acheter les denrées du pays, ne voulaient pas la recevoir en payement de celles qu'ils y apportaient.

La stricte équité aurait voulu que le gouvernement retirât les klippingars au taux que lui-même avait fixé. C'était un sacrifice impossible à faire dans l'état de pénurie où l'on se trouvait. D'ailleurs, en ce moment, cette mesure n'aurait profité qu'aux riches, au détriment des pauvres. Les grands seigneurs et les gros marchands, dans la prévision d'un remboursement au taux légal, avaient acheté à vil prix et accaparé presque toute cette fausse monnaie. Malgré l'opposition trop prévue de cette espèce de gens naturellement avide, Gustave, ayant obtenu l'assentiment des états de Wadstena, ordonna le retrait immédiat des klippingars à leur valeur intrinsèque et leur remplacement par une

monnaie d'argent pure de tout alliage. C'est en vain que les puissants détenteurs s'agitèrent, crièrent au vol, tinrent de mauvais propos contre Gustave, jetèrent en signe de mépris des sacs de klippingars par les fenêtres plutôt que de daigner les vendre ; Gustave marcha toujours droit à son but, et, pour dire les choses par leur nom, la banqueroute fut consommée. On permit seulement aux sénateurs, en dédommagement des pertes qu'ils avaient éprouvées, d'établir à Wadstena un hôtel des monnaies, mais à la condition que les pièces frappées eussent le poids, la forme et l'effigie désignés par les états.

Norrby s'était retiré en Gottland. Avec l'autorité du rang suprême, il en avait pris le faste et les allures. Ce n'était pas les revenus qu'il tirait des landes de ce pauvre pays qui pouvaient suffire à ses dépenses ; mais la piraterie lui fournissait, comme autrefois à Éric de Poméranie, de grandes ressources. De son rocher de Wisby il dominait la Baltique et y répandait la terreur. Tous les vaisseaux qui s'y aventuraient, qu'ils fussent belges, danois, anglais ou allemands, étaient contraints de lui payer, pour passer, un droit énorme. Quant aux habitants de Lübeck et aux Suédois, c'était une guerre à mort qu'il leur avait déclarée. Tous les bâtiments de ces deux nations qui lui tombaient sous la main étaient détruits ou saisis, les marchandises pillées, et l'équipage massacré. Déjà les états de Söderköping avaient reconnu la nécessité de mettre un frein au brigandage de cet homme. Wisby, regorgeant d'or, d'argent, d'objets précieux, de denrées et de vins, était le rendez-vous de tous les bandits dont l'Europe foisonnait à cette époque. Norrby, soldat non moins intrépide que

ferme administrateur, tenait tout ce monde sous sa main de fer, et l'on voyait un certain ordre, de l'esprit même de justice, régner dans cette société qui ne vivait que de rapines et de violences. A mesure que sa puissance augmentait, son orgueil, son audace, sa cruauté, dépassaient toutes les bornes. Il se qualifiait dans les actes de prince de Gottland (Gothland), et, sans souci de son triste maître, qui parcourait, en paladin déconfit, toutes les cours de l'Europe, il prétendait ne relever que du soleil, et faisait frapper des pièces d'argent ayant de face son effigie et au revers les armes de cette île fameuse (1).

Les états de Wadstena (janvier) avaient remis sur le tapis la question de Gottland et sollicité Gustave de tenter une expédition contre ce repaire de bandits. L'île dépendait dans ce moment de la couronne de Danemark, mais elle avait appartenu pendant des siècles à la Suède; les deux pays se la disputaient, et cette grande question de propriété n'avait pas encore été résolue. Gustave et Frédéric, au fond de l'âme, préféraient de la voir plutôt entre les mains d'un homme impuissant à la conserver que d'un rival qui se serait accru d'autant de force à leur détriment. Les Lubeckois, qui n'avaient pas les mêmes appréhensions, supportaient plus péniblement cet état de choses. Humiliés dans leur amour-propre non moins que blessés dans leurs intérêts, ils avaient envoyé en ambassade à Gustave Hermann Israël, un de leurs magistrats. C'était un homme adroit, insinuant, éloquent, et fourbe comme la plupart des marchands. Mais Gustave, de son côté, était méfiant et entêté ; il avait résisté deux fois aux sollicitations des états ; il répondit

(1) Un agneau avec un étendard.

à l'envoyé de Lübeck que ce n'était pas dans un moment où il était accablé de dettes, et où il ne pouvait compter sur la fidélité de ses alliés, qu'il s'engagerait dans une guerre coûteuse et incertaine, pour un lambeau de terre, dont la propriété même lui était contestée. La régence, pour l'entraîner, était décidée à faire toutes sortes de sacrifices. Hermann Israël lui offrit de proroger de cinq ans l'échéance prochaine d'une partie de la dette suédoise, et de l'exempter de tout intérêt pendant ce long espace de temps; il proposa l'intervention de la régence pour la négociation d'un mariage entre Gustave et la fille de Frédéric, garantit la propriété du pays conquis et s'engagea, dans le cas où cet événement amènerait une guerre entre la Suède et le Danemark, d'en partager les frais et les dangers.

Gustave avait si peu de confiance dans la loyauté de Lübeck que ces belles promesses n'avaient qu'ébranlé et non déraciné les préventions qu'il nourrissait contre elle. Il demanda quelques jours de réflexion avant de prendre un parti. Ce temps fut habilement employé par Israël. La guerre était populaire. Des sommes d'argent, distribuées parmi les meneurs, avaient aidé à soulever les masses, qui venaient jusque sous les fenêtres du roi demander, avec prières ou menaces, que l'on mît un terme au pillage des corsaires gothlandais. Gustave, cédant enfin au torrent de l'opinion publique, se prononça pour la guerre, et, comme il faisait tout avec passion, il envoya aussitôt contracter des emprunts à Amsterdam et à Dantzick, fit vendre son argenterie, et, mettant une main sacrilége sur les choses mêmes de Dieu, il fit saisir à Wadstena, fondre et convertir en écus la magni-

fique châsse d'argent massif, garnie d'incrustations en or, où étaient recueillis et pieusement conservés les os de sainte Catherine. Enfin, quand les fonds nécessaires eurent été ramassés de droite et de gauche, plus ou moins honnêtement, il se rendit à Calmar, où l'armée d'expédition eut l'ordre de venir le joindre. Il avait rassemblé huit mille soldats ; il espérait que cet appareil intimiderait Norrby, et, fidèle à sa politique de corruption, avant de rien entreprendre, il essaya de le gagner par des offres d'argent, de fiefs et de dignités. Ayant échoué, il divisa son monde en deux parts, le distribua sur les deux flottes qui lui étaient venues de Lübeck et de la Finlande, et confia le commandement de l'entreprise à Bernard de Mélen.

C'était un aventurier allemand, que le désir de faire fortune avait conduit dans le Nord à la suite d'Othon Crumpe, et qu'une trahison avait fait passer du parti de Christian - vaincu dans celui du victorieux Gustave. Grâce à son esprit d'intrigue, il avait su si bien capter la bienveillance du maître qu'il avait obtenu de cette main si peu libérale toutes sortes de faveurs. Il était en ce moment gouverneur à vie de Stegeborg, sénateur, et, par son mariage avec Marguerite Wasa, il venait d'entrer dans la famille royale.

Charles-Quint, en attendant qu'il eût réalisé ses rêves de monarchie universelle, se posait volontiers en arbitre des différends qui surgissaient de peuples à rois. Il avait embrassé avec une grande vivacité la cause de son beau-frère, et, comme il était trop embarrassé et trop éloigné pour agir lui-même, il avait obtenu que les électeurs de Brandebourg et de Saxe missent vingt mille hommes à la disposition de son protégé. Il est vrai que ces rou-

tiers, n'ayant pas reçu les sommes qui leur avaient été promises, s'étaient soulevés contre leur chef et s'étaient débandés avant d'entrer en campagne ; mais sait-on ce qui serait arrivé si Christian avait réellement disposé des ressources dont il se vantait ?

Pour parer au retour de semblables éventualités, Frédéric avait conçu un projet de ligue entre les couronnes de Danemark, de Suède et les villes hanséatiques de Vandalie. C'est à Malmö, dans des conférences présidées par Frédéric lui-même, que devaient être discutées et posées les bases de la future alliance de ces trois peuples. Les villes de Vandalie approuvaient ce projet et en poursuivaient la réalisation avec une grande ardeur. Gustave, qui se méfiait et du roi et des marchands vandales, sans rien repousser, n'avait non plus rien accepté ; il était indécis. L'artificieux Hermann Israël avait ébranlé, sinon déraciné ses préventions. D'adroits compères, qui allèrent le relancer à Jönköping (1), achevèrent l'œuvre du diplomate lubeckois ; ils ne demandaient à Gustave que l'envoi d'un représentant à Malmö. Celui-ci, toujours méfiant, et persuadé que personne ne défendrait aussi bien que lui ses intérêts, résolut *ex abrupto* de s'y rendre lui-même. Il exigea seulement que six sénateurs danois, qu'il désigna, lui fussent donnés en otage pour la sûreté de sa personne, et que les villes signataires du futur traité se fissent garantes du sauf-conduit accordé par Frédéric.

Les conférences de Malmö s'ouvrirent le 1er septembre. Gustave y parut, accompagné des principaux personnages

(1) Thomas de Wicht et Bernard Bonchawere, envoyés de Lübeck ; Albert Jacobsson et Axel Bragdius, gentilshommes danois ; Bernard, sénateur de Restock, et Nicolas Smiterlovius, consul de Stralsund.

du royaume, entre autres de son chancelier et de Ture (Thure) Johansson. Il fut accueilli froidement; l'on affecta de ne lui rendre aucun des honneurs qui sont dus au rang suprême, et auxquels il avait droit. C'était de mauvais goût et le prélude d'événements plus graves. En effet Frédéric ouvrit les conférences par un discours où il eut l'audace, l'insolence de dire en face de Gustave que, s'il reconnaissait le gouvernement de fait établi en Suède, il en niait l'existence légale; que l'Union de Calmar, formée de l'accord des deux partis, ne pouvait être rompue que de leur consentement réciproque; que, malgré tout et contre tous, il n'avait jamais cessé d'être roi de Suède; que, par amour de la paix et par respect pour les faits accomplis, il promettait de laisser Gustave jouir, sa vie durant, du royaume qu'il avait conquis, mais à la condition qu'il l'acceptât pour suzerain et qu'il reçût de ses mains l'investiture de la Suède, comme d'un fief relevant de la couronne de Danemark.

Dans cette époque de violences, où les notions du juste et de l'injuste étaient si obscurcies, si confondues que l'on allait faire presque un reproche de maladresse au roi François Ier de n'avoir été ni brutal ni perfide envers un ancien ennemi, un rival qui avait eu la loyauté de devenir son hôte, on ne peut nier que la position de Gustave ne fût tout à fait critique. Il n'avait pas de famille, à peine un parti; personne à côté de lui n'avait acquis assez d'autorité pour prétendre à son héritage. En disparaissant, il emportait toutes les espérances de la Suède; et il était si facile de l'accuser de rébellion, de lèse-majesté, que sais-je? de fulminer contre lui le plus terrible réquisitoire, de bâcler son procès, et de lui

faire couper la tête, tout en gardant pour soi les apparences. Il y avait là de quoi séduire, pervertir bien des gens. Il paraît même que Frédéric Ier, tout scrupuleux qu'il était, égaré par les sophismes de ses ministres, avait d'abord succombé à la tentation, et que ce fut le courage de Gustave qui le retira du mauvais pas où son imprévoyance l'avait jeté. Celui-ci répondit par un refus si net, si énergique, à ces coupables propositions que Frédéric comprit tout de suite qu'il n'obtiendrait aucune concession de cette volonté de fer, et qu'il n'arriverait que par un crime à son but. Or ces moyens répugnaient à sa délicatesse et à son honnêteté. Il abandonna donc ses prétentions, et l'on passa à la discussion des différents objets qui avaient motivé ces conférences.

Gustave avait conquis le Bleking. Frédéric le redemanda, comme étant une ancienne province danoise qu'un hasard malheureux de la guerre avait détachée de la monarchie. Gustave pouvait répondre que c'était de la même façon que ce pays avait été autrefois séparé de la Suède; il n'eût pas été, s'il l'eût voulu, à court de bonnes raisons; il préféra se montrer généreux et céder une province dont il était bien réellement le maître, mais sur laquelle ses droits étaient très-contestables. Le Vikland avait été conquis en même temps que le Bleking. Primitivement suédois, ce pays avait été plus tard annexé à la Norvége. Frédéric le réclama aussi comme un fief relevant de cette couronne. Gustave répondit cette fois qu'il n'avait fait que reprendre son bien, et, non content de ce refus, il demanda au même titre, en échange du Bleking, la restitution de l'île de Gottland. Il ne doutait pas, après la conduite d'Hermann Israël en Suède, que ses prétentions ne fussent

vivement soutenues par les représentants de la régence. Quel ne fut pas son étonnement, et bientôt son indignation, en voyant cette perfide alliée, après l'avoir entraîné dans une guerre ruineuse et périlleuse, se tourner tout à coup contre lui et prendre en main la cause de son rival, tandis que son propre avocat, Ture Johansson (1), gardait un coupable silence, ou tout au moins ne retrouvait aucun de ces bons arguments dont on avait garni, avant son départ, sa pauvre petite cervelle! Emporté par sa fougue, sans se préoccuper davantage de la réserve imposée à son rôle de majesté, Gustave prit la parole et se chargea lui-même du soin de ses intérêts, qu'il voyait si lâchement abandonnés. Un sénateur danois, André Bildius, eut l'audace de l'interrompre et de lui dire qu'il était trop jeune pour aborder des questions qui exigeaient beaucoup de savoir et d'expérience.

Gustave, trahi par les uns, insulté par les autres, voyant sa liberté menacée, ne songea plus qu'à brusquer le dénoûment. Toute discussion devenait inutile, puisque Frédéric, disposé à tout reprendre, était décidé à ne rien abandonner, et que les menaces ne rendaient que plus inébranlable la fermeté de Gustave. L'on se mit donc à bâcler un projet de ligue dans le cas d'une apparition de Christian, et l'on confia la solution des difficultés relatives à l'île de Gottland et au Vikland à des plénipotentiaires qui devaient se réunir dans un an, à Lübeck, aux fêtes de la Pentecôte, et rendre leur arrêt sur ce terrain neutre, à l'abri de toute pression morale ou matérielle.

La dernière séance fut la plus orageuse. Hermann

(1) Frédéric l'avait, dit-on, fait menacer, s'il était mécontent de lui, de confisquer les propriétés qu'il possédait en Danemark et en Norvége.

Israël, parjure à toutes ses promesses, eut l'impudence de se déclarer avec passion pour Frédéric dans la question même de Gottland. Gustave ne pouvait que lancer des regards foudroyants à ce fourbe, qui, se sentant protégé par son auditoire, n'en poursuivait que de plus belle ses sophismes et ses diatribes. Après la séance, le roi rentrait chez lui transporté de colère, lorsque le hasard mit le traître sur son chemin. Il lui sembla que Dieu ne l'envoyait là si à propos que pour lui faire recevoir le châtiment de son crime. Aussitôt, se précipitant sur lui, il le saisit au collet de son habit, le terrasse et dégaîne son poignard. Il l'aurait peut-être égorgé à ses pieds si les gens de sa suite n'étaient intervenus et ne lui avaient fait comprendre qu'il était indigne d'un souverain de se commettre avec un bourgeois allemand. Hermann Israël en fut quitte pour la peur, sans une égratignure. Gustave fit ses paquets et déguerpit au plus vite, jurant bien qu'à l'avenir il ne franchirait plus, si ce n'est à la tête d'une armée, les frontières de son royaume.

Gustave avait convoqué les états à Wadstena (octobre). Il y rendit compte des émouvantes péripéties et du vulgaire dénoûment des conférences de Malmö. Cette diète fut assez insignifiante et ses décisions témoignent de l'état d'irritation où le roi se trouvait contre les Danois et le clergé. Il méditait la ruine de cette puissante association. Pour attirer la noblesse dans son parti, il lui accorda une partie des richesses dont il allait dépouiller l'Église. Prétendant que ses biens avaient été pour la plupart extorqués, à l'aide de manœuvres frauduleuses, à l'ignorance et à la crédulité de leurs pères, il déclara qu'il exigerait que tous les domaines

que le clergé ne possédait pas en vertu de titres parfaitement réguliers, fussent restitués aux descendants des propriétaires primitifs. Il défendit à l'avenir les mariages entre ses sujets et les Danois, ordonna aux ouvriers de résider dans les villes, afin de n'être pas détournés de leurs métiers par les travaux des champs, et enfin rendit obligatoire la culture du houblon.

Cependant, au milieu de tous les ennuis qu'il avait essuyés à Malmö, Gustave y avait éprouvé une vive satisfaction. Il avait obtenu l'élargissement des prisonnières suédoises, qu'un hasard merveilleux avait soustraites aux fureurs de Christian. Parmi ces victimes, celles qui attiraient le plus l'attention étaient Christine Gyllenstjerna et Sigrid Banner. Les autres n'étaient pas moins dignes d'intérêt. Elles étaient jeunes pour la plupart, et leurs liens avaient été trop tôt tranchés par le glaive du tyran pour que Gustave ne songeât pas à les renouer et pour leur bonheur et dans l'intérêt de la patrie. Mais la noblesse tout entière avait disparu sous la faux de Christian, et il était défendu aux roturiers de s'allier à des femmes nobles. Gustave n'abrogea pas une loi si conforme aux préjugés et aux passions de son temps; il en suspendit les effets, et ces femmes, de qui un long et précoce veuvage avait éveillé les sens et amorti l'orgueil, convolant avec joie à de nouvelles noces, choisirent des époux parmi les soldats de fortune et les aventuriers que les hasards de la guerre avaient élevés au rang d'officiers dans l'armée de Gustave.

Christine fut reçue à Calmar par Bernard de Mélen. Elle y rencontra son fils, Nils Sture, âgé de douze ans, qui revenait de Dantzick. Gustave alla à sa rencontre et rentra avec elle à Stockholm.

CHAPITRE VIII

Débuts de la réforme. Révolte de Bernard de Mélen, de Sunnanwäder et de Knut.

On était au début de la révolution religieuse qui allait bouleverser et renouveler le monde. Tous les esprits étaient dans une agitation, dans une confusion extrêmes. La protection, je dirai même la connivence de Gustave avec les novateurs, avait accru leur audace, et, par elle, le nombre de leurs adhérents. Nous avons vu, après la diète d'élection, Jean Brask sommer Gustave de nommer des commissaires inquisiteurs pour tous les diocèses et dénoncer à leur justice les frères Pétri et Lars Andersson. Non-seulement le roi était resté sourd à ses dénonciations, mais encore, ne pouvant résister au plaisir de contrarier et d'humilier le prélat, dont il avait à se plaindre, il avait nommé Lars Andersson chancelier du royaume, Laurentius professeur à Upsal, et Olaüs prédicateur à sa cour, puis secrétaire et enfin curé de Stockholm. En même temps Martin Skytte, prieur de Sigtuna et non moins entaché d'hérésie, était désigné pour inspecteur des couvents du royaume, et, sous son influence, quelques mois plus tard (juin), les dominicains étrangers à la Suède recevaient l'ordre d'en sortir.

En rentrant dans sa capitale, au retour de Malmö et de Wadstena, Gustave avait trouvé tout en combustion. Deux mauvais sujets, qu'un vaisseau hollandais y avait déposés, étaient la cause de tout ce désordre. Ils s'appelaient Melchior Rink et Knipper Dolling. Ils étaient de la secte des anabaptistes, de simples ouvriers, mais, par leur intelligence, bien supérieurs aux gens de leur condition. Leur langage incorrect, mais fécond en comparaisons, en images triviales, en diatribes passionnées, attirait, séduisait, soulevait les multitudes. Le texte, et dès lors le sujet de leurs sermons, était tiré de l'Apocalypse de saint Jean. Le style obscur, bizarre, imagé, de cette partie des Écritures, les descriptions d'êtres ou d'objets fantastiques, et les prophéties incompréhensibles dont elle abonde, engendraient d'incessants et d'excellents prétextes à des digressions, des allusions, des déclamations contre Rome, contre le pape et tout ce qui tenait à l'Église. Souvent les discours de ces énergumènes étaient suivis de scènes déplorables. Des couvents avaient été pillés, des églises saccagées, et les images des saints, leurs statues, les croix et les bannières, objets encore de la vénération du plus grand nombre, étaient traînées dans les boues de la rue, au milieu des huées d'une populace fanatisée. Soit faiblesse, soit connivence, Olaüs n'avait fait aucun effort pour prévenir ni pour arrêter le désordre. Gustave blâma vivement sa conduite, et, toujours habile à allier la prudence à l'énergie, il n'infligea pas de peines corporelles à ces bruyants apôtres, plus imprudents à ses yeux que coupables ; mais il ordonna qu'ils fussent remis sur les vaisseaux qui les avaient apportés, et ramenés à l'endroit d'où ils étaient venus. L'un

de ces malheureux figura plus tard parmi les chefs des anabaptistes de Munster. Il expia dans un supplice affreux les crimes commis en son nom, et l'on a longtemps conservé dans une des tours de la villé son squelette enfermé dans la cage de fer où la faim avait abrégé ses jours.

L'état de la capitale présentait une parfaite image de ce qui se passait dans le reste du royaume. Les passions religieuses sont les plus vives et les plus absorbantes. Les Danois étaient oubliés, les intérêts négligés, les métiers et les travaux des champs presque abandonnés. Les esprits exaltés, troublés peut-être, ne trouvaient des charmes que dans la lecture, la méditation, l'explication des saintes Écritures. Tous les plaisirs mondains, devenus sans attrait, étaient délaissés pour les prêches et surtout pour les discussions théologiques. Le grand Calvin prétend que, par le fait de la grâce, toute personne qui s'adonne avec foi à la lecture de la parole de Dieu voit son intelligence s'éclairer, s'agrandir, s'élever au niveau de ce livre sublime, et ne laisse rien passer sans le comprendre. Calvin a raison. J'ai vu, dans nos campagnes du Languedoc, de pauvres femmes qui savaient à peine lire et, sur tout le reste, étaient d'une ignorance extrême, se transformer en prenant la Bible, l'expliquer et la commenter, je ne dirai pas comme des gens du monde, mais comme des docteurs.

La Suède pullulait de théologiens de cette espèce. Il n'était point de village, pour si petit qu'il fût, qui n'eût quelque orateur populaire, toujours prêt à faire pièce au curé, quand ce n'était pas lui-même qui s'acharnait à détruire ce qu'il avait adoré jusqu'à ce moment. On

ne peut se faire une idée de l'enthousiasme de cette ère de rénovation qu'en parcourant les mémoires du temps, de Bernard de Palissy et d'Antoine Fromment. On était revenu aux temps primitifs du christianisme. C'était le même acharnement chez les persécuteurs, la même mansuétude, le même courage chez les persécutés. Il y a un mot sublime du précurseur de cette légion de martyrs, de Jean Huss. Il allait au supplice, quand il vit une vieille femme qui, trottant menu et trébuchant, apportait en toute hâte un fagot qu'elle venait de faire à travers champs et qu'elle désirait ajouter au bûcher. Jean Huss, qui la voyait faire, se borna à dire en souriant : *Sancta simplicitas!* Il n'eut pas de parole plus amère pour ces hommes qui, violant la foi jurée, et sans tenir compte du sauf-conduit de l'empereur, lui préparaient une mort affreuse. Les populations étaient tellement avides de la parole de Dieu que, d'après Fromment, elles entendaient le dimanche à Genève douze heures de prédication sans être lassées ni assouvies. Bernard nous assure qu'à Saintes, à pareil jour, hormis les heures des repas, tout le reste du temps était consacré au prêche et au chant des psaumes, que l'on chantait en chœur soit aux bords de la rivière, soit dans les jardins de la ville, soit dans l'intérieur des maisons. Les hommes sont partout les mêmes. Un même courant entraîne tous ceux de la même génération. Les lacs de la Scandinavie étaient témoins de scènes pareilles à ce qui se passait sur les rives de la Charente et du Léman. Par malheur, dans bien des endroits, le mouvement était dirigé par des hommes ignorants ou méchants. La théologie de ceux-là consistait à vomir des torrents d'injures contre l'Église, et trop souvent,

au sortir de ces conventicules, les auditeurs surexcités ne se bornaient pas à saccager des bancs d'église, mais pillaient les couvents et maltraitaient des concitoyens inoffensifs. Gustave, qui déjà avait résolu la ruine du catholicisme, ne voulait pas arrêter ce mouvement si favorable à ses projets, mais le diriger, et, pour qu'il fût durable et productif, le préserver de tout excès.

Ce n'est pas à dire que tout le monde eût adopté les idées nouvelles. Les adhérents aux anciennes doctrines, quoique moins bruyants et moins agressifs, étaient les plus nombreux et les plus forts. En entrant à Stockholm, Gustave avait trouvé des moines, des prêtres, des bourgeois, qui, lui montrant avec colère les débris de statues qu'avaient faits les modernes iconoclastes, s'indignèrent de la manière dont on traitait en son absence « les saints, protecteurs du royaume ». L'attitude de ces hommes était menaçante. Ils étaient nombreux, influents. Qu'importe? Gustave ne connaît point d'obstacles. Rien ne peut le détourner du but auquel il tend, et, pour y parvenir, nous allons le voir déployer cet esprit de suite et d'à propos, ce mélange de ruse et d'audace, qui composent le fond de son caractère, et qui d'un homme d'un simple bon sens ont fait un roi de génie.

L'ordre, sinon le calme, était rentré à Stockholm dès que les fanatiques qui l'agitaient en furent sortis. Gustave, désireux de pacifier de même le reste du royaume, résolut de le parcourir. Il avait, avant de partir, hautement protesté de son impartialité; mais le cortége dont il s'entourait, et dans lequel brillait au premier rang Olaüs, son prédicateur, l'homme du jour, démen-

tait ses paroles et dévoilait ses véritables intentions. Le fait est que, dans ce voyage, il ne sévit pas contre les luthériens (c'était assez pour prouver qu'il les protégeait), et qu'il donna constamment tort aux prêtres dans les querelles nombreuses qui chaque jour éclataient entre eux et leurs troupeaux.

Les fonds nécessaires à la guerre de Gottland, survenue dans un moment où la détresse du trésor était extrême, ramassés de tous les côtés et par toutes sortes de moyens, provenaient en grande partie de dons volontaires dus au patriotisme des particuliers. Le clergé, qui avait vu dans ce but dépouiller plusieurs églises de leurs reliques, avait mis peu de zèle, encore moins de libéralité dans sa contribution, et s'était attiré de durs reproches de la part d'Andersson. Celui-ci était allé jusqu'à dire que les biens de l'Église appartenaient au peuple. Nous verrons plus tard Gustave commenter à sa façon cette phrase dangereuse, demander aux prêtres sur quel passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament ils appuyaient leurs prétentions à la jouissance des propriétés ecclésiastiques, et, alléguant pour exemple la pauvreté de Christ, des apôtres, des premiers évêques, soutenir que c'était par abus de pouvoir et dans des siècles de barbarie que le clergé, se substituant à la masse des fidèles, avait eu la prétention de former à lui seul l'Église; que le mot *église* signifiait en effet corps d'élite; que l'on désignait ainsi dans l'origine tout le petit troupeau chrétien perdu au milieu des populations païennes; mais que depuis, le christianisme étant devenu la religion de tous les Suédois, c'était la masse entière de la nation qui composait aujourd'hui l'Église de Suède, et que c'était à cette masse que les biens de cette Église

appartenaient. Nous le verrons ensuite, en sa qualité de roi, s'emparer une à une de toutes les dépouilles de ses ennemis terrassés.

L'expédition de Gottland, sous la direction de Bernard de Mélen, avait réussi à merveille. L'île avait été aussitôt conquise qu'envahie, et Norrby refoulé, assiégé dans la forteresse de Wisby. Celui-ci ne s'était tiré d'affaire qu'en arborant le drapeau danois, en se soumettant à Frédéric et en lui offrant les clefs du château de Wisby. Frédéric, pardonnant aussitôt à un sujet rebelle, lui avait envoyé des munitions, des vivres et des soldats. Ce n'est pas tout. La régence de Lübeck, alarmée des succès de Mélen, s'était réconciliée avec le cabinet de Copenhague, et, après avoir provoqué cette imprudente expédition, elle en rejetait sur Gustave et les dépenses et les périls. Telle était la situation à l'ouverture des conférences de Malmö. Leur premier effet était évidemment de suspendre les hostilités. Il y eut un armistice. Mais, après les premières séances, lorsque Gustave se fut bien assuré de la mauvaise foi de Frédéric et de la régence, il résolut de ne pas être plus longtemps victime d'une mystification, et donna l'ordre à Bernard de Mélen de tenter un coup de main sur Wisby. Hélas! il n'était pas alors seulement abandonné par ses alliés, mais trahi par ses propres soldats. Au lieu d'agir, Mélen démontra l'impossibilité d'une pareille tentative et vint se retirer avec ses troupes dans le château de Calmar.

Mélen était un officier de fortune allemand. C'était Christian qui, l'élevant à des grades supérieurs, l'avait fait sortir de la foule. Il ne l'avait pas moins abandonné sans grief, sans sujet de plainte, par le seul fait du pres-

sentiment qu'il avait de la victoire de Gustave. Celui-ci s'était amouraché de son traître au point de le faire entrer dans sa famille. Marguerite Wasa, qu'il lui avait fait épouser, était du reste une triste femme, d'un caractère inquiet, d'un esprit sombre, ambitieuse, vindicative, envieuse et avide à l'excès. Elle s'était imaginé que Gustave, une fois sur le trône, ferait participer à son pouvoir tous les membres de sa famille ; que, quant à elle, le seul fait d'avoir été mariée de sa main lui donnait droit à des distinctions excessives. Dans ces dispositions d'esprit, elle ne comptait pour rien les bienfaits qu'elle avait reçus, comparés à ceux qu'elle espérait recevoir. Elle poussait même l'ingratitude jusqu'à accuser Gustave de l'avoir dépouillée dans un partage de famille, et, dans toutes les occasions, elle éclatait en invectives, en diatribes contre le puissant artisan de sa fortune.

Norrby avait été le compagnon d'armes de Mélen. Pendant l'espèce de trêve qui leur avait été imposée au moment des conférences de Malmö, ces deux hommes s'étaient revus ; et, grâce à une certaine conformité de caractère, ils avaient bien vite renoué des relations brisées par les événements. Norrby était insinuant, adroit, artificieux, éloquent. Il avait un art extrême de faire croire à la réalisation des projets les plus impossibles. Il avait vécu auprès de Mélen et savait parfaitement le peu de fonds qu'il y avait à faire sur sa fidélité. Il lui persuada que Gustave, déjà impuissant à surmonter les obstacles qui naissaient de sa fausse position, succomberait inévitablement dans la lutte qu'il avait la folie d'entreprendre contre le clergé ; qu'il fallait qu'ils fussent prêts à tout événement et aptes à recueillir ses dé-

pouilles, qui reviendraient aux plus habiles et surtout aux plus audacieux ; il lui fit part de son projet de mariage avec Christine, toujours retardé, mais aujourd'hui plus près que jamais d'une solution, et lui fit entendre que, s'ils se présentaient tous deux en Suède à la tête d'une armée, comme défenseurs du catholicisme et protecteurs de Nils Sture, ils verraient la nation tout entière accourir sous leurs drapeaux. Il ajouta qu'ils ne devaient pas travailler pour un enfant, mais pour leur propre compte ; qu'ils monteraient tous deux sur le trône, d'où Gustave serait précipité ; que, seulement, pour ne pas exciter la jalousie des grands seigneurs suédois et blesser l'orgueil des autres souverains, ils se contenteraient des avantages du rang suprême, sans céder à la vanité de prendre le titre de roi ; enfin qu'ils gouverneraient au nom de Christian, qui, maintenu toujours en exil, n'aurait pas le droit de mettre les pieds dans son royaume, et serait contraint d'accepter, comme jadis Éric de Poméranie, un modeste tribut annuel.

Il y avait de la vérité au fond de tout cela ; et il est certain que, si l'esprit de conduite, le bon sens, le génie, s'étaient trouvés du côté des conjurés, au lieu d'être du côté de Gustave, leur entreprise aurait été couronnée de succès. Les intrigues plaisaient au caractère aventureux de Bernard. Sa femme surtout avait été séduite par les sophismes, par les arguties de Norrby. Déjà, en Gottland, pendant les conférences de Malmö, les deux chefs, réduits à l'inaction, s'étaient visités et avaient eu de bons et fréquents rapports. Mélen avait même poussé l'oubli des convenances jusqu'à devenir le parrain d'un bâtard de Norrby. Depuis qu'il était retourné en Suède, leurs relations, malgré le bras de mer

qui les séparait, n'étaient ni moins intimes ni moins suivies. L'arrivée, le séjour de Christine à Calmar, la garde de son fils aîné, qu'elle lui avait confiée en se rendant à Stockholm, avaient fini par lui tourner la tête. Il ne tarissait pas en mauvais propos contre Gustave, et affectait de rendre au jeune Sture des honneurs exagérés. Gustave, averti, écrit à Bernard de venir se justifier à l'instant, sinon de craindre un châtiment terrible. Bernard paye d'audace et accourt à Stockholm. La clémence n'était pas précisément une des vertus de Gustave. Il était plus que sévère, et il savait qu'il était redouté. Il ne put imaginer qu'un véritable coupable fût venu aussi bénévolement se mettre dans ses mains. La présence seule de Mélen à sa cour fut à ses yeux la preuve la plus évidente de son innocence. D'ailleurs il voyait surgir autour de lui tant d'ennemis qu'il avait besoin de se faire illusion, et de croire sur parole ceux qui voulaient bien prendre la peine de l'assurer de leur fidélité. Cependant, comme après tout la conduite de cet homme était pour le moins équivoque, il ne voulait plus laisser en ses mains une forteresse de l'importance de Calmar; il l'engage donc à la remettre à Nils Éricsson et à se contenter de Stegeborg. Mélen fait semblant d'accéder au désir du roi; il donne tous les ordres qu'on exige de lui, et Nils Éricsson se rend en toute hâte dans le Småland. Henri de Mélen commandait pendant l'absence et au nom de son frère; il avait reçu l'ordre de ne remettre à personne les clefs du château. Aussi, lorsqu'Éricsson se présente, trouve-t-il visage de bois. En vain fait-il appeler le gouverneur pour lui exhiber les lettres de son frère : celui-ci ne veut rien voir, rien entendre, et finit par menacer de ses canons l'en-

voyé du roi s'il ne se hâte de vider les lieux. Éricsson fait part à Stockholm de l'accueil qu'il a reçu. Gustave se fâche, s'indigne. Bernard l'imite et envoie de nouveaux ordres plus positifs et remplis de menaces. Henri de Mélen n'en fait pas plus de cas que des premiers. Cette fois Gustave n'y tient plus. Il semble que Bernard de Mélen va recevoir le châtiment dû à ses crimes. Mais celui-ci conserve son impudente sérénité; il prétend que la résistance de son frère vient d'une méprise, d'un malentendu, que sa présence fera cesser aussitôt.

Gustave fasciné le laisse partir; mais il a soin de le faire accompagner de deux limiers de sa police, qui doivent surveiller tous ses mouvements et ne pas le perdre de vue une minute. Pendant le voyage, Bernard de Mélen, par sa gaieté, par sa bonhommie, a bien vite gagné la confiance de ses surveillants. Arrivé à Calmar, il leur persuade qu'il ne pourra pas faire entendre raison à son frère sans le voir. On a l'imprudence de le laisser entrer, un soir, dans la forteresse. Il est vrai qu'il ne demande que la nuit pour catéchiser son homme, et que, le lendemain, toutes les difficultés étant aplanies, il rapportera les précieuses clefs qu'Éricsson attend depuis si longtemps.

L'accord qui régnait entre les deux frères était parfait. A peine Bernard est-il introduit que des soldats, que l'on tenait tout prêts en réserve dans l'île d'Öland, sont amenés et introduits nuitamment. Le lendemain, à l'heure dite, les portes de la citadelle s'ouvrent. Bernard de Mélen paraît à la tête des troupes. Mais à peine est-on au milieu du pont qu'un grand tumulte éclate dans les rangs. Les soldats refusent d'avancer, crient à la trahison, et rentrent pêle-mêle en désordre, profé-

rant contre leurs chefs des injures et des menaces. Bernard entre à leur suite, mais après avoir témoigné un vif dépit, protesté de sa fidélité, fait un grand étalage de sa bonne foi, et assuré que, la révolte apaisée et les chefs punis, il tiendra sa parole. Le naïf Éricsson est dupe de cette comédie ; le soir venu, il rentre chez lui et ne s'entoure pas de plus de précautions qu'à l'ordinaire. Au milieu de la nuit, Bernard fait irruption dans la ville ; la maison d'Éricsson est, dans un instant, envahie, forcée et pillée. Cependant le coup a manqué. Éricsson se sauve par une porte dérobée, et est soustrait aux recherches de ces bandits par les bourgeois, qui, craignant un pillage, s'arment et se joignent aux gens du roi. On en vient aux mains. Les hommes de Mélen, mieux armés et mieux dirigés, ont le dessus. Quatorze bourgeois sont tués ; un plus grand nombre est fait prisonnier et entraîné par ces drôles dans leur repaire.

Le temps des subterfuges hypocrites, des mensonges était passé. Le sort en était jeté. Bernard de Mélen avait enfin arboré l'étendard de la révolte. Il rentrait dans cette vie d'incertitudes, d'agitations, au bout de laquelle on trouve quelquefois la gloire et la fortune, très-souvent la honte et les souffrances, mais pleine d'émotions, et, à ce titre, ayant pour certaines natures des attraits irrésistibles. Le moment, du reste, ne pouvait être mieux choisi. Pendant que Gustave avait la douleur de voir un parent, comblé de ses bienfaits, soulever contre son autorité le midi de la Suède, le nord était agité par deux hommes qui n'étaient ni moins ingrats ni moins coupables. Peder Sunnanwäder et l'archevêque Knut, créatures de Gustave, qu'il avait convaincus de trahison et qu'il s'était borné à exiler, quand il avait leur

tête dans sa main, avaient reparu dans la Dalécarlie, et, accusant Gustave de tous les crimes, cherchaient à soulever le peuple contre sa domination.

C'était Nils Sture qui, au nord comme au midi, était le prétexte de cette levée de boucliers. On en faisait un second Éliacin, destiné à sauver le trône et l'autel. Bernard de Mélen le gardait avec le plus grand soin dans le château de Calmar. Il savait, disait-il, que Gustave avait déjà attenté à ses jours, et il ne s'était révolté que pour ne pas livrer cet enfant intéressant à son persécuteur.

Séverin Norrby, l'âme de cette vaste conspiration, ne restait pas inactif. Il avait quitté ses rochers de Gottland et envahi la Scanie. Tout en se déclarant le champion de l'ancien ordre de choses, il avait, avec son habileté ordinaire, fait tourner à son profit les passions égalitaires que les nouvelles doctrines avaient fait naître dans les pays où les masses étaient peu éclairées. Tous les Jacques, attirés par ses promesses, étaient venus se ranger sous ses drapeaux. Les bourgeois et les nobles, épouvantés à l'aspect de ces masses révoltées, n'avaient pas même tenté d'opposer de la résistance à leurs envahisseurs. Aussi la province tout entière, à l'exception de Malmö et d'Helsinborg, avait-elle été conquise dans le peu de temps nécessaire à la parcourir. Norrby comptait de là passer dans le Bleking et le Halland. Une fois maître de ces trois pays, il aurait mis au service de l'insurrection suédoise les forces dont il disposait et le prestige de son nom.

En attendant ce moment, Mélen faisait appel à ses amis d'Allemagne et se mettait en mesure de résister aux prochaines attaques de Gustave. Prétendant que

le château de Calmar faisait partie de la dot que le roi avait donnée à sa femme, il avait exigé que la garnison lui prêtât serment de fidélité. Elle n'était composée que de routiers, qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner dans un bouleversement ; ils promirent donc tout ce que l'on voulut, et ils restèrent, chose rare, esclaves de la parole qu'ils avaient donnée à un traître. Les bourgeois, de qui les intérêts étaient tout différents, fermèrent l'oreille à ses menaces comme à ses promesses, et les paysans, de qui les blessures reçues dans la guerre civile saignaient encore, ne firent pas un meilleur accueil aux émissaires qui leur furent envoyés. Les Smalandais restèrent donc, sauf de rares exceptions, dans le devoir. Mais ils étaient à la merci d'une audacieuse soldatesque, et, si elle était impuissante à les entraîner dans le mal, elle était assez forte pour les empêcher de faire le bien.

Calmar était si important par sa position que, s'il était retombé entre les mains d'un homme tel que Norrby, tout était remis en question. La guerre civile recommençait. Frédéric intervenait dans la lutte, et Gustave voyait renaître une ère de sacrifices et de tribulations, avec toutes les incertitudes du dénoûment. Son bon sens et son audace prévinrent tous ces malheurs. Sans perdre une minute, il rassembla quelques soldats d'élite et accourut à leur tête sur le théâtre de l'insurrection. Les appels à la révolte que Mélen avait adressés autour de lui étaient restés sans échos. Épouvanté de son isolement, il n'attendit pas l'arrivée de son redoutable adversaire. Il confia sa forteresse à un fougueux partisan de Christine, Henri Jute, et, ayant nolisé un navire de ses meubles, de son argenterie, de

tous les objets précieux tombés sous sa main, il y monta, accompagné de son frère et de sa femme, et fit voile vers l'Allemagne. En partant, il prédit quelques jours d'épreuve à ses soldats, mais les exhorta à la résignation jusqu'au moment où il viendrait les délivrer avec les troupes que Christian II, le duc Albert de Mecklembourg et bien d'autres lui tenaient en réserve.

Les bourgeois de Calmar s'étaient empressés d'ouvrir à Gustave les portes de leur ville et de le recevoir en roi. Henri Jute, ne trouvant dans ces marques de déférence qu'un prétexte à de nouvelles insolences, resta sourd à toutes les propositions qui lui furent faites. Gustave commença aussitôt le siége du château. Un jour qu'il se promenait avec son état-major autour des remparts, un vieux routier qui, d'après la légende, s'était donné au diable à la condition que tous ses coups porteraient, aperçoit le groupe royal du haut de la niche où il était en sentinelle. Un beau cavalier caracolait en avant. Notre bonhomme, à qui Satan n'avait pas vendu tous ses secrets, le prend pour Gustave, l'ajuste, tire et lui fracasse la jambe. Par bonheur c'était Arvid Westgöte. Tout n'est pas profit dans le métier de roi, et le geai qui s'était paré des plumes du paon venait d'en acquérir la preuve. Cet accident avait dévoilé à Gustave les vrais sentiments des révoltés. Tout espoir de conciliation étant perdu, il fait dresser des batteries dans l'espace qui se trouve entre le couvent et la forteresse, et, entraîné par son bouillant caractère, il tente un assaut prématuré. Les troupes royales, écrasées sous une grêle de balles, de blocs de rocher, de morceaux de fer rougis au feu, sont contraintes de se retirer. Gustave tire alors son épée, et, leur reprochant

cette salutaire prudence comme une lâcheté, se précipite aux échelles. On eut beaucoup de peine à l'éloigner de cet endroit dangereux, où la mort se présentait sous mille formes, aussi terrible que soudaine. Pierre Frédage, qui était resté obstinément à son poste, avait péri, et avec lui son régiment tout entier jusqu'au dernier homme. Jean Pehrsson et plusieurs autres officiers subirent le même sort. Le soir venu, Gustave, désolé de voir le sol jonché des cadavres de tant de braves gens, ne put retenir ses larmes, et, cette fois, ce fut lui qui, déplorant son orgueilleuse opiniâtreté, donna le signal de la retraite. Les assiégeants avaient fait trop héroïquement le sacrifice de leur vie, pour n'avoir pas porté des coups terribles à leurs adversaires. Les soldats de la garnison qui n'avaient pas péri étaient couverts de blessures, ou harassés de fatigue, en tout cas hors de combat. Quand ils virent le lendemain Gustave décidé à recommencer de plus belle, ils demandèrent à capituler. Le roi leur fit répondre que, dans aucun cas et surtout après tant de sang versé, il ne traiterait avec des rebelles. Toute défense était impossible et n'aurait eu pour résultat que d'irriter le vainqueur. On se décida à lui ouvrir les portes. Mais cette tardive et inévitable soumission n'empêcha pas Gustave d'être sévère, même cruel. Les femmes s'étaient fait remarquer par leur exaltation, par leur acharnement dans le combat. Gustave confondit les deux sexes dans un même châtiment, qui fut terrible. Tout ce qui se trouvait dans les murs du château fut impitoyablement passé au fil de l'épée, à l'exception de ceux qui furent assez heureux ou assez habiles pour attendrir ou gagner les soldats. Après ce coup hardi, Gustave, emmenant avec lui le

jeune Sture, retourna à Stockholm, et de là se rendit à Westerås (1), où les états étaient réunis.

La diète fut très-nombreuse. La noblesse et le clergé y figuraient en masse. De plus, chaque ville avait délégué deux bourgeois, et chaque district deux paysans. C'est que le moment était on ne peut plus grave, on ne peut plus solennel. Il est vrai que Bernard de Mélen venait d'être vaincu dans le Småland. Mais à deux pas de là, dans la Scanie, Séverin Norrby était victorieux. Sunnanwäder et Knut étaient dans la Dalécarlie, enivrée, fanatisée par leurs éloquentes diatribes. Les récoltes, qui avaient manqué l'an dernier, ne se présentaient pas sous un aspect plus favorable. La pêche du loup marin n'avait pas réussi, et, pour comble de malheur, le sel faisait défaut (2). Gustave, dévoilant toute l'horreur de la situation, accusa les Suédois de ne tenir aucun compte de ses efforts pour prévenir ces désastres, leur reprocha d'attribuer au gouvernement la cause de leurs calamités, lorsque c'était eux-mêmes qui, par leurs crimes, s'étaient attiré la colère céleste, et termina sa harangue par la menace d'une abdication. Je ne saurais dire l'émotion, la terreur que produisirent ces paroles inattendues. Gustave était l'homme de la situation. A ce titre, il était populaire. Les masses lui étaient attachées, dévouées d'instinct; les classes élevées, par calcul, par intérêt. Ceux-là même qui lui faisaient de l'opposition agissaient plutôt par

(1) Ils avaient été convoqués à Arboga; mais un incendie, survenu dans cette ville, avait fait changer le lieu de la réunion.

(2) Les marchands, absorbés par les idées religieuses, et détournés des spéculations par l'état d'incertitude où la guerre qui avait éclaté entre le roi de France et l'empereur jetait les esprits, avaient négligé d'en importer dans le Nord.

habitude, par rancune contre le pouvoir établi, que par haine personnelle. Il n'y avait d'ailleurs en Suède aucune individualité qui pût lui être opposée. Quant aux Danois, que ce fût Christian ou Frédéric, ils faisaient horreur également. Aussi la nécessité, cette éloquente conseillère, triomphant des divisions religieuses, rallia-t-elle, confondit-elle toutes les opinions. Les uns et les autres, confiant à Gustave leurs destinées, le supplièrent de rester à la tête de la nation. On lui promit à l'avenir plus de zèle, plus de soumission, sinon plus de fidélité. Enfin l'on fit tant et si bien que lui-même rétracta ses terribles menaces, et qu'il sortit plus puissant que jamais de cette épreuve toujours dangereuse.

J'ai dit que Sunnanwäder et Knut parcouraient la Dalécarlie. A force de calomnies ils étaient parvenus à décider les paysans et les mineurs, réunis dans les bourgs pour les fêtes de Pâques, à une prise d'armes. Ce n'était pas sans but que Gustave avait rassemblé les états à Westerås. Il était à portée des insurgés, dont il suivait et surveillait tous les mouvements. Les débats terminés, il y appela quelques vieux soldats et se mit à leur tête. Quoiqu'il marchât contre des rebelles qu'il était décidé à soumettre à tout prix, il était humble, enjoué, point menaçant, et, prenant l'air bonhomme dont il s'affublait toutes les fois qu'il voulait frapper un grand coup, il s'était avancé lentement et presque sans que l'on s'en aperçût jusque sur le théâtre de la révolte.

Les Dalécarliens étaient campés sur le ting de Tuna. Gustave alla droit à eux, ne manifestant aucune intention hostile, et voulant essayer des paroles avant

d'avoir recours aux armes. Il eut peu de peine à convaincre les deux évêques d'imposture, et à faire tomber en poussière l'échafaudage sur lequel reposaient leurs mensonges. Les paysans, attendris par ses reproches, effrayés par ses menaces, se jetèrent à ses genoux, implorant son pardon et lui jurant fidélité pour l'avenir. Gustave ne pouvait être que clément envers des hommes qu'il savait n'être qu'égarés. Il ne marchanda pas leur grâce; il exigea seulement que les deux prélats qui l'avaient calomnié lui fussent livrés. Ils avaient eu la précaution de s'enfuir en Norvége. Gustave demanda au sénat leur extradition. Alors l'archevêque de Trondhjem (Drontheim), Olof, qui était son ennemi personnel, fit passer les deux fugitifs pour des victimes de l'intolérance religieuse, et les prit sous sa protection. Ils n'en furent pas pour cela soustraits au châtiment que la loi leur réservait. L'opiniâtre Gustave, après plusieurs mois de démarches, obtint qu'ils lui fussent remis. Traduits, quoique évêques, devant des juges séculiers, ils furent condamnés à mort tous les deux. Knut subit sa peine à Upsal en 1526, et Peder Sunnanwäder à Stockholm en février 1527.

CHAPITRE IX

Établissement de la réforme. Seconde insurrection dalécarlienne.

Gustave, de sa main habile et forte, aplanissait peu à peu tous les obstacles. La déconfiture des deux prélats avait précédé, avait préparé la chute de Séverin Norrby. Nous avions laissé ce dernier maître de la Scanie tout entière, mais sa victoire était due à des moyens trop condamnables pour être durable. Tycho Krabbe et Rantzaw, ayant réuni leurs forces (3 avril), l'avaient attaqué près de Lund et avaient fait un massacre effroyable de ses paysans, battus à plate couture. Lui-même, retiré à Landskrona, y fut poursuivi, assiégé et bientôt réduit à la dernière extrémité. Mais Norrby était un Protée. Avec un pareil homme, on n'était jamais sûr d'en avoir fini. Il était dangereux de le pousser au désespoir. Le prudent Frédéric préféra accepter la capitulation qu'il lui proposait. Le passé fut oublié, et, en échange de Gottland, livré au Danemark, Norrby reçut, pour en jouir sa vie durant, la forteresse de Sölvitsborg et le territoire qui en dépendait.

Frédéric, en acquérant de la sorte un pays dont la propriété était en litige et soumise à l'arbitrage des

plénipotentiaires, n'avait pas agi avec loyauté. La froideur qui régnait entre les deux couronnes s'était accrue à la suite de ce mauvais procédé. Le turbulent Séverin Norrby, toujours prêt à semer la discorde, s'efforçait, mais en vain, de faire naître une querelle entre les deux rivaux. La capture d'un de ses vaisseaux par les Suédois, et le supplice du bandit (1) qui y commandait sous le titre pompeux d'amiral, lui servirent de prétexte pour déclarer qu'il irait venger son serviteur à Stockholm même, où il avait péri. Il espérait avoir l'appui de Frédéric. Celui-ci, au contraire, se hâta d'avertir Gustave, qui, pour n'être pas à court de bons procédés, envoya à Copenhague la preuve que Norrby, avant d'envahir la Scanie, avait proposé d'échanger Gottland contre un fief en Finlande et de mettre sa flotte au service de la Suède contre le Danemark. L'occasion était excellente pour les deux souverains de se débarrasser, l'un d'un sujet brouillon, l'autre d'un voisin dangereux. Frédéric écrivit à Norrby une lettre pleine de menaces, dans le cas où il pénétrerait à main armée dans les États d'un prince allié. Celui-ci, se laissant alors emporter par son orgueil et par sa violence, encouragé d'ailleurs par les secours qu'un certain Kniphow (2) lui apportait des Pays-Bas, recommença sa vie de brigandages, et de Sölvitsborg, comme naguère de Wisby, se mit, en vrai corsaire, à courir sus à tous les vaisseaux qui passaient dans ces parages, quel que fût leur pavillon.

Norrby entreprenait une lutte inégale, dans laquelle

(1) Il s'appelait Broms et avait été pendu, comme il le méritait.

(2) Il fut arrêté en route par les Hambourgeois, à l'embouchure de l'Ems, et décapité comme corsaire,

ses héroïques efforts ne pouvaient l'empêcher de succomber. Vaincu sur terre par les Danois, il perd successivement Sölvitsborg, Åhus, Rönneby, Lykeby, enfin jusqu'à son dernier repaire. Malgré ces revers, intrépide, courageux jusqu'à la folie, il n'esquive pas le combat naval que Fleming vient lui offrir. Il n'a cependant conservé de sa puissante marine que quatre vaisseaux et six yachts, montés par six cents hommes au plus. Qu'importe? il aime le péril, et jamais un obstacle ne l'a fait reculer. L'engagement eut lieu sur les côtes du Bleking (24 août). Le désastre de Norrby fut complet; les deux tiers de ses hommes et de ses bâtiments périrent. Échappé je ne sais comment à cette boucherie, il arriva avec les débris de son escadre à l'embouchure de la Narwa, vendit, tant bien que mal, le matériel qui lui restait, et se rendit à Moscou, dans le but d'intéresser le grand-duc à sa cause. Mais, prévenu par les émissaires de Gustave, au lieu de l'appui qu'il sollicitait, il fut pris et jeté en prison. Il n'en sortit qu'en 1529, sur les instances de Charles-Quint, qu'il alla servir en Italie. Il s'y fit tuer l'année suivante au siége de Florence.

Séverin Norrby appartenait à une grande famille norvégienne. Il avait toutes les qualités qui sont propres à cette forte et vaillante race. Au moyen âge, il eût brillé parmi ces rois de mer qui furent la terreur de l'Europe; il eût sans doute conquis, comme Rollon, quelque Neustrie et terminé sur un trône sa vie d'aventures. Au seizième siècle, il ne pouvait pas avoir une aussi belle destinée. Il vécut en pirate et mourut en soldat de fortune.

Gustave ne se contentait pas d'abattre, l'un après

l'autre, tous les ennemis que l'envie, l'orgueil ou l'ambition lui avaient suscités ; il poursuivait ses projets de réforme religieuse avec autant d'adresse que de persévérance.

Le prédicateur de la cour, Olaüs Pétri, ayant annoncé officiellement son mariage, les prélats étaient allés en corps trouver le roi et le supplier d'empêcher qu'un homme de sa maison enfreignît aussi ouvertement les lois de l'Église. Gustave répondit qu'il était prêt et serait tout heureux d'accéder à leurs désirs, si l'un d'eux lui montrait dans un passage de la Bible que le célibat avait été ordonné aux prêtres. On négligea sans doute de fournir au roi le texte qu'il demandait, puisqu'il assista au mariage de son prédicateur et doubla par sa présence l'énormité du scandale.

Gustave avait souvent témoigné à l'archevêque le regret de n'avoir point de traduction des Écritures en langue vulgaire. Johannès Magnus avait fait la sourde oreille jusqu'au moment où il apprit qu'Olaüs transportait mot à mot en suédois la version allemande de Luther. En ce moment, un besoin irrésistible de pénétrer, d'approfondir des mystères qu'on s'était borné à respecter jusqu'à ce jour, s'était emparé de tous les esprits. Cependant la masse vénérait encore la religion de ses pères; elle voulait bien lui rester fidèle, mais à la condition qu'il lui fût prouvé que ses dogmes et ses pratiques fussent conformes à la parole de Dieu. La Bible d'Olaüs, jetée en pâture à ces esprits affamés, allait être dévorée par eux. Puisqu'on ne pouvait empêcher sa publication, il fallait se hâter d'en prévenir ou d'en pallier le mauvais effet, et pour cela faire paraître de son côté une Bible catholique. L'archevêque réclama pour

cette grande œuvre le concours de tous les théologiens de la Suède, et désigna la part que chacun d'eux devait y prendre. Au chapitre d'Upsal fut confié l'Évangile de saint Mathieu avec l'Épître de saint Paul aux Romains; à celui de Linköping, l'Évangile de saint Marc et les deux Épîtres aux Corinthiens: à celui de Skara, l'Évangile de saint Luc avec l'Épître aux Galates; à celui de Strengnäs, les Actes des apôtres; et à celui d'Åbo, les Épîtres écrites aux Thessaloniciens et à Timothée. Les dominicains furent chargés des Épîtres de Paul adressées à Tite et aux Hébreux; les franciscains, de celles de saint Jude et de saint Jacques; les moines de Wadstena, de l'Épître de saint Pierre et de saint Jean, et enfin l'Apocalypse fut le lot des chartreux.

Un défi, envoyé par Olaüs Pétri et accepté par Peder Galle, le champion du clergé, attirait à Upsal des multitudes d'hommes. Le roi promit d'honorer ces conférences de sa présence. Il y parut en grande pompe à la tête de son sénat et suivi de toute sa cour. Il était juge plutôt que spectateur, et c'est de son siége que partaient les murmures ou les applaudissements. Non-seulement Olaüs avait les sympathies de l'auditoire, mais encore le vrai mérite était de son côté. On aborda les sujets les plus délicats; on discuta sur le mérite des bonnes œuvres, le libre arbitre, les traditions humaines, les sacrements de l'Église, le service pour les morts, la messe, le culte des saints, le purgatoire, l'excommunication, les indulgences et enfin les pèlerinages. Toute l'assemblée, qui se modelait sur le roi, proclama la victoire du champion luthérien, parce qu'il n'avait, disait-on, appuyé ses arguments que sur la parole de Dieu. Les deux versions, catholique et protestante, du

Nouveau Testament, dont les champions firent connaître divers fragments, furent comparées. Celle d'Olaüs, écrite d'ailleurs en plus beau style, fut reçue comme conforme au texte, et celle du clergé repoussée comme un ouvrage tronqué et composé de pièces rapportées.

Gustave, toujours habile, profite de ce succès d'opinion pour porter de nouveaux coups au clergé. Il ordonne aux gens du fisc royal, qui déjà s'étaient emparés des deux tiers des dîmes, de percevoir les amendes qui étaient dues aux prêtres (1). Il loge, sous le prétexte de la misère des paysans, des soldats dans les couvents (2), qu'il transforme en casernes, et somme les chartreux (3) de Gripsholm, qui tenaient leurs magnifiques domaines de la piété des seigneurs de Wasa, de montrer leurs titres de propriété. Ces biens avaient été donnés à une époque où le clergé était au-dessus des lois et se faisait un point d'honneur d'en être affranchi. Des actes de donation en bonne forme, constituant des titres écrits, n'avaient jamais existé. Les chartreux prétendent qu'ils ont disparu pendant la guerre civile, et allèguent d'ailleurs la prescription. Gustave répond que la prudence bien connue des religieux les a mis à l'abri de tout pillage, de toute violence ; que, s'ils n'ont point de titres en main, c'est qu'ils n'en ont jamais eu ; et que les avantages de la prescription ne peuvent être réclamés ni obtenus pour des biens qui n'ont jamais été possédés régulièrement. Gustave était juge et partie ; il

(1) Lorsqu'on avait fait gras un jour maigre, péché ou chassé un dimanche, ou qu'un amant avait anticipé sur les droits de l'époux.

(2) Presque tous étaient déjà vides à cette époque ; les religieux, entraînés par les idées du jour, les avaient désertés.

(3) Les mêmes qui, pendant sa proscription, avaient refusé de lui donner asile pour une nuit.

se donne gain de cause, et s'adjuge les domaines de Gripsholm et de Nydala, auxquels vinrent ensuite s'ajouter les immenses propriétés dont il s'emparait chaque jour et qui, distinctes de celles de la couronne, formèrent sa fortune privée. Il fait aussi venir la théologie, toujours complaisante, en aide à son avarice. Il demande sur quel passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament les prêtres appuient leurs prétentions à la jouissance des propriétés ecclésiastiques. Il allègue pour exemple la pauvreté de Christ, des apôtres, des premiers évêques. Il dit que c'est « par abus de pouvoir et « dans des siècles de barbarie que le clergé, se substi- « tuant à la masse des fidèles, a eu la prétention de « former à lui seul l'Église; que le mot *église* signifie « en effet corps d'élite; qu'on désignait ainsi, dans l'o- « rigine, tout le petit troupeau chrétien perdu au milieu « des populations païennes; mais que, depuis ce temps, « le christianisme étant devenu la religion de tous les « Suédois, c'est la masse entière de la nation qui com- « pose aujourd'hui l'Église de Suède, et que c'est à « cette masse et non à des privilégiés que ces proprié- « tés doivent appartenir ». Gustave, comme chef et maître de tous les Suédois, réclame l'investiture de tous les fiefs possédés par l'Église antérieurement au règne de Charles Knutsson. Ceux qui lui sont venus depuis cette époque feront retour aux héritiers des donateurs.

Les évêques, ainsi dépouillés, sont obligés de se contenter d'un revenu annuel, plus ou moins élevé, d'après l'importance de leurs diocèses. En dehors de leur fortune, ils perdent aussi peu à peu, l'une après l'autre, toutes ces distinctions, tous ces priviléges, qui leur donnaient quelque prestige et quelque puissance. Les tri-

bunaux ecclésiastiques, par des usurpations, je l'avoue, mais des usurpations sanctionnées par le temps, avaient attiré toutes les affaires à leur barre. Gustave établit des tribunaux laïques, et soumet à leur juridiction toutes les questions où l'intérêt d'une partie étrangère à l'Église se trouve en jeu. L'excommunication était une arme terrible entre les mains du clergé; Gustave la lui arrache et la brise comme le reste. Il pousse l'audace jusqu'à annuler l'excommunication qu'un gentilhomme de l'Ostrogothie avait encourue de la part de Brask, pour avoir enlevé une jeune fille du couvent où ses parents l'avaient fait entrer, et l'avoir épousée sans leur consentement.

A présent que le masque était jeté, Gustave ne se contenta plus d'être le protecteur caché des doctrines nouvelles. Au risque de compromettre la majesté royale dont il était revêtu, il n'hésita pas à s'en faire l'apôtre. Il correspondit avec Luther, et, n'ayant pu séduire Johannès Magnus Gothus, il commença contre lui cette lutte inégale où le prélat, désarmé et isolé, devait inévitablement succomber sous les coups du roi le plus puissant que la Suède eût jamais possédé. Ce n'était pas sans arrière-pensée que le politique et prévoyant Gustave l'avait élevé au siége archiépiscopal. C'était un bonhomme, instruit, lettré même, pieux, convaincu, aimant le faste, ayant de grandes manières et très-entiché de ses grandeurs, mais en même temps faible, irrésolu, timide, ayant trop de bon sens pour n'avoir pas la conscience de sa faiblesse, incapable enfin de résister à l'orage par lequel il allait être assailli.

Nous avons vu Gustave, accompagné d'Olaüs-Pétri, parcourir le royaume et porter des coups terribles à la

cause dont le prélat était le champion naturel. Celui-ci, pour en atténuer, autant que possible, le mauvais effet, avait de son côté entrepris une tournée épiscopale. Entraîné par son amour pour le faste, non moins que dans l'espoir de frapper l'imagination de populations naïves, il partit escorté de deux cents chevaux et entouré des plus grands seigneurs du royaume. Le mot d'ordre était donné. Le clergé faisait tous ses efforts pour donner à cette promenade une pompe extraordinaire. Dès que le cortége du prélat arrivait aux portes d'une ville, les cloches sonnaient à toutes volées. Les pignons étaient pavoisés et les façades des maisons tapissées. Toute la gent dévote, avec croix et bannières, allait processionnellement à sa rencontre, et l'archevêque, prenant la tête du cortége, parcourait la ville, haranguant et bénissant la foule accourue et prosternée sur son passage. C'est par les yeux que le peuple est le plus facile à séduire ; aussi Johannès Magnus avait-il excité dans tout le royaume un enthousiasme dont Gustave fut non moins effrayé que jaloux. Comme le roi n'était pas homme à rester inactif dans un moment critique, il accourut au-devant de l'archevêque, et, l'ayant rencontré, lui demanda brusquement si le Christ avait ordonné à ses apôtres et à leurs successeurs de faire un si grand étalage de luxe, et de se montrer si accessible aux vanités de ce monde ; si leur mission, au contraire, n'avait pas un but plus élevé et ne leur imposait pas des devoirs plus sérieux. Comme le pauvre prélat ne savait trop que répondre, Gustave, lui rappelant la promesse qu'il avait faite de donner une traduction des livres saints en langue vulgaire, traduction dont on n'avait vu à Upsal que des fragments incomplets, ajouta

qu'il était honteux que les Allemands, les Français, les Anglais et les Bohémiens pussent lire la parole de Dieu, lorsque les Suédois n'avaient que les Actes mémorables de la sainte Vierge, lesquels étaient le plus souvent contraires à l'esprit des Évangiles. Enfin il termina en prétendant qu'on était bien plus assuré de moraliser, d'améliorer les hommes en leur mettant aux mains les Écritures qu'en leur prodiguant de vaines cérémonies qui, ne satisfaisant que les yeux, ne touchaient pas l'esprit et ne laissaient que plus grands les vides du cœur. L'archevêque n'était pas homme à résister à Gustave, quand celui-ci prenait sa grosse voix et faisait le méchant. Il n'avait parcouru que le nord; son projet était de descendre dans le midi. Cette scène inattendue changea son itinéraire. Il s'en retourna à Upsal, la tête basse, promettant d'être plus sage et plus humble à l'avenir.

Gustave avait promis d'aller l'y voir aux fêtes de saint Éric. Il tint sa promesse. Il assista très-dévotement à toutes les cérémonies religieuses; mais, imitant le faste du prélat qu'il avait si vertement blâmé, il se fit accompagner de toute sa cour et du sénat. Il avait de plus amené deux mille cavaliers et toute une armée de fantassins. Il donna aux paysans, accourus en foule avec lui dans la ville sainte pour y faire leurs dévotions, le spectacle de revues, de manœuvres et de petites guerres, pour lequel il les savait passionnés. Cependant, tout en affectant un grand zèle, il ne laissait jamais échapper une occasion de déraciner de l'esprit de ses sujets les croyances qu'il avait lui-même abandonnées et auxquelles il ne rendait qu'un hommage hypocrite. Un jour, sur les flancs d'une des collines où s'é-

lève le vieil Upsal, monté à cheval et entouré de tous les dignitaires du royaume, il harangua la multitude ; il parla contre les moines, qu'il traita de bêtes inutiles et dangereuses ; il dit que, dans une société bien établie, chaque classe de citoyens devait concourir au bien-être ou à la sécurité de tous ; que les moines, étant impropres au travail et à la guerre, n'avaient pas de raison d'être, et que leurs couvents, supprimés, devaient être transformés en hospices où les vieillards, les indigents et les infirmes trouveraient un asile et des soulagements à leurs maux. Ces idées, reçues plus ou moins aujourd'hui, étaient à cette époque de monstrueux paradoxes. Les paysans, non moins épouvantés qu'indignés, répondirent qu'ils étaient de trop grands pécheurs pour se passer des prières des moines et de leur intercession auprès de Dieu ; qu'ils les aimaient ; qu'ils désiraient les avoir au milieu d'eux; et que, si on les chassait de leurs couvents, ils les accueilleraient dans leurs chaumières, et se priveraient, pour les nourrir et pour les vêtir, des objets les plus nécessaires à l'entretien, à l'alimentation de leurs familles. Gustave, laissant alors les moines de côté, se mit à déclamer contre l'usage de la messe dite en latin, et ne fut pas mieux accueilli. Comme il était ergoteur de sa nature, habile parleur, et qu'il sentait son immense supériorité sur les théologiens de hasard qui s'étaient chargés de réfuter ses arguments, il les laissa parler tout à leur aise et prit un malin plaisir à les confondre. Ceux-ci, à bout d'arguments, répondirent qu'ils n'en voulaient pas au roi de ces funestes innovations, parce qu'elles ne venaient pas de lui, mais à Lars Andersson, qui les lui avait inspirées, ajoutant qu'ils lui souhaitaient pour son bonheur de ne jamais paraître

devant leurs yeux. Or le roi avait, en ce moment, l'archevêque à sa droite et le chancelier à sa gauche. Il échangea avec ce dernier un sourire d'intelligence et lui conseilla tout bas de ne pas trahir son utile incognito.

Quand les paysans eurent achevé de parler, Gustave dit à deux de ses courtisans d'aller leur donner l'ordre en latin de se retirer. Les paysans restant muets et immobiles, Gustave leur demanda pourquoi ils n'obéissaient pas. « C'est que nous n'avons pas compris ce « qu'on nous demandait, » répondirent-ils. « On vous a « cependant », reprit Gustave, « parlé en latin. Hé bien ! « soyez justes : quand vous parlez à votre père, ne vous « servez-vous pas du langage habituel ? Pourquoi donc, « quand vous parlez à Dieu, qui est aussi votre père, « voulez-vous employer une langue passée de mode et « inintelligible » ?

Il n'y avait pas grand'chose à répondre à cette rude et maligne apostrophe. On rit beaucoup dans le groupe du roi, et les paysans se retirèrent, sinon ébranlés dans leurs convictions, au moins tout confus et désolés de n'avoir pas eu le dernier mot pour eux.

On imagine facilement la triste figure que devait faire ce pauvre archevêque, obligé de rester à la droite du roi et de l'écouter déblatérer contre une religion dont il était le chef et le défenseur naturel, que d'ailleurs il aimait et servait avec zèle. Il est vrai que le rusé Gustave affectait un grand zèle pour cette même religion, et qu'il prétendait ne tant tenir à en extraire les abus que pour en faire mieux ressortir les sublimes perfections. Mais il ne prenait plus personne à cette glu ; et l'archevêque lui-même, malgré sa candeur, était en garde contre ses adroites manœuvres. C'était,

je l'ai dit, un brave homme, ayant habituellement du bon sens, mais susceptible d'être aveuglé par la vanité. Gustave s'appliquait à flatter en lui cette passion si crédule d'ordinaire. En échange des avantages réels qu'il lui enlevait chaque jour, il l'accablait de prévenances, lui prodiguait des compliments exagérés, et, tout jaloux, tout orgueilleux qu'il fût de son rang suprême, il poussait la déférence jusqu'à le traiter d'égal à égal. Le bonhomme, infatué de lui-même, était persuadé que le roi n'avait tant d'égards pour sa sainte personne et n'en prenait tant de soins que par bienséance, par devoir, sans arrière-pensée. Tout en sentant qu'il n'avait en lui aucune puissance réelle, et que le rôle des Bengt Jonsson, passé à jamais, ne pouvait plus être repris même par un homme de génie, il se faisait d'étranges illusions sur son importance, et croyait que le prestige seul qu'il tenait de ses fonctions mettait sa mitre au niveau de la couronne, et lui valait toutes ces marques de déférence de la part d'un homme entiché de son autorité.

L'espèce de succès qu'il avait obtenu, le jour où Gustave avait soulevé les murmures des paysans à cause de ses diatribes contre les moines et contre la messe, avait achevé de tourner sa pauvre tête. Après le départ du roi, il avait repris son faste, s'était entouré d'une cour et jouait au souverain avec son maître. Le roi était retourné à Upsal pour les fêtes de la Pentecôte. Dans un repas splendide qu'il lui donna et où se trouvait réunie l'élite du royaume, il avait bien mis son hôte illustre à la place d'honneur, mais il avait eu l'audace ou plutôt la sottise de s'établir en face de lui sur un siége plus élevé ; il avait à ses côtés, comme Gustave,

un échanson, un écuyer de bouche et un serviteur qui goûtait avant lui les boissons et les plats qui lui étaient présentés. Le repas fut servi par une escouade de domestiques et dans une vaisselle dont la magnificence faisait constraste avec la mesquine argenterie que le roi avait conservée après la guerre de l'indépendance. Le bonhomme, ébloui de tout ce luxe, ne se tenait pas de joie. Gustave, peu patient, s'était cependant contenu. Il éclata, lorsque le prélat, ivre d'orgueil seulement, je suppose, se leva et lui dit avec emphase, en vidant son verre : « Notre grâce boit à la santé de « votre grâce ». — « Notre éminence et votre éminence « ne peuvent se trouver ensemble sous le même toit », répondit brusquement le roi. A cette rude apostrophe, qui n'était rien moins qu'une déclaration de guerre, le pauvre prélat baissa de ton, et comprit un peu tard que de beaux plats d'argent, des domestiques bien galonnés et des titres pompeux servent bien plus à flatter la vanité qu'à donner une puissance réelle.

A quelques jours de là (juin), dans une réunion où les membres les plus importants et les plus savants du clergé se trouvaient réunis, Gustave demanda à Peder Galle à quelle occasion et dans quel passage des Testaments les prêtres avaient reçu les priviléges et les richesses dont ils jouissaient et auxquels ils donnaient une origine divine. Peder Galle répondit maladroitement à cette insidieuse question que ces avantages, donnés primitivement par les empereurs, par les rois et par les particuliers, outre la sanction de l'usage et du temps, avaient été confirmés, régularisés et déclarés irrévocables. Peder Galle était tombé dans le piége. Gustave lui déclara que, puisqu'il avouait que les biens

du clergé lui venaient tout simplement des hommes, il devait trouver tout naturel que les successeurs de ces princes, qui n'avaient ni moins de sagesse ni moins d'autorité, pussent à leur tour le dépouiller, s'ils le croyaient utile au bonheur de leurs sujets; que, quant à lui, persévérant dans ses premiers projets, il ne se ferait aucun scrupule de restituer aux héritiers des donataires des domaines que, par la peur du purgatoire ou par tout autre motif aussi peu louable, on avait extorqués à la crédulité de leurs ancêtres.

Le luthéranisme, protégé par le roi, prêché avec une foi pénétrante et un admirable talent par les frères Pétri, embrassé d'enthousiasme par les Allemands et la haute bourgeoisie, marchait, à pas de géant, à la conquête de toutes les âmes. Des villes du littoral il s'était étendu rapidement dans l'intérieur, et, avec cette témérité que donne le succès, il avait pénétré, et par plusieurs brèches, dans Upsal même, dans la ville sainte. Johannès Magnus avait essayé d'abord de s'opposer à ses envahissements. Il avait sévi contre les chefs des novateurs, et, sous forme de mandements, adressé aux paysans uplandais des lettres énergiques, où il les excitait à se révolter contre un roi hérétique. C'était le doyen du chapitre d'Upsal, le fougueux Georges Turesson, un cousin de Gustave, qui poussait et dirigeait le prélat. Mais le pauvre homme était au-dessous du rôle que les circonstances lui imposaient. Il aurait eu assez de bon sens, d'instruction, de droiture pour exercer dignement ces éminentes fonctions dans des temps calmes; mais il fallait, en ces jours d'orage, joindre à ces qualités de l'audace, de la fermeté, de la persévérance. Or cet honnête homme n'était pas plus fait

pour être un héros qu'un martyr. Mandé à Stockholm, il n'osa pas désobéir. Il s'y rendit et fut arrêté. Entraîné par les événements, il s'était, quoique malgré lui, fort compromis. Le roi avait en main de quoi le perdre. Ayant appris qu'on avait, en plein conseil, discuté s'il ne serait pas poursuivi pour crime de haute trahison, et que plusieurs ministres avaient été d'avis qu'on se débarrassât de lui en le jetant à la mer dans un sac de cuir (1), le prélat prit peur, avoua son crime, jura fidélité pour l'avenir, sortit en toute hâte de sa prison, et retourna à Upsal avec la pensée bien arrêtée de s'expatrier à la première occasion.

Cette fuite favorisait trop bien les projets de Gustave pour qu'il y mît obstacle. Il laissa le bonhomme réaliser à son aise sa fortune, ramasser tout ce qu'il pouvait avoir de précieux dans son archevêché, dévaliser la magnifique bibliothèque d'Upsal, et, sous prétexte d'une ambassade auprès du roi de Pologne, emporter à Dantzick (Danzig) ce riche butin. Johannès Magnus était fastueux et prodigue. Les richesses qu'il avait emportées furent bientôt dissipées. Tombé dans la pauvreté, il voulut quitter des lieux trop voisins de son antique prospérité; il alla séjourner quelque temps à Venise, et de là se retira à Rome. Il y vécut dans une étroite et sévère retraite, charmant ses loisirs par le travail. Les injustices de ses concitoyens n'avaient en rien affaibli son patriotisme. L'histoire impartiale qu'il nous a laissée de la Suède ne témoigne pas moins de la bonté de son cœur que de la culture de son esprit.

Avant comme après le départ du primat, le véritable

(1) *Culeo est submergendus*. Ce qui était contraire aux habitudes de Gustave, prince sévère, mais point cruel.

chef du parti catholique était Jean Brask, évêque de Linköping. C'était un homme ardent, convaincu, instruit, adroit, remuant, rusé, mais impopulaire et décrédité à cause de ses coupables complaisances pour Christian II, d'ailleurs manquant de courage, c'est-à-dire de la qualité la plus nécessaire pendant les temps de discordes civiles. Cette fois l'ardeur de ses convictions lui fit négliger sa prudence ordinaire. Il osa correspondre avec Jöran (Georges) Turesson, Peder Galle et Éric Geling, leur dénoncer, comme autant de crimes, toutes les atteintes de Gustave aux priviléges du clergé, et les engager à faire révolter contre son gouvernement les populations du nord, toujours passionnées pour le catholicisme, malgré les efforts des prédicateurs luthériens.

Pour se faire une juste idée du génie aventureux et sage cependant de Gustave, il suffit de voir ce jeune parvenu porter d'une main si ferme la hache et la cognée sur des matières si délicates et auxquelles des rois, consolidés sur le trône par une longue succession d'aïeux, ne peuvent toucher qu'avec la plus grande réserve. Il est vrai qu'il était encouragé, soutenu dans ses tentatives par la bourgeoisie et la petite noblesse; mais les grands seigneurs, les paysans et le menu peuple des villes, la masse enfin, plus ennemie des nouveautés et plus dépendante du clergé, avait conservé un profond attachement pour la religion de ses pères. Il régnait dans tout le royaume un sourd mécontentement, lorsque Lambert Becker et Hermann Israël, le même qu'on avait eu tant de peine à arracher vivant, à Malmö, des mains de Gustave, vinrent à Stockholm exiger le remboursement de la dette contractée pendant la guerre

de l'indépendance. Cette dépense imprévue, à laquelle il fallut faire face tout de suite, obligea Gustave à demander un impôt extraordinaire, qui, dans l'état de trouble moral et d'anarchie où l'on se trouvait, fut très-défavorablement accueilli. Dans le midi, dans les Gothies, plusieurs agents du fisc furent massacrés, les uns par les paysans qui ne voulaient pas les payer, les autres par des voleurs de grands chemins qui les dépouillaient des sommes qu'ils avaient reçues. Dans le nord, en Dalécarlie, où la révolte était depuis quelques années en état de permanence, puisqu'il s'agissait seulement, pour soulever la province, qu'un individu promenât, de hameau en hameau, certain bâton, garni d'un cordon et rougi au feu à l'un des bouts, un intrigant, suscité par le clergé, en organisant et en dirigeant l'insurrection, la rendit un instant formidable (février 1527). Cet homme, bâtard d'une fille de laboureur, palefrenier de profession, s'appelait Hans (Jean). Il était né au village de Biörkskog, dans la Westmanie. Il eut l'audace de se présenter aux insurgés, sous le nom de Nils Sture, mort depuis six mois et enterré avec une grande pompe dans la cathédrale d'Upsal. Il était plus âgé et n'avait aucune ressemblance avec le malheureux jeune homme dont il usurpait le nom; mais sa taille était élevée et sa figure agréable. Il était d'une intelligence supérieure aux gens de sa condition, avait de bonnes manières et s'exprimait avec une véritable éloquence. Les habitants de la haute Dalécarlie, séparés du monde par des montagnes presque toujours infranchissables, adonnés à des travaux pénibles, vêtus seulement, les femmes d'étoffes grossières, et les hommes de peaux de bêtes sauvages, braves, crédules, routi-

niers, devaient être les premières victimes des embûches d'un fourbe. Aussi Hans avait-il, comme du reste autrefois Gustave, choisi les bords du lac Siljan pour le théâtre de ses intrigues. A Leksand, à Mora-Noret, et enfin à Orsa, il avait harangué le peuple accouru pour l'entendre. Il racontait, avec beaucoup d'art, les persécutions dont lui-même, ses frères et sa mère avaient été victimes à la cour de Gustave. Il prétendait que, toutes les fois qu'il paraissait devant le roi, celui-ci, transporté de fureur, dégaînait son poignard, se précipitait sur lui, et qu'il l'aurait égorgé, si Dieu, qui veillait sur les jours de l'orphelin, ne lui eût toujours suscité un généreux défenseur parmi les gardes mêmes du tyran. Il demandait si c'était là la récompense que la Suède réservait à son malheureux père, mort les armes à la main, après une vie consacrée au service de la patrie.

Cet habile imposteur avait de plus la fibre sensible. Toutes les fois qu'il prononçait le nom de Sture, de grosses larmes s'échappaient de ses yeux, sillonnaient ses joues et venaient lourdement tomber sur ses habits. Prenant alors un air inspiré, il se jetait à genoux et suppliait l'assemblée de vouloir bien répéter avec lui un *Pater,* afin de dégager l'âme généreuse de son père du purgatoire où elle devait être encore, puisqu'il était mort trop subitement pour avoir reçu les sacrements de l'Église. Il se posait ensuite en défenseur de la religion, des priviléges, des coutumes de leurs pères, saintes choses, usages sacrés que le tyran Christian avait respectés et sur lesquels Gustave n'avait pas craint de porter une main sacrilége. Un jour, après une scène où, plus adroit encore que de coutume, il tenait suspendue à ses lèvres toute une foule émue et frémissante, un cer-

tain Pehr (Pierre) Grim, ancien serviteur de Sture, compromis ensuite dans la conspiration de Sunnanwäder, et aujourd'hui l'âme damnée de l'évêque Linköping, fend les rangs, et, se précipitant à ses genoux, déclare qu'à ses traits, à sa voix, à ses gestes, à toute sa personne enfin, il le reconnaît pour le fils aîné de son maître et lui prête serment de fidélité. Ces naïfs montagnards, dupes de cette jonglerie, se prosternent, à son exemple, aux pieds de l'imposteur, et jurent de consacrer leur vie à la défense de ses droits et de la sainte cause qu'il a embrassée.

Ce Hans n'était pas un homme ordinaire. Il n'avait pas séduit, entraîné seulement des pâtres et des mineurs, mais la province entière; et c'étaient même les prêtres et les nobles qui, par fanatisme ou par naïveté, avaient pris la direction de ce grand mouvement. Enhardi par ce brillant début, il descendit dans la basse Dalécarlie. Mais les habitants des plaines, à cause de leurs rapports avec les commerçants des autres provinces, étaient moins grossiers et moins crédules. Sans repousser l'imposteur, ils demandèrent des délais pour contrôler la vérité de ses assertions.

Le roi de Danemark, toujours jaloux de Gustave, dont il convoitait la couronne, avait cru voir, dans les rapides succès de Hans, une preuve de la désaffection où ce prince était tombé. N'osant pas cependant reconnaître l'imposteur pour le fils de Sten Sture, il se borna à lui envoyer des émissaires déguisés et à l'encourager secrètement dans sa tentative. D'après leurs conseils, Hans se rendit en Norvége, où les amis de Sunnanwäder (1),

(1) C'était l'homme qui avait tiré Hans de l'obscurité et l'avait, le premier, façonné à son rôle de prétendant.

très-nombreux et très-puissants, lui préparèrent un accueil magnifique. A leur tête se trouvait Olof, archevêque de Trondhjem; sa vieille inimitié contre Gustave avait dégénéré en haine passionnée, depuis le supplice de ses protégés, Knut et Sunnanwäder (1). Égaré par elle, il reçut dans son palais ce faussaire de bas étage, lui composa une maison, l'entoura d'une garde, enfin lui prodigua les honneurs qu'on ne rend qu'au rang suprême. D'après ses conseils et avec son argent, Hans, entouré de nombreux domestiques, et vêtu magnifiquement, parcourut tout le royaume, acclamé par le peuple et fêté par les plus grands seigneurs, qui se disputaient l'honneur de lui offrir l'hospitalité. Cette agréable tournée lui fut de plus très-fructueuse. Une jeune fille, belle, riche et d'une grande naissance, fut séduite par ses manières et ses allures de paladin; elle était ambitieuse, et la perspective d'une couronne lui fit préférer un misérable aventurier aux plus grands seigneurs du pays. Hans reçut pour dot une grosse somme d'argent et des bijoux magnifiques, entre autres une chaîne en or, qui du cou lui pendait jusqu'aux pieds, dont il se para le jour de ses noces et qu'il ne quitta plus. Devant les états de Norvége, il recommença les jongleries qui lui avaient si bien réussi chez les montagnards dalécarliens. C'était à coup sûr un comédien habile. Il avait de l'invention, et son éloquence était vraiment pathétique. Il n'obtint auprès de ces gens éclairés pas moins de succès qu'auprès des rustres suédois. Les états reconnurent et lui payèrent

(1) L'archevêque, convaincu que les deux prélats paraîtraient devant un tribunal ecclésiastique et seraient acquittés, leur avait conseillé de rentrer en Suède.

une dette contractée autrefois à Sten Sture, son illustre père. On mit à sa disposition un corps de trois cents hommes, promettant de lui fournir d'autres secours en cas de besoin (mars).

Pour tous ces bons procédés, Hans, devenu roi, s'engage à restituer à la Norvége la province de Vik, que Gustave, à Malmö, s'était obstiné à vouloir conserver. Retourné en Dalécarlie, il prend son rôle au sérieux; avec l'argent qu'il a reçu de sa belle-mère, des états et de l'archevêque, il s'entoure d'une cour, il a des dignitaires revêtus des titres les plus pompeux. Certain moine, qu'il a pris je ne sais où, devient son chancelier. Lui-même, couvert d'habits magnifiques, chargé de bijoux, ne sort jamais sans une escorte, se qualifie de roi de la Dalécarlie et fait frapper des pièces de monnaie à son effigie.

Il n'y a rien comme de se croire un personnage pour le persuader à la multitude. Les montagnards, éblouis par cet appareil de puissance et de richesses, accueillent notre imposteur avec une recrudescence d'enthousiasme, s'enrôlent sous ses drapeaux, descendent avec lui dans la plaine, décidés à attirer par la violence dans leur parti ceux de leurs compatriotes qui ne partageront pas leurs convictions. Ceux-ci avaient employé le temps que Hans avait passé en Norvége à prendre des informations sur son compte, et, fort peu édifiés des résultats de leurs recherches, ils étaient moins que jamais disposés à compromettre pour un fourbe leur fortune et leur vie.

Gustave, quoique timoré d'ordinaire, s'était peu inquiété des succès de ce fantôme de souverain que la haine de ses ennemis avait fait sortir de la boue, dans laquelle

il se sentait de force à le replonger. En remariant Christine Gyllenstjerna à un parent dévoué, Hans Turesson (Roos), un des trois fils de Ture Johansson, il avait attiré dans le parti royaliste et dépouillé de tout prestige cette femme énergique et passionnée, qui pouvait, dans un moment donné, devenir une rivale dangereuse. Pour n'être pas en retard de bons procédés avec l'homme qui lui procurait un jeune mari, elle désavoua publiquement le misérable intrigant qui se parait des titres et du nom d'un enfant dont elle portait encore le deuil. Un jour que, devant une grande foule, Hans racontait, pour la centième fois peut-être, son long martyre à la cour de Gustave, Måns Nilsson d'Aspedoba, l'interrompant à l'endroit le plus pathétique, se mit à lire une lettre de Christine où celle-ci donnait la date exacte de la naissance de son fils aîné. C'était assez pour dévoiler l'imposture de cet homme venu au monde plusieurs années avant l'adolescent dont il voulait prendre la place vide.

Hans s'attendait à un pareil désaveu, et il avait, le cas échéant, sa réponse toute prête. La lettre lui fut présentée; il en reconnut l'écriture: puis, prenant un air de circonstance, il dit qu'il était affligé, mais non surpris, de la conduite de sa mère; que celle-ci avait de tout temps rougi de lui et dissimulé son âge, parce qu'il avait eu le malheur de naître de relations antérieures à son mariage. Jusqu'à ce jour, la vertu de Christine avait été à l'abri de toute attaque, de tout soupçon. On fut indigné de voir un fils déshonorer sa mère parce qu'il en était désavoué, et les montagnards partagèrent les sentiments de méfiance et bientôt de répulsion qui animaient les habitants de la plaine.

L'intrigant, une fois démasqué, fut repoussé par tout le monde. Cependant l'insubordination était tellement dans les mœurs de ces peuples que les notables des divers districts, avant de faire rentrer leurs hommes dans leurs bourgades, se réunirent et décidèrent que, s'il était absurde de se battre pour un imposteur, il serait insensé, à présent que la province était soulevée, de rentrer dans ses foyers sans dédommagements; qu'il fallait rester sous les armes, ne serait-ce qu'en manière d'épouvantail, et choisir une députation qui irait porter à Gustave les conditions qu'ils mettaient à leur soumission.

Pehr Svensson de Wibberboda, Måns Nilsson d'Aspeboda et Anders Pehrsson de Rankhyttan, firent partie de cette ambassade. Ils exigeaient, outre un allégement d'impôts, que Gustave fît sortir ses soldats des couvents, rendus aux moines; qu'il ne permît pas que l'on portât à sa cour des habits faits à la nouvelle mode; et qu'il persécutât les luthériens. Gustave était bien décidé à ne pas traiter avec des rebelles; cependant il s'abaissa à leur faire une longue apologie de sa conduite, depuis qu'il était sur le trône, et, sans rien accorder ni refuser, il leur donna rendez-vous pour tout conclure à Upsal, aux fêtes de Saint-Éric (mai). S'y étant rendu, il harangua le peuple de l'Upland et lui demanda quel châtiment il fallait infliger à ces incorrigibles Dalécarliens, qui se croyaient tout permis pour avoir donné, il est vrai, le signal de la guerre de l'indépendance, mais qui avaient abandonné leur chef après la prise de Westerås, et n'avaient en rien concouru au siége de Stockholm.

Cependant ses tergiversations, ses complaisances ne

faisaient qu'accroître l'audace des révoltés. A Upsal, loin de rien rabattre de leurs exigences, ils voulaient de plus qu'il s'engageât par écrit à faire brûler vives toutes les personnes convaincues d'avoir mangé de la viande le vendredi ou le samedi. Il est probable que Gustave y aurait passé le premier. Il connaissait l'état d'abandon, de mépris où le faux Sture était tombé, et ne doutait plus qu'on ne pouvait songer à traiter avec de pareilles gens qu'après les avoir écrasés. Néanmoins il les engagea à se rendre aux états de Westerås qu'il venait de convoquer pour le 16 juin; mais, comme il ne voulut donner à personne des sauf-conduits, aucun des chefs des rebelles ne commit l'imprudence d'y paraître.

CHAPITRE X

Diète de Westerås. Pacification de la Dalécarlie. Couronnement de Gustave.

Il n'y avait personne en Suède qui ne comprît l'importance de cette diète. On pressentait que l'avenir dépendait de ses décisions. La lutte n'était franchement engagée que depuis peu de temps entre les deux partis, et, quoique l'avantage fût du côté des novateurs, les évêques, appuyés sur la majorité et confiants dans la sainteté de leur cause, étaient bien loin de désespérer du succès. De son côté, Gustave ne s'était pas borné à protéger les luthériens : il avait fait plusieurs fois servir son immense pouvoir à la propagation de leurs doctrines. Cependant il avait toujours agi avec tant de circonspection, et il protestait si hautement de son zèle pour la religion catholique, dont il prétendait ne vouloir réformer que les abus, que les évêques saisirent avec empressement l'occasion qui leur était offerte de l'approcher et de l'éclairer. Les luthériens, non moins désireux de lui plaire, accoururent en masse à Westerås, qui vit, réunie dans ses murs, l'élite de la nation. On y remarquait un nombreux clergé, conduit par quatre prélats : Hans Brask, évêque de Linköping ;

Magnus Haraldi, évêque de Skara ; Magnus Sommar, évêque de Strengnäs, et Pétrus Magni, évêque de Westerås. Le sénat y figurait tout entier ; les autres corps, la noblesse, la bourgeoisie et les paysans, mineurs ou cultivateurs, y avaient envoyé des représentants de toutes les provinces, excepté de la Dalécarlie en révolte et de la Finlande trop éloignée du lieu de la réunion.

La grande question du moment était la question religieuse. Voici d'ailleurs quel était l'état des esprits à Westerås, et comment les partis pouvaient être divisés. Le sénat et la plus grande partie de la noblesse, celle des Gothies surtout, étaient catholiques. La bourgeoisie en majorité, celle de Stockholm en masse, était luthérienne. Les paysans étaient catholiques, mais plutôt par esprit de routine que par affection ou par conviction. Ils étaient inquiets, mécontents, avides de discussions théologiques, enfin soumis plus que jamais à l'influence que la bourgeoisie a toujours exercée sur eux. Les évêques avaient donc pour eux le nombre, c'est-à-dire ce qui, dans une assemblée, constitue la puissance matérielle. Mais les novateurs, embrasés d'une ardeur de néophytes, et assurés de la protection d'un jeune roi, favorisé de la fortune, qui aplanissait comme par enchantement tous les obstacles devant ses pas, avaient cet enthousiasme et cette audace que donnent une foi vive et le pressentiment de la victoire.

J'ai dit que les évêques avaient eu l'espoir de ramener Gustave. Leur illusion fut de courte durée. L'ouverture des diètes importantes était ordinairement précédée d'un festin, invité et présidé par le roi, où tous les ordres avaient des représentants. Pendant la

vacance du trône, c'était l'archevêque qui, ayant le pas sur le régent, occupait la place d'honneur. Voici quel était, en état normal, l'ordre des convives. A la droite du roi siégeait le primat du royaume. Les évêques étaient placés à la gauche du roi et à la droite de l'archevêque. Après les évêques venaient les sénateurs et les grands dignitaires, ensuite le clergé, puis la noblesse, la bourgeoisie et enfin les paysans. Dans le but de venger l'affront qu'il avait reçu, l'an dernier, à ce fameux banquet d'Upsal, où le pauvre Johannès Magnus avait eu la sottise de se jucher sur un siége plus élevé que le sien, Gustave, au mépris de la tradition, avait entouré sa personne des sénateurs, et les prélats avaient été relégués aux secondes places. De même les chanoines et les prêtres ne furent assis qu'après les membres de la noblesse. Les hommes sont esclaves de leurs habitudes. On ne saurait croire combien cette innovation causa d'étonnement aux laïques et d'indignation au clergé. Il n'est pas douteux qu'en d'autres temps les évêques n'eussent protesté et ne se fussent retirés plutôt que de se soumettre à cette humiliation; mais cette immense autorité que Gustave avait acquise, si contraire aux mœurs et sans précédent dans l'histoire du pays, jetait de la confusion et de l'épouvante dans tous les esprits. Les évêques n'osèrent témoigner que par leur silence et leur froideur le mécontentement que leur causait un oubli si complet des convenances.

L'évêque de Linköping, qui savait que les actes de Gustave avaient tous une portée, vit dans cette simple infraction aux règles de l'étiquette le prélude des plus graves hostilités. Le lendemain, sous le coup de l'affront, il réunit en secret dans l'église de Saint-Égide

les membres les plus influents du clergé. Ils y délibérèrent, portes closes. L'évêque de Linköping, donnant cours à sa fougue trop longtemps contenue, éclata en reproches d'abord contre Gustave, à cause de ses violences, et puis contre ses collègues, à cause de leur longanimité à les supporter. Il leur déclara que, s'ils étaient impuissants à soustraire leur fortune à la rapacité du roi, ils n'en devaient crier que plus fort, pour ne point laisser douter qu'ils ne cédaient qu'à la violence; que leur faiblesse ne devait pas les faire dévier de leur devoir, mais les pousser à chercher un abri derrière la puissante égide du pape, « le refuge suprême « de leur fortune et leur ancre de salut ». L'assemblée, subjuguée par l'éloquence passionnée de l'orateur, arrêta que le clergé défendrait, avec la plus vive énergie, contre le roi les biens, les immunités et les priviléges de l'Église. On traça ensuite le plan de conduite qui devait être suivi, et l'on exigea que chacun ratifiât par sa signature la promesse qu'il avait faite. Cette pièce curieuse, cachée sous un pavé de l'église, y fut retrouvée intacte quinze ans plus tard, et donna le mot de l'énigme. Avant elle, on ne pouvait expliquer la conduite agressive du clergé pendant les premières séances de cette mémorable diète.

Les états furent enfin ouverts (juin) dans une salle du couvent des dominicains par un discours du chancelier Lars Andersson (Laurentius Andreæ), qui ne fut qu'une longue apologie de la conduite du roi. D'après le chancelier, celui-ci, connaissant le caractère ingrat, inconstant, ingouvernable des Suédois, était au regret d'avoir accepté la couronne de leurs mains. Il voyait avec douleur les maux dont la patrie était affligée et

ceux, plus grands encore, dont elle était menacée. L'industrie des mines perdait chaque jour de son importance. Le commerce extérieur était anéanti. La misère qui désolait les campagnes s'étendait aux villes. Les revenus de la couronne étaient dissipés avant qu'on eût payé un tiers des dépenses qu'entraînait l'entretien d'une cour. Les impôts, déjà insuffisants, étaient tantôt refusés par des sujets récalcitrants, tantôt détournés par des agents infidèles. La dette nationale ne s'amortissait pas; cependant les Allemands demandaient à être remboursés, et les Dalécarliens ne supposaient pas sans doute « qu'ils accepteraient leur sédition en payement ». La noblesse ruinée ne pouvait plus équiper assez d'hommes pour prévenir, pour arrêter une invasion de Frédéric ou de Christian. Les châteaux forts et les citadelles, confiés à ses soins, se crevassaient de toutes parts, et, au lieu de protéger leurs garnisons, menaçaient de les engloutir sous leurs décombres. Un seul corps de l'État se trouvait à l'abri d'aussi grandes calamités : c'était le clergé, possesseur de tant de biens que le régent Sten Sture, qui l'avait contre lui, « n'avait pu réunir que cinq cents hommes pour la défense de la patrie ». Il prenait Dieu à témoin qu'il n'était pas mû par un sentiment de haine personnelle contre les prêtres; mais, comme roi, et partant « comme le chef et le maître de tous », il ne voulait pas souffrir, en face ou plutôt au-dessus du trône, une association d'hommes revêtue d'un caractère sacré, devant laquelle il était contraint de s'incliner et qui posséderait de fait tous les avantages de l'autorité dont il n'aurait que l'apparence et les inconvénients. Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne veuille plus de prêtres. Il est décidé à vivre et à

mourir en chrétien ; il sait bien qu'il faut des hommes qui enseignent la religion ; il aidera donc et protégera tous ceux qui rempliront modestement leurs fonctions et se contenteront d'un salaire honorable et conforme à leur rang ; mais il veut faire rentrer dans la grande famille suédoise cette masse de moines et de religieuses qui encombrent les couvents, et de qui la vie oisive, souvent scandaleuse, est toujours funeste à la prospérité d'un pays. Ces réformes ne lui sont inspirées ni par l'amour de la nouveauté, ni par la soif du pouvoir absolu, mais par la conviction de ne pouvoir sauver la Suède qu'à ce prix. Pour mener à bout ces grandes entreprises, il a besoin du concours des différents ordres des états, et il ne doute pas qu'il ne lui soit acquis, surtout après une explication aussi franche de sa conduite.

Ce discours était trop cassant pour ne pas blesser des oreilles suédoises. Le clergé, qui était le plus vivement attaqué, eut le bon goût de ne pas répondre, et l'évêque de Linköping chargea Ture (Thure) Johansson de ce soin difficile. C'était un grand seigneur, de qui la femme, Anne Wasa, était la sœur du père de Gustave, et qui venait d'être élevé par son neveu à la dignité de grand maître de sa maison ; il était possesseur de grandes propriétés dans les trois royaumes scandinaves, président et doyen du sénat, sénéchal de la Westrogothie, titre héréditaire dans sa famille, et joignait habituellement à cette qualification celle de chef de tous les Wisigoths ; il était vain, présomptueux, infatué de son nom et de ses richesses, dépourvu d'esprit et de jugement ; il était resté partisan passionné des Danois pendant tout le cours de la guerre de l'indépendance. De-

puis la chute de Christian, rallié à Gustave, il avait accepté ses bienfaits, sans avoir conçu plus d'attachement pour son bienfaiteur, dont il méconnaissait le mérite et dont il jalousait la grande fortune ; il avait été soupçonné d'avoir trahi sa patrie à Malmö dans la question de Gottland (Gothland), et la triste justification qu'il avait trouvée de sa conduite ne donnait que plus de poids à cette accusation.

Ture Johansson, repoussant au nom des nobles et des paysans tous reproches d'insubordination, déclara que cet esprit d'indépendance dont on osait les blâmer, sans franchir jamais les limites du respect et de l'obéissance dus à un roi électif, était une preuve de leur fierté de caractère et la sauvegarde de ces vieilles franchises suédoises qui avaient, comme par miracle, sans être amoindries ni dénaturées, traversé toutes leurs révolutions. Quant au clergé, il est vrai qu'il possédait d'immenses domaines ; mais il en était de fait le dépositaire plutôt que le propriétaire, puisque les revenus qu'il en retirait retournaient au peuple en aumônes. Quoique exempté de contribuer aux charges publiques, il s'offrait dès à présent à payer une part de la dette nationale et à subvenir aux dépenses futures. Mais le sacrifice ne pouvait pas, sans être criminel, s'étendre au delà de cette libéralité. Les biens de l'Église viennent de Dieu, appartiennent à Dieu, et, à ce titre, sont en dehors ou plutôt au-dessus de tout contrôle humain.

L'impérieux Gustave, qui ne s'attendait qu'à de la soumission, fut atterré d'une opposition si vive, si tranchée et si directe. Il se leva, et, s'adressant aux nobles et aux paysans, il leur demanda si le grand maître de

sa maison n'avait exprimé qu'une opinion personnelle, ou bien s'il était leur organe officiel.

Des murmures et des gestes trop significatifs pour laisser douter que les sentiments de Ture Johansson ne fussent partagés par la majorité des états indignèrent Gustave, qui s'écria d'une voix émue et les larmes aux yeux : « Alors il m'est impossible d'être plus longtemps « votre roi. J'attendais de vous une autre réponse. Je « ne m'étonne plus que le peuple, avec de pareils con-« seillers, soit toujours prêt à désobéir et à entraver « mon administration. Tombe-t-il une goutte d'eau ? Pa-« raît-il un nuage au ciel, qui obscurcisse le soleil ? « Les temps sont-ils durs ? La famine et la peste vien-« nent-elles fondre sur le pays ? C'est moi qui suis la « cause de ces événements. Tout le monde se mêle de « censurer mes actes. Je vois au-dessus de moi des « moines, des clercs, des créatures du pape. J'ai beau « vous prodiguer mes peines et mes soins ; au lieu de « m'en récompenser, vous voudriez voir brandir sur ma « tête la hache d'un rebelle, quoique aucun de vous « n'osât en tenir la poignée. Qui voudrait être votre roi « à ces conditions ? Pas même un démon ; à plus forte « raison, un homme. Je vous prie donc de me rem-« bourser ce que j'ai dépensé pour vous, et j'abandonne-« rai une patrie ingrate que je ne veux plus revoir ».

Avant que l'on se fût remis du trouble où cette violente apostrophe avait jeté l'assemblée, Gustave avait quitté la salle des séances, accompagné de toute sa cour et de ses plus chauds partisans. L'évêque de Linköping, alarmé d'un succès trop facile pour être durable et trop éclatant pour être pardonné, se retira bientôt après, en regrettant tout haut que les choses eussent

été portées à cette extrémité. Ture Johansson, au contraire, fut tout enorgueilli de son importance. Il rentra bruyamment chez lui, se faisant précéder de tambours, et disant à qui voulait l'entendre que personne, dans l'année, ne le ferait turc, païen ou luthérien.

Gustave s'était retiré dans le château fort de Westerås, et bientôt, affectant un grand mépris des affaires, il se mit à faire bonne chère et à mener joyeuse vie. Comme il disposait de toutes les forces du royaume, et qu'on ne pouvait douter que la partie ne lui restât, la masse des courtisans était allée partager sa retraite. Pendant ce temps, la salle des séances était presque vide. Les imprudents amis de Ture Johansson, non moins embarrassés qu'effrayés de leur victoire, ne songeaient qu'à se la faire pardonner. Le grand maître seul, toujours convaincu de dominer la situation, clabaudait contre les luthériens, exigeait qu'on les brûlât, et, faisant allusion au prochain couronnement de Gustave, exhumait une vieille loi qui défendait de sacrer un roi entaché, soupçonné même d'hérésie. Cependant les affaires étaient arrêtées. A peine osait-on délibérer, encore moins prendre une décision. Ce languissant intermède fut rempli par une discussion théologique entre Peder Galle et Olaüs Pétri. Les questions religieuses avaient alors le don de passionner toutes les classes de la société. Peder Galle, fidèle aux anciens usages, s'obstinait à répondre en latin aux arguments que son adversaire lui adressait en suédois. Les paysans, impatientés de ne pouvoir suivre cette émouvante discussion, l'obligèrent de s'exprimer dans la même langue que son antagoniste. Peder Galle ne se soumit que de mauvaise grâce. Alors les paysans de spectateurs se

posèrent en juges, et le punirent de son peu de complaisance en accordant bruyamment la victoire au docteur luthérien. Cependant les bourgeois, ceux de Stockholm surtout, protestants fanatiques qui avaient exigé, avant leur départ pour la diète, que l'on mît hors de la cathédrale la statue colossale de saint Georges, objet de l'admiration et de la vénération de leurs ancêtres, les paysans et quelques nobles, demandaient à grands cris le rappel du roi.

L'évêque de Strengnäs s'étant fait l'organe de leurs réclamations, il fut décidé qu'une députation irait trouver Gustave et lui témoigner les regrets de la diète de ne plus le voir partager et diriger ses travaux. Quand la députation fut introduite dans le château, Gustave s'amusait à faire des armes. Il répondit, en termes durs et amers, que les affaires de la Suède ne le regardaient plus ; qu'il ne s'en était occupé que trop longtemps pour son malheur, et qu'il n'attendait des états plus rien que le remboursement des avances qu'il avait faites; et, avant même que cette triste ambassade se fût retirée, il reprit avec ses courtisans ses jeux qu'elle avait un instant interrompus.

Cet étrange accueil remplit la diète de consternation, de terreur. Quelques personnes, prenant cette comédie au sérieux, voyaient déjà Gustave à la cour d'un prince allemand, et Christian, remonté sur le trône, recommencer les exécutions de Stockholm. Le lendemain, les états effarés envoyèrent au château une nouvelle députation qui ne fut pas moins durement reçue. Enfin le quatrième jour, les états ayant demandé à Gustave pardon en toute règle des actes ou des paroles qui avaient pu le blesser, ayant promis de plus une soumission

absolue dans le nouveau pacte qui allait les lier, celui-ci, qui enfin touchait au but, daigna se rendre à leurs prières et, pour sauver la Suède, reprendre les rênes du gouvernement.

Quand il reparut à la diète, il y fut reçu avec des transports d'enthousiasme ; quelques membres des bourgeois et des paysans se précipitèrent à ses genoux, et il s'en fallut de peu que, dans l'ivresse de leur reconnaissance, ils ne lui baisassent les pieds. Gustave connaissait la versatilité des Suédois ; il profita de ce moment d'épanchement pour faire passer le fameux décret connu sous le nom de Westerås recess (24 juin), qui accrut et consolida l'autorité royale sur les ruines de la religion catholique et au détriment des libertés nationales.

D'après ce décret, les évêques, exclus du sénat, chassés de leurs châteaux forts et dépouillés de leurs domaines, devaient avoir à l'avenir des revenus fixes. Le sage et impitoyable Gustave, convaincu que tout retard est funeste quand on est décidé à porter un grand coup, exigea que, séance tenante, l'évêque Strengnäs lui remît les clefs de sa forteresse de Tynnelsö, et l'évêque de Skara les clefs de celle de Leckö. Les larmes de l'évêque de Linköping et les supplications de son ami, Ture Johansson, ne purent lui conserver son château de Munkboda. Gustave, décidant de plus que tout attirail guerrier lui était inutile du jour où il n'avait plus de places fortes, incorpora dans son armée les quarante hommes qui composaient sa garde, et qui, à ce titre, l'avaient suivi à Westerås.

Les nominations des chanoines et des curés de paroisse, laissées aux évêques, devaient être ratifiées

par le roi, qui de plus avait le droit de chasser de leurs emplois tous ceux qui s'en montreraient indignes. Les religieux et les prêtres étrangers au royaume (un grand nombre étaient Allemands) reçurent l'ordre de le quitter. La plupart des couvents, fondés jadis et dotés pour recevoir de quarante à soixante moines, n'en contenaient plus aujourd'hui que de six à huit, qui vivaient dans l'opulence et souvent dans le désordre. Il fut décidé que le surplus de l'argent strictement nécessaire à l'entretien des pères présents, c'est-à-dire la plus grande partie des revenus, serait versé dans le trésor de la couronne. L'usage de l'appel ou de la confirmation à Rome des jugements rendus en Suède par le clergé fut prohibé. Les églises bâties en dehors des murs, dans la campagne de Stockholm, durent être démolies, comme autant de lieux de retraite favorables à l'ennemi au moment d'un siége. Toute paroisse déclarée inutile dut être supprimée et fondue dans la plus voisine. Enfin des prédicateurs devaient être envoyés sur tous les points du royaume pour expliquer la parole de Dieu pure et simple, et l'Évangile devait être lu chaque jour dans toutes les écoles; c'est-à-dire que Gustave eut l'habileté de faire sanctionner par les états toutes les mesures violentes que déjà de sa propre autorité il avait prises contre l'Église romaine (1).

Il y a dans l'histoire de ces moments décisifs où le droit, l'intérêt même, cède devant l'entraînement de la passion. Malgré leurs beaux serments dans leur conventicule de l'église de Saint-Égide, les évêques, Brask

(1) Le comte de Hoya, exclu de droit du sénat, à cause de sa qualité d'étranger, y fut cependant admis, mais non sans une vive opposition Olaüs Pétri et Lars Andersson défendirent et gagnèrent sa cause.

lui-même, gagnés ou intimidés, signèrent ce décret, qui était pour eux un arrêt de mort.

A peine investi de ce pouvoir, le roi se mit à la tête d'un corps de cavalerie, et, flanqué d'Olaüs Pétri et d'autres docteurs ouvertement luthériens, il parcourut toutes les provinces, destituant les prêtres qui ne lui semblaient pas assez attachés aux nouvelles doctrines, achevant de vider les couvents, mariant les moines aux nonnes, rendant aux héritiers des donateurs ou gardant pour lui-même les innombrables propriétés de l'Église. Dans cette fructueuse tournée, Gustave poussa l'avidité jusqu'à s'emparer, dit-on, de 13,000 fermes et d'une immense quantité de meubles, d'objets d'art et d'orfévrerie.

En retournant à Stockholm, Gustave passa par Linkõping. L'évêque Jean Brask, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, accueillit magnifiquement le jeune monarque, dont il détestait, mais dont il n'osait attaquer la puissance. Dans un festin splendide, *inter pocula et cibos*, il demanda et obtint du roi la permission d'aller faire une tournée épiscopale dans l'île de Gottland, qui dépendait de son diocèse. Le sobre Gustave, au milieu de l'orgie, avait l'esprit trop net pour ne pas deviner que cette visite ne servirait qu'à réaliser un projet d'émigration. Il était enchanté de voir la Suède se purger peu à peu de ces hommes hardis, influents, qui avaient été trop puissants et qui étaient encore trop convaincus pour lui sacrifier leur autorité et leur conscience. Un voyage en pareille saison entraîne beaucoup d'embarras; Jean Brask put tout à son aise faire main basse sur tous les objets précieux qui étaient à sa portée. En Gottland, il ne négligea rien

pour augmenter son butin, qu'il emporta à Dantzick (1528).

Les deux prélats, non encore désabusés, firent un suprême et dernier effort pour ramener Gustave dans le giron de l'Église. Ils essayèrent dans ce but de le marier à Hedwige, fille de Sigismond II, roi de Pologne. Pour cette riche et magnifique alliance, on ne lui demandait en retour que l'engagement de rester fidèle à la religion catholique. Cette démarche ayant échoué, les deux émigrés engagèrent vivement Sigismond à faire valoir les droits que, comme descendant de Waldemar, il pouvait avoir sur la couronne de Suède, l'assurant du concours efficace de tous les catholiques, s'il paraissait avec une armée aux frontières du royaume. Le prudent Sigismond, de qui l'orthodoxie du reste était plus que douteuse, n'était pas homme à suivre les prélats dans leurs tristes utopies. Gustave, instruit de ces intrigues, ordonna à Jean Brask de revenir aussitôt, s'il ne voulait pas que son absence fût considérée comme une démission et qu'on pourvût à la vacance de son siége.

Les hommes apportent en tout leur caractère; pendant que le fastueux et placide Johannès Magnus Gothus allait visiter Venise et revoir Rome, le fougueux et parcimonieux Brask s'installait dans le Mecklembourg, achetait des vaisseaux, les armait et faisait une guerre de pirates aux Suédois d'abord, puis par contre-coup à tous les marchands qui s'aventuraient sur la Baltique. Ce métier, fort peu digne d'un évêque, ne lui donna ni gloire ni profit. Un beau matin, les Lubeckois prirent la flotte et pendirent tout l'équipage. L'armateur ruiné n'eut d'autres ressources que d'entrer dans un couvent de Pologne.

La fuite, la mort, la soumission et même la conversion de ses antagonistes rendaient, chaque jour, Gustave plus puissant. Cédant aux conseils de ses états, il se décida à faire procéder à son couronnement. Il voulait que cette cérémonie s'accomplît avec la pompe ordinaire et dès lors d'après les rites catholiques romains. C'était là le difficile. Johannès Magnus et Brask étaient hors du royaume. Les autres prélats, à l'exception d'Ingemar, évêque de Vexiö, vieillard tombé dans l'enfance, nommés par Gustave, étaient aux trois quarts hérétiques, n'ayant été ni sacrés ni reconnus à Rome. L'évêque de Westerås était le plus en règle (1). Il fut invité par le chancelier Andersson à se rendre à Strengnäs et à y sacrer l'évêque de cette ville, celui de Skara et celui d'Åbo. L'évêque de Westerås ne consentit à accomplir cette cérémonie qu'après avoir reçu de ses collègues la promesse de poursuivre eux-mêmes la ratification de leur nomination, et de considérer cet acte comme irrégulier, comme nul, si leurs poursuites n'étaient pas couronnées de succès. Cela fait, les états furent convoqués à Upsal. On s'occupa beaucoup moins des affaires que des plaisirs qui devaient précéder ou suivre les fêtes du couronnement. Cependant Gustave s'étant plaint à une séance de l'état d'insubordination, de malaise où les esprits étaient plongés, on lui avait répondu que, pour ramener le calme et l'ordre, il n'y avait pas d'autres moyens que de rendre aux couvents une plus grande part de leurs revenus, d'empêcher les moines d'en sortir et de punir sévèrement ceux qui

(1) Il avait été nommé par Gustave en même temps que Johannès Magnus. Sa nomination avait été approuvée à Rome en même temps que celle de l'archevêque.

mangeaient de la viande le samedi. Gustave, qui ne croyait pas trop à l'efficacité de ces mesures, fit la sourde oreille, ne promettant mais ne refusant rien. Enfin, le 12 février, il se rendit processionnellement, accompagné du plus brillant cortége, à la cathédrale, où le clergé l'attendait. La messe fut dite par Magnus Haraldi, évêque de Skara, qui eut l'honneur de poser la couronne sur le front du roi, et le sermon fut prêché par Magnus Sommar, évêque de Strengnäs. Au retour du cortége, quand on rentrait au palais, les hérauts d'armes jetèrent des pièces de monnaie au peuple, qui, accouru en masse, faisait retentir l'air de ses acclamations. Gustave, en vertu de ses prérogatives royales, nomma chevaliers et arma de ses mains douze gentilshommes des premières familles (1).

Ces deux cérémonies accomplies, le tour des fêtes arriva. Les plaisirs de la chasse et les exercices violents du corps étaient pleins d'attraits pour ces natures passionnées et indomptables. Un incident étrange, et devenu assez rare dans ces temps déjà éloignés de la chevalerie, vint égayer et varier les délassements que Gustave offrait à ses hôtes. Deux de ses officiers, un Allemand, nommé Sachs, et un Suédois, nommé Pehrsson, se disputaient la main d'une charmante veuve. Elle était ou paraissait fort indécise, ne sachant à qui donner la préférence. Gustave lui persuada d'offrir sa main en récompense au plus brave, et organisa aussitôt un tournoi. Les deux champions, descendus dans l'arène, y combattirent en présence de toute la

(1) Voici leurs noms : Lars Siggesson, maréchal du royaume, Éric et Ivar Fleming, Hans Turesson, Ture Éricsson, Birger Nilsson, Carl Éricsson, Nils Olfsson, Canut Andersson, Måns Bryntesson, Pierre Durus et Bengt Nilsson.

cour. Ils firent preuve de tant d'audace, d'adresse, d'intrépidité, que les juges d'armes ne surent à qui donner la palme. Il n'en fut pas de même de la belle Ryning, qui, ayant découvert chez le Suédois quelque mérite jusqu'alors inaperçu, lui jeta son écharpe et devint son épouse.

Gustave menait de front les affaires et les plaisirs. Au milieu des tournois, des banquets et des mascarades, il songeait aux moyens de réprimer la révolte dalécarlienne. Le faux Sture avait perdu, il est vrai, un grand nombre de partisans depuis qu'il avait été désavoué par la mère du véritable; mais les vides faits à cette occasion dans les rangs des rebelles avaient été comblés, et au delà, par cette masse d'hommes laïques ou séculiers que le décret de Westerås avait blessés dans leurs convictions ou dans leurs intérêts, et qui, s'étant enfuis de leur province, où leur foi était opprimée, étaient allés porter aux insurgés leurs passions haineuses et leur besoin de vengeance.

Gustave avait la pensée bien arrêtée de punir sévèrement des sujets rebelles. Cependant, obéissant à son caractère astucieux et dissimulé, il recevait les envoyés dalécarliens avec de grandes marques de déférence, écoutait leurs plaintes, ne s'indignait jamais de leurs exigences, et les congédiait toujours avec des paroles évasives, sans promesses, mais sans menaces. Néanmoins il se rend à Westerås, où ses soldats l'attendaient en grand nombre, bien armés, bien équipés, bien approvisionnés. Il se met à leur tête et se dirige vers la Dalécarlie. A mesure qu'il approche de la Dala, son armée, par des adjonctions incessantes, devient formidable. Alors, dépouillant toute feinte, il reçoit

avec hauteur et dureté les délégués que les rebelles ont eu la naïveté de lui envoyer pour mettre la dernière main au traité qu'ils s'étaient flatté d'obtenir. S'indignant tout à coup de paroles qu'il avait, en d'autres temps et dans d'autres lieux, écoutées avec le plus grand calme, il leur donne rendez-vous dans les plaines de Tuna, assurant qu'il est bien décidé, d'après leur attitude, à commencer une guerre impitoyable ou à leur accorder un pardon généreux. Les Dalécarliens se présentent en armes et en nombre. Mais ils sont frappés de terreur en voyant Gustave à la tête de 14,000 hommes qui, dans un instant, les ont enveloppés. Toute résistance était impossible. Les Dalécarliens se jettent aux genoux du roi, qui exige avant toutes choses que les chefs de la sédition lui soient livrés. On hésite d'autant moins à le faire, que l'on considérait les dernières paroles du roi comme un sauf-conduit qui mettait au moins la vie de tous en sûreté. Gustave, moins scrupuleux, tient à peine les principaux coupables en son pouvoir qu'il les fait décapiter. On lui avait livré Laurentius Sigfridi, le chancelier, le secrétaire de l'imposteur. Il l'envoya à Stockholm pour régaler de son supplice ses bons bourgeois, chez lesquels il avait été prêtre quelque temps. Il ne fit grâce aux autres, moins compromis, que sous la promesse d'une soumission absolue à son autorité. Précédé de la terreur que ces exécutions avaient répandue dans tout le nord, il parcourut la Dalécarlie, l'Helsingie et la Gestricie, et, trouvant partout des populations effarées et soumises, il fit beaucoup de menaces, mais ne versa pas une goutte de sang.

L'intrigant qui dirigeait et voulait faire tourner l'in-

surrection à son profit, avait jugé plus prudent de s'enfuir en Norvége que d'aller s'entendre avec Gustave dans les plaines de Tuna. De Norvége il était allé chercher un refuge en Allemagne, à Rostock. Gustave le poursuivit dans ce dernier asile. Les magistrats de la ville, se faisant un point d'honneur de ne pas livrer leur hôte, crurent sauvegarder leur dignité en l'emprisonnant et en lui faisant couper la tête dans son cachot (1530) (1).

(1) Il est vrai qu'on chercha le prétexte de sa condamnation dans un prétendu vol qu'il avait commis avant son rôle politique.

CHAPITRE XI

Concile d'Örebro. Révolte de Ture Johansson.

Les esprits sages en Suède ne voyaient pas sans effroi Gustave sortir constamment avec un surcroît de pouvoir de ces luttes, où les anciens rois laissaient d'ordinaire leur considération ou leur couronne. On ne saurait se faire une idée des difficultés que les réformateurs eurent à surmonter, non pas pour renverser le catholicisme, mais pour établir une religion assez fortement constituée pour croître, se développer, vivre enfin à côté de lui, sans en être absorbée. L'organisation du catholicisme, résultat de plusieurs siècles d'expérience, est le plus admirable chef-d'œuvre de l'esprit humain. L'homme, pris par l'Église dans le ventre même de sa mère, ne peut naître qu'avec son aide, vivre que d'après ses conseils, mourir qu'avec ses secours. Cette autorité immense, absolue, s'étend même au delà du tombeau. Sans les prières de l'Église, l'homme ne peut jamais voir la face de son Dieu. De tout temps, malgré d'incessantes querelles de préséance, de domination, le roi et le prêtre avaient été de fidèles alliés, se prêtant mutuellement les forces dont ils disposaient. D'après les idées reçues, le trône et

l'autel étaient les deux grandes bases sur lesquelles reposait la société. La chute de l'un n'entraînerait-elle pas celle de l'autre? Toutes les mauvaises passions innées dans le cœur de l'homme, mais que le catholicisme avait refoulées tout au fond, ne reparaîtraient-elles pas à la surface, étouffant le bon grain, qui ne serait plus cultivé avec assez de soin? En un mot, dans les conditions nouvelles, la société pourrait-elle exister? A cette époque le vulgaire ne le croyait pas, et les esprits supérieurs, comme Gustave, quoique indépendants et résolus, étaient remplis des plus cruelles appréhensions. Lui-même, doué d'une foi vive, était poussé avant tout dans la grande œuvre qu'il avait entreprise par le désir d'améliorer le sort de ses sujets et de sauver leur âme. Je sais bien qu'il était avide, et qu'il trouvait dans les richesses du clergé une douce récompense de ses peines; mais, comme il était surtout sage et prévoyant, il se serait bien gardé de s'emparer des propriétés d'autrui, en vertu de principes dangereux qui, après avoir fait sa fortune, auraient pu causer la ruine de ses descendants.

L'excès de prévoyance, de méfiance plutôt, auquel il était enclin, avait, à plusieurs reprises, refroidi son ardeur de néophyte. En ce moment même, il ne voulait que réformer et non détruire l'Église établie. Ce n'était point par hypocrisie, mais par indécision qu'il s'était fait sacrer et couronner roi par trois évêques romains, et d'après le rituel établi par saint Éric. En fait de religion, chose essentiellement précise, rien n'est plus funeste que l'indécision. Aussi la confusion qui régnait à ce sujet dans l'esprit de Gustave avait-elle répandu le désordre, le chaos dans toute l'Église

de Suède. Ici la messe avait été abolie; là elle était dite en suédois; ailleurs en latin, selon que le curé subissait l'influence d'Olaüs Pétri, du roi ou de l'évêque. Dans une paroisse le prêtre était-il marié : il n'en fallait pas davantage pour que celui de la paroisse voisine, que ses scrupules maintenaient dans le célibat, regardât et dénonçât à ses ouailles son collègue comme un monstre d'impuretés. Ici la lecture de la parole de Dieu était ordonnée; plus loin elle était proscrite. Pour prévenir la désorganisation dont on était menacé, Gustave réunit le clergé en un concile national, qui fut tenu à Örebro (8 février), chef-lieu de la Néricie (Nerike).

Le clergé, de tout temps courtisan du pouvoir dont il ne peut se passer, était imbu, comme tous les Suédois, de cet esprit de réaction anticatholique que le roi avait mis à la mode. Depuis la diète de Westerås, les jeunes prêtres, par ambition et par amour de la nouveauté, les vieux, par égoïsme et par peur, beaucoup, par conviction, et un plus grand nombre, par bassesse d'âme, avaient abandonné le parti de leurs évêques exilés pour celui d'un jeune roi à qui tout souriait. La plupart de ces hommes qui, à Westerås, avaient défendu leur Église avec un grand courage, par une de ces inconséquences trop fréquentes dans l'histoire, se montrèrent tout à coup à Örebro acharnés à sa ruine, et Lars Andersson, changeant de rôle, fut obligé de les rappeler à la modération.

J'ai dit que, pour les réformateurs mêmes, la position était très-embarrassante. La révolution n'était qu'à son début. Une fois engagé dans cette route immense, obscure, dangereuse et sans issue encore connue, que

la forte main de Luther avait frayée à travers les erreurs, les préjugés, comme aussi à travers les habitudes et les plus saintes affections des peuples, on ne savait où l'on allait, encore moins où l'on s'arrêterait. Qui pouvait assurer que de nouveaux Munzer ne reparaîtraient pas à la tête des Jacques fanatisés, et que, cette fois, la victoire ne se déclarerait pas pour eux? Le concile national, tenu à Augsbourg, d'où sortit la fameuse confession qui servit de règle aux Églises de l'Allemagne et de la Scandinavie, ne devait se réunir qu'un an plus tard, en 1530. Gustave, épouvanté, à mesure que les démolitions augmentaient, des difficultés de reconstruction, avait parfois de cruels moments de défaillance et d'irrésistibles retours vers ses anciennes croyances, non encore déracinées de son cœur.

Dans ces conditions, le concile d'Örebro ne devait point atteindre le but que l'on s'était proposé. Au contraire, la confusion dont on se plaignait, cessant d'être passagère, prenait un caractère de permanence tout à fait alarmant. La célébration de la messe en latin ou en suédois, d'après la volonté du prêtre, l'adoration des saints, la consécration de l'eau bénite, la confession, les prières pour les morts, furent maintenues. On affecta de ne jamais prononcer le nom de Luther. Quelqu'un, à la fin, ayant commis l'inconvenance de parler de cet hérésiarque, un dominicain, natif de Calmar, nommé Nils Hvitt, prétendit qu'il avait en tête de quoi confondre son homme, et, rempli d'un saint zèle, il partit pour Wittenberg, où ce fut lui qui se convertit. Cependant, au point où était Gustave, il ne pouvait plus reculer. Il fut décidé que deux écoles de théologie, pépinières des prêtres futurs de la Suède,

seraient établies, l'une à Stockholm, sous la direction d'Olaüs Pétri, l'autre à Upsal, sous celle de son frère Laurentius ; de plus, qu'une chaire serait créée dans chaque église cathédrale, pour que le peuple « fût pénétré des principes de la vraie religion ».

Il est impossible de ne pas reconnaître que Gustave, dans sa lutte avec le clergé, déploya une habileté excessive. En moins de trois ans, non-seulement il avait dépouillé, mais encore il avait eu l'art d'attirer à lui les membres les plus distingués de ce corps puissant et d'en faire les plus actifs instruments de son esprit de propagande et de ses vues d'ambition. Les défaillances des sénateurs et des bourgeois à Westerås et la défection des prêtres à Örebro avaient mis le catholicisme et les libertés nationales aux pieds de Gustave. Les lois de la plus vulgaire prudence ordonnaient que l'on se soumît sans réserve à une autorité qui ne pouvait plus être contestée sans folie. Mais les esprits étaient en Suède si aventureux et si indépendants que ce fut juste à ce moment que Ture Johansson leva, au fond de la Westrogothie (Westergöthland), l'étendard de la révolte.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de ce triste personnage. C'était le doyen du sénat et le plus riche magnat de la Suède. Il était le chef de la grande famille de Roos et l'oncle de Gustave par alliance ; il avait l'esprit inquiet et ombrageux ; il était ambitieux, avide d'autorité, et, comme la plupart des sots, il n'avait pas la conscience de son incapacité. Fourvoyé, comme les Trolle, dans les rangs des Danois, de plus accoutumé par sa position et par son âge à traiter Gustave en petit garçon, il n'avait jamais vu qu'avec un cruel froissement

d'amour-propre son élévation, qu'il n'attribuait du reste qu'à un caprice de la fortune. C'est en vain que Gustave, toujours rempli pour lui de déférence, l'accablait d'honneurs et de dignités ; ces bienfaits, n'ayant d'autre résultat que de lui montrer la puissance de celui qui les lui prodiguait, éveillaient seulement les passions mesquines et mauvaises dont sa petite âme était remplie. Sa conduite à Malmö et à Westerås ne laissait point de doutes sur les projets criminels qu'il avait conçus, et il n'attendait qu'un prétexte pour les mettre à exécution. L'avidité de Gustave ne tarda pas à le lui fournir. Celui-ci avait soumis à la juridiction du sénat un mauvais procès de restitution qu'il avait intenté aux héritiers d'Ingeberge, veuve de Sten Sture l'ancien. Il était possible, il était même probable qu'Éric Johansson Wasa avait été, comme tant d'autres, victime de la rapacité du régent ; mais le temps avait passé là-dessus et donné à ces usurpations une apparence de légalité. Ce n'était pas d'ailleurs au moment où Gustave s'appropriait ou distribuait à ses créatures plus de la moitié du sol de la Suède qu'il était opportun, ni même convenable, de soulever un pareil procès. Le sénat, qui ne voulait pas donner raison au roi, mais qui n'osait pas lui donner tort, lui avait accordé seulement le tiers des terres qu'il revendiquait. Cette décision avait mécontenté tout le monde, Gustave aussi bien que les héritiers, et Ture (Thure) Johansson en avait pris prétexte pour expliquer, pour légitimer sa levée de boucliers.

Sa conduite à Westerås en avait fait le chef du parti catholique, très-nombreux et très-ardent dans les villes éloignées du littoral, et surtout dans les Gothies. Il déclara dans un manifeste adressé à toutes les provinces

qu'il ne s'était révolté que pour la défense de la religion, et il excitait tous ceux qui partageaient ses croyances à venir s'enrôler sous ses drapeaux. Aussitôt Magnus Haraldi, évêque de Skara, et sept des principaux seigneurs de la Westrogothie (Westergöthland) (1), tous sénateurs de la province, accoururent avec leurs vassaux à l'appel de leur sénéchal. La religion était alors et sera toujours le plus puissant levier qui soit entre les mains d'un homme pour soulever les masses. Le concile d'Örebro avait ordonné que des prédicateurs distingués fussent envoyés dans toutes les villes où il y avait une cathédrale, pour stimuler, disait-on, le zèle des fidèles, mais de fait pour propager les nouvelles doctrines. Celui qui était allé à Skara, interrompu à son premier sermon, vit l'église envahie par une multitude en fureur, et lui-même fut chassé de la chaire à coups de pierre. Le même sort fut réservé au maître d'école, qui, d'après des prescriptions venues aussi d'Örebro, expliquait à ses bambins un chapitre de l'Évangile de saint Matthieu. La populace était tellement irritée contre ces deux hommes qu'ils furent contraints, pour sauver leurs jours, de s'enfuir à Wadstena, au delà du lac Wetter (Wettern). C'est par cette pieuse échauffourée que commença l'insurrection.

Les Smalandais, exaltés aussi par leurs prêtres, avaient massacré quatre prévôts du roi, et s'étaient emparés de sa sœur, la comtesse de Hoya, qui passait par leur province, revenant d'Allemagne où elle était allée négocier le mariage de son frère avec la princesse Christine de Saxe-Lauenbourg. Sans y mettre autant

(1) Nils Olfsson, Ture Éricsson, Måns Bryntesson, Axel Posse, Thord Bonde, Nils Classon et Matts Kaffle.

d'ardeur, les Ostrogoths, les Uplandais, et même les Dalécarliens, avaient témoigné de la sympathie aux insurgés et promis, en cas de besoin, leur coopération. On ne peut douter que la situation ne fût tout à fait critique. Plus de la moitié du royaume s'était déclarée ouvertement ou en secret pour les insurgés, et, quand il s'agit des intérêts du ciel, il n'y a point de bornes à l'entraînement des hommes.

Les chefs de la révolte étaient bien décidés d'aller jusqu'au bout. Ils avaient, de prime abord, déclaré Gustave déchu du trône pour crime d'hérésie, et élu à sa place un des leurs, Måns Bryntesson, jeune homme d'un grand mérite et qui figurait au nombre des chevaliers créés par Gustave à l'époque de son couronnement. Ils avaient aussi envoyé Nils de Hvalstad, assez pauvre homme, qui de bailli était devenu prêtre et de prêtre se faisait chef de bande, à la tête de mille hommes, garder le passage de Tifveden, et, le cas échéant, marcher sur Stockholm. Gustave avait des moyens de répression trop restreints pour espérer de pouvoir maîtriser par la violence ce mouvement presque national.

Aussi eut-il recours, comme toujours, à cette politique cauteleuse, débonnaire au début, terrible à la fin, qui, jusqu'à ce jour, lui avait si bien réussi. Convaincu que le temps, qui amène après soi les mécomptes, les dissensions et la crainte du châtiment, est le moyen le plus efficace de dissiper des rangs que l'envie, la haine et l'avidité ont formés le plus souvent, il ne songea qu'à faire traîner les choses en longueur; il envoya des émissaires adroits ou des espions dans toutes les provinces déjà soulevées ou sur le point de l'être; il maintint dans le devoir les Dalécarliens indécis, en faisant

remise aux paysans des amendes auxquelles il les avait condamnés dans la plaine de Tuna, et aux mineurs, de certaines sommes arriérées dont ils étaient redevables à la couronne; il écrivit aux Smalandais les lettres les plus humbles, affectant de croire qu'ils n'avaient arrêté sa sœur que par dévouement, pour l'empêcher de tomber au pouvoir des bandes insurgées, et qu'ils n'avaient massacré ses prévôts que parce qu'ils « avaient « agi contre ses ordres et commis sans doute des exac- « tions ». Au sujet de la religion et de l'Église, il disait « n'avoir rien entrepris que de l'avis du sénat et des « états », et, pour preuve de son bon vouloir, il promettait de leur conserver les deux couvents de Calmar et de Krönoback, dont la suppression avait été ordonnée par les états. Il n'en fallut pas davantage pour ramener à de bons sentiments ces braves gens, qui, calmés et éclairés par la réflexion, redoutaient les conséquences de leur chaleureux début.

L'Upland n'avait été qu'ébranlé par Jöran (Georges) Turesson, qui avait embrassé avec passion la querelle de son père. Ses deux frères, au contraire, qui habitaient la même province, avaient été faits tous les deux sénateurs par Gustave et lui étaient restés dévoués, au point de lui envoyer non décachetées les lettres que leur père leur adressait pour les exciter à la révolte. Leur influence dans le pays était considérable, et leur fidélité avait été pour les classes basses d'un exemple très-salutaire. Joran Turesson était prévôt du chapitre d'Upsal. Irrité plutôt que découragé par la défection de ses proches, il pénètre, à la tête de cent hommes, dans l'Helsingie et en parcourt toutes les paroisses. Là où les curés étaient soupçonnés de luthé-

ranisme, il entrait dans l'église au moment de l'office, et, imitant le Christ, il en chassait à coups de verges le prêtre, comme un vendeur indigne. Non content de ces exploits qui pouvaient à la rigueur être de la compétence d'un prévôt d'église, il eut l'audace de s'emparer du bailli Olaüs Martini et de l'enfermer dans l'église de Bollnäs. Cette prison n'était pas inaccessible. Le curé de Norrala, accourant à la tête de ses paroissiens, l'entoura, l'attaqua, la prit d'assaut et délivra le prisonnier. Ce succès enhardit la troupe, qui résolut de prendre le prévôt, auteur de tous ces troubles, et, dans ce but, se porta sur le château qu'il habitait.

Jöran Turesson voyait de sa salle à manger venir à lui, sans appréhension, ces hommes armés. Averti par un de ses serviteurs de leurs mauvaises intentions, il eut à peine le temps de s'échapper par une porte de derrière, de gagner la forêt, de se jeter dans une barque de pêcheur et de s'enfuir sur les eaux du lac Storsjö. Il y fut poursuivi et pris au moment où, égaré par le désespoir, il allait se précipiter dans les flots. Conduit à Stockholm, il fut seulement destitué de sa charge de prévôt, et rendu aux siens après dix-huit mois de captivité (1). La prise de l'agitateur fit disparaître, comme par enchantement, toute trace d'agitation dans le nord et même dans l'Ostrogothie (Ostergöthland).

L'esprit de soumission se gagne comme l'esprit de sédition. La conduite des provinces voisines et confédérées avait singulièrement refroidi l'ardeur des Wisigoths. Ils accueillirent très-mal leur sénéchal Ture Johansson, lorsque, les haranguant dans la plaine de

(1) Il mourut en mars 1543, dans son domaine de Bjornö, fidèle à sa religion.

Larf (17 avril), monté sur une pierre, d'après l'antique usage, il les engagea à reconnaître pour roi Måns Bryntesson, que les seigneurs avaient élu. En vain l'évêque de Skara, accourant à son aide, assura qu'il tenait du pape le pouvoir de les délier du serment prêté à un prince hérétique ; ils se retranchèrent derrière leurs scrupules, et prétendirent qu'ils voulaient seulement inspirer à Gustave l'horreur qu'ils éprouvaient pour le luthéranisme, mais non pas le remplacer, attendu qu'un « changement de maître est toujours « dangereux ». Gustave était plus que prudent, il était timoré. Quoiqu'il eût isolé dans la Westrogothie et éteint plus d'à moitié l'incendie qui menaçait naguère d'embraser tout le royaume, il poursuivait les négociations qu'il avait entamées avec les insurgés, protestait de son orthodoxie, et se justifiait des fautes les plus légères qu'on lui reprochait. Non content de cet excès de précaution, il choisit de nouveaux émissaires parmi les Uplandais et les Ostrogoths, révoltés aussi dès le début, mais rentrés en grâce en même temps que dans le devoir. Ces braves gens ignoraient les ruses et les retardements de la diplomatie. Profitant des pleins pouvoirs qu'ils avaient reçus, ils promirent d'emblée, en cas de soumission, une amnistie générale. Cette mesure, résultat de leur inexpérience, fut attribuée à la modération, à la clémence du roi. L'esprit public, déjà ébranlé, tourna complétement. Le grand maréchal de la cour et l'évêque de Skara, reconnaissant non-seulement toute lutte impossible, mais redoutant d'être livrés par leurs vassaux à un antagoniste devenu tout à coup si populaire, abandonnèrent une partie perdue et vinrent chercher un asile sur les terres de Dane-

mark (1) (Mai). Nous avons dit que Hans et Lars Turesson avaient poussé le dévouement jusqu'à livrer à Gustave la correspondance de leur père. Pour ne pas laisser croire qu'ils fussent les instruments de sa ruine, Gustave écrivit au grand maréchal, lui offrant l'oubli du passé et l'engageant à venir à la cour, auprès de ses enfants, reprendre ses fonctions. La manière misérable dont avait fini sa levée de boucliers avait humilié, blessé trop cruellement l'âme altière et vindicative de Ture Johansson, pour qu'il put être touché de tant de magnanimité. Il répondit durement qu'il avait formé le projet de renverser le roi, qu'il y persévérait et persévérerait jusqu'à sa mort. Il s'était d'abord réfugié dans les États de Frédéric I[er]; mais celui-ci, étant l'allié de Gustave, fut contraint de renvoyer son hôte, qui se rendit, à travers l'Allemagne et de concert avec Gustave Trolle, en Belgique, auprès de Christian II.

Gustave avait mené les choses avec tant de sage lenteur, tant d'adresse et de tact, que l'insurrection, formidable au début, avait disparu, étouffée dans son germe, et les seigneurs wisigoths, n'ayant paru dans aucune échauffourée, n'étaient compromis que par une lettre, dans laquelle ils annonçaient à Gustave sa déchéance et son remplacement au trône par Måns Bryntesson. Ils avaient fait la folie de charger le curé défroqué de Hvalstad d'aller la porter à son adresse, et celui-ci, qui ne doutait de rien, avait accepté non moins sottement cette dangereuse mission. Après la triste déconvenue du sénéchal et de l'évêque dans les

(1) D'autres disent en Norvége. L'évêque de Skara écrit cependant à Gustave d'Halmstad, à la date du 18 mai.

plaines de Larf, les conjurés, épouvantés, avaient demandé à leur ambassadeur la restitution du papier compromettant qu'ils lui avaient confié. Nils avait répondu qu'il l'avait brûlé dès qu'il avait prévu l'avortement de l'insurrection. Les conjurés, convaincus qu'il n'existait contre eux aucune preuve matérielle, furent rassurés et reçurent avec une certaine hauteur Gudmond Pehrsson et Anders Simonsson, l'un gouverneur du château, et l'autre consul de la ville de Stockholm, que Gustave avait envoyés en Westrogothie pour mettre la dernière main à la pacification de la province. Gustave, par leur organe, avait ratifié non-seulement l'amnistie promise par les Uplandais et les Ostrogoths, mais encore il avait daigné expliquer les avantages de son futur mariage avec une princesse étrangère et protestante, la cause du départ des évêques (1) et des faveurs accordées à son beau-frère, le comte de Hoya, toutes choses qui lui étaient reprochées comme autant de fautes; il avait enfin protesté de son dévouement à la religion et de son respect pour les priviléges et les immunités des Gothies. Les principaux révoltés, le sacré collége de Linköping, les consuls des diverses villes compromises, firent tous à part leur soumission, et se hâtèrent d'accepter la grâce qui leur était offerte et qu'ils n'osaient espérer d'un prince connu pour sa sévérité. Cependant trois seigneurs, les plus importants de la province et les plus compromis, Måns Bryntesson (Liljehok), Nils Olfsson (Vinge) et Ture Éricsson (Bjelke), rejetèrent toute la faute sur le sénéchal et l'évêque absents, et, croyant que Gustave n'était aussi généreux que parce qu'il était impuissant à

(1) Johannès Magnus Gothus et Brask.

les punir, ils refusèrent d'être compris dans ce généreux pardon, disant qu'une grâce implique l'existence d'un délit, et, qu'ayant toujours été de loyaux gentilshommes et de fidèles sujets, ils ne voulaient pas que leur honneur fût entaché de l'ombre même d'un soupçon. Ce ne fut pas tout; poussant au comble l'impudence, ils demandèrent, pour peu que Gustave doutât de leur bonne foi, de comparaître devant un tribunal composé de leurs pairs, persuadés que des débats publics feraient éclater leur innocence à tous les yeux. Il eût été vraiment magnanime à Gustave, qui avait en main de quoi perdre ces hommes, de démasquer leur effronterie et de rester esclave de la promesse qui avait été faite en son nom. Il feignit, au contraire, de croire à leurs protestations, et, affectant de céder par déférence à leurs désirs, il les invita à se rendre (17 juin) à Strengnäs où des juges furent rassemblés par ses soins. Ces malheureux accoururent au rendez-vous, pleins de confiance, et refusèrent de nouveau la grâce que Gustave leur fit offrir avant l'ouverture des débats.

Après qu'ils se furent fermé toute retraite, Gustave écouta patiemment une longue apologie que l'un d'eux fit de la conduite de tous les trois, et, pour toute réponse, il montra aux juges le fatal écrit que le curé de Hvalstad non-seulement n'avait pas anéanti, mais que, dans l'espoir de sauver sa vie, il avait eu la lâcheté d'envoyer à Stockholm (1). Devant ces preuves accablantes, les trois accusés furent condamnés à mort. Cependant Ture (Thure) Éricsson obtint, par l'interces-

(1) D'après Loccénius, c'était un espion qui l'avait dérobé au curé et l'avait, à son insu, remis à Gustave.

sion de sa vertueuse mère, de racheter ses jours au prix de deux mille florins. Mais Gustave laissa périr les deux autres. Måns Bryntesson, essayant de fuir, s'était cassé la jambe en sautant de la croisée de son cachot dans le jardin de l'évêché. Il avait eu néanmoins la force d'aller se cacher dans un champ de blé. Il y fut découvert le lendemain, et, malgré son triste état, conduit à Stockholm et décapité avec son jeune et malheureux compagnon.

CHAPITRE XII

Troisième insurrection dalécarlienne. Mariage de Gustave. Christian II en Norvége.

Il était dans les décrets de la Providence que la Suède, avant de subir la transformation d'où dépendait sa prospérité future, eût à passer par les plus cruelles épreuves. A la disette causée par le manque de récolte vint succéder une affreuse épidémie connue sous le nom de *sudor anglicus*, qui, sévissant par tout le royaume, y répandit l'épouvante et la désolation.

Cependant Gustave, malgré sa parcimonie et son esprit d'ordre, n'avait pu combler le déficit qui existait dans ses finances. Le comte de Hoya, envoyé à Lübeck pour le règlement de la dette suédoise, avait constaté que les sommes données jusqu'à ce jour n'avaient servi qu'au payement des intérêts et que le capital était resté intact depuis 1523. La régence, au moyen d'un à compte, promettait de proroger de quatre années l'époque du remboursement. Mais Gustave, fatigué d'être dévoré par des intérêts usuraires, avait résolu d'en finir avec ces astucieux et avides marchands. La couronne avait, au neuvième siècle, cédé, moyennant une rente annuelle et fixe, des forêts à plusieurs familles nobles.

Cette rente, mal payée par quelques-uns, ne l'était pas du tout par le plus grand nombre. Gustave exigea non-seulement le payement des échéances arriérées ; mais il obligea les usufruitiers à devenir nu-propriétaires de ces domaines, moyennant une somme d'argent proportionnée à leur étendue et aux charges dont ils étaient grevés. Les uns firent misérable cession ; les autres, en grande majorité, régularisèrent leur position. Mais la Suède était pauvre. Les terres, les forêts surtout, avaient peu de valeur. Les ressources que l'on tira de ces ventes, pas plus que l'argent de la dîme, ne purent suffire à combler le gouffre. Les seigneurs assemblés à Upsal (20 mai), ne sachant de quel bois faire flèche, créèrent un nouvel impôt. Ils décidèrent que toute église située dans une ville serait contrainte de donner une de ses cloches, et, pour que les fonds ne fussent pas détournés de leur destination, que les cloches, sans être fondues, seraient, telles quelles, envoyées à Söderköping et à Calmar, et de là transportées à Lübeck. En Suède les villes étaient rares, et les églises peu nombreuses : cette mesure n'atteignit pas plus que les deux premières le but que l'on s'était proposé.

Le chapitre d'Upsal, faisant fléchir son orthodoxie devant la nécessité, avait ratifié les résolutions tant soit peu hérétiques des seigneurs. Grâce à cette conduite sage et patriotique, cet impôt d'un nouveau genre, qui ne frappait personne, avait été levé sans obstacle (1). Aussi les états encouragés résolurent-ils l'année suivante, à Örebro (6 janvier 1530), d'étendre cette mesure

(1) Si ce n'est dans le Vikland, où quelques employés avaient été massacrés. Mais on connaissait la véritable cause du mécontentement excité par les Danois.

des villes aux campagnes. Cependant toute paroisse qui ne voulait se dessaisir d'aucune de ses cloches était libre de les retenir toutes, en payant en argent la valeur de l'une d'elles, et les églises pauvres qui n'en possédaient qu'une pouvaient la conserver, en donnant au fisc la moitié de sa valeur. La perception de cet impôt se fit encore cette fois sans difficultés, et les paysans apportèrent eux-mêmes au chef-lieu de la province les cloches qui leur étaient enlevées.

Les Suédois ne pouvaient plus douter qu'ils n'eussent un maître qui, sans cesser d'être équitable, n'avait jamais laissé impunément méconnaître ni attaquer son autorité. Néanmoins il y avait dans cet admirable seizième siècle, chez ces hommes indomptables, tant d'amour de l'indépendance et tant d'audace que les fronts ne pouvaient rester longtemps courbés sous le joug. Au premier coup d'aiguillon trop vivement entré dans les chairs, ils relevaient la tête, et, sans songer aux conséquences de leur emportement, la retournaient brusquement contre celui qui les tenait asservis. Les Dalécarliens, quoique toujours entretenus dans des sentiments hostiles par cette masse de prêtres et d'hommes exaltés que les dissensions religieuses avaient fait affluer dans leurs montagnes, n'avaient fait d'abord aucune opposition à la double perception de l'impôt des cloches. Mais, en apprenant que Christian allait reparaître en Norvége, en paladin du catholicisme, à la tête d'une armée de croisés, ils sentirent renaître ce vieil esprit d'insubordination qui, un instant, avait semblé étouffé sous la terreur, et, pour la troisième fois, l'étendard de la révolte fut arboré dans la province.

Descendus en masse de leurs montagnes, ils s'étaient

réunis aux bords du lac Run (Runn), et sous la conduite de Måns Nilsson d'Aspeboda, simple mineur, mais tellement riche que, d'après la tradition, il faisait ferrer ses chevaux en argent, et d'Anders Pehrsson de Rankhyttan, ils étaient venus envahir Westerås, où les cloches avaient été déposées, et les avaient reprises sous les yeux mêmes de Gustave, qui, impuissant à les réprimer, s'était retiré dans le château, où il avait pu soustraire sa personne à leurs outrages, mais non préserver ses oreilles de leurs insolentes menaces et de leurs injurieux propos.

Après ces beaux exploits, nos montagnards repassent le Långheden, vont camper dans la plaine de Tuna, de là se répandent dans toute la province, envoient des émissaires en Westmanie (Westmanland), dans l'Upland, dans tout le nord, correspondent avec Gustave Trolle, qui avait précédé Christian en Norvége, avec Ture Johansson et les autres exilés qui allaient l'y suivre, pillent la maison du roi à Hedmora, chassent ses employés à coups de verges, et dévastent les domaines de tous ceux qui passent pour ses partisans, entre autres celui de Ture Éricsson, à Räfvalstad.

Rien n'était à cette époque contagieux comme la sédition en Suède. Des insurgés étaient toujours assurés de trouver des approbateurs et des imitateurs. Les paysans de la Gestricie (Gestrikland), de la Westmanie et de la Néricie reprirent aussi leurs cloches. Ceux de l'Upland résolurent de ne pas les laisser partir.

On ne peut nier que la situation ne fût très-grave. La rébellion, à peine étouffée dans le sud, renaissait formidable dans le nord. Trolle était tout-puissant en Norvége, où il avait été accueilli comme un libérateur

par les habitants, qui n'avaient pu voir sans indignation Christian, duc de Holstein, venir, à la tête d'une armée, diriger, imposer, du vivant de son père, son élection au trône. Christian II, avec la dot(1) de sa femme, que Charles-Quint s'était enfin décidé à payer, avait rassemblé douze mille hommes, et n'attendait, pour mettre à la voile, qu'un moment favorable. On aurait désespéré de la fortune de Gustave, si l'on n'avait eu confiance dans son extrême bon sens, condition première de bonheur pour les princes comme pour les particuliers.

Les insurgés étaient bien décidés à entamer la lutte. Gustave, au contraire, cherchait à suivre cette politique d'expectative et d'astuce qui, jusqu'à ce jour, lui avait si bien réussi. Il avait envoyé en Dalécarlie Sten Éricsson et Bero, hommes importants, l'un bourguemestre d'Upsal et l'autre de Stockholm. On était dégoûté de ces parlementaires qui promettaient beaucoup, mais dont le roi ne tenait pas les promesses. Néanmoins on les laissa s'avancer jusqu'à Hedmora. Mais tout à coup Måns Nilsson, affectant de ne voir en eux que des espions, se mit à la tête de soixante hommes et parsema d'embûches la route qu'ils devaient suivre. Avertis à temps, nos deux compères revinrent brusquement sur leurs pas, et, ayant échappé au péril, ils purent par des voies détournées regagner Stockholm et rendre compte au roi de leur malencontreuse expédition.

Les Dalécarliens, dans l'espoir que ce mouvement devînt universel, national, avaient écrit des lettres à toutes les provinces, rappelant l'ancienne confédération qui existait entre elles et les engageant à envoyer, comme autrefois, dans les moments solennels, douze

(1) 300,000 ducats. Cette princesse était morte en 1526.

hommes de chaque district à une diète générale, qui fut fixée à Arboga pour le 18 mai, jour de la fête de saint Éric. Il ne s'agissait de rien moins que de déposer Gustave et de le remplacer par Christian II ou par tout autre compétiteur. Gustave, sans se déconcerter, aux états révolutionnaires d'Arboga oppose des états légitimement convoqués pour la même époque à Upsal. Ce coup habile et hardi suffit à jeter la confusion, l'épouvante dans les rangs des révoltés. Personne n'ose se rendre à Arboga, tandis que le roi accourt à Upsal à l'époque fixée. Il y harangue le peuple en plein air sur les flancs de la colline où s'élevait la vieille ville, lui explique l'enlèvement des cloches, et, entraîné par la violence de son caractère, il va jusqu'à justifier, approuver même cette mesure impopulaire. A ces mots imprudents, éclatent des murmures, des cris séditieux. Gustave s'emporte, tire son épée, dit qu'il va se mettre à la tête des cavaliers qui le suivent, et menace de faire sabrer tous les récalcitrants. Il était homme à le faire. La multitude s'effraye, se jette à genoux, demande et obtient son pardon.

Cependant les Dalécarliens gardaient en armes leurs frontières, celles surtout de l'Upland. Gustave attendait très-patiemment que le besoin de repos, l'intempérie des saisons et surtout la misère, accourue bien vite après une cessation de travail, eussent dissipé ces attroupements. Il ne s'étonnait ni ne s'alarmait de leurs mauvais propos; leur permettait de faire les fanfarons, de jurer qu'à l'avenir ils ne se laisseraient plus envelopper aussi sottement dans la plaine de Tuna, que personne, le roi pas plus que d'autres, ne franchirait la Dala sans leur permission et avant d'avoir livré des

otages, qu'ils ne souffriraient que des magistrats et des fonctionnaires dalécarliens. Le curé de Tuna, ayant poussé l'impudence jusqu'à demander pour bailli Ingo Johansson, un des chefs de la révolte, Gustave avait poussé la complaisance, si ce n'est pas la perfidie, jusqu'à nommer aussitôt cet étrange candidat. Comme ses courtisans paraissaient surpris de cet excès de condescendance, il leur répondit que, si c'était aujourd'hui le tour des Dalécarliens, le sien viendrait demain. A plusieurs reprises déjà, les états avaient témoigné le désir que Gustave, par un mariage, resserrât les liens qui l'unissaient à la nation. Ils voyaient dans la naissance d'un prince, quoique la couronne ne fût pas héréditaire, une garantie de stabilité, de sécurité pour l'avenir. Mais, dans les conditions où se trouvait Gustave et avec les prétentions qu'il avait en tête, il n'était pas facile à marier. Il voulait avant tout que sa femme fût d'origine princière, espérant par cette nouvelle élévation rendre infranchissable la distance que le trône avait mise entre lui et ses anciens pairs ; il désirait aussi qu'elle fût protestante. Séduit par la réputation de beauté de la princesse Catherine de Saxe-Lauenbourg, il avait fait demander sa main en toute règle au duc Magnus son père. C'était un homme sage, mais timoré. Il était flatté de voir sa fille monter sur le trône des anciens Goths, occupé par un jeune héros ; mais il redoutait l'insubordination des Suédois et l'intervention de Charles-Quint dans la cause de Christian II. Il avait agréé la proposition de Gustave ; mais toujours, au moment de livrer sa fille, il faisait naître quelque incident qui lui donnait un prétexte de la retenir. C'est en vain que la comtesse de Hoya était allée, il y avait deux ans, à Lauenbourg, cher-

cher sa future belle-sœur : elle était revenue seule. Gustave, impatienté non moins qu'humilié de ces retardements, avait fait auprès du duc Magnus une dernière démarche, l'assurant que, si un nouvel obstacle s'opposait au départ de la princesse, toute négociation serait rompue, et qu'il donnerait suite à de nouveaux projets que l'on avait conçus pour lui. Devant un langage si ferme, le duc Magnus avait mis un terme à ses indécisions, et la princesse Catherine, confiée aux sénateurs chargés de la conduire auprès de son époux, s'était rendue à bord de la flotte suédoise. En ce moment elle était attendue à Stockholm avec le cortége de dignitaires et de jeunes filles qu'on avait envoyé à sa rencontre jusqu'en Allemagne, autant pour lui faire honneur que pour charmer les ennuis d'une pénible traversée.

La négociation de son mariage, si longue et si laborieuse, pas plus que cette série d'insurrections qui, d'après Loccénius, se suivaient comme dans la mer le flot succède au flot, n'avaient pu distraire Gustave des différents buts qu'il s'était fixés. La meilleure manière pour un prêtre de parvenir aux dignités était de se convertir à la religion du roi. Le prieur des moines d'Eskilstuna, devenu luthérien, fut nommé à une cure très-importante (1). La primauté du royaume était vacante depuis le départ de Johannès Magnus Gothus. Gustave eut assez d'autorité sur le chapitre d'Upsal (24 juin), dont la majorité, à la suite de renouvellements incessants, était devenue luthérienne, pour faire élire archevêque Laurentius Pétri, qu'il avait déjà nommé recteur de l'université, homme adroit, de mœurs douces,

(1) *Vingacherensibus parochus.*

d'un caractère conciliant, d'une piété persuasive, et qui, sans avoir la fougue et le génie de son frère Olaüs, n'avait pourtant ni moins d'instruction ni moins de zèle. L'archevêque était, après le roi, de beaucoup le plus grand personnage du royaume. Gustave, pour lui conserver le prestige qu'il avait sur le peuple, lui permit d'avoir une garde de cinquante hommes, d'entretenir à ses frais cinquante étudiants, et, pour rapprocher l'autel du trône qu'on l'accusait de vouloir séparer, il lui fit épouser une de ses parentes. C'est des mains de ce grand personnage et d'après les rites protestants que son mariage fut béni et célébré à Stockholm avec une grande pompe (29 septembre).

Christian, après deux tentatives avortées en 1523 et en 1526, se trouvait enfin à même de réaliser sa fameuse croisade dans le Nord. Avec la dot de sa femme, avec l'argent que Gustave Trolle, Magnus Haraldi, Ture Johansson et Hans Brask lui avaient envoyé ou apporté de Suède, enfin avec les avances qui, sur les instances de Charles-Quint, lui avaient été faites par des banquiers hollandais ou par des hommes aventureux et désireux d'unir sa fortune à la sienne, il avait attiré sous ses drapeaux les mercenaires que la cessation soudaine d'une guerre acharnée entre deux princes de la Frise avait mis à sa disposition. C'était le fond de son armée, auquel vinrent se joindre quelques bandits et beaucoup de fanatiques. Il s'était aussi procuré à grands frais une flotte composée de trente vaisseaux, sur laquelle on entassa, tant bien que mal, les dix à douze mille hommes qu'il avait rassemblés, et tout ce monde quitta enfin les côtes de la Hollande, à la grande satisfaction de ses hôtes, excé-

dés de leurs déprédations et décidés à ne pas les supporter plus longtemps (26 octobre).

Un voyage en mer, dans cette saison et dans ces régions, n'était pas sans dangers. A peine la flotte fut-elle en pleine mer, qu'elle fut assaillie par un vent d'est épouvantable, et que dix vaisseaux furent jetés par la tempête sur les côtes de Frise. Les vingt autres, qui échappèrent à ce désastre, poursuivirent leur route à travers des fatigues et des périls sans nombre. Les vaisseaux qui portaient Ture Johansson et les Suédois ne purent franchir le Cattégat (Kattegatt); ils échouèrent sur les côtes du Bohuslän. Celui sur lequel le roi se trouvait put enfin gagner le fiord d'Opsloe (5 novembre), et, suivi des quelques bâtiments effondrés ou démâtés que des mains plus habiles avaient sauvés de la ruine, arriver jusque dans le port.

Non-seulement Christian ne trouva sur les côtes personne qui s'opposât à son débarquement, mais Trolle avait si bien préparé les esprits qu'il fut reçu à Opsloe comme un libérateur. Le vice-roi Magnus Gyllenstjerna, cédant devant ce mouvement national, lui avait laissé la place vide, et, attendant que la réflexion amenât les Norvégiens à de meilleurs sentiments, il était allé s'enfermer avec tout son monde dans la citadelle d'Aggerrhus, de l'autre côté de la rivière.

Christian, à son début, avait publié un manifeste, où il se posait en redresseur de torts, et surtout en défenseur des franchises nationales et de la religion catholique, qu'il disait être également attaquées par Frédéric. Personne n'avait oublié le peu de cas qu'il avait fait, étant sur le trône, des droits du peuple. On sa-

vait aussi que la reine Isabelle s'était, avant de mourir, déclarée luthérienne, et qu'il avait, à cette occasion, écrit à Luther, l'assurant qu'il partageait les sentiments de sa femme. Qu'importe ? Le fanatisme religieux pervertit le cœur et fausse l'esprit. La jeune noblesse oublia tout à coup que ses pères, au commencement du siècle, avaient été massacrés jusqu'au dernier par le tyran, qui, encore enfant, inaugurait par cette boucherie son entrée dans la vie politique, et elle accourut en masse se mettre sous son joug de fer. L'archevêque de Throndhjem (Drontheim), les évêques de Hammer et d'Opsloe, tout le clergé enfin, affectant de croire à la sincérité de son catholicisme, dépouillèrent, pour accroître ses ressources, leurs églises de l'or et de l'argent qui les décoraient. Les bourgeois et les paysans, imitant l'exemple venu d'en haut, se joignirent aux ordres supérieurs pour reconnaître Christian comme leur souverain légitime, et son fils, le prince Jean, comme son successeur au trône; et le sénat, fidèle exécuteur des décisions de la diète, s'empressa de faire annoncer à Frédéric Ier sa déchéance (30 novembre).

La puissance de Christian devenait chaque jour formidable. Les soldats que Trolle avait recrutés dans le Brandebourg et le Mecklembourg étaient venus le rejoindre à Opsloe. Ture Johansson s'y était rendu aussi avec les hommes que la tempête avait jetés sur les côtes de Suède. Il y rencontra les chefs dalécarliens, qui, puisant dans leur zèle la force de franchir des monts réputés infranchissables dans cette saison, étaient accourus assurer Christian du dévouement de toute la haute Suède, à la seule condition de s'engager par écrit à

faire brûler, une fois sur le trône, tous les luthériens.

Frédéric Ier, remarquable par sa sagesse, n'était point un héros. Arrivé d'ailleurs au terme de sa course, il avait perdu le peu d'énergie qu'il avait eu l'occasion de déployer dans ces dernières années; et ce n'est pas sans raison que Gustave, dans sa correspondance, l'accuse d'imprévoyance et presque de pusillanimité. Je ne sais où aurait abouti cette entreprise, commencée sous de tels auspices, si elle avait été dirigée par un Séverin Norrby. Mais on ne pouvait compter sur Christian, de qui les idées sans suite ne devaient aboutir qu'à des actes incohérents. Quant aux deux personnages qui, après lui, avaient quelque autorité, l'un, Ture Johansson, n'était qu'un sot, et l'autre, Gustave Trolle, était un lâche. Il fallait, au début, lorsque la fortune lui souriait, que Christian entreprît et poussât vigoureusement le siége d'Aggerrhus. A ce moment, où tous les obstacles semblaient s'aplanir devant lui comme par enchantement, il est probable, il est certain que Magnus Gyllenstjerna n'aurait pas pu conserver à son maître cette clef de la Norvége. Mais, au lieu d'agir quand il était le plus fort, il se mit à parlementer. Il accablait de compliments, d'égards, de bons procédés le chef d'une maison puissante qu'il se flattait d'attirer dans son parti. L'ayant enfin sommé de rendre sa place, il trouva tout naturel qu'il ne se décidât qu'après avoir consulté le cabinet de Copenhague, comme s'il pouvait recevoir de là d'autres ordres que de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le fait est que Gyllenstjerna était décidé à ne rien céder. Il amusa le roi de belles promesses, jusqu'au moment où,

ayant reçu de Kronborg des vivres, des munitions et des hommes, il changea tout à fait d'allure et répondit aux parlementaires à coups de canon.

Christian faisait toujours tout à contre-temps. Ce fut au cœur de l'hiver et quand il n'avait plus de chances de succès, qu'il entreprit ce siége, si sottement différé. Gyllenstjerna ravitaillé écrivait à Copenhague que l'on pouvait être sans inquiétude sur son compte ; qu'il n'avait, il est vrai, à opposer à de nombreux assiégeants qu'une poignée de braves ; mais qu'il avait en outre avec lui un rude compagnon, qui pouvait en un tour de main réduire à néant toutes les armées du monde ; que ce compagnon était l'hiver ; et que, tant qu'il lui resterait, il s'engageait sur sa tête à conserver Aggerrhus au roi. Les prédictions de Gyllenstjerna se réalisèrent. Après des travaux stériles et exécutés au milieu de difficultés et avec des souffrances inouïes, Christian eut la douleur de voir mourir de froid les trois quarts des étrangers et presque la moitié des indigènes qui composaient son armée de siége. Ceux qui survivaient, engourdis par le froid, hébétés, pareils à des ombres, non-seulement n'avaient pas l'énergie de tenter un assaut, mais encore ils n'opposaient que des masses inertes aux sorties des assiégeants, n'ayant ni la force ni la volonté de défendre une vie que les souffrances leur rendaient insupportable.

Ce ne fut qu'en levant le siége que Christian sauva de la mort ces tristes débris. Il ne pouvait se rendre en Dalécarlie à cause des neiges qui encombraient les chemins. Il rassembla deux mille deux cents hommes et se rendit dans le Bohuslån, dont il possédait déjà, à l'exception de Bohus que Ture Johansson n'avait pu

prendre, toutes les forteresses. Son intention était de pénétrer en Suède par la Westrogothie. Mais ce n'était pas une chose si facile : l'armée suédoise l'attendait bravement à la frontière, sous les ordres du maréchal de la cour, Lars Siggesson (Sparre). De plus, pour empêcher sa jonction avec les Dalécarliens, Jacques Westgöte et Pehr Johansson étaient dans le Wermland à la tête d'un corps d'observation, tandis que Thord Pehrsson et Olaüs Martini se tenaient en Helsingie (Helsingland), prêts à entrer dans la Dalécarlie si les habitants faisaient mine de descendre dans le sud.

C'était Ture Johansson qui conduisait cette armée d'invasion. Ce pauvre homme, égaré par l'importance qu'il croyait avoir, se vantait à tout propos de conquérir la Suède avec trois mille hommes. Il assurait que sa présence au camp de Christian et la célébration d'une messe y attireraient des multitudes, trop heureuses de s'échapper des temples luthériens, où la violence les avait poussées et où la peur les retenait.

Ces propos étaient évidemment entachés d'exagération. Il y avait cependant de la vérité, si l'on se reporte au moment de la fuite de Ture Johansson. Mais en révolution tout marche vite. La célébration du mariage de Gustave prouve quels progrès immenses le luthéranisme avait faits depuis la diète de Westerås. Les Suédois, entraînés, comme tous les peuples du Nord, par un courant irrésistible, partageaient en masse les convictions religieuses de Gustave. Quant au petit nombre qui était resté fidèle à sa religion, il reconnaissait la supériorité du roi et subissait en silence un ascendant auquel il n'avait pas la force de se soustraire. D'ailleurs le souvenir des massacres de Stockholm

était présent à tous les esprits, et l'effroi, l'horreur que répandait le nom de Christian, faisant cesser toute divergence d'opinions, rassemblait autour du trône la nation entière. Cette résistance opiniâtre, qu'il rencontrait partout sur son passage, le contraria d'autant plus qu'elle était inattendue. Cependant il pénétra dans la Westrogothie. Les belles promesses dont abondaient ses proclamations n'empêchaient pas les habitants de fuir devant lui, comme devant un fléau, et d'aller chercher un abri auprès du marsk Lars Siggesson, qui, l'ayant rencontré à l'endroit où s'élève aujourd'hui Göteborg (Gothebourg), le défit à plate couture, l'obligea de repasser le Göta et le poursuivit jusque devant les murs de Kongelf, qu'il enveloppa et dont il entreprit aussitôt le siége.

Avec les revers, le caractère soupçonneux et cruel du roi, que, par intérêt et par ambition, il avait su dompter, reprit le dessus. Les propos inconséquents, les fanfaronnades de Ture Johansson l'avaient fait engager téméraitement peut-être dans cette funeste expédition. Il ne doutait pas que Gustave, obligé dernièrement, faute d'argent, de licencier ses troupes allemandes, ne fût dépourvu de cavalerie. Quel fut son désappointement et bientôt sa fureur, en voyant, un jour qu'il se promenait avec son homme sur les remparts, déboucher dans la plaine trois mille cavaliers qui arrivaient de Lödese ! Il lui demanda d'un ton brusque et irrité s'il pensait que les régiments qu'ils apercevaient dans le lointain fussent des escadrons de femmes (1).

A cette rude apostrophe, le pauvre sénéchal avait balbutié quelques mots d'excuse et s'était retiré rem-

(1) *Quinam ergo hi sunt? num muliebre agmen?...* Loc., lib. VI, p. 292.

pli des plus sinistres pressentiments. Il n'avait que trop bien lu sa condamnation dans le farouche regard de son maître. En effet, le corps de ce malheureux fut trouvé, le lendemain, séparé de la tête dans une des rues de Kongelf, qu'il baignait de son sang ; déplorable mais juste fin d'un homme égaré par l'orgueil et l'envie, qui, n'ayant pu vivre sous l'autorité d'un prince équitable et d'un esprit supérieur, était allé chercher chez un tyran féroce et idiot le châtiment de ses fautes (1).

Lars Siggesson poursuivait avec une grande vigueur le siége de Kongelf. Les ressources de Christian, tant en hommes qu'en vivres, étaient bornées ; les remparts de la ville, déjà entamés, ne devaient pas résister au feu des assiégeants, qui n'imaginaient pas que leur proie pût leur échapper. Cette sécurité les perdit. Dans une sortie, où le désespoir doubla les forces des agresseurs, Christian, attaquant à propos un point faible, put enfin sortir du réseau d'hommes et de redoutes dont il était entouré. L'armée entière, s'élançant à la poursuite des fuyards, s'engagea témérairement sur une rivière gelée, mais point assez pour supporter le poids d'une armée. La glace, se rompant tout à coup, entraîna hommes et cavaliers dans le gouffre. La confusion qui suivit cette catastrophe permit à Christian de s'éloigner. Il dressa son camp dans la paroisse de Skipland, et s'y fortifia si bien que les Suédois n'osèrent pas venir l'attaquer. De là il regagna Opsloe avec les deux mille hommes qui lui restaient.

(1) Sa femme, Anne-Ingeberge Wasa, tante de Gustave, avait trempé dans la conjuration de son mari. Après sa fuite, elle avait été jetée en prison. Gustave l'avait rendue peu de temps après à la liberté, et elle vivait dans un couvent de femmes.

Frédéric était enfin revenu de ses folles terreurs. Du reste, son malheureux neveu avait une si mauvaise réputation que tout le monde le redoutait : non-seulement les peuples qui avaient eu le malheur de vivre sous sa main de fer, mais encore ses voisins, à qui son esprit inquiet et sa perfidie ne laissaient point de sécurité. Aussi Gustave, pour montrer à Frédéric la sincérité de son alliance, avait-il abandonné, pour une somme d'argent insignifiante, le Bohuslän, dont il devait, d'après les traités, jouir encore pendant six ans, et les villes hanséatiques de Vandalie, Lübeck, Stralsund, Rostock et Dantzick lui avaient-elles envoyé leur contingent de vaisseaux, qui, joints à l'escadre danoise, partirent pour la Norvége sous les ordres de Knut (Canut) Gyllenstjerna, évêque d'Odensée, dès que le printemps eut rendu libre la navigation (avril). La flotte entière comprenait vingt-cinq vaisseaux. L'infanterie danoise était sous le commandement d'Éric Gyllenstjerna, frère de l'amiral, et les Allemands, arrivés surtout de la Hesse, sous celui d'Heydenstorp. Les pouvoirs les plus étendus étaient donnés au chef de l'expédition. Il avait le droit de faire périr ou de recevoir en grâce les Norvégiens rebelles. Il avait même à sa suite dans ce but un secrétaire du roi, muni des sceaux du royaume. La flotte de Christian, décimée d'abord par la tempête, amoindrie depuis par des revers, n'était pas en état de livrer bataille. Elle laissa la mer libre à Knut Gyllenstjerna et ne s'opposa pas au débarquement de ses troupes. La cavalerie suédoise étant venue se joindre aux fantassins danois et allemands que la mer avait amenés, Christian ne crut plus être en sûreté dans le camp qu'il avait dressé aux portes d'Opsloe, et il alla s'abriter der-

rière les murs de la ville. Il n'y devait pas trouver plus de repos. La citadelle d'Aggerrhus était toujours au pouvoir de Magnus Gyllenstjerna. Christian n'avait d'espoir de salut que dans sa flotte. Il disparut bientôt, comme ses illusions. Les quelques vaisseaux qui la composaient se tenaient humblement dans le port, situé tout au bout du fjord, et dont ils auraient eu grand'-peine de sortir. Ils y furent relancés par l'amiral danois. Dégarnis d'hommes et en trop mauvais état pour pouvoir même se défendre, ils y périrent jusqu'au dernier.

Christian n'avait donc plus d'espoir de salut que dans les efforts désespérés des Norvégiens pour défendre le souverain de leur choix, ou plutôt pour se mettre à couvert des vengeances de Frédéric; mais un général expérimenté aurait vu bien vite que ceux-ci en étaient arrivés au point où l'on ne cherche qu'à amadouer son vainqueur, et que, dans ces dispositions, l'homme est bien plus près de commettre une bassesse que de faire une action d'éclat. L'évêque d'Odensée, qui ne devait qu'à sa naissance sa grande position, avait peu de cœur et point de tête. D'ailleurs le bonhomme avait tant de fois tremblé devant le farouche Christian que, tout vaincu que fût celui-ci, il n'était pas tout à fait rassuré, et il se mit à parlementer (12 mai), quand le moment était venu de frapper un grand et dernier coup.

A une lettre où Christian assurait qu'il désirait avec ardeur prévenir une plus grande effusion de sang « si malséante à des chrétiens », il répondit que, « puisque « Dieu avait permis au roi par sa grâce de triompher « tellement de son naturel », il était prêt à lui envoyer, « au jour et au lieu qu'il désignerait, des plénipo-

« tentiaires », pour connaître et discuter les propositions qu'il avait à faire.

On convint d'un rendez-vous, où parurent les envoyés des deux camps. Les gens de Christian demandèrent tout d'abord le rétablissement de leur maître dans ses anciennes possessions. On leur fit comprendre en peu de mots la sottise de leur demande, et à une seconde réunion ils bornèrent leurs prétentions à la couronne de Norvége. Les Danois observèrent que, quelque étendus que fussent les pouvoirs accordés à l'amiral, il n'avait pas le droit de détacher un arpent de terre de la monarchie danoise; que, dans leur âme et conscience, ils engageaient leur maître à se rendre auprès de son oncle, qui le recevrait avec tous les égards dus à un parent et à un prince malheureux. Ils lui offrirent un sauf-conduit pour se rendre à Copenhague, et, en cas de désaccord, pour retourner à Opsloe. Il fallait, ou que les généraux alliés fussent d'une ineptie et d'une lâcheté impardonnables, ou que la cause de Christian, défendue par toute la Norvége, ne fût pas désespérée. Le fait est qu'après de nombreux pourparlers (1) et une longue correspondance très-curieuse, parce qu'elle nous montre sous un jour tout nouveau Christian devenu humble, affectant l'oubli des injures et l'horreur du sang versé, citant la Bible et parlant le jargon mystique des nouveaux convertis, il fut convenu entre les députés danois et norvégiens que, « puisque « Christian consentait à cesser les hostilités et à se rendre « auprès du roi Frédéric, les généraux danois, allemands « et suédois s'engageaient devant Dieu, sur leur foi « et leur honneur, à lui donner un sauf-conduit pour

(1) A partir du 12 mai au 1er juin 1532.

« lui et deux cents personnes de sa suite; de plus, à « solliciter le roi de le traiter en neveu et de terminer, « promptement et d'une manière honorable, leurs diffé« rends ». Ils connaissaient, disaient-ils, les sentiments de Frédéric, et ils étaient assurés qu'il saisirait avec joie « l'occasion d'un rapprochement avec son parent, pour « terminer une guerre calamiteuse; qu'il accorderait un « pardon général aux rebelles; qu'il maintiendrait leurs « priviléges, et qu'il fournirait des passe-ports aux sol« dats étrangers, pour retourner dans leur patrie ». Il était dit encore que, « si Frédéric, depuis longtemps « languissant, venait à mourir avant la conclusion du « traité, le sénat de Danemark serait autorisé à pour« suivre à sa place les négociations entamées; que si, « dans ce cas, le même sénat et les états étaient d'avis « d'élire de nouveau Christian pour leur roi, les offi« ciers de l'armée n'y mettraient aucun obstacle; enfin « que, si la conférence n'aboutissait à aucun résultat, « Christian, en vertu de son sauf-conduit, pourrait se « retirer où bon lui semblerait ».

Ce ne fut pas seulement ce sot de Gyllenstjerna, mais tous les généraux de l'armée alliée qui acceptèrent ces étranges conditions. Il faut n'excepter que deux officiers, Schramm et Vilkenstad, qui, arrivant de Danemark, d'où ils précédaient un convoi d'hommes et de vivres, refusèrent non-seulement de signer ce traité, mais déclarèrent hautement que Frédéric ne le ratifierait jamais. Leurs compagnons, excédés des longueurs d'une guerre faite dans un pays dépourvu de toutes ressources, redoutant les approches de l'hiver, avaient hâte d'en finir. Ils étaient d'ailleurs très-peu scrupuleux, et il ne leur importait guère que le roi, se retranchant der-

rière sa majesté, refusât de tenir les engagements qu'ils avaient pris en son nom. Christian, qui craignait que la réflexion ou de nouveaux ordres n'amenassent un retour d'idée contraire à ses intérêts, ne cherchait qu'à brusquer la conclusion de ces négociations. Enfin, les signatures données, il s'empressa de remettre les clefs de la ville à Gyllenstjerna et se rendit lui-même à bord du vaisseau amiral. C'était le 1er juillet. Par une de ces fatalités dont l'histoire nous donne tant d'exemples, le même jour, le prince Jean, son fils, jeune homme qui donnait les plus belles espérances au célèbre Cornélius Agrippa, que l'empereur avait chargé de son éducation, mourait à Ratisbonne, âgé de quatorze ans environ. C'était d'un bien triste augure.

La guerre civile avait tout suspendu, tout désorganisé en Norvége. Pendant que Gyllenstjerna employait son temps à ramener la confiance ou plutôt à rendre la vie à ce malheureux pays, Christian, se servant du style biblique que vous lui connaissez, écrivait à Frédéric « qu'il allait à lui, comme un enfant perdu »; il assurait « que ce n'était plus par la chair et par le sang « qu'il se gouvernait, mais par l'esprit de grâce que « Dieu lui avait miraculeusement accordé et qui le « remplissait d'une ardente charité pour tout le monde, « surtout pour le roi, pour la reine, pour le prince « Christian, pour les états de Danemark, pour les ma« gistrats des villes hanséatiques. Il espérait que son « oncle se réjouirait avec les saints anges du change« ment qui s'était opéré en lui, et il le priait de lire « cette lettre devant le sénat, pour qu'on ne pût pas « douter des sentiments pieux et pacifiques dans les« quels il se trouvait ». Rien certes n'est plus édifiant;

mais il paraît que, pendant qu'il adressait ces douceurs à son oncle, il répandait contre lui en Allemagne des écrits injurieux et cherchait à intéresser les princes dans sa querelle. C'est au moins l'explication des violences qu'on a depuis exercées contre lui. Enfin, sa besogne faite et ses ordres donnés pour l'avenir, Gyllenstjerna quitta le golfe d'Opsloe, le 9 juillet, et parut, quinze jours après, dans la rade de Copenhague.

Frédéric Ier, malade (il mourut le 3 avril 1533), était à Flensbourg. On prétexta son absence pour retenir Christian à bord et l'empêcher d'aller, comme il se l'imaginait, se promener dans les rues de son ancienne capitale. Dès le début, l'évêque d'Odensée n'était pas de mauvaise foi. Il avait eu maintes preuves de la bonté de Frédéric Ier, et d'ailleurs, dans son petit cerveau, il n'imaginait pas qu'un oncle et qu'un neveu, séparés depuis si longtemps et après une fortune si diverse, pussent, dans de pareilles conditions, se revoir sans attendrissement. Mais il était faible. Quand il fut convaincu qu'à la cour on ne voulait plus lâcher sa proie, il seconda lui-même cette infâme politique, qu'il eût été de son honneur de combattre à outrance. Il se rendit au sénat, assura que Christian avait déchiré de ses propres mains la capitulation d'Opsloe en calomniant son oncle à l'étranger, pendant l'armistice (ce qui n'a jamais été prouvé), enfin poussa la lâcheté jusqu'à se faire l'accusateur public de son prisonnier et exciter les sénateurs à sa condamnation. De son côté, Gustave écrivait en même temps lettres sur lettres, suppliant Frédéric de faire céder sa pitié devant la raison d'État, et de ne pas repousser l'occasion, miraculeusement offerte, d'assurer la tranquillité des royaumes du Nord. Les villes hanséa-

tiques s'exprimaient dans le même sens et avec non moins d'énergie. Enfin la noblesse, s'étant levée en masse d'un bout du royaume à l'autre, faisait de bruyantes manifestations contre son ancien tyran, et, plus énergique que Gustave et les villes alliées, elle demandait sa mort. C'était plus qu'il n'en fallait pour perdre dans l'esprit de Frédéric un homme condamné d'avance. Il n'osa pas cependant répandre un sang dont la source lui était commune. Il respecta la vie du fils de son frère, dont il avait été lui-même le sujet; mais il le fit condamner à une réclusion perpétuelle. La noblesse, que la terreur avait rendue impitoyable, exigea que le roi renonçât, pour cette fois, à son droit de grâce; elle le contraignit à signer une déclaration à ce sujet, écrite en deux exemplaires, dont l'un fut confié à quatre gentilshommes du Holstein, et l'autre à quatre gentilshommes du Jutland. Les dépositaires emportèrent cette pièce dans leur province et la gardaient précieusement dans leurs archives de famille pour l'opposer à Frédéric ou à son successeur, dans le cas où l'un d'eux, faisant fléchir la prudence devant la pitié, se départirait d'une rigueur qu'ils croyaient être indispensable à leur sûreté.

Il est évident que Frédéric, tout en servant les ressentiments de sa noblesse, avait obéi à ses propres passions. Cet acte de violence, de perfidie, est une tache dans sa vie. Quelles que fussent les incertitudes de l'avenir, Christian devait être protégé par le sauf-conduit qu'il avait obtenu à Opsloe. De plus, Frédéric n'aurait jamais dû oublier qu'il était monté par un hasard heureux, à la suite d'une révolution, sur un trône où Christian était né; que celui-ci n'était pas bien

criminel d'avoir voulu reprendre par la violence un bien dont la violence l'avait dépossédé, surtout à une époque où les droits du peuple n'existaient pas, et où l'on croyait qu'une couronne, venant de Dieu comme la vie, ne pouvait être retirée que par lui, à l'heure de la mort. Frédéric et son fils, au contraire, restèrent sourds à la voix du sang et insensibles à la pitié qui est toujours due à de grandes infortunes. Reniant tout son passé (tant il est vrai que l'esprit le plus sage s'égare, quand il agit sous l'influence de l'avidité et de la peur), il fit exécuter avec une rigueur impitoyable la sentence du sénat. Cependant l'infortuné Christian, toujours à bord de la flotte danoise, ignorait toutes les trames qu'on ourdissait à terre contre sa liberté et même contre sa vie. Après quelques jours passés dans les incertitudes, dans les angoisses de l'attente, il reçut l'ordre de se rendre à Flensbourg (29 juillet). C'était là que se trouvait Frédéric, retenu par la maladie. Les malheureux sont faciles à tromper. Il croyait qu'on le conduisait à cette fameuse entrevue si solennellement promise. Il ne fut désabusé que lorsqu'il vit son vaisseau, arrivé en face du port de la ville, le franchir, sans faire mine de s'y arrêter. A l'espoir dont il était rempli succédèrent les plus cruelles appréhensions ; il interrogea le commandant de la flotte, et, ne pouvant plus douter du sort qui lui était réservé, il fondit en larmes et éclata en amères récriminations. Il n'en fut pas moins conduit dans l'île d'Alsen et enfermé dans le château de Sönderborg. Cette prison, située dans le petit Belt et dépendante du Schleswig, où ce prince était inconnu, était assez éloignée et assez fortifiée pour enlever aux grands seigneurs tout espoir de le délivrer, un jour de

mécontentement. Charles-Quint, qui ne l'avait jamais aimé et qui le méprisait, ne l'avait servi qu'à contre-cœur, par acquit de conscience. Il fut enchanté de se voir à jamais délivré de ses importunités. La régente des Pays-Bas, qui voulait avant tout conserver ses relations de commerce avec les pays scandinaves, assura que l'expédition de son beau-frère avait eu lieu sans son assistance, et, pour le prouver, elle s'offrit à châtier quelques pauvres diables notoirement connus pour y avoir participé.

Dans de pareilles conditions, on devait être impitoyable envers le prince vaincu; mais on le fut au delà de tout ce qui pouvait être imaginé. Jeté dans une salle basse, dont on avait muré les issues, à l'exception d'une échancrure par laquelle il recevait, avec les grossiers aliments qui lui étaient accordés, un peu d'air et de jour, ce malheureux vécut, pendant dix-sept ans, dans cet horrible réduit, n'ayant d'autre société que celle d'un nain norvégien, dont l'histoire n'a pas même daigné nous laisser le nom, de sorte que l'on ignore si c'est un compagnon volontaire dont il faille admirer le dévouement, ou bien un être infortuné que ses infirmités avaient, dans ces temps barbares, exclu du rang des hommes, et que l'on croyait pouvoir sans crime associer, quoique innocent, aux affreux châtiments infligés à un roi coupable.

En 1544, les remontrances de l'empereur apportèrent quelques adoucissements à ces traitements indignes. Enfin, en 1549, le prisonnier fut transporté à Callundborg et traité, dans cette nouvelle résidence, non-seulement avec humanité, mais d'une manière conforme au rang qu'il avait occupé. Mais le malheur

avait brisé son âme. L'abus des vins d'Espagne, l'ennui, les regrets, l'âge, les remords peut-être, avaient rendu plus fréquents et plus violents les accès de mélancolie auxquels il avait été sujet de tout temps, et quand, après vingt-sept ans de captivité, ce malheureux prince rendit son âme à Dieu, il était devenu complétement fou. Cette vie si dramatique a beaucoup préoccupé les poëtes et les historiens danois. Elle a été le sujet d'une foule de légendes, où la vérité a été souvent sacrifiée à l'amour que ces peuples ont pour le merveilleux. On a dit que Christian était venu au monde avec une main fermée, et que, lorsque la sage-femme l'eut ouverte, il s'en échappa des gouttes de sang; d'où l'on conclut que l'enfant aurait l'humeur sanguinaire. On dit aussi que sa mère l'avait entendu vâgir pendant qu'il était dans ses entrailles, et l'on vit dans ces cris prématurés le prélude des gémissements dont il devait plus tard faire retentir les cachots de Sönderborg.

Certes Christian fut cruel; il a reçu et mérité l'odieux surnom de Néron du Nord : mais pour lui, comme pour tous les rois déchus et morts loin du trône, l'histoire a été impitoyable; et si, au lieu d'avoir perdu trois royaumes, il en avait acquis autant ; si, au lieu de finir ses jours dans une prison, auprès d'un geôlier, il était mort sur le trône au milieu de la foule de ses courtisans ; si, au lieu d'enfants proscrits, il avait laissé des princes qui auraient hérité de sa puissance, on lui aurait moins sévèrement reproché des crimes absous et presque justifiés par le succès. Mais Christian a eu un tort que les hommes ne pardonnent jamais : il avait excité leur pitié, après avoir été l'objet de leur terreur.

CHAPITRE XIII

Pacification et conversion de la Dalécarlie.
Première partie de la guerre du comte.

Gustave avait surtout le mérite de deviner le moment favorable et de ne le laisser jamais passer sans agir. Du jour où Lars Siggesson avait défait Christian en Westrogothie et l'avait refoulé en Norvége, il avait laissé aux Danois le soin de lui porter le dernier coup, et, s'occupant de ses propres affaires, s'était rendu à Westerås. Après y avoir passé tout son monde en revue, il ordonna qu'on le suivît partout où on le verrait s'avancer. Il prit la route de la Dalécarlie (Dalarne). Quand on fut arrivé à Brunbäck, on fut étonné de ne trouver aucun soldat qui gardât les bords de ce fameux fleuve que personne, pas même le roi, ne devait à l'avenir pouvoir franchir sans la permission des mineurs. Il pénétra donc sans obstacle dans la plaine de Tuna, se dirigeant vers la haute Dalécarlie, au pied du Kopparberg, où se formaient tous ces orages dont les rois de Suède étaient si souvent assaillis.

Devant la terreur qu'il inspirait, Gustave s'enhardit. Il commença par faire arrêter Måns Nilsson et Anders Pehrsson, les deux principaux chefs. Le premier fut

saisi, caché dans unè de ses mines, au milieu de ses ouvriers, et l'autre dans une de ses fermes, à Rankhyttan, au milieu de ses paysans, sans que personne osât s'armer pour les défendre.

Après cet acte d'audace, on accourut de tous côtés aux pieds de Gustave implorer sa clémence, sa pitié. Celui-ci, affable pour tous, sans rien refuser, sans rièn promettre non plus, renvoyait les suppliants à Falun, où il se dirigeait.

Gustave était un habile comédien, mais peu varié. Il agit à Falun comme il avait fait déjà deux fois à Tuna. Il fit entourer, envelopper la foule par ses soldats; puis, quand tout ce monde fut à sa merci, son front se rembrunit, ses yeux devinrent sévères et son geste menaçant. Il demanda d'une voix courroucée si les Dalécarliens croyaient pouvoir impunément se faire un jeu de ces révoltes, qui, avec la terreur, portaient le trouble et le désordre dans tout le royaume; s'il n'était pas absurde que des sujets voulussent empêcher leur souverain de se rendre où bon lui semblerait dans son royaume. Il leur déclara que le temps était à jamais passé où des princes puissants comme les Sture se soumettaient à donner des otages pour traverser le Brunbäck; que l'esprit soupçonneux, téméraire, insolent des montagnards était à ses yeux un outrage au souverain et à Dieu de qui émanait l'ordre sur la terre; qu'il était convaincu que tous ces défauts leur venaient des richesses immenses qu'ils tiraient de leurs mines; qu'ils devaient prendre garde de ne pas le pousser à bout, et être bien convaincus qû'il préférait régner sur des pays inhabités que peuplés de sujets rebelles; que, s'il venait à sévir contre eux, non-seulement il les rui-

nerait, mais il ferait de la Dalécarlie un désert couvert de ruines, où l'on ne trouverait plus ni un chien ni un coq.

Pendant tout le temps que dura le discours de Gustave, les paysans se tenaient à genoux et la tête découverte. Il leur ordonna de désigner eux-mêmes les plus coupables. Cinq de ces malheureux furent jugés, condamnés et exécutés *ex abrupto*. Cinq autres, l'opulent mineur Måns Nilsson, Anders Pehrsson, Bengt, secrétaire du gouvernement révolutionnaire, Ingo ou Ingel Johansson que Gustave avait nommé bailli, et Évárd, curé de Leksand, qui l'avait fait nommer, furent amenés à sa suite à Stockholm. L'année suivante, ils comparurent devant le sénat, furent condamnés à mort et suppliciés à Westerås. C'est en vain qu'Anders Pehrsson rappela au roi qu'il avait été son condisciple à Upsal, qu'il l'avait recueilli pendant sa proscription ; il périt comme les autres.

Ainsi finit la troisième et dernière insurrection dalécarlienne. Ces indomptables populations subirent dès ce moment, comme les autres provinces du royaume, l'irrésistible ascendant de Gustave. Ayant accueilli par déférence les pasteurs luthériens qui leur avaient été envoyés, elles se convertirent avec une étonnante promptitude à la religion qu'on était venu leur prêcher, et ces mêmes hommes, qui avaient été jusqu'à ce jour les plus fidèles champions du catholicisme, en devinrent les plus fougueux adversaires. Rattachés à leur roi par ces nouveaux liens, ils oublièrent quelques moments d'égarement châtiés avec sévérité, il est vrai, mais avec justice, pour ne se rappeler que l'hospitalité donnée au proscrit Gustave Éricsson, et, reportant sur les petits-

fils l'affection qu'ils avaient vouée à l'aïeul, ils restèrent inébranlables dans leur attachement à sa dynastie.

On peut, dès ce moment, considérer la révolution religieuse comme accomplie. Le clergé catholique, naguère si puissant, était réduit à quelques vieux prêtres, pauvres, infirmes, et se bornant, dans leur retraite, à gémir de l'abandon où était tombée leur Église, naguère si florissante. A sa place s'élevait un jeune clergé luthérien, plein du zèle et de la confiance que donne la certitude de la victoire. Laurentius Pétri était archevêque d'Upsal et primat du royaume. Olaüs, en sa qualité de prédicateur de la cour, était le chef de tous les prêtres de la capitale et de la basse Suède. Toutes les affaires ecclésiastiques dépendaient de ces deux frères, hommes vraiment supérieurs, et qui employaient leur rare intelligence à consolider l'édifice qu'ils avaient élevé de leurs propres mains.

Gustave avait porté sa fortune si haut et si bien façonné son monde au joug que les nobles, autrefois ses égaux, reconnaissant en lui non-seulement leur souverain, mais dans ses futurs enfants les souverains de leurs enfants, le voyaient sans envie amasser chaque jour d'immenses richesses et étendre les prérogatives de la royauté au détriment de leurs priviléges. Ce n'est pas à dire que l'autorité de Gustave, pour si vaste et si ferme qu'elle fût, ait été, dès ce jour, acceptée sans contrôle : c'est au contraire au moment qu'il est arrivé à l'apogée de sa puissance que, par une bizarrerie de la fortune, il semble se trouver sur le point d'en être dépossédé.

On a dit que la vie est un combat. C'est au seizième siècle surtout que cette parole est vraie. On ne saurait

croire avec quel entrain, avec quelle audace, les hommes se jetaient dans les aventures où leur liberté, sinon leur vie, était toujours en jeu. La régence de Lübeck, au siècle dernier, était à la tête de cette fameuse ligue hanséatique, qui aurait pu devenir formidable, si les efforts des confédérés, tendant au même but, avaient toujours été faits avec désintéressement et loyauté.

Quoique sa population fût restreinte et que son territoire ne s'étendît guère au delà de ses murs, elle pouvait, grâce à ses immenses richesses, équiper une flotte formidable et rassembler des milliers de mercenaires, avant même que ses ennemis, toujours dépourvus d'argent, eussent eu le temps de se mettre en défense. L'état de faiblesse, de misère, d'anarchie, où la guerre civile avait réduit les royaumes du Nord, avait permis à ces hardis bourgeois de se poser en médiateurs ou plutôt en arbitres de leurs destinées. Le succès avait accru démesurément leur audace et leur avait donné une idée exagérée de leur puissance. Leur argent, prêté dans des temps de calamité à des intérêts monstrueusement usuraires, leur avait fait de leurs voisins autant de tributaires. Ceux-ci, à demi barbares, avaient ou affectaient une ignorance des affaires qui servait on ne peut mieux la friponnerie de leurs créanciers. La régence avait eu l'habileté de faire de sa ville l'entrepôt de tout le minerai de Suède, du chanvre, des cuirs et des suifs de Danemark, des grains et de la cire de Pologne, des bois, du goudron, des pelleteries de Russie, des harengs salés de la Baltique, enfin de tous les produits du Nord que les autres peuples ne pouvaient se procurer que par son intermédiaire.

Lübeck ne pouvait douter que toute sa puissance

ne résidât dans son coffre-fort. Aussi voyait-elle avec effroi son commerce, cause unique de sa prospérité, malgré ses sacrifices et ses efforts, diminuer chaque jour et passer de ses mains dans celle des bourgeois d'Anvers et d'Amsterdam. Ces appréhensions la rendaient injuste, impitoyable envers tout ce qui portait le nom de Hollandais. Elle les avait tenus exclus, pendant longtemps, de la mer Baltique. Ils y étaient revenus; mais elle espérait que la conduite équivoque de la régence des Pays-Bas dans l'expédition de Christian les en ferait chasser de nouveau, et cette fois pour toujours. Son étonnement fut grand, et son indignation plus grande, en voyant les cours de Copenhague et de Stockholm se contenter de la pendaison de quelques pauvres diables déjà ruinés, sur lesquels la régente jeta toute la responsabilité de cette équipée manquée, et renouer avec elle les fructueuses relations de commerce que la guerre avait suspendues.

Ses passions déchaînées lui firent oublier sa vieille prudence. Elle équipa une flotte de vingt-quatre vaisseaux, qu'elle lança, sans crier gare, sur la Baltique, sous la conduite de Marcus Meyer et avec l'ordre de s'emparer de tous les vaisseaux hollandais qu'elle y rencontrerait. C'était une déclaration de guerre aux alliés de ce peuple. Non contente d'avoir fait ce coup de tête, elle osa réclamer le payement immédiat de la dette contractée jadis par Gustâve, et dont le dernier règlement avait été fait en 1529 par le comte de Hoya. Gustave, homme excessivement rangé et économe, avait une sainte horreur des dettes. Pour éteindre celle-ci, il avait successivement contraint la noblesse à payer le capital d'une rente établie sur des forêts dans le neuvième

siècle, dépouillé le clergé de la dîme et enfin privé d'une cloche toutes les églises du royaume. Il ne doutait pas qu'après tant d'efforts et de sacrifices le gouffre ne fût à peu près comblé. Il ne put contenir sa fureur, en voyant figurer sur les comptes de la régence dix mille marcs d'argent de plus qu'il ne devait. Il déclara que cette somme, payée par lui, avait dû être détournée par des agents infidèles, et il offrit, à l'appui de ses assertions, l'exhibition et l'examen de ses livres. Lübeck répondit à cette offre très-acceptable en mettant l'embargo sur tous les vaisseaux suédois qui mouillaient dans son port. Par hasard, plusieurs, chargés de minerai, étaient la propriété particulière de Gustave, qui, par représailles, s'empara de tous les vaisseaux lubeckois qui étaient dans les eaux de Suède.

Gustave avait été malheureux dans ses affections pour les étrangers. Comme Henri de Mélen, le comte de Hoya était un homme léger, ambitieux, d'un esprit inquiet, jaloux et avide. Il avait reçu du roi, sans y prendre garde, dès lors sans en être reconnaissant, d'immenses domaines en Finlande, et ne lui avait jamais pardonné, dans leurs arrangements de famille, cette rigoureuse exactitude ou plutôt cette âpreté que Gustave apportait toujours dans les affaires d'intérêt. Il avait été chargé, il y avait quatre ans, du règlement de la dette de Lübeck. Déjà, à cette époque, les livres de Gustave ne s'étaient pas trouvés d'accord avec ceux de la régence. Le comte avait accepté un peu légèrement peut-être le règlement de Lübeck ; mais il est évident qu'il avait été la victime et non le complice de ces rusés marchands. Gustave, toujours méfiant, l'avait cruellement blessé à son retour, en ne lui cachant pas les soupçons qu'il avait

conçus contre sa loyauté. Depuis lors, une certaine froideur régnait entre ces deux hommes, et le comte de Hoya séjournait presque toujours en Finlande, éloigné de son beau-frère le plus qu'il pouvait. Il était à Wiborg, quand la rupture avec Lübeck éclata. Appelé par Gustave à sa cour, il feignit d'être retenu par la maladie, et ne bougea pas de son château fort. Ayant reçu de nouveaux ordres, et contraint de prendre un parti, il entassa sur un vaisseau l'argent, les bijoux, les objets mobiliers qu'il possédait, et y monta lui-même avec sa famille, disant à son entourage qu'il se rendait à Stockholm auprès du roi (avril); mais tel n'était pas son projet. D'après les conseils d'Hermann Müller, il fut à peine en pleine mer que, donnant l'ordre au pilote de changer de route, il se fit conduire à Revel, de l'autre côté du golfe de Finlande. Sa femme, Marguerite Wasa, y mourut. Dès lors tous les liens qui le retenaient à la Suède furent rompus. Il accourut à Lübeck, qui fut illuminée le jour de son arrivée. Bientôt après, on le nomma général en chef de l'armée que la république destinait à la conquête du trône de Suède. Le comte de Hoya n'avait jamais été populaire. Nommé sénateur, investi de fiefs considérables au mépris d'une loi qui défendait au roi de donner ces faveurs à des étrangers, il n'avait jamais rien fait pour détruire les préventions que son origine avait fait naître. On ne pouvait donc pas espérer de le mettre avec succès en antagonisme contre Gustave. Mais Svante Sture, que la mort de son frère Nils avait fait le chef de cette grande famille, se trouvait aux portes de Lübeck. Il était à Lauenbourg, à la cour du duc Magnus, pour compléter son éducation et se former aux belles manières. Marcus Meyer résolut

de faire de cet intéressant jeune homme un instrument de sa politique, quitte à le briser après s'en être servi. Dans ce but, un de ses affidés, Ludénius Müller, accourt à Lauenbourg prévenir le jeune Svante que Claude Bisterfeld, consul de Nyköping, récemment arrivé de Suède, lui apporte de la part de sa mère des chevaux, des vêtements, de l'argent; il offre ensuite complaisamment de le conduire à l'endroit mystérieux où ces présents doivent lui être remis. On ne vit dans cette fable qu'une attention, une délicate surprise, inspirée par la sollicitude maternelle, et ce bon procédé ne parut point étonnant de la part de Christine Gyllenstjerna. Aussi le duc Magnus, qui savait son hôte à court d'argent et devinait son impatience à posséder toutes ces belles choses, l'engagea-t-il à profiter de l'offre qui lui était faite et à partir avec un ami aussi obligeant.

A Bolenbourg Svante Sture ne trouve ni le bourguemestre de Nyköping, ni ses présents. On lui dit cependant qu'il était attendu. Ludénius Müller se rend à Lübeck, pour chercher la cause de ce retard qu'il ne peut comprendre. Après quelques jours d'attente, Svante est réveillé au milieu de la nuit. Une troupe de cavaliers arrive brusquement et demande à le voir. Ce n'est pas Claude Bisterfeld, mais Müller et Marcus Meyer. Celui-ci, s'excusant du stratagème auquel il avait eu recours pour s'aboucher avec lui, lui dévoile tous ses projets, lui prodigue de l'or, l'accable d'honneurs, lui promet toutes sortes de voluptés, et enfin fait miroiter dans l'avenir la perspective éclatante d'une couronne. Toutes ces tentatives d'embauchage ayant échoué devant la loyauté et le bon cœur de ce vertueux jeune homme, il est enlevé et conduit à Lübeck. On lui fait une récep-

tion magnifique. On le traite en souverain; un palais lui est réservé; il a des gardes, une cour, une liste civile. Il va de pair avec le bourguemestre, mais il est supérieur à tous les autres. La fin misérable du palefrenier Hans, à qui l'archevêque de Trondhjem et le sénat de Norvége avaient fait jouer un rôle à peu près semblable, était présente à l'esprit du sage Svante Sture et le préserva de toute défaillance. Les prières, pas plus que les menaces, ne purent jamais triompher de son obstination à ne vouloir signer aucune pièce compromettante. La régence devint alors faussaire. Elle eut l'infamie d'expédier et de faire répandre en Suède, à l'insu de celui qu'elle n'avait pu corrompre, un appel à la révolte revêtu de son nom et de ses armes. Cependant ces coupables manœuvres ne faisaient que raffermir le jeune Svante dans le devoir. Marcus Meyer comprit l'inutilité de ses efforts. Il renvoya son prisonnier à Lauenbourg; mais il eut la précaution de lui reprendre tous les cadeaux qu'il lui avait en vain prodigués pour le séduire.

Un petit État comme Lübeck n'arrive pas à l'apogée de la puissance sans beaucoup d'esprit de suite, de fermeté, d'audace et surtout de sagesse. Mais les vieilles traditions s'étaient perdues, et cet esprit de vertige et d'erreur, qui ne frappe pas moins les peuples que les rois que Dieu veut perdre, s'était emparé de toutes les têtes. Les intrigants et les incapables avaient chassé les citoyens vertueux et habiles et avaient pris leur place. Un certain Wollenweber, homme d'une naissance obscure, d'un caractère inquiet et remuant, audacieux, beau parleur, était parvenu à se faire nommer sénateur et bourguemestre à la mort du sage Lunte. Par son

influence, Marcus Meyer était devenu commandant de la citadelle. C'était un aventurier comme lui, et qui joignait à ses qualités ses mêmes défauts, surtout son inexpérience des choses et des hommes. Échappé d'une boutique de serrurier à Hambourg, il s'était trouvé au nombre des mercenaires qui avaient aidé Frédéric à conquérir les trônes de Danemark et de Norvége. Il s'était distingué au siége de Copenhague, et il était tout couvert de la gloire résultant de ce brillant fait d'armes, lorsqu'il se rendit à Lübeck. La régence lui confia le commandement des troupes qu'elle destinait à Charles-Quint pour sa grande expédition contre les Turcs. Mais, ce projet n'ayant pas abouti, le général était retourné à Lübeck. Il était illustre ; son mariage avec la veuve du bourguemestre Lunte, le rendant opulent, lui fit prendre rang parmi les dignitaires de la république.

Ces deux hommes, disposant, l'un de l'armée, l'autre du sénat, concentraient en leurs mains toutes les forces de l'État, et leur union devait les rendre maîtres absolus de ses destinées. Ils avaient tous les deux de l'audace, du zèle, même du patriotisme ; mais ils étaient avides de pouvoir, d'une ambition sans bornes, bien décidés, pour arriver à leur but, à ne reculer pas plus devant les dangers que devant les excès de la démocratie, et manquant surtout de cette modération, de ce tact, de cette circonspection, qui font presque toujours défaut aux hommes qui, partis de bas lieux, sont parvenus par hasard au timon d'un État.

Rien certes n'était plus sage que de vouloir interdire le Sund aux Hollandais. Mais la manière dont ce but fut poursuivi était insensée. L'ambassade de Wollenweber en Danemark et en Suède n'avait servi qu'à

mettre à jour son orgueil et son incapacité. Pendant qu'il prenait des airs de maître et menaçait, tantôt de précipiter Gustave du trône où il prétendait que son collègue Broms l'avait fait monter, tantôt d'empêcher le prince Christian de prendre la place de son père, Marcus Meyer, encore moins sage, vendait à Henri VIII d'Angleterre les royaumes scandinaves, tout comme s'il se fût agi de simples fiefs relevant de la régence.

Ce n'est pas que le moment pût être jamais plus favorable. La mort de Frédéric Ier (3 avril) avait plongé le Danemark dans une effroyable anarchie, et les insurrections sans cesse renaissantes contre Gustave avaient tellement affaibli la Suède que Lübeck, avec un sénat habile, aurait pu reconquérir la prépondérance qu'elle avait eue si longtemps dans la Scandinavie.

C'est en cette année (décembre) que naquit Éric (Erik), fils aîné de Gustave, qui régna après lui sous le nom d'Éric XIV. La couche était laborieuse. La mère souffrait depuis trois jours. La sage-femme avait dû se retirer et céder la place au médecin du roi. Celui-ci était à peine entré dans la chambre qu'il répondit aux personnes qui lui demandaient si la délivrance serait prochaine, qu'il fallait souhaiter qu'elle fût encore retardée, parce que, si la reine accouchait en ce moment, l'enfant qu'elle mettrait au monde naîtrait sous un astre malheureux. Il paraît que le médecin n'avait pas fini sa phrase que l'enfant, contre toute prévision, sortit du ventre de sa mère, poussant d'affreux vagissements. C'était de plus le treize du mois. Il avait, dit-on, comme autrefois Christian II, une de ses deux mains fermée, et, quand on l'eut ouverte, il s'en échappa des gouttes de sang. Les matrones prétendirent aussi l'avoir entendu

pleurer, avant d'avoir vu la lumière, pendant que la reine se débattait dans les douleurs de l'enfantement. Ces divers incidents donnèrent lieu aux plus fâcheuses conjectures, aux plus tristes pronostics. Mais le peuple, à qui toutes ces particularités furent cachées, vit dans la naissance d'un prince une cause d'ordre, une chance de stabilité, et célébra, avec de bruyantes démonstrations de joie, son arrivée dans le monde.

Frédéric était mort luthérien (3 avril 1533). Mais ce prince débonnaire, ne voulant pas que la force intervînt là où la conscience seule était en jeu, n'avait rien fait pour imposer ses croyances à ses sujets. A cette époque, le courant des idées était si contraire au catholicisme que, pour assurer le triomphe des novateurs, il s'agissait tout simplement que les peuples fussent livrés à leur libre arbitre. Aussi, pendant les dix ans du règne de Frédéric, le protestantisme, pénétrant peu à peu dans les villes et dans les campagnes, dans les palais et dans les chaumières, avait envahi tout le royaume, et, à la mort du roi, quand les deux partis, réunis dans des camps opposés, se furent comptés, les évêques virent avec effroi que leurs adhérents, qui naguère composaient toute la nation, n'en formaient plus aujourd'hui qu'une infime minorité. Néanmoins, avec leurs immenses richesses, ils avaient conservé intacte l'influence qui en découlait ; de plus, ils avaient la majorité dans le sénat, et, comme, pendant les interrègnes, c'était à ce corps de l'État que le pouvoir était dévolu, ils étaient maîtres de la situation. Ils en profitèrent pour entreprendre une contre-révolution religieuse. Leur premier acte fut de paraître en masse à la diète d'élection (24 juin), et d'opposer à la candidature de Christian, duc

de Holstein, celle du prince Jean, son frère consanguin. C'était l'aîné des enfants que Frédéric Ier avait eus de son mariage avec Sophie, fille de Bogeslas X, duc de Poméranie-Stettin. Il était tout jeune, et les prélats pouvaient espérer de le faire élever de manière à lui inculquer leurs préjugés et leurs passions. Ils n'avaient pas réussi, il est vrai, à faire passer leur candidat; mais ils avaient obtenu l'ajournement du scrutin à un an (24 juin 1534), et c'était pour eux une grande victoire, puisque, pendant tout ce temps, investis du pouvoir, ils pourraient consolider et étendre leur autorité. Ils avaient de l'audace et n'étaient pas gens à reculer devant des violences. On s'en aperçut bien vite : Malmö avait embrassé la réforme et montrait un grand zèle pour sa propagation. Les habitants, qui s'en étaient faits les apôtres, abrités derrière ses murs, en sortaient pour se répandre en Scanie (Skåne), dans le Bléking (Blekinge) et le Halland, et y rentraient après les échauffourées que parfois leur excès de zèle occasionnait : l'archevêque de Lund fit fermer les temples de Malmö et proscrivit les ministres. Les mêmes rigueurs furent exercées à Copenhague, dont les bourgeois jouaient le même rôle dans les îles et dans le Jutland. Un procès fut même intenté à Jean Tausen, Fionien de naissance, qui, moine au début de sa carrière, était allé à Wittenberg étudier à la grande école de Luther, et, de retour dans sa patrie, s'était fait le propagateur de ses doctrines..

L'enthousiasme, l'affection idolâtre que Tausen avait inspirés à la multitude mettaient sa vie et sa liberté à l'abri de toute atteinte. Ses ennemis s'étaient bornés à l'exiler en Jutland et à le priver de la prédi-

cation dans toute l'étendue du royaume. Cette sentence était certes bénigne pour un si grand crime. Cependant à peine avait-elle été connue que le peuple, envahissant l'hôtel de ville, et pénétrant dans la salle où les juges étaient encore assemblés, s'était porté aux plus coupables violences; il aurait même massacré l'évêque de Roeskilde, Ronnaw, qu'on accusait d'être le chef de la faction cléricale, sans l'intervention de ce même Tausen, qui eut la gloire de sauver les jours de son persécuteur. Ronnaw n'avait échappé cependant, malgré son protecteur, aux fureurs de la multitude qu'après lui avoir promis de laisser son idole à Copenhague et de lui donner une église où l'on aurait le bonheur de l'entendre.

Magnus Gjoe et Éric Banner, sénateurs protestants, et chefs du parti du duc de Holstein, s'étaient exilés volontairement, afin de repousser toute solidarité dans une politique qu'ils condamnaient. Leur départ de Copenhague (Kjöbenhavn) servit de prétexte à une grande démonstration en faveur de la réforme. Ils furent accompagnés jusqu'au delà des murs par le peuple qui, voyant en eux des martyrs de sa foi, faisait retentir l'air de vivat en leur honneur et d'imprécations contre leurs oppresseurs. Ceux-ci, ne voyant que le fait matériel, se réjouissaient comme d'un succès de la fuite d'ennemis puissants, et cette scène qui les irrita, au lieu d'être pour eux un avertissement à la modération, ne leur servit que d'excitation à la violence. Ils avaient ou plutôt croyaient avoir la force pour eux : qu'importe ? Les malheureux ignoraient qu'il y a des moments où les efforts mêmes de l'homme ne servent qu'à prouver son impuissance, et où le pouvoir lui-même est une arme

dangereuse dans la main de l'imprudent qui ne sait pas s'en servir.

Il n'y avait d'ailleurs parmi les évêques aucun homme qui fût à la hauteur de la tâche qu'ils avaient entreprise. Leur politique indécise, violente et faible en même temps, avait plongé le pays dans une si grande anarchie qu'il eût fallu, pour en trouver un exemple, remonter au règne de Christophe de Bavière.

Le moment ne pouvait donc pas être mieux choisi pour un allié douteux d'intervenir et de tirer parti de son intervention. Mais il eût fallu se déclarer franchement pour l'un des deux partis. Les bourguemestres de Lübeck crurent, au contraire, faire merveille en disant aux évêques qu'il n'avaient pris les armes que pour mettre Christian II sur le trône, et aux bourgeois de Malmö et de Copenhague qu'ils n'avaient d'autre but que de leur assurer la liberté religieuse qui leur était refusée par les évêques. En essayant de tromper les uns et les autres, ils ne réussirent qu'à écarter d'eux toute sympathie. On résolut de se servir de leur puissance et l'on se mit en garde contre leur perfidie.

Il est de fait que Lübeck ne cherchait qu'à prolonger, à aggraver l'état d'épuisement où l'anarchie avait plongé le Danemark, n'ayant d'autre but que d'en faire une proie plus facile à saisir et à conserver. Christian, de son côté, s'efforçait de parer aux terribles éventualités dont il était menacé. Il fit un traité d'alliance avec Marie, reine douairière de Hongrie et régente des Pays-Bas, et renouvela avec la Suède celui que son père Frédéric Ier et Gustave avaient conclu en 1529. En voyant cette ligue formée contre elle, Lübeck s'adressa, à qui croyez-vous? à celle qui était la cause de tout ce

trouble, à cette même régente Marie qui venait de s'entendre avec le duc de Holstein. Lübeck n'avait jamais eu d'autre but que de fermer la Baltique aux marchands hollandais. Même en ce moment, ceux-ci ne pouvaient y faire pénétrer qu'un nombre limité de vaisseaux. Lübeck, par une inconséquence dont l'histoire offre peu d'exemples, prenant sous sa protection leur pavillon jusqu'à ce jour exécré, leur ouvrit, sans conditions ni restrictions, cette mer dont elle était si jalouse, et qui, d'après ses prétentions, devait exclusivement n'appartenir qu'à ses riverains. A la suite du traité de Hambourg, la régente Marie non-seulement abandonna, mais encore combattit ces mêmes Suédois et Danois qui n'avaient pris les armes que pour la défense de ses intérêts. Cette alliance infâme, faite contre tous les principes d'honneur admis chez des peuples civilisés, ne pouvait être favorable à ceux qui avaient l'audace de la contracter à la face de l'Europe. Elle ne servit qu'à prouver la perfidie du cabinet de Bruxelles et la folie du sénat de Lübeck.

Christophe d'Oldenbourg, que Lübeck avait choisi comme généralissime de ses armées, avait recruté en Allemagne et amené quatre mille hommes. A peine à Lübeck, il écrit au duc de Holstein, le sommant de délivrer du château de Sönderborg leur parent Christian II, roi de Danemark, de Suède et de Norvége, sinon le menaçant d'envahir ses propres États et ceux sur lesquels Christian II régnait du fond de son cachot. La cause de son intervention consistait dans ce fait que la régence, ayant ordonné à ses généraux de signer le sauf-conduit accordé à Aggerrhus, ne pouvait rester plus longtemps spectatrice indifférente des vio-

lences commises, au mépris de la foi jurée, envers un monarque qui s'était placé sous sa protection.

Le duc de Holstein répondit à cette étrange lettre que le sort de Christian II, quoique enfermé dans un château qui lui appartenait, dépendait des états de Danemark, qui ne l'avaient du reste condamné que sur les instances de la Suède, et surtout de la régence; que ceux-ci, en se bornant à priver le tyran de sa liberté, quand ils avaient sa vie dans les mains, avaient fait preuve de bonté plutôt que de sagesse; et qu'au lieu de les accuser de cruauté et de mauvaise foi, on devait leur tenir compte de leur modération et de leur loyauté.

Là-dessus, le comte d'Oldenbourg, sans autre avertissement, pénètre dans le Holstein, s'empare d'Eutin, de Trittow, de Ploën, levant dans toutes les villes des contributions, pillant les châteaux, brûlant les chaumières. Cette armée de brigands s'avançait avec la rapidité de l'incendie qu'elle allumait partout sur son passage. Christian, épouvanté de ses progrès, la voyait déjà dans le Schleswig et le Jutland. Pour prévenir ces malheurs, il retira avec une imprudente précipitation toutes les troupes qui gardaient les îles et le nord de la péninsule, et les envoya, sous les ordres de Jean de Rantzaw, dans la province envahie.

Le comte Christophe n'était pas de force à tenir tête à tout ce monde. Telle n'était pas d'ailleurs son intention. Il n'avait d'autre but que de faire dégarnir les îles de troupes, en les attirant dans les duchés. Ce piége ayant réussi au delà de toute prévision, il s'agissait d'en tirer parti. Le comte rentra précipitamment à Lübeck, et, ayant obtenu l'assentiment du sénat, il

rassembla à la hâte tous les hommes dont il pouvait disposer, et les jeta sur les nombreux vaisseaux qui mouillaient dans le port. Wollenweber devint l'amiral improvisé de cette grande flotte, qui put jeter l'ancre et débarquer tout son monde, sans obstacle, dans l'île de Séeland, à quatre lieues de la capitale. Marcus Meyer, Gustave Trolle, Bernard de Mélen et d'autres personnages avaient des commandements sous les ordres du comte.

Wollenweber, maître des deux Belt et du Sund, avait interrompu toute communication entre les provinces et la capitale. Non-seulement Christian ne pouvait pas envoyer au secours de celle-ci ses troupes attirées dans le Holstein, mais encore les sénateurs, surpris chez eux, c'est-à-dire répandus par toute la monarchie, ne pouvaient trouver un lieu de réunion pour aviser aux moyens de prévenir la ruine dont la patrie était menacée.

Wollenweber, pendant son ambassade, avait fait entrer dans ses intérêts Ambroise Boeckbinder et Georges Kock, dit Mynther, l'un bourguemestre de Copenhague et l'autre de Malmö. Tous deux, originaires de Westphalie, avaient acquis une grande influence dans leur patrie d'adoption. Ils étaient opulents, pleins d'intelligence et d'adresse, mais remuants, inquiets, ambitieux, de plus très-zélés pour la nouvelle religion. Wollenweber leur avait persuadé que les villes hanséatiques recevraient avec joie dans leur confédération les deux grandes cités qu'ils administraient. C'était leur promettre, outre de grands priviléges, le triomphe de l'élément bourgeois sur l'influence chaque jour croissante de la couronne et de la noblesse. L'anarchie,

qui régnait depuis la mort du roi, avait jeté le Danemark dans un tel état de confusion et d'abaissement que ces chimériques projets furent adoptés avec passion par des hommes sensés, positifs, calculateurs, comme de vrais marchands qu'ils étaient.

A peine en Séeland, le comte Christophe s'empare de Kjöge et de Roeskilde, contraint les habitants à prêter serment à Christian II, chasse de sa propre autorité Ronnaw de son évêché, et nomme à sa place Gustave Trolle, qui accepte, quoique prêtre catholique, une mitre arrachée par un luthérien fanatique à un homme qui n'a eu d'autres torts que de rester fidèle à ses principes. Cela fait, il va résolûment mettre le siége devant Copenhague (Kjöbenhavn).

Pendant que l'heureux d'Oldenbourg poursuivait ses brillants et faciles succès dans l'île de Séeland, les habitants de Malmö, sous l'influence de Georges Mynther, leur bourguemestre, s'emparaient de la citadelle, la démolissaient, jetaient en prison le commandant Magnus Gyllenstjerna, et se déclaraient pour Christian II contre le duc de Holstein. Celui-ci était allé rejoindre, à l'embouchure de la Trave, Jean de Rantzaw, qui, après avoir reconquis le duché, y attendait les secours qu'on lui avait promis d'Allemagne. Christian n'était pas seulement un prince vertueux et brave, mais un grand homme de guerre. Ne pouvant aller au secours de la capitale, il résolut de faire éprouver aux habitants de Lübeck les émotions, les angoisses, auxquelles ils le soumettaient. S'étant emparé de Travemunde et de la tour qui domine le fleuve, il parvient à y jeter un pont, malgré les efforts des bourgeois, qui, sortis deux fois pour détruire ses travaux, sont deux fois repoussés avec perte. Maître

alors de la navigation, il passe sur le territoire de la régence, met le siége devant la ville, le pousse avec tant de vigueur et d'habileté que ces fiers républicains, privés de leur flotte et de leurs soldats, s'agitent tumultueusement derrière leurs remparts et commencent à craindre qu'ils ne soient insuffisants pour les protéger.

Gustave, en fidèle allié, avait envoyé en Séeland quatre escadrons de cavalerie et quatre régiments d'infanterie, sous les ordres de Nils Olfsson. En même temps la flotte suédoise, commandée par Arvid Trolle, en vint aux mains avec les Danois dans le golfe de Revel et remporta sur eux une victoire complète.

Cependant ces secours étaient trop faibles pour détourner le comte Christophe du siége de Copenhague. Il était en relation avec les consuls de la ville, qui ne faisaient semblant de la défendre que pour dissimuler leur défection. L'évêque de Roeskilde, ayant voulu ranimer le patriotisme de la multitude, fut accusé par elle d'avoir été le persécuteur de Tausen, injurié, obligé de fuir pour n'être pas massacré par l'émeute que son discours avait soulevée. Boeckbinder, promettant, au nom du comte, le libre exercice de la religion, fit tourner cette effervescence au profit des assiégeants, à qui les portes furent ouvertes (26 juillet) par les factieux. L'heureux d'Oldenbourg se trouva donc tout à coup possesseur d'une ville fortifiée, ayant dans son port une flotte formidable, dans ses arsenaux un immense matériel de guerre, et dans ses magasins d'innombrables richesses, enfin de la capitale d'un grand royaume. Cependant le commandant du château, Jean Urne, qu'on avait essayé d'abord de corrompre, puis de sur-

prendre, ne le rendit qu'après avoir vu l'impossibilité de le conserver au duc de Holstein.

Le premier acte de Christophe d'Oldenbourg, une fois dans Copenhague, fut de rassembler les états à Ringsted et d'exiger que tout le monde prêtât serment à Christian II. La noblesse seule s'abstint de paraître, et s'attira l'implacable animosité du vainqueur. L'évêque de Roeskilde, le versatile Ronnaw, fut moins scrupuleux. Il fit sa soumission et rentra en possession de son évêché. Celui d'Odensée (Odense) fut promis en dédommagement à Gustave Trolle, aussitôt après la conquête de la Fionie (Fyen).

Georges Mynther avait acquis à Christophe d'Oldenbourg de nombreux partisans de l'autre côté du Sund. Ces provinces avaient envoyé à Ringsted quatre délégués, qui furent contraints de prêter serment à Christian II, non-seulement pour leur propre compte, mais pour celui du pays tout entier qu'ils représentaient. Christophe, à leur retour, les suit en Scanie. Il est, à Malmö, reçu comme un libérateur. Les états, rassemblés par lui près de Lund, à l'endroit même où les rois sont présentés au peuple, renouvellent le serment prêté à Ringsted par leurs représentants. Au nom de Christian II, il dispose de tout le pays, règle ses destinées en maître absolu, fait frapper des pièces de monnaie au nom et à l'effigie de ce prince, en ayant toutefois la précaution de figurer lui-même au revers, se livre à la bonne chère et à la volupté, pendant que la municipalité de Malmö fête en sa présence la restauration d'un prince qui naguère encore était l'objet de son animadversion.

Cependant la noblesse, persévérant dans la haine qu'elle avait vouée à ce monstre, s'était enfuie en masse

à l'approche de Christophe. Elle était accourue à la cour de Gustave, qui ne s'était pas borné à un accueil bienveillant, mais, l'ayant réunie à deux mille cavaliers et à six cents fantassins qu'il tenait en réserve, l'avait envoyée, sous les ordres de Hans Turesson, sur la frontière du Halland. Elle avait du reste, en émigrant, agi avec prudence. Elle n'aurait pas été en sûreté dans ses châteaux. Le comte d'Oldenbourg, malgré son origine princière, n'avait pas craint de susciter une guerre sociale. Après avoir soulevé la paysannerie et la petite bourgeoisie contre les hautes et les moyennes classes, il avait confié la direction des affaires, l'administration, à Marcus Meyer et au comte de Hoya ; puis, s'étant emparé de Moën, de Falster, de Laaland, enfin de toutes les petites îles situées au sud, il se préparait à envahir la Fionie, en attendant de clore ses succès par la conquête du Jutland.

Il faut avouer que jamais entreprise n'avait commencé sous de plus heureux auspices. Christophe d'Oldenbourg, maître déjà d'une moitié de la monarchie, répandait la terreur dans l'autre. Ses récents succès jetaient tant de trouble en Fionie que Rosencrantz, gouverneur du prince Jean, l'avait précipitamment conduit en Jutland, costumé en paysan, ainsi que tous les seigneurs de sa cour.

Cependant l'époque désignée pour l'élection d'un souverain (24 juin) était passée. Les électeurs norvégiens, ignorant les progrès du comte, se rendaient sans méfiance à Copenhague pour y voter. Ils furent pris dans le Sund (Öresund) par Wollenweber. Ceux des autres parties du royaume, retenus chez eux par l'escadre de Lübeck, maîtresse de la mer, ne pouvaient fixer un

lieu de réunion. Dans ce moment de péril extrême, le sénat de Jutland s'assemble à Ribe. Magnus Gjoe déclare que, du moment où il s'agit du salut de la patrie, toute indécision doit cesser; qu'il ne faut consulter ni ses sympathies ni ses répulsions; que le duc de Holstein, étant seul capable d'empêcher la ruine de tous, doit être seul désigné à leurs suffrages. Le sénat se range de son avis; mais les évêques, ne pouvant se décider à élire un prince hérétique, mettent encore en avant la candidature du prince Jean. Gjoe essaye, mais en vain, de leur faire entendre que ce n'est pas à un enfant, mais à un homme d'un mérite et d'un courage éprouvés, que leurs destinées doivent être confiées en ce moment solennel. Le peuple entier partageait ses passions; il attendait et écoutait aux portes. Comme il est brutal et expéditif de sa nature, il ne crut pas pouvoir mieux vaincre l'obstination des prélats qu'en envahissant la salle des séances, en éclatant en injures, en menaces, contre les récalcitrants, et en les contraignant, le couteau sur la gorge, à sanctionner le choix des sénateurs (4 juillet). Christian était alors devant Lübeck. Une députation de grands seigneurs, ayant Magnus Gjoe en tête, alla lui apporter cette bonne nouvelle. Bientôt après, les états de Fionie et de Jutland ratifièrent à Horsens l'élection de Ribe.

Le but avoué de l'expédition du comte d'Oldenbourg était la restauration de Christian II. La guerre était donc dirigée aussi bien contre Gustave que contre le duc de Holstein. La chute de celui-ci devait seulement préparer, précéder la chute de l'autre. Gustave, qui avait compris la solidarité de leurs intérêts, n'avait rien épargné, ni intrigues, ni argent, pour assurer l'élection de

son beau-frère ; et l'on a vu que cette puissante intervention n'avait pas été de trop pour le succès.

L'élévation de Christian au trône avait une grande importance, parce qu'elle l'avait fait sortir d'une position fausse. Si elle ne lui procurait pas tout de suite des ressources matérielles, elle lui donnait une grande force morale, et c'est plus qu'il ne faut à des hommes de cette trempe. Cependant le comte d'Oldenbourg n'en était pas moins très-puissant. Il s'était fait le champion des bourgeois et des paysans, et l'on sait que ces deux ordres ont été de tous temps en Danemark les ennemis acharnés de la noblesse, qui n'a cessé de mépriser l'un et d'opprimer l'autre. Ensuite l'exagération religieuse du comte avait attiré dans ses rangs les illuminés, les fanatiques protestants, très-nombreux dans les basses classes.

Aussi à peine le comte a-t-il paru en Fionie que, sans tenir compte des décisions des états, qui venaient de ratifier l'élection faite en Jutland, la bourgeoisie et la populace accourent dans son camp, lui livrent toutes les places fortes et prêtent en ses mains serment de fidélité à Christian II. Appelé par ses amis, réduits aux abois, Christian III accourt : Oldenbourg s'enfuit. L'île entière est reconquise. Odensée et Svenborg sont pris d'assaut, et les bourgeois notables passés au fil de l'épée. La besogne faite, le roi retourne au siége de Lübeck, qu'il presse avec une recrudescence d'énergie. Derrière lui, Oldenbourg reparaît en force, reprend l'île, fait égorger quelques nobles et reste de fait le maître du pays. Il l'est encore du Séeland, de la Scanie (Skåne), de la Norvége, où ses amis, l'archevêque de Trondhjem en tête, sont les plus forts et le recevront à bras ouverts. Il ne

lui reste donc plus, pour être en possession de la monarchie danoise, qu'à conquérir le Jutland. Il envoie dans le fjord de Liim un corsaire nommé Clément, vieux loup de mer, aussi expérimenté qu'audacieux. Celui-ci s'empare d'Aalborg. Tous les Jacques du pays, et ils étaient nombreux, y accourent, se rangent sous les drapeaux de Lübeck et se mettent en train de massacrer les nobles et les prêtres.

Le golfe de Liim traverse presque d'un bout à l'autre le Jutland septentrional. Clément le parcourait avec tous ses vaisseaux, et de là, pénétrant dans ses nombreux affluents, partout et jusqu'où les eaux lui permettaient d'arriver, il répandait la terreur et trop souvent la désolation. Rosencrantz et Éric Banner, rassemblant à la hâte quelques serviteurs, quelques amis, veulent arrêter ces bandes de pillards. Ils les rencontrent auprès de Randers. Ils étaient peu nombreux, mille environ, harassés de fatigue, sans infanterie, et campés au milieu de terrains mouvants. Clément, qui connaissait tous ces désavantages, leur offre le combat. Ceux-ci l'acceptent par point d'honneur, pour n'avoir point l'air de reculer devant des goujats. Ces goujats étaient au nombre de sept mille. Ils attirèrent, par une fuite simulée, les gentilshommes dans des marais où les chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre. Le plus grand nombre se trouvant ainsi, par son imprudence, hors d'état de combattre, le reste vit l'impossibilité de résister à ces masses triomphantes. Il se retira derrière les murs de Randers, abandonnant ses compagnons aux fureurs des paysans, qui, sous prétexte de venger des siècles d'oppression, avant de leur donner le coup mortel, les soumirent aux plus affreuses

tortures. C'est en ce jour néfaste que périrent Rosencrantz et beaucoup d'autres membres de familles illustres.

Clément, après cette victoire, avait entrepris le siége de Randers, mais sans succès. Battu dans plusieurs sorties, il est contraint d'aller lui-même s'enfermer dans Aalborg. Christian III, de son côté, pressait le siége de Lübeck avec autant de hardiesse que d'habileté (octobre). La disette se faisait déjà sentir dans ses murs, et ses habitants, tout intrépides qu'ils fussent, étaient en proie aux plus cruelles angoisses, ne pouvant se dissimuler que leurs richesses, l'honneur de leurs femmes, la liberté de leurs enfants, leur propre vie enfin, couraient risque, d'un moment à l'autre, à la suite d'un coup de main heureux, de tomber au pouvoir d'un ennemi qui serait implacable. De son côté, Christian était désolé d'employer aux travaux toujours pénibles et souvent stériles d'un siége un temps précieux et de braves soldats qu'il aurait si bien utilisés à la conquête de son royaume. Mais il ne pouvait abandonner cette entreprise et se rendre dans le nord, sans dégarnir ses États héréditaires, et les livrer au ressentiment de gens qu'il venait de faire trembler.

Des amis communs (1) étaient au courant des ennuis et des embarras de l'une et de l'autre partie. Ils se rendirent, au nom de Lübeck, au camp de Christian, et lui firent entendre que la régence voyait en lui deux personnages tout à fait différents : le duc de Holstein et le roi de Danemark; que, n'ayant aucun grief contre les états de Holstein, elle proposait au

(1) Le duc Henri de Mecklembourg, Philippe, landgrave de Hesse, les députés de Hambourg et Lunebourg.

duc de faire cesser les hostilités entre deux peuples qu'un malentendu seul mettait, l'un contre l'autre, les armes à la main ; que, si le duc de Holstein acceptait ces propositions et levait le siége de Lübeck, les territoires de Holstein et de Lübeck deviendraient neutres et seraient à l'abri de toutes violences ; que, la régence, au contraire, ayant à se plaindre gravement des états de Danemark, la guerre se poursuivrait entre elle et eux ; et que Christian, en sa qualité de roi, pourvoirait, comme il l'entendrait, à la défense de ses États électifs.

Christian, découvrant au milieu ces propositions singulières la faculté d'aller se mettre à la tête de sa noblesse jutlandaise, sans exposer ses sujets des duchés, les accepta avec joie, et signa, sans contrôle ni réserve, le traité de paix que les plénipotentiaires des deux parties avaient rédigé à Hambourg. Cela fait, il réunit tous ses soldats, disséminés dans les forteresses du Holstein et du Schleswig, et partit, à leur tête, pour le nord de la vieille péninsule cimbrique.

CHAPITRE XIV

Deuxième partie de la guerre du comte. Siége et prise de Copenhague.

L'armée royale était sous les ordres de Jean de Rantzaw, un grand homme de guerre. Les routiers et les manants, que l'amour des aventures et du pillage avait rassemblés sous la bannière de Clément, ne pouvaient résister longtemps à des troupes égales en nombre, mais bien supérieures par la discipline et par la vraie bravoure. Refoulé et assiégé dans Aalborg, Clément est mollement défendu par cette canaille, que la présence du danger a fait passer d'une assurance extrême au plus lâche découragement. La ville est prise d'assaut. Deux mille paysans sont passés au fil de l'épée. Clément lui-même est fait prisonnier, au moment où il essayait de fuir. Il est conduit à Kolding, emprisonné et plus tard (1536) décapité comme déserteur de l'armée danoise. Un de ses lieutenants, nommé Hermann, qui avait rassemblé les débris de la garnison d'Aalborg, est ensuite surpris et pris par Rantzaw à Warde, tout à fait dans le sud. Le Jutland, enfin débarrassé des bandits qui l'infestaient, se soumet à l'autorité de son souverain légitime, de Christian III, qui, cédant un

peu trop à l'entraînement de la passion, permet à la noblesse de rendre plus dur et plus avilissant encore l'asservissement de ses vassaux. On était aux approches de la Noël. Dans ces climats rigoureux, la vie des camps devient alors impossible. Les hostilités ayant été suspendues, des amis communs intervinrent et cherchèrent à profiter des loisirs que la trêve avait faits pour mettre un terme à cette guerre désastreuse. Dans ce but, une entrevue eut lieu à Kolding entre le roi Christian III et le comte Christophe d'Oldenbourg. Celui-ci était un cadet de famille, n'ayant à la lettre pour toute fortune que son nom, son intelligence et son épée. Christian lui offrit de payer sa retraite assez chèrement pour le rendre opulent le reste de sa vie. Mais le comte Christophe était ambitieux. Ses premiers succès lui avaient tourné la tête. Il espérait toujours régner sous le nom et à la place de Christian II, dont le cerveau se troublait chaque jour davantage dans la solitude du donjon de Sönderborg. Il eut l'audace de proposer au roi de se contenter du Jutland, qu'il ajouterait à ses États héréditaires, et d'abandonner à son cousin, remis en liberté, les îles, les provinces suédoises et la Norvége. Christian reçut ces propositions avec mépris. Il s'indigna même de ce que l'on avait pu penser qu'il consentît au démembrement du Danemark, et les deux princes se séparèrent, excités plus que jamais l'un contre l'autre, et bien décidés à ne confier désormais qu'aux hasards d'une bataille la solution de leurs différends.

De Kolding le comte Christophe se rendit à Copenhague. Dans une assemblée de la noblesse séelandaise qu'il présida, il dit que, désirant pousser la guerre

avec la plus vive énergie, il attendait d'elle les plus grands sacrifices. La noblesse n'était venue à cette réunion que cédant à la peur ou à la violence. Toutes ses sympathies étaient pour Christian III. Elle fut indignée quand elle apprit que l'on exigeait non-seulement qu'elle livrât tout l'argent qu'elle avait conservé dans ses coffres, mais encore qu'elle dépouillât ses filles et ses femmes des parures et des bijoux en or qui servaient à leur toilette. Elle refusa net, disant que la qualité de mari ou de père ne donnait à aucun des membres de l'assemblée le moindre droit sur des objets qui étaient la propriété particulière et exclusive des femmes.

Mynther et Boeckbinder, qui n'étaient pas nobles, n'assistaient pas à cette réunion. Avertis d'une si ferme résistance, à la tête de plusieurs bourgeois notables, de magistrats même, ils envahissent la salle des séances, font ressortir l'insatiable avidité et l'incurable ingratitude des nobles, et supplient le comte Christophe d'en finir avec ces tyrans. Pendant ce temps, le peuple, qui s'agitait à la porte, n'attendait qu'un signal pour se porter aux plus cruelles violences. Le comte Christophe n'avait qu'un mot à dire, et c'en était fait de la noblesse séelandaise. Ses préjugés patriciens renaquirent dans ces moments solennels, et furent plus forts que sa haine et ses ressentiments. Non-seulement il ne condamna pas ces hommes de sa caste, mais il les prit sous sa protection, renvoya ces orateurs sanguinaires, fit dissiper les attroupements et accompagner par ses gardes jusque dans leurs demeures les seigneurs les plus illustres et par cela même les plus exposés aux fureurs de la populace. Le lendemain, ils

quittèrent tous la capitale. Ce fut à propos. A peine après leur départ, la nouvelle des terribles représailles que Jean de Rantzaw avait exercées contre les paysans jutlandais, vaincus par lui, occasionna une émeute. Le peuple se réunit en masse et parcourut, tout armé, les rues de la ville, faisant retentir l'air d'imprécations contre les nobles et contre les prêtres. Malheur à celui d'entre eux qui serait tombé dans leurs mains! Aucun pouvoir humain n'aurait pu l'en retirer vivant.

Pendant que Rantzaw soumettait à l'autorité de Christian III le nord du Jutland, Hans Turesson franchissait les frontières du Halland. Aussitôt la noblesse de la Scanie, la petite partie qui n'avait pas émigré, vient se ranger sous ses drapeaux, conduite par Axel Brahe et Christophe Hvitfeld. Oldenbourg, indigné de ces défections, livre à ses soldats la ville archiépiscopale de Lund qu'ils pillent sans pitié, et menace toutes les autres du même sort. On l'a même accusé d'avoir voulu attirer toute la noblesse scanienne à Landskrona, dans un guet-apens, pour en faire un massacre. Sa conduite à Copenhague prouve que cette accusation est calomnieuse. Oldenbourg est résolu de combattre et non de massacrer ses adversaires. Dans ce but, il envoie en toute hâte en Scanie Marcus Meyer et le comte de Hoya.

Cependant les Suédois paraissent devant Halmstad, dont ils entreprennent le siége. Les bourgeois s'arment, refusent de livrer la place à des étrangers, mais offrent de reconnaître Christian III pour souverain. C'est tout ce qu'on leur demande. Hans Turesson, se dirigeant vers le nord, se rend à Warberg où le commandant, moins scrupuleux, ouvre ses portes à la première sommation; ensuite il redescend dans le midi, soulevant

les populations et chassant devant lui Marcus Meyer, qui, épouvanté de l'attitude de ses agresseurs, va chercher un abri derrière les murs d'Helsinborg. Le château était commandé par Tycho Krabbe, maréchal du royaume, un des rares grands seigneurs qui s'étaient fourvoyés dans le parti du comte d'Oldenbourg. Il y était allé par peur, et n'attendait qu'une occasion d'en sortir. Elle se présenta avec les Suédois, qu'il regardait comme les libérateurs de son pays. Marcus Meyer, qui ne soupçonnait pas cette trahison, est tout surpris de voir sur les murs d'une ville où il espérait trouver un asile des canons braqués et dont il est menacé. Il va camper dans la plaine, n'ayant d'espoir de salut que dans le succès d'une bataille qu'il ne peut plus éviter. Ses troupes étaient aguerries et nombreuses, mais, par malheur, harassées de fatigue et démoralisées comme leur chef.

Après l'accueil qu'il avait reçu de Tycho Krabbe, Meyer avait poussé l'imprévoyance jusqu'à rester à la portée des canons de la citadelle. A peine l'action fut-elle engagée (15 janvier) que le gouverneur du château, se mettant de la partie, lança contre les Lubeckois une première bordée qui leur tua quatorze hommes. Meyer, pris entre deux feux, voulut changer de position ; cette manœuvre stratégique, toujours difficile, souvent dangereuse, s'opéra avec précipitation, partant avec désordre. La cavalerie suédoise, donnant en ce moment, porta dans les rangs des Allemands une confusion extrême. Marcus, voulant rallier et ranimer son monde, fut enveloppé par un escadron de gentilshommes scaniens et fait prisonnier. Le même sort fut réservé à Pierre Geler, bâtard du duc de Gueldre, à Michel Black,

à Christophe Hœck, à tous les chefs enfin, excepté à Georges Mynther, qui, trouvant un canot sur le rivage, put s'échapper à travers le Sund. Helsinborg est en face d'Elseneur (Helsingor), dont il n'est séparé que par le détroit, très-resserré dans ces parages. A l'exemple de Mynther, les fuyards, éperdus, s'étaient jetés dans toutes les embarcations qui mouillaient dans le port avec la précipitation et l'imprévoyance qu'inspire la terreur. La plupart d'entre elles furent à peine en pleine mer que, chargées outre mesure, elles coulèrent à fond, entraînant dans l'abîme tous les malheureux qui avaient confié leur destin à ce trop frêle abri. Ceux qui étaient restés sur terre n'avaient pas eu un meilleur sort. Le vainqueur impitoyable en avait fait un affreux carnage; de sorte que, de cette belle armée qui tenait naguère les trois provinces asservies, il ne resta plus que quelques bandes de fuyards, qui, tant bien que mal, à travers mille dangers, purent gagner les forteresses occupées par leurs compagnons. Un incident assez curieux faillit brouiller et faire battre les vainqueurs sur le champ même de bataille. Marcus Meyer avait été fait prisonnier par un gros de Scaniens; les Suédois, qui composaient la grande majorité de l'armée, et de qui les chefs avaient dirigé l'action, prétendaient avoir le plus de droits à la gloire et au profit de la victoire, et, à ce titre, ils réclamaient le prisonnier comme la part la plus précieuse du butin. Les Scaniens répondaient que, Marcus Meyer ne s'étant rendu qu'à la condition de n'être pas livré aux Suédois, condition qu'ils avaient eu tort d'accepter peut-être, mais enfin qu'ils avaient acceptée, ils étaient esclaves de leur parole, et ne pouvaient y manquer sans forfaiture. Après des paroles

amères échangées de part et d'autre, et même des voies de fait, il fut enfin convenu que le prisonnier, envoyé à Warberg, y serait soigneusement gardé jusqu'au moment où des juges auraient décidé lequel des deux peuples, des Scaniens ou des Suédois, aurait la satisfaction de le faire pendre.

Une fois ces arrangements pris, les Suédois poursuivirent leur marche triomphante et vinrent mettre le siége devant Landskrona, Lund et Malmö. Cependant Lübeck, indignée, désespérée de voir tous ses projets déjoués par la sage et loyale intervention de Gustave, ne recula pas devant un régicide. Elle encouragea, elle favorisa la conjuration que certains bourgeois allemands, établis à Stockholm et à Calmar, avaient fomentée contre le roi. Après avoir longtemps hésité si on le poignarderait ou si on l'empoisonnerait, il fut convenu qu'on le ferait sauter, pendant qu'il serait à l'église, en introduisant de la poudre sous le banc royal. C'était un matelot, nommé Windranck, homme intrépide, qui devait mettre le feu à la mine : ayant bu outre mesure pour se donner du courage, ou pour étouffer les accents de sa conscience, il dévoila, pendant son ivresse, le complot à sa femme, qui, n'ayant pu le dissuader de faire ce mauvais coup, courut prévenir le gouverneur du château de Stockholm (30 mars). Le matelot arrêté ne se fit pas prier pour dénoncer ses complices. Wolfgang Gyler, secrétaire du roi, eut le temps de fuir. Il se retira en Danemark. L'argentier du roi, Anders Johannius, qui avec lui était à la tête du complot, fut moins heureux ; n'ayant pu racheter ses jours au prix de 3,000 écus d'or de Hongrie, il se précipita du haut de la tour du château de Stockholm et se

brisa le cou : il n'en fut pas moins conduit au lieu du supplice et torturé tant qu'il lui resta un souffle de vie. Anders avait épousé la sœur de Hans Brask, une des victimes de Gustave; et l'on a dit que c'était à l'instigation de son beau-frère et pour le venger, qu'il avait trempé dans cette conspiration.

Christian était à Kolding lorsqu'il apprit de Christophe Hvitfeld la nouvelle de la bataille d'Helsinborg. Il préparait une descente en Fionie; mais comment transporter sans flotte une armée entière dans une île? Il est vrai que la Fionie n'est séparée du Jutland que par le petit Belt (Lilla Bält). Christian avait attiré du Holstein surtout, lentement et en secret, une foule d'embarcations marchandes; peu importait qu'elles fussent grandes ou petites, bonnes ou mauvaises. Il y entassa le plus de soldats possible et leva l'ancre par une belle nuit. Le secret de cette entreprise avait été si bien gardé que les Danois étaient descendus à terre avant que les soldats du comte, chargés de s'opposer à leur débarquement, se fussent aperçus de leur présence. Ceux-ci espérèrent réparer leur faute en livrant bataille au roi, avant que la nouvelle de son arrivée eût rallié ses partisans sous ses drapeaux. Le combat eut lieu au delà de Middelfart, sur la route d'Odensée; les Allemands furent défaits et obligés de se retirer à Assens où le vainqueur les poursuivit. Odensée et plusieurs villes reconnurent Christian III.

L'étoile du comte d'Oldenbourg avait pâli singulièrement. La régence de Lübeck, mécontente de le voir perdre peu à peu toutes ses conquêtes, avait pris le parti de lui retirer le commandement de ses troupes. Elle avait envoyé en Danemark, pour le remplacer, le duc Albert

de Mecklembourg, parent par sa femme de Christian II, et prétendant lui-même à sa succession. Christophe, de qui l'amour-propre était froissé et l'ambition déçue, vit arriver son successeur de mauvais œil et refusa obstinément de délier ses troupes du serment qu'elles lui avaient prêté. Wollenweber, pour obtenir son désistement, lui proposa l'évêché de Roeskilde et les immenses domaines qui en dépendaient. Mais Christophe, qui avait rêvé une couronne, repoussa avec mépris l'offre d'une mitre, et Wollenweber crut arranger les choses en partageant sottement le commandement entre ces deux rivaux, c'est-à-dire en établissant, en organisant le désordre et l'anarchie.

Cependant Christian, en envahissant l'île de Fionie (Fyen), avait agi avec une grande témérité. Les Lubeckois étaient les maîtres de la mer, et l'étroitesse des deux Belt (Lilla et Stora Bält) rendait la garde de l'île très-facile. Ils pouvaient empêcher que Christian reçût du dehors des troupes ou des vivres, tandis qu'eux-mêmes, maîtres du midi, avaient toute liberté pour approvisionner et augmenter leur armée. Avec des adversaires habiles, Christian aurait sans doute payé de sa vie cette témérité; il fut sauvé par leurs divisions, qui firent encore ressortir l'incapacité de l'ancien chef et du nouveau.

Cependant la régence de Lübeck avait envoyé en Fionie une escadre de dix vaisseaux de guerre chargés de recrues faites en Allemagne. Le comte Nicolas de Tecklenbourg, qui les avait ramassées, était à leur tête. Il débarqua heureusement à Nyeborg avec tout son monde; en même temps, Albert de Mecklembourg et le comte Christophe envoyaient de Séeland un corps de

troupes considérable, sous les ordres du comte de Hoya et de Gustave Trolle. Ces deux armées se dirigèrent d'abord sur Odensée, qui fut assiégée, prise et pillée par elles. De là elles descendirent dans l'ouest et rencontrèrent près d'Assens l'armée royale occupée au siége de la ville. Les généraux lubeckois, dans un conseil tenu la veille, avaient résolu d'attaquer les Danois le lendemain matin (11 juin), et pendant qu'une sortie des bourgeois attirerait autre part leur attention. Ce plan fut connu d'un prêtre, ennemi de Trolle, qui accourut dans le camp ennemi en instruire Jean de Rantzaw. Surpris eux-mêmes par l'ennemi qu'ils avaient la prétention de surprendre, les Lubeckois, culbutés, se retranchent sur les flancs de l'Oxenberg. Jean de Rantzaw survient, et, les chargeant à la baïonnette avant qu'ils y soient établis, il les déloge et les rejette dans la plaine, où ils sont assaillis et mis en déroute par la cavalerie que commande et dirige Christophe de Felden. Le comte de Tecklenbourg périt dans la mêlée, de même que le comte de Hoya, égorgé, au moment où il rendait les armes, par un gentilhomme du Holstein, nommé Reventlow, avide de laver dans son sang une ancienne offense. Gustave Trolle, blessé mortellement, alla rendre à Gottorp le dernier soupir (1). La mort des trois généraux en chef de l'armée vaincue ne prouve que trop l'impitoyable acharnement des vainqueurs; néanmoins dix-sept cents prisonniers tombèrent entre leurs mains, la plupart Allemands et beaucoup appartenant à de grandes familles (2). Cette bataille décisive soumit l'île

(1) Le duc de Mecklembourg, qui venait prendre part au combat, fut averti en route du désastre que ses généraux venaient d'éprouver, et il retourna précipitamment en Séeland.

(2) Cent environ, entr'autres, le burgrave de Dohna et Remmer de Wolde.

entière à l'autorité de Christian III. Toutes les villes ouvrirent leurs portes à ses soldats, de qui l'avidité était trop surexcitée pour résister à la tentation d'en piller quelques-unes. Assens et Svenborg eurent ce triste sort; Odensée fut dévastée pour la troisième fois.

Christophe, aigri et démoralisé par ces revers, les attribuait, non pas à son incapacité, mais aux intrigues de la noblesse, qu'il accusait d'être de connivence avec le roi. Depuis qu'elle avait fui de Copenhague, elle était disséminée en Séeland, et s'y trouvait retenue par la flotte de Lübeck qui bloquait l'île. A l'instigation des tribuns de la capitale, leurs demeures furent envahies par la populace, qui parfois se borna à les piller, et plus souvent à en massacrer les habitants.

Pendant que Christophe, par ces actes de violence, s'aliénait l'élite de la population, il blessait le sentiment national en livrant à Lübeck, en échange de nouveaux secours, Elseneur, les îles de Gottland, Falster et Moën, Bergen en Norvége, et le péage du Sund. Personne ne pouvait prévoir l'issue de cette guerre calamiteuse, tant que Copenhague, la tête du royaume, serait aux mains des étrangers. Et comment se rendre en Séeland (Sjæland) pour la leur enlever? C'est le grand Belt qui sépare cette île de la Fionie, et ce bras de mer ne peut pas être franchi, comme le petit Belt, par surprise, en quelques heures et sur des vaisseaux de rencontre. D'ailleurs le passage d'une armée ne pouvait être tenté que sous la protection d'une flotte. C'est à se procurer ce bien précieux que Christian employait depuis longtemps les ressources de son imagination et de son coffre-fort : sa persévérance fut enfin couronnée de succès. Gustave, en bon parent, lui avait envoyé onze vaisseaux

de guerre; le duc de Prusse, son autre beau-frère, en avait fourni dix. Quelques grands seigneurs danois, tels que Rosencrantz et Bilde, en avaient équipé plusieurs à leurs frais et les avaient joints aux débris de l'ancienne flotte danoise, détruite ou prise par Wollenweber. Toutes ces forces réunies composaient une flotte redoutable même aux intrépides marins des villes hanséatiques de Vandalie. Éric Fleming commandait les Suédois, Jean Preen les Prussiens; mais l'amiral en chef était le Danois Pierre Schramm.

Les deux flottes s'étaient rencontrées aux environs de Bornholm; une bataille était imminente: elle était même engagée, lorsque survint une tempête qui sépara les combattants. Les Lubeckois, très-endommagés, se retirèrent dans le Sund, à Copenhague, où le vaisseau amiral arriva dans un état déplorable. Les Danois, s'étant abrités dans un port voisin, se dirigèrent vers Lübeck, s'emparèrent, à l'embouchure de la Trave, de quelques vaisseaux appartenant à la régence; mais, rappelés aussitôt par Christian, ils vinrent se placer auprès des côtes de Fionie où un nouvel engagement eut lieu (juin). Schramm vainqueur captura dix vaisseaux. Les autres, plus ou moins avariés, se retirèrent précipitamment dans le Sund, laissant libre à l'ennemi l'accès du grand Belt. Schramm, y pénétrant aussitôt, s'empara de Corsoër, petite ville peu forte, mais tirant une grande importance de sa situation sur une langue de terre, à l'endroit même où le détroit est le plus resserré.

Christian, protégé par une flotte triomphante, hasarde le passage du grand Belt; son débarquement, opéré à l'abri des canons de Corsoër, s'effectue même

sans opposition de la part de l'ennemi consterné. Christian III était un grand capitaine ; au lieu de perdre son temps devant des places fortes incapables de résister, après la prise de Copenhague, il traverse bravement toute l'île et va camper à Kjöge, à quatre lieues de la capitale, qu'il investit et dont il entreprend aussitôt le siége (août).

Avec les ressources dont on disposait à cette époque, le siége d'une ville telle que Copenhague ne pouvait être que très-long. Christian, y laissant le noyau de son armée, envoie le reste investir Elseneur et Callundborg, dont la possession lui assurera tout le nord du Séeland. En même temps, une partie de ses troupes, expédiée dans le sud, débarque dans l'île de Falster et assiége Nyekiöbing, pendant que lui-même, se mettant à la tête des volontaires qui lui sont arrivés de Norvége, va en Scanie presser les siéges de Landskrona et de Malmö, et se faire acclamer par le peuple à Lund.

Gustave avait aidé de toutes ses forces Christian III à reconquérir son royaume. Celui-ci était un homme d'État trop habile pour ne pas être ingrat à l'occasion. Il éprouvait, en attendant, le besoin d'aller remercier son bienfaiteur à Stockholm. L'ardeur que Charles-Quint mettait à soutenir les prétentions du comte Palatin, devenu son neveu par son mariage avec Dorothée d'Oldenbourg, faisait entrevoir dans l'avenir au sage Christian des dangers contre lesquels une nouvelle et plus étroite alliance avec son beau-frère pouvait seule le prémunir. Ces considérations, plus fortes que les conseils de son entourage, décidèrent Christian à se rendre à Stockholm (9 septembre), c'est-à-dire à venir se mettre à la merci d'un rival. Cette démarche était vrai-

ment hardie dans un siècle où l'équilibre européen n'existait pas, où, les intérêts de chaque roi n'étant pas mis sous la sauvegarde de tous, chacun devait veiller de près à sa conservation. Ce voyage avait été conçu et fait *ex abrupto*. Gustave, prévenu au dernier moment, avait préparé cependant à son beau-frère une réception brillante et cordiale. Mais le caractère sombre et méfiant du roi, ses manières réservées, son air froid, ses habitudes de travail et de dévotion, rendaient en tout temps sévère et même triste le séjour de sa cour, troublée en ce moment par d'incessantes querelles de ménage. La reine Catherine, d'humeur mélancolique, acariâtre, entêtée, violente, en proie à des visions, folle enfin, mais d'une folie qui, ayant toutes les apparences de la raison, passa inaperçue à son entourage et même au roi pendant longtemps, ne cessait de gémir et de pleurer, voyant partout des ennemis, se disant menacée des plus grands dangers et laissant peser sur son mari les plus graves accusations. Cette mésintelligence avec la reine était d'autant plus pénible à Gustave que ses ennemis, rappelant ses ruptures avec Bernard de Mélen, Ture Johansson, le comte de Hoya et tant d'autres membres de sa famille, jetaient tous les torts sur lui et en faisaient un être insociable. On ne sait pas au juste, mais on craint que Christian, prince au cœur noble et généreux, aux sentiments chevaleresques, mêlé, malgré lui, à ces scènes d'intérieur, n'ait cru trop légèrement à la réalité des griefs nombreux éclos dans le cerveau troublé de la reine, et qu'il n'ait pris trop vivement le parti d'une belle-sœur vertueuse et malheureuse contre un époux barbare. Le fait est que, dès le principe, la meilleure harmonie avait régné

entre les deux rois; que Gustave avait obtenu la restitution des biens possédés jadis par la famille Wasa dans le Halland, et que Christian avait tiré de son parcimonieux beau-frère des sommes considérables (1). On vit ensuite la froideur succéder à la cordialité, la méfiance à l'abandon. Gustave était violent, Christian altier, tous les deux entêtés et accoutumés à voir tout plier devant leur volonté. On dit qu'un soir, étant restés seuls pour parler d'affaires, une querelle survint entre eux, assez vive pour que les éclats de leur voix parvinssent jusqu'aux gentilshommes de service, restés dans les antichambres. Cette scène, racontée à la reine ou entendue par elle, avait fermenté toute la nuit dans son cerveau malade. Le lendemain, de grand matin, elle vient mystérieusement, à l'insu de ses femmes, trouver son beau-frère; toute tremblante, elle lui révèle un horrible complot qu'elle dit tramé par Gustave contre son hôte et qu'un hasard miraculeux lui a permis de découvrir pendant son insomnie : « Aujourd'hui même, à la suite « d'une querelle que mille prétextes pourront faire naître, « Christian doit être égorgé avec sa suite. Il n'y a pas un « moment à perdre : qu'il fuie, ou bien il est perdu. » J'ai dit que Christian n'avait point la moindre idée du dérangement d'esprit de sa belle-sœur. La voyant effarée, éplorée, combattue entre le désir de sauver son beau-frère et la crainte de se perdre, Christian attribue ses émotions, ses angoisses, à la démarche hardie qu'elle vient de faire. Il ajoute une foi complète aux projets infâmes ou saugrenus qu'une pauvre insensée attribue au roi le plus sage peut-être de l'univers, et, l'esprit rempli de ces billevesées, il court faire part à Gustave de son

(1) Christian lui donna en gage les forteresses de Vik, Bohus et Aggerrhus.

projet de départ subit. Celui-ci, qui croit que cette détermination ne vient que d'un froissement d'amour-propre, se confond en excuses sur la scène de la veille; mais Christian, prévenu, ne voit dans les efforts de Gustave pour le retenir qu'une preuve de plus de ses criminelles intentions et persiste dans ses desseins avec d'autant plus d'obstination. Gustave cède devant un parti pris; seulement, pour prévenir tous les mauvais propos, les fâcheuses suppositions que cette fuite peut faire naître, les deux beaux-frères signent une promesse d'alliance contre les projets futurs des gendres de Christian II. Cela fait, ils se séparent dans les plus mauvaises dispositions. Gustave est convaincu de n'avoir obligé qu'un ingrat, et Christian ne doute pas qu'il n'a échappé que par miracle aux embûches d'un misérable de la pire espèce.

La reine Catherine étant morte (23 septembre) à quelques jours de là, emportée par une maladie que rien ne faisait prévoir, les auteurs danois ont prétendu qu'elle avait succombé aux mauvais traitements que son mari, indigné de se voir ravir sa proie, lui avait infligés. Des Suédois même ont partagé ces injustes préventions, jusqu'au moment où l'accord parfait de Gustave avec la reine Marguerite eut prouvé de quels égards, de quel délicat et touchant amour il savait entourer une femme digne de lui, et où les extravagances d'Éric XIV, taillé tout à fait sur le mauvais modèle de sa mère, n'eurent plus permis de douter de la folie de celle-ci.

A présent que Christian III, pour être maître de tout son royaume, n'a plus qu'à prendre quelques villes, investies déjà par ses soldats, qu'Albert de Mecklembourg,

son neveu Philippe et Christophe d'Oldenbourg en sont réduits à défendre leur vie, avec une poignée de braves, derrière les remparts de Copenhague; à présent enfin que le trône de Gustave n'est plus menacé par ces aventuriers qui ont épuisé toutes les ressources de Lübeck, cette guerre devient étrangère à la Suède. Aussi, quand nous en aurons esquissé à grands traits la dernière période, rentrerons-nous en toute hâte dans notre sujet trop longtemps délaissé.

Des villes importantes qui tenaient encore pour le comte, la première dont Christian III se rendit maître fut Warberg. Meyer s'en était emparé par un stratagème qui montre trop bien l'intrépidité et l'habileté de cet homme pour que je résiste au désir de raconter comment s'accomplit ce fait extraordinaire.

Après la bataille d'Helsinborg, Marcus Meyer, de qui la possession, comme nous l'avons vu, avait été une pomme de discorde entre les vainqueurs, avait été enfermé dans le château de Warberg, et confié à la garde de Trudon Ulfstand, en attendant qu'un jury eût décidé à qui il serait livré. Ulfstand avait mis son homme dans un cachot élevé et bien fermé, mais dont la croisée donnait sur une des rues de la ville. Marcus Meyer y avait été trop puissant et trop longtemps pour n'y avoir pas conservé quelques amis. Un d'eux lui fit parvenir une lime et une échelle de corde. Les barreaux sciés, Meyer pouvait fuir et gagner, sans aucun doute, Landskrona, Malmö et peut-être Lübeck. Fi donc! s'évader comme un vulgaire prisonnier, abandonner la partie avant de l'avoir perdue: ce n'était pas là de ses coups. Il préféra recommencer la lutte, tout inégale qu'elle fût. Dans ce but, il forma le hardi

projet de s'emparer de la citadelle et de devenir, par un revirement soudain, le gardien de ses geôliers. Il avait embauché cinquante routiers qui, par une nuit sombre (9 mars), à une heure indiquée, se trouvèrent tout armés au pied du rempart, sous la croisée de son cachot. A un signal donné, l'échelle dont nous avons parlé, attachée par deux crampons de fer au-dessous de la fenêtre, dégarnie de ses barreaux, s'en échappe, glisse le long des murs et vient tomber à terre. Les cinquante hommes, l'un après l'autre, en gravissent les degrés et sont reçus par Marcus Meyer qui les cache dans une grande salle, voisine de son cachot. L'échelle est ensuite retirée, les barreaux remis, l'ordre rétabli dans le cachot, et tout rentre dans le silence accoutumé.

Le lendemain matin, le geôlier n'avait remarqué aucune trace de la scène de la nuit, et le gouverneur Ulfstand était allé, selon son habitude, visiter les chantiers établis près du port. C'était le moment que Marcus Meyer attendait pour faire son coup. Il réunit ses hommes dans son cachot, les arme et, à leur tête, se précipite dans l'escalier du donjon en criant : Vive Christian II ! Les soldats, surpris, ne peuvent mettre obstacle à cette irruption imprévue. Le plus grand nombre prend la fuite; ceux qui veulent résister sont égorgés. Ulfstand, averti par le tumulte, gagne en toute hâte le château. Il trouve sur son chemin des soldats qui lui racontent la scène étrange dont ils viennent d'être témoins. Arrivé à la porte, il voit le pont levé et les meurtrières garnies d'hommes à figure inconnue et sinistre, qui menacent de le tuer s'il fait un pas de plus. Il apprend que sa femme, ses enfants, ses

meilleurs soldats, les trésors que les riches bourgeois, dans ces temps de calamité, avaient confiés à sa garde, tout ce qu'il avait enfin de cher et de précieux était tombé tout à coup au pouvoir de son ennemi. Il ne se décourage pas; il recrute aussitôt, avec le reste de sa fortune, une armée et commence le siége de la forteresse qu'il a si maladroitement perdue.

Cependant le parti des Lubeckois s'affaiblissait chaque jour. Les forteresses secondaires se rendaient toutes, l'une après l'autre, aux soldats du roi, et tout homme qui n'était pas égaré par la passion ne prévoyait que trop le dénoûment de la lutte. Marcus Meyer, sourd à tout avertissement, ne se bornait pas à défendre héroïquement son château-fort, mais s'efforçait d'intéresser à sa cause des protecteurs puissants. Il envoyait des émissaires à Henri VIII et à François Ier, leur offrant Warberg, Malmö, Landskrona et Copenhague comme premières étapes pour arriver aux trônes scandinaves. Par malheur pour lui, ces propositions ne séduisirent personne. Cet homme inflexible est alors abattu par la force aveugle de la nécessité. Il prête l'oreille aux ouvertures de capitulation qui lui sont faites par un colonel allemand, qui, en l'absence de Trudon Ulfstand, dirige le siége de Warberg. Il ne songe plus qu'à sauver ses jours. On lui promet, contre la remise des clefs de la place, un sauf-conduit pour se rendre lui et les siens à Lübeck. Il accepte cette offre, vide les lieux, licencie son armée, et, sur la foi des traités, retourne tranquillement chez lui avec quelques officiers. Il passait sans méfiance par le Jutland; il y fut arrêté par Melchior de Rantzaw, traîné et enfermé dans les prisons d'Elseneur. Le

colonèl allemand fut désavoué. On prétendit qu'il avait outrepassé ses pouvoirs. Meyer et son frère Godefroi, traduits, contre le droit des gens, devant une commission militaire, furent condamnés à être écartelés vifs, et Christian eut l'infamie de faire exécuter à Elseneur cette inique et cruelle sentence.

Christian III était convaincu que la fin de cette grande lutte était fixée à la prise de Copenhague. Tous ses efforts tendaient à ce but, que l'héroïque entêtement des bourgeois pouvait de longtemps encore l'empêcher d'atteindre. Quoiqu'on ne vît jamais arriver les secours promis par la Hollande ou les villes libres de Vandalie, quoique le feu des assiégeants et les maladies engendrées par les privations eussent décimé les rangs des combattants, leur énergie, loin d'être abattue, n'était que surexcitée par ces désastres. Ceux-là même qui ne croyaient pas à une délivrance prochaine étaient décidés à périr sous les décombres de leur ville, et une mort instantanée était réservée à tout imprudent qui avait la faiblesse de parler de capitulation. Le comte d'Oldenbourg, toujours plein d'espoir, recherchait la main de Christine, seconde fille de Christian II et veuve du duc de Milan. La régence de Lübeck, au contraire, était revenue de ses illusions. Le sénat avait été renouvelé ; il voyait avec effroi les dangers auxquels Marcus Meyer et Wollenweber avaient exposé la patrie, et ne voulait plus s'appliquer qu'à les conjurer. Cette guerre, en fermant au commerce les ports de la Baltique, était pour tous les peuples du Nord une cause de ruine. Aussi Jean-Frédéric, électeur de Saxe, Ernest, duc de Brunswick, Philippe, landgrave de Hesse, les sénats de Brême, de Hambourg,

de Magdebourg et de Hildesheim, acceptèrent-ils de Lübeck la mission d'aller porter à Christian III des propositions de paix (février). Celui-ci accourut aussitôt aux environs de Hambourg où un congrès était réuni. Il y fut convenu que les hostilités cesseraient entre le gouvernement de Lübeck et celui de Danemark; que Copenhague, Malmö, Landskrona, enfin toutes les places occupées par les armées de la régence, seraient remises au roi, qui confirmerait les priviléges des bourgeois de ces trois grandes villes et s'engagerait à ne jamais les rechercher pour la part qu'ils avaient prise dans cette guerre; qu'il prolongerait de cinquante ans la jouissance de la régence sur l'île de Bornholm; qu'il lui rendrait tous les priviléges commerciaux dont elle avait joui en Danemark, pendant les trois derniers règnes, et qu'il interviendrait auprès de Gustave pour lui procurer en Suède les mêmes avantages; qu'il prendrait en main les intérêts de Bernard de Mélen et des enfants du comte de Hoya; qu'il s'établirait en arbitre entre eux et lui et forcerait ce dernier à se soumettre à ses décisions, en faisant de son refus un *casus belli*. Le comté d'Oldenbourg et le duc de Mecklembourg seraient compris dans le traité, s'ils consentaient à abandonner ce qu'ils avaient usurpé en Danemark; enfin Rostock, Wismar et Stralsund auraient six semaines de réflexion pour accepter ou refuser l'œuvre des plénipotentiaires.

Christian avait promis de ne jamais séparer sa cause de celle de la Suède, surtout de ne conclure aucun traité de paix, sans l'avoir avertie et consultée. En apprenant d'une manière indirecte le congrès de Hambourg, Gustave éclata en propos amers contre son in-

grat et infidèle allié; mais son indignation ne connut plus de bornes quand il eut appris que celui-ci avait osé promettre à Lübeck le retour de priviléges en Suède qu'il était, lui le roi, bien résolu de ne plus accorder, et qu'il avait osé imposer son arbitrage entre des sujets rebelles et leur souverain. Il ordonna aussitôt à tous les Suédois, tant marins que soldats, qui servaient en Danemark, de rentrer dans leurs foyers, menaçant de les tourner contre celui pour lequel ils venaient de se battre et qui payait leurs services par une perfidie.

Cependant Christian III avait, autant et plus que jamais, besoin de l'alliance de Gustave. Le peuple de Copenhague, exalté, fanatisé, menaçait, plutôt que de se rendre, de s'engloutir sous les décombres de la capitale. Christian, épouvanté, envoie à Stockholm Holger Ulfstand et Axel Ugrupius faire à son beau-frère toutes sortes d'excuses et expliquer le mobile de sa conduite. Le sage Gustave, faisant, comme toujours, céder son orgueil devant son intérêt, passa par-dessus cet oubli des convenances et rendit à son beau-frère les troupes qu'il lui avait retirées.

Depuis que la retraite de Lübeck avait circonscrit la guerre à des sujets rebelles, Christian III avait vu centupler ses chances de succès. La chute de Landskrona et celle de Malmö l'avaient mis en possession de toute la Scanie et du Bléking. Copenhague seule résistait; mais il semblait qu'elle ne devait pas s'obstiner à fermer plus longtemps ses portes à son roi légitime. La magnanimité de ce prince mettait les bourgeois à l'abri de toute crainte de représailles, et la conformité de leurs sentiments religieux leur assurait non-seulement la liberté de

conscience, mais la protection de leur culte. Cependant le seul espoir d'une adhésion à la ligue hanséatique avait donné lieu à un enthousiasme républicain bien imprévu et bien extraordinaire dans la capitale de la plus ancienne monarchie de l'Europe. Ensuite les bourgeois n'étaient pas libres : ils étaient sous la dépendance d'une soldatesque effrénée et intrépide qui, ayant fait pour une cause perdue le sacrifice de sa vie, ne cherchait qu'à entraîner le plus grand nombre de victimes dans sa ruine. Le comte d'Oldenbourg et le duc de Mecklembourg, en partageant sa sauvage énergie, entretenaient, excitaient même son exaltation, et leur abnégation les poussait tous jusqu'à l'héroïsme.

Cependant personne ne songeait ou n'osait se hasarder à leur délivrance. Les secours, promis par Stralsund, Rostock et la régence des Pays-Bas, n'arrivaient pas, tandis que le blocus que Christian III avait établi par mer et par terre étreignait, chaque jour, la ville plus étroitement. Les assiégés avaient été privés de l'île d'Amager, d'où ils retiraient quelques aliments, du gibier surtout; à la disette succéda bientôt la famine, et avec elle toutes les horreurs qu'elle engendre. Les herbes sauvages qui poussaient sur les remparts, la chair des chevaux, des chiens, des chats, des rats, des animaux immondes, étaient recherchées comme des mets succulents et payées au poids de l'or. Les pauvres gens, pendant la nuit, s'égaraient dans les rues désertes et écartées et cherchaient à faire leurs aliments des ordures dont elles étaient souillées. Vains efforts ! le lendemain on trouvait des masses de ces malheureux, morts de faim sur les débris de leurs dégoûtantes recherches. Cependant les souffrances devenaient intolérables. Les

bourgeois s'étaient réunis en masse sur la place publique; ils avaient témoigné le désir d'entrer en pourparlers avec Christian III. Les soldats objectèrent à leurs plaintes que les mères n'avaient pas encore, comme à Jérusalem, dévoré leurs enfants, et qu'il ne fallait pas d'ici là songer à des projets de capitulation. Les bourgeois, indignés, protestèrent contre un pareil abus de la force. Quelques-uns voulurent opposer la violence à la violence : ils furent, à l'instant même et sur place, égorgés au nombre de deux cents; les autres s'enfuirent au logis et plusieurs n'en sortirent plus, préférant y mourir de faim que d'être témoins des scènes de désolation qui se passaient au dehors.

Christian, ému au récit des souffrances horribles que sa présence causait, poussa la générosité jusqu'à la magnanimité. Comme fit plus tard Henri IV, il ferma les yeux pour ne pas voir entrer des convois de vivres qu'il eût été de son devoir d'arrêter. Il fit plus encore : il envoya à la duchesse de Mecklembourg, qui venait d'accoucher, des aliments en assez grand nombre pour soulager toutes les infortunes qui se trouvaient autour d'elle.

Cés bons procédés n'avaient pas de prise sur l'âme des soldats assiégés que les revers avaient aigrie et rendue inflexible. C'est en vain que l'on voyait, le matin, devant les portes des églises, de malheureuses femmes, expirées avant d'avoir pu entrer dans le sanctuaire, et tenant dans leurs bras leurs nourrissons, attachés à leur sein et suçant un lait corrompu qui devait aussi leur donner la mort; c'est en vain que les tombes des cimetières étaient jonchées de cadavres d'hommes affamés qui avaient eu la précaution de venir y rendre

le dernier soupir, pour épargner à leurs parents la peine de les y porter : ces hommes de fer étaient témoins indifférents de ces navrants spectacles. Cependant la nature ne perd jamais ses droits. Pour si fortement trempés que soient leurs caractères, les hommes sont des hommes; la misère, en affaiblissant leurs corps, avait amolli leurs esprits. Les négociations furent reprises. On accepta les anciennes offres que Christian avait faites dernièrement et qu'il avait le bon goût de maintenir dans leur intégrité. Le passé fut oublié, et les bourgeois, absous de leurs fautes et des torts causés au roi, à ses frères, au sénat et à la noblesse, furent rétablis dans leurs anciens priviléges et assurés de la liberté de conscience. Le duc de Mecklembourg et le comte Christophe d'Oldenbourg devaient être mis sur des vaisseaux du roi et transportés à ses frais en Allemagne, après avoir juré de ne jamais revenir troubler le repos du royaume. Les soldats avaient la faculté de les suivre après avoir prêté le même serment (1). Cependant, avant leur départ, les deux chefs furent soumis à une démarche humiliante, mais qui était alors dans les mœurs, c'est-à-dire à venir en costumes de suppliants, pieds nus et tête découverte, avec un bâton blanc de pèlerin dans la main, trouver le roi dans son camp, faire devant tous l'aveu de leur faute et en demander pardon à deux genoux.

Christian, arrivé enfin au but que son ambition et son orgueil s'étaient fixé, était trop heureux pour ne pas être clément. Il fit à ses vaincus un accueil bienveillant, reprocha au comte Christophe l'acharnement qu'il avait mis à combattre un prince issu de son sang,

(1) La capitulation fut signée le 29 juillet 1536.

lui promit, ainsi qu'au duc, l'oubli du passé, tendit la main à l'un et à l'autre pour les aider à se relever, et les renvoya dans Copenhague. Le peuple, toujours impitoyable pour les malheureux, attribuait à ces deux hommes toutes ses souffrances; il les reçut d'une façon si menaçante à leur retour qu'ils se hâtèrent de quitter ces lieux dangereux, témoins du reste de leur humiliation, et qui leur rappelaient de si cruels souvenirs.

Après leur départ (août), Christian, accompagné de la reine, des sénateurs, des principaux officiers de son armée et des dignitaires de la couronne, fit son entrée solennelle et triomphante dans la capitale de son royaume. Le cortége avait à passer par des rues encore encombrées de ruines et portant les traces des scènes d'horreur dont elles avaient été le théâtre. On dit que le roi ne put contenir ses larmes en voyant, au milieu de la foule qui se pressait sur son passage, des malheureux, trop faibles pour se tenir debout, et à qui la voix, malgré leurs efforts, manquait pour le saluer de leurs acclamations.

Ainsi finit cette guerre calamiteuse qui mit à deux doigts de sa perte l'antique monarchie danoise, et dans laquelle Christian, déployant les grandes qualités dont la nature l'avait doué, fit voir combien il était digne du trône auquel il avait été appelé et dont il devait encore relever l'éclat. Cependant les ambitieux qui avaient été la cause de tant de désastres ne pouvaient, sans outrage à la morale publique, rester debout au milieu des ruines qu'ils avaient faites. Nous avons vu cruellement humiliés le comte d'Oldenbourg et Albert de Mecklembourg, que leur naissance mettait presque à l'abri des châtiments que la loi réserve au vulgaire. Marcus

Meyer et son frère avaient expié leurs crimes dans un supplice affreux. Leurs complices, Wollenweber et Ambroise Boeckbinder, eurent une fin non moins tragique. Boeckbinder, sauvé par la capitulation de Copenhague, fut accusé par une femme noble d'avoir fait périr son mari injustement. Tous les grands seigneurs étaient acharnés à sa perte. Le malheureux, ne pouvant pas douter de l'issue de son procès, prévint ses accusateurs en s'empoisonnant dans son cachot. Quant à Wollenweber, révoqué de son emploi de bourguemestre par la chambre impériale et chassé de Lübeck par ses compatriotes, il traversait les États de Brême quand il fut arrêté par l'archevêque et conduit auprès du frère de ce dernier, Henri de Brunswick, à Wolfenbuttel. Après avoir langui longtemps dans les prisons de cette ville, il fut, sur les instances de Christian III et du sénat de Lübeck, mis en jugement et condamné à mort. Il subit le dernier supplice ; après quoi son corps, dépécé en quatre parties, fut dispersé dans les champs et livré aux oiseaux de proie. Un seul eut l'habileté de sortir sain et sauf de cette terrible épreuve : ce fut Georges Mynther. Quand il s'était vu dans l'impossibilité de défendre Malmö plus longtemps, il était allé trouver le roi dans son camp sous Copenhague et avait obtenu pour sa ville une honorable capitulation qu'il n'avait pu, du reste, qu'après beaucoup de peine faire accepter à ses administrés. Christian lui sut beaucoup de gré du zèle et de l'intelligence qu'il déploya dans cette négociation. Non-seulement il lui pardonna ses crimes, mais, résolu de se servir des éminentes qualités qu'il avait découvertes en lui, il le maintint dans ses fonctions de bourguemestre.

CHAPITRE XV

Du second mariage de Gustave à l'entrevue de Brömsebro.

Quand on compare les moyens atroces auxquels François I[er] et Charles-Quint eurent recours et sans succès pour empêcher la réforme de pénétrer dans leurs États et la simple pression qui suffit à Gustave et à Frédéric pour l'introduire chez eux, on ne peut douter de l'opportunité de ce grand mouvement de l'intelligence humaine et l'on reste convaincu que, pour assurer son triomphe, il s'agissait simplement que les novateurs fussent, non pas protégés par le pouvoir, mais seulement mis à l'abri des horreurs des auto-da-fé.

On a dit si longtemps et si souvent répété que la possession des biens ecclésiastiques avait été le principal attrait des princes allemands pour la réforme, que c'est aujourd'hui une idée reçue en France. Eh bien! c'est cette idée qu'il est du devoir de tout écrivain impartial de combattre, parce qu'elle est contraire à la vérité. Que l'on sache bien qu'à cette époque et de quelques années encore, si ce n'était dans les pays scandinaves, il n'y avait pas un coin de terre où l'homme qui professait les idées nouvelles n'eût fait, par cet acte

même, le sacrifice de sa fortune, de sa liberté, de sa vie, et en Allemagne plus que partout ailleurs. Le triste sort du sage duc de Saxe et du magnanime landgrave de Hesse prouve que l'usurpation de quelques fonds de terre ne compensait pas les dangers de s'attirer les fureurs de Charles-Quint, de même que l'élévation des ducs de Bavière, dont le plus grand mérite était d'être restés catholiques sur les ruines des comtes palatins du Rhin, leurs aînés, dont le plus grand tort était d'être devenus protestants, convaincra les plus incrédules qu'au point de vue matériel il était très-avantageux de rester fidèle à la religion de l'empereur.

Mais qu'importent ces protestations? A quoi peuvent-elles servir? Ne sait-on pas que le peuple français, qui passe pour être le plus léger de l'univers, est celui qui tient avec le plus de ténacité à ses habitudes, à ses opinions, à ses préjugés? Si rien ne peut le faire revenir sur le jugement qu'il a porté contre les princes allemands, qui pourra lui persuader que les calvinistes français n'ont pas été des êtres inquiets, brouillons, insociables, et qui se sont attiré par leurs fautes le sort horrible qui leur est échu? Aussi leur histoire, ce long et sinistre martyrologe qui excite l'admiration et l'attendrissement de toute l'Europe, n'éveille-t-elle ici que de l'indifférence, quand ce n'est pas du mépris. C'est en vain que vous prouverez, pièces en mains, que ce n'est qu'après trente-cinq ans de bûchers, d'échafauds, d'estrapades, que fut tirée l'arquebusade qui tua le président Minard, un des meurtriers d'Anne du Bourg, et donna le signal des guerres de religion, on ne répétera pas moins que les huguenots étaient des gens qui ne savaient ni se résigner ni souffrir. C'est en vain que

vous prouverez que, le lendemain de la défaite, du jour où ils ont perdu leurs places de sûreté auxquelles on leur reprochait d'attacher tant d'importance, commença contre eux cette persécution qui, sourde, mais toujours terrible, même au commencement, aboutit aux dragonnades, aux proscriptions en masse, enfin à l'extermination de tout un peuple; on ne déracinera du cœur de personne ces préjugés qui, transmis d'une génération à l'autre, ont survécu aux haines religieuses, éteintes, grâce à Dieu, dans les flots de sang qu'elles ont fait répandre, et l'on vous répondra que les calvinistes auraient évité tous ces malheurs, s'ils n'avaient pas toujours eu en suspicion la bonté et la loyauté de leur souverain. Cet oubli du passé, ce mépris des morts, cette absolution de tout acte violent, pourvu qu'il soit accompagné de succès, m'a souvent navré et inspiré de bien tristes réflexions. Ce n'en est pas moins le devoir de tout homme qui tient une plume, c'est-à-dire un flambeau en main, de pénétrer dans ces ténèbres et d'y porter la lumière, dût-il n'être suivi de personne.

La réforme religieuse de son peuple était la préoccupation de Gustave, la grande œuvre de sa vie. Il employait à son triomphe la persévérance, l'audace, l'esprit de suite, la ténacité, enfin toutes les qualités et aussi tous les défauts qui composaient son caractère. Si Gustave ne répandit pas une goutte de sang, s'il n'eut recours à aucune des atrocités commises par les souverains de cette époque pour dompter les consciences, il n'en est pas moins vrai qu'il se servit de moyens violents ou doux, mais toujours indélicats, qui choquent le sens moral, et que, pour notre part, nous réprouvons de toutes nos forces.

Ses espions le tenaient au courant de tout ce qui se passait dans son royaume, même dans les consciences qu'ils étaient chargés de sonder. Il ne forçait personne à entrer dans le giron de son Église ; mais les prêtres qui s'obstinaient à s'en tenir écartés étaient privés des faveurs royales et réduits aux modestes appointements de leur cure, tandis que ceux qui l'y suivaient, comblés de présents et d'honneurs, étaient en passe d'arriver aux plus hautes fonctions.

Pour les couvents il suivait la même politique. Tout moine qui voulait quitter les ordres, soit pour la vie privée, soit pour la carrière pastorale, était secondé, protégé dans ses projets. Le bien-être, la considération dont il jouissait, faisaient un navrant contraste avec l'état d'abandon et de misère où se trouvait celui qui était resté fidèle à ses serments. Plus tard, quand, à la suite de tracasseries, de séductions, de mauvais exemples, le couvent était réduit à deux ou trois membres, on réunissait ces quelques débris ; de quatre couvents, par exemple, on en composait un ; les trois autres supprimés étaient transformés en casernes et en hôpitaux, et leurs biens étaient confisqués. C'est ainsi qu'en 1530 le fameux couvent des franciscains à Enköping fut changé en une léproserie et ensuite en une fabrique de poudre. Celui des franciscains de Stockholm fut donné aux religieuses de Sainte-Claire.

Gustave, quoique emporté, était patient ; quoique despote, il était équitable. Il n'y a pas d'exemple de prêtre qui ait été destitué ni même éloigné de son presbytère, seulement pour avoir résisté à la propagande du roi. Il lui était permis de dire la messe en latin, de confesser ses ouailles, de repousser le rituel d'Olaüs

Pétri, de rester maître enfin dans sa paroisse jusqu'à sa mort; mais alors il était remplacé par un pasteur luthérien, et les paysans devaient s'arranger de la nouvelle doctrine qui leur était prêchée. De même des maîtres d'école : les anciens étaient maintenus, quelle que fût leur religion; mais les nouveaux devaient être luthériens. Parfois, à l'arrivée de ces intrus, l'école devenait déserte. Qu'importe? On ne disait mot; on affectait de ne pas s'apercevoir du vide qui s'était fait. Ni violences ni reproches. On attendait que la réflexion eût dissipé ces velléités d'indépendance et ramené ces habitudes d'obéissance, de servitude, que l'Église romaine avait profondément enracinées dans la conscience des peuples.

Ainsi ce magnifique édifice que Rome opulente et toute-puissante avait mis plusieurs siècles à élever et qui couvrait tout le royaume disparut en quelques années, et pour toujours sans doute, sous le marteau de ce terrible démolisseur.

Dans cette grande révolution, Gustave avait l'initiative et la direction de toute chose. C'était la tête et le bras. Il était cependant secondé par des hommes habiles, et le plus intrépide, comme le plus intelligent de ces ouvriers, était Olaüs Pétri. Les services que cet homme éminent lui avait rendus dès le principe étaient inappréciables. C'est lui qui, en définitive, avait fondé et organisé les Églises scandinaves. Par malheur, en se consolidant sur le trône, Gustave devenait chaque jour plus méfiant, plus violent, plus incapable de supporter une contradiction. Tout devait être soumis à son contrôle. Des réformes à introduire il n'acceptait que celles qui favorisaient son avarice et son amour effréné de la

domination. A Olaüs, qui voulait assurer aux pasteurs l'indépendance si nécessaire à des prêtres chrétiens, il répondait durement : « Qu'ils étaient des prédicateurs « et non des seigneurs, et qu'il ne serait pas assez faible « pour remettre l'épée aux mains des évêques ». Il ne rabroue pas moins les paysans, leur enjoignant l'ordre de s'occuper des travaux de leurs champs et des détails de leur intérieur, mais de ne pas « intervenir « dans des affaires qui sont du domaine de la politique « et de la religion, à moins de s'attirer sa colère », attendu que c'est à lui seul, en sa qualité de roi chrétien, de dicter des ordres et de tracer des règles. Occupé à tout niveler, il divise et subdivise les diocèses, de qui les titulaires ne sont plus que des *ordinarii*. Le primat seul du royaume conserve le titre d'évêque. Olaüs Pétri craignait de n'avoir affranchi l'Église suédoise de la servitude des évêques que pour la mettre sous celle du roi. Il avait trop de mérite, trop de courage, trop de piété pour ne pas essayer, fût-ce au prix de ses jours, de prévenir ces malheurs. Cet homme intrépide qui avait autrefois osé se mesurer avec le pape n'hésite pas d'entrer en lutte avec Gustave; il s'enhardit jusqu'à l'interpeller dans ses prêches; il l'accuse de s'emporter sans motifs et de jurer comme un païen. Mais personne, en ce moment, ne pouvait résister au roi. Olaüs fut brisé comme les autres. Nous le voyons successivement remplacé dans ses fonctions de secrétaire du roi par Canut Andersson, dans celles de surintendant des évêques par Georges Normann, qui avait été envoyé en Suède par Mélanchthon pour diriger l'éducation du jeune prince Éric, et enfin condamné à mort avec Lars Andersson, compagnon jadis de ses fa-

veurs et aujourd'hui de ses disgrâces. Ils étaient accusés, l'un et l'autre, de n'avoir pas dénoncé les complices de Windranck dont ils avaient, dans le secret de la confession, surpris les projets. Le terrible Gustave avait exigé que Laurentius Pétri présidât le tribunal et qu'il prononçât la sentence qui condamnait son frère. Cependant il calculait trop bien la portée de tous ses actes pour s'oublier jusqu'à faire tomber cette tête vénérable et si chère aux Suédois; Mais, toujours avide, il fit acheter sa clémence au prix d'une énorme rançon.

La reine Catherine était morte. Cette courte union avait été on ne peut plus malheureuse. Il est évident que la pauvre femme était folle. Mais les ennemis de Gustave, partout très-nombreux, prétendaient qu'elle ne l'était devenue qu'à la suite des mauvais traitements qu'elle en avait soufferts. Un grand nombre allait plus loin et l'accusait de n'avoir pas été étranger à cette fin si mystérieuse et si prompte. Nous avons vu toutes les peines que Gustave avait prises pour épouser une princesse. Il en avait été si mal récompensé que, sacrifiant bien vite son orgueil à une chance de bonheur, il résolut d'élever jusqu'à son trône celle de ses sujettes qui lui semblerait la plus digne de cet honneur. Marguerite, fille d'Éric Abrahamsson (Lejonhufvud), chevalier, ancien gouverneur de la Westrogothie et mort au massacre de Stockholm, à côté d'Éric Johansson, père du roi, était non moins remarquable par sa beauté, par sa grâce, que par ses vertus. Elle avait été promise, fiancée même à ce jeune Svante Sture de qui Gustave occupait, dans l'esprit de bien des gens, la place sur le trône, et qui venait de lui donner à Lübeck une si

noble preuve de fidélité. Néanmoins Gustave jeta les yeux sur la jeune fille, en devint éperdument amoureux et le témoigna de façon à forcer tout prétendant de se retirer. Plusieurs sénateurs eurent assez de courage pour supplier le roi de ne pas récompenser par la perte d'une maîtresse adorée de récents bienfaits. Mais depuis longtemps Gustave ne savait plus mettre de frein à ses passions ni même à ses caprices. D'ailleurs les parents de la jeune fille s'étaient hâtés d'oublier toutes les promesses qu'ils avaient faites à un jeune homme obscur et de s'engager avec le roi. Mais celle-ci, de qui le cœur avait parlé, et qui d'ailleurs n'était pas parvenue à l'âge de l'ambition, préférait à l'éclat d'une couronne le bonheur calme et modeste qu'elle avait rêvé auprès d'un époux de son choix. Aussi dit-on qu'aux fêtes dont Stockholm fut le théâtre, au moment de son mariage (6 octobre), elle reçut presque en victime résignée les honneurs qui lui étaient prodigués. A ce sujet on raconte une anecdote assez piquante et que je donne sous toutes réserves. On dit que Gustave, entrant inopinément chez la reine, vit son rival, Svante Sture, prosterné à ses pieds et lui faisant de cruels reproches. Gustave en courroux aurait demandé à Marguerite la cause, l'explication de cette étrange scène. « Il me demande la main de ma sœur », aurait répondu la reine, sans se déconcerter. Gustave aurait aussitôt tendu la main à son beau-frère et l'aurait aidé à se relever. Le fait vrai est que Svante épousa Mérette Lejonhufvud ; que ce mariage de raison fut on ne peut plus heureux ; mais qu'il en sortit treize enfants, mauvais nombre et qui ne leur fut que trop fatal.

Si ce fait est apocryphe, voici, à la même époque, une petite histoire qui n'est que trop vraie, à la honte de Gustave. Magnus Sommar, évêque de Strengnäs, s'était rendu à Stockholm pour assister aux fêtes du mariage. C'était un brave homme, courtisan de sa nature, faible, mais très-honnête, très-honoré dans son diocèse, et que Gustave, malgré sa ténacité et sa persévérance, n'avait jamais pu parvenir à détacher du catholicisme. Néanmoins il était trop timide et trop circonspect pour s'opposer ouvertement à l'invasion des doctrines que protégeait, que propageait le roi; il vivait modestement, à l'écart des intrigues, loin des affaires, laissant une partie de ses ouailles se perdre tout à l'aise et s'efforçant de maintenir le reste dans le droit chemin.

Gustave, accoutumé au servilisme de son entourage, ne lui avait jamais pardonné cette indépendance de caractère. En pleines noces, pendant une fête, il lui demande, d'un air moitié railleur, moitié grondeur, faisant allusion à des constructions récentes, dans quel chapitre de la Bible il est dit que les évêques doivent avoir des palais de pierre. Le malheureux Magnus, oubliant la prudence de toute sa vie, répond sur le même ton : « Dans celui qui permet au roi de s'emparer des « dîmes de l'Église (1) ». A ces mots, l'irascible Gustave éclate en reproches, en injures, en menaces. Le pauvre évêque est arrêté sur-le-champ, remplacé par Bothvid, chanoine de Linköping, et jeté dans une prison où il ne resta pas plus de huit mois; mais sa disgrâce fut éternelle. Il se retira et termina ses jours dans un des couvents que Gustave laissait debout, en faisant

(1) *Eodem prorsus quo regis decimarum permitteret usurpationem.* MESSÉNIUS, pag. 77, tome V.

des espèces d'*in-pace* où il avait l'habileté d'attirer les vieux prêtres dont il voulait se débarrasser.

La fin de cette année fut peu féconde en événements. Une ambassade suédoise, conduite par Lars Siggesson, maréchal de la cour, arriva à Copenhague. Il s'agissait de confirmer, de rendre plus étroite l'alliance entre les deux souverains, plus que jamais menacés par Charles-Quint, qui s'était, à la face de l'Europe, proclamé le protecteur du comte palatin. Siggesson accueillit avec faveur les doléances qui lui furent adressées par Éric de Hoya, frère du comte Jean et tuteur de ses neveux orphelins. Gustave avait aimé sa sœur; quoiqu'elle fût morte hors de la patrie, sa mémoire lui était chère : il offrit de rendre à ses enfants les fiefs considérables qu'il avait donnés à leur mère en Finlande, ne leur imposant d'autres conditions que d'être élevés en Suède. Mais il repoussa toutes les prétentions de Bernard de Mélen; ce dernier, du reste, que Gustave avait comblé de faveurs et qui l'avait trahi méchamment sans cause, obéissant aux sentiments les plus vils, à l'avidité et à la jalousie, était devenu, depuis sa fuite, son ennemi le plus implacable, trempant dans toutes les conjurations qui se tramaient contre son autorité et même contre ses jours, colportant contre lui dans toutes les cours d'Allemagne des bruits infâmes et calomnieux, et semblant n'avoir d'autre tâche que de le vouer à l'exécration des peuples et à la vengeance des souverains : enfin Gustave contracta avec les ministres d'Ivan IV, encore enfant, un traité de paix qui devait durer soixante ans.

Il y avait entre Christian et Gustave, malgré les rapports que leur étroite parenté et la politique leur imposaient, une antipathie naturelle qu'aucun effort n'avait

pu vaincre, et qui, dans certaines occasions, reparaissait plus vive et plus choquante. Cependant, comme Christian était redevable à Gustave presque de sa couronne, nous ne pouvons, sans indignation, le voir pousser l'oubli des convenances jusqu'à placer, à la cérémonie de son couronnement, Bernard de Mélen en face de l'ambassadeur de Suède. La guerre, toujours imminente entre ces deux hommes, aurait mille fois éclaté, si tous deux, doués du plus grand bon sens, n'avaient fait toujours, au dernier moment, fléchir leurs passions devant leur intérêt. Mais ils sentaient bien que, parvenus l'un et l'autre au pouvoir à la suite d'une révolution, ils avaient excité la convoitise d'une masse de petits princes allemands, du comte palatin du Rhin, des ducs de Lorraine, de Mecklembourg et de Brandebourg, de Charles-Quint lui-même, qui, en fouillant dans leurs archives, y avaient trouvé des droits plus ou moins réels sur les trônes qu'ils avaient usurpés. Ils comprenaient bien qu'ils étaient perdus s'ils s'affaiblissaient dans une guerre stérile et sans issue; cependant, comme ils étaient tous deux impérieux, âpres au gain, méfiants et fourbes, ils ne faisaient jamais qu'à contre-cœur et dès lors à contre-temps les sacrifices que la raison leur indiquait, et la solution prévue de leurs différends était incessamment ajournée: aussi vous ferai-je grâce de cette infinité de congrès tenus, soit en Suède, soit en Danemark, de 1536 à 1540, où les mêmes questions, sans intérêt aujourd'hui, étaient éternellement débattues.

Cette même année, la reine Marguerite donna naissance au prince Jean, qui vint au monde à Stegeborg, le 24 décembre, à quatre heures du matin.

L'exemple donné par le souverain est contagieux. L'avidité de Gustave avait trouvé de nombreux imitateurs. Des seigneurs, sous prétexte d'orthodoxie, dépouillaient de leurs biens les prêtres catholiques ; c'était contraire à la volonté du roi, qui intervint avec passion, comme toujours, dans les querelles que ces violences avaient fait naître et se prononça pour les opprimés. Il reprocha aux seigneurs de vivre « comme si le pays « était sans foi ni loi » et condamna un grand nombre d'entre eux à des restitutions. Cela se passait au plus fort de ses querelles avec Olaüs Pétri et Lars Andersson. On craignit un changement d'idées, un retour vers le catholicisme. Le clergé protestant s'éloigna de lui, et plusieurs pasteurs eurent l'audace de l'attaquer du haut de la chaire. En Allemagne, sa conduite donna lieu à toutes sortes de suppositions. Luther lui-même conçut des soupçons contre son orthodoxie, et le landgrave de Hesse et l'électeur de Saxe, fondateurs et directeurs de la ligue de Smalkalde, au lieu de l'attirer comme Christian III dans leur confédération, imposèrent à son admission des conditions outrageantes qu'il n'eut garde d'accepter.

Cependant le chef du parti catholique en Suède, Hans Brask, ancien évêque de Linköping, mourait dans un couvent de Pologne (juillet), se rendant de Prusse au concile de Mantoue où se trouvait l'archevêque Johannès Magnus Gothus : ainsi disparaissaient, l'un après l'autre, tous les ennemis de Gustave. Ce pouvoir immense de la couronne, qui, s'accroissant chaque jour, n'avait plus de bornes, jetait dans de cruelles angoisses tous les vieux chefs de famille, accoutumés à voir dans la constitution si libérale et si démocratique de

leur pays la sauvegarde de la dignité des grands et du bonheur des petits. De même l'historien, devant ces empiétements incessants et excessifs, s'épouvante et ne prévoit que trop dans cette orgie d'autorité la source de grands malheurs et pour le peuple et pour le souverain.

Pendant que Brask terminait, hors de sa patrie, dans une auberge, sa carrière si agitée, un étranger d'assez mauvais renom y arrivait, poussé par son humeur aventureuse, et, prenant pied à la cour, conquérait du premier coup les bonnes grâces de Gustave. C'était un légiste hollandais, nommé, jusqu'à ce jour, Conrad Peutinger, et désormais, pour faire sans doute oublier le passé, Conrad de Pihy. C'était un homme adroit, insinuant, laborieux, instruit, enclin aux délations, plein d'initiative et de ressources, mais d'une moralité plus que douteuse, et sans scrupules sur les moyens à prendre pour parvenir au but. Luther, qui savait le roi, quoique très-méfiant, sujet à s'engouer pour le premier venu, l'avait averti confidentiellement de se tenir en garde contre les manœuvres de ce légiste, qu'il qualifiait d'aventurier, d'intrigant et de faux dévot. Mais l'adroit Pihy, dès le principe installé dans le cabinet du roi, intercepte toutes les lettres qui peuvent lui nuire, et pénètre si avant dans les bonnes grâces de son maître qu'il est élevé par lui successivement aux dignités de chancelier de Suède et de conseiller du gouvernement de la guerre et des affaires secrètes. Il avait une activité dévorante, et sa féconde imagination enfantait une foule de projets toujours superbes sur le papier. Comme il était né en Belgique et qu'il avait vécu en Allemagne, il connaissait parfaitement les hommes, les lois et les mœurs de ces deux pays.

L'allemand et le français, qui étaient à cette époque les deux langues les plus répandues, lui étaient familiers, et Gustave, de qui l'ambition était de faire rentrer son peuple dans la famille européenne dont il vivait séparé depuis des siècles et sans désir de s'en rapprocher, faisait de constants efforts pour les populariser en Suède. C'est pourquoi il accueillait avec tant de distinction tous les hommes de ces deux nations que les persécutions ou leur esprit d'aventure conduisaient sur ses rivages. De plus le méfiant Gustave devait trouver de grands charmes à la politique inquisitoriale de Conrad de Pihy. C'est à ce dernier qu'on doit l'établissement d'une administration provinciale uniforme et l'organisation d'une police en Suède (1). Dès le principe, ses agents étaient des cavaliers, errant sur les chemins, épiant les actes d'un chacun, visant les passe-ports, allant écouter aux portes des chaumières, quelquefois même y posant un pied indiscret, ce qui soulevait l'indignation des paysans qui accusaient l'Allemand de ne pas « vouloir leur laisser faire leur pain et leur bière en paix ».

Les mines, qui n'étaient qu'une cause d'aisance pour les travailleurs qui les exploitaient, étaient une source d'inépuisables richesses pour les habitants de Lübeck qui en avaient accaparé le monopole. Gustave, après avoir soustrait son peuple à la rapacité de ces marchands, croit avoir accompli un acte si glorieux et si utile qu'il se compare à Moïse, arrachant les Hébreux

(1) Chaque province devait avoir un gouverneur, chargé plus spécialement de la politique et de la religion, quatre conseillers et un secrétaire, agissant, tous les six, sous la direction et la surveillance du roi et de ses ministres, et secondés par de nombreux employés. Ces hommes rendaient la justice d'après les coutumes du pays, réglaient les finances, régissaient les domaines royaux et dirigeaient la police.

des prisons de l'Egypte pour les conduire dans la terre promise (1).

Pendant qu'Olaüs Magnus Gothus faisait paraître à Venise une carte de Suède, et que son frère Johannès publiait à Rome une histoire de ce pays perdu, d'où l'on savait bien que les Goths étaient sortis, mais beaucoup moins connu, grâce à Marco Polo, que la Chine ou le Japon, Gustave reconstituait l'université d'Upsal, toute désorganisée depuis la réforme. C'est à ce moment que remonte la disgrâce d'Olaüs Pétri. Son fameux rituel, que Gustave avait imposé à l'église réformée, fut condamné en même temps que lui, et le clergé se vit obligé d'adopter celui que Bugenhagen avait établi en Danemark (4 janvier 1540). Il est vrai que ces deux rituels avait été faits dans le même esprit, et quelques différences dans les détails n'empêchaient pas que le fond ne fût uniforme. C'est à Örebro que les états, réunis en cour de justice, avaient condamné Olaüs Pétri et Lars Andersson. Gustave, qui n'était pas cruel, n'avait jamais eu l'idée de faire périr ces deux hommes dont la coopération lui avait été si utile, et de qui la tête, du reste, était trop élevée et trop respectée pour être impunément livrée au bourreau. Racheté par l'or des bourgeois de Stockholm, Olaüs fut réintégré, en 1543, après les fêtes de Pâques, dans ses fonctions de curé de la capitale; mais Andersson, qui n'avait pas une aussi grande notoriété et qui avait employé jusqu'à son dernier sou à sortir de sa prison, termina obscurément sa carrière à Strengnäs.

(1) *Si quidem Dei virtute et gratiâ populum suum et regnum a cruentis hostium consiliis et sævâ dominatione vindicaverit, et gladio ac viribus armatis suos Lubecensium jugo ac vi liberaverit, velut Moses Israelis posteros educebat Ægypti carcere in terram promissam.* (Loc., lib. VI, p. 325.)

Gustave prenait depuis longtemps les allures et parfois la qualification de roi héréditaire de Suède. A Örebro, haranguant les états, il essaya de faire ressortir les avantages de la monarchie héréditaire sur la monarchie élective, qui est, selon ses expressions, « une « place, remplie de mouvement, et où la couronne est « une balle qui saute d'une main à une autre ». Il surexcita leur patriotisme, en faisant un épouvantail des rois de Danemark, qu'il représenta attendant avec impatience la vacance du trône et les désordres qu'elle ne manque jamais d'entraîner, pour ramener, avec l'Union de Calmar, l'asservissement de la Suède. Les états étaient encore sous le coup de la honte de la condamnation d'Olaüs Pétri. Ils apprécièrent très-peu les arguments du roi. Quelques-uns même eurent le courage de dire que l'électivité de la couronne, ayant les avantages de l'hérédité, puisque le fils succédait presque toujours à son père, n'en avait pas les inconvénients, puisqu'elle permettait d'écarter un enfant, un idiot ou un monomane. Cependant l'autorité de Gustave était trop grande pour que sa volonté ne finît pas par prévaloir dans une assemblée délibérante. Il fut reconnu par la majorité que l'hérédité était préférable à l'élection ; mais on ne fixa pas de mode de succession et on ne désigna pas de successeur au roi vivant. Qu'importe ? le principe était reconnu, et Gustave, toujours habile à profiter de l'occasion, se hâta de présenter aux états ses deux fils, Éric et Jean, comme princes héréditaires de Suède. Lui-même exigea des sénateurs et des chevaliers un nouveau serment. Voici de quelle façon il fut prêté. Ayant sorti son épée du fourreau et la tenant de sa main droite étendue devant lui, il dit : « Au nom du Père,

« du Fils et du Saint-Esprit. Amen. Par la force et la « grâce de Dieu tout-puissant, il m'est accordé à moi « et aux princes royaux, mes fils et mes héritiers, de « régner sur vous et sur tous ceux qui sont mes sujets : « je vous présente donc cette épée de justice qui est « un témoignage de mon autorité et vous ordonne de « prêter sur elle solennellement serment de fidélité ». Les sénateurs et les chevaliers vinrent ensuite, l'un après l'autre, placer les doigts de leur main droite sur le tranchant du glaive, et prononcèrent des paroles très-humbles, formulées en serment pour la circonstance par Conrad de Pihy. Le chancelier, qui était le promoteur et le directeur de cette étrange scène, s'attira de la part des grands toute la haine que les petits lui avaient déjà vouée pour la création d'une police.

Gustave était encore tout triomphant des succès obtenus à Örebro, lorsqu'il apprend qu'une révolte a éclaté en Ostrogothie. Un paysan, nommé Lars Jönsson, s'était mis à la tête d'un grand nombre de ses pareils, mécontents des sermons des pasteurs luthériens. A leur tête, il pille quelques châteaux, démolit quelques temples, égorge quelques baillis ; mais, par bonheur, il est pris dans la première rencontre et roué.

L'orgueil de Christian et l'entêtement de Gustave avaient mis à bout la patience de leurs plénipotentiaires. Aucun de leurs nombreux différends n'était tranché, et cependant Charles-Quint, furieux de l'adhésion de Christian III à la ligue de Smalkalde, aidait de toute sa puissance les armements préparés en Hollande par le palatin pour une invasion dans le Nord. Dans ces conjonctures, devant l'inutilité des efforts des intermédiaires, il fut convenu qu'une entrevue aurait lieu entre

les deux monarques. Elle fut fixée à Brömsebro, petit village danois, séparé de la Suède par un torrent, mais relié à elle par un pont. Christian était à Malmö et Gustave à Calmar. De ces deux points ils se rendirent tous deux au lieu du rendez-vous. Déjà Christian était allé à Stockholm; c'était en bonne règle à Gustave à lui rendre sa visite. Il ne marchanda pas. Ayant reçu pour otage quatre sénateurs danois et, de plus, ayant fait mettre sous les armes un escadron qui lui servait d'escorte, il franchit le pont de Brömsebro (15 septembre). Christian l'attendait sur l'autre rive. Il reçut son hôte avec de grandes démonstrations de joie. Les deux souverains s'embrassèrent et, après avoir quitté le cortége d'élite (1) qui les accompagnait, entrèrent dans la tente de Christian, où ils restèrent, pendant une heure, en tête-à-tête. Ils en sortirent avec la joie peinte sur leur visage, ayant l'un pour l'autre toutes sortes d'égards et de prévenances et se prodiguant des protestations d'amitié.

Les plénipotentiaires danois suivirent Gustave à Calmar, et c'est dans cette ville que fut conclu ce fameux traité qui, rédigé en vingt-six articles, établissait entre les deux peuples une union si intime qu'ils semblaient n'en devoir plus former qu'un seul sous deux souverains différents. Il n'y avait pas seulement alliance offensive et défensive; mais, si l'une des parties, malheureuse sur le champ de bataille, subissait quelques pertes, la moitié du dommage devait être supportée par l'autre, de même que le butin, en cas de victoire, devait être partagé. Non-seulement on devait refuser droit

(1) Gustave avait Conrad de Pihy, Lars Siggesson, Sten Ericsson, Måns Turesson, Birger Nilsson, Måns Johansson et Georges Normann. Christian avait Axel Bragdius, Trudo Ulfstand, Canut Gyllenstjerna, Birger Trolle et Jesper Brocmann.

d'asile à tous les proscrits, mais les deux princes devaient se prêter aide mutuelle contre les rebelles qui pourraient surgir dans l'un ou l'autre royaume. Les régiments et même les flottes des deux pays devaient servir à leur défense commune. Les seigneurs suédois, rentrés en possession de leurs domaines dans les trois royaumes, devaient avoir des tribunaux *ad hoc*, composés de leurs pairs, lorsque les deux parties ne seraient pas de la même nationalité. Enfin on avait prévu toutes les causes de rupture, et l'on avait, avec un soin minutieux, cherché tous les moyens de les prévenir ou de les réparer. Cependant, soit inadvertance, soit faiblesse, soit perfidie, on n'avait point fait disparaître la véritable cause de la querelle. On renvoyait à d'autres temps l'examen des prétentions de la Suède sur Gottland, et, de plus, dans un article rédigé par les Danois d'une manière obscure, on laissait subsister les prétentions du Danemark sur la couronne de Suède : c'est-à-dire que l'Union de Calmar, abrogée de fait, était rétablie en droit. Cet article contenait en soi le germe d'un orage formidable, que Christian et Gustave, hommes supérieurs, surent conjurer pendant leur vie, mais qui n'éclata qu'avec plus de violence à leur mort, et porta, pendant un siècle, dans tout le Nord la ruine et la désolation.

CHAPITRE XVI

Révolte de Dacke.

Quiconque était l'ennemi de Charles-Quint se trouvait par ce fait l'allié de François Ier ; aussi Gustave avait-il envoyé à la cour de cet illustre monarque son secrétaire, Français de naissance, nommé Trébous. En échange de cette politesse, Christophe Richer, qui était en mission auprès de Christian III, se rendit à Stockholm, apportant à Gustave le cordon de l'ordre de Saint-Michel (1). Richer, qui croyait arriver chez une peuplade de sauvages, fut émerveillé de tout ce qu'il vit. Les rapports qu'il envoya à Paris y éveillèrent le désir de se lier plus étroitement avec ces nouveaux amis dont on ne connaissait bien que les héroïques ancêtres. Cette ouverture fut accueillie avec joie à Stockholm, et bientôt une ambassade, composée de Sten Éricsson, frère de la reine, de Canut Andersson, de Georges Normann, et dirigée par Conrad de Pihy, en partit (juin) pour se rendre à Fontainebleau.

Un mois après, se concluait ce fameux traité d'alliance offensive et défensive qui établissait entre les

(1) Faveur d'autant plus grande que François Ier n'ignorait pas que Gustave était protestant, et que cet ordre n'était réservé qu'à des catholiques.

couronnes de Suède et de France ces bonnes relations qui ont subsisté, presque sans altération, pendant des siècles. D'après ses clauses, chaque partie contractante devait avoir constamment à la disposition de l'autre six mille hommes tout armés, équipés et versés dans leur métier. Le requérant n'avait qu'à payer les frais de transport. En temps extraordinaire, le nombre des soldats pouvait être porté à 25,000, et l'on pouvait ajouter cinquante vaisseaux. Les rois d'Écosse, de Danemark et d'Angleterre, les ducs de Prusse, de Gueldre et de Clèves avaient la faculté d'entrer dans cette alliance, formée surtout contre l'empereur. François Ier manifesta sa satisfaction en laissant sortir, sans droits, une grande quantité de sel, destiné à la Suède.

Après Richer arriva à Stockholm un ambassadeur d'une autre espèce. C'était Jean-Georges Baumgartner; il était envoyé par le roi de Bohême et chargé de décider Gustave à contribuer, d'après ses ressources, à la grande guerre que la chrétienté tout entière allait entreprendre contre les Turcs, maîtres d'une partie de la Hongrie et menaçant le sud de l'Allemagne. Gustave répondit tout net qu'il n'avait pas d'argent, et que, s'il en avait, il l'emploierait contre le Russe, voisin qui n'était pas moins dangereux (1).

La guerre du comte avait été, avant tout, une guerre sociale. Un grand nombre de Smalandais, prenant fait et cause pour Lübeck, s'étaient révoltés, avaient saccagé plusieurs châteaux, massacré quelques baillis et refusé les impôts. Gustave n'était pas homme à laisser sans châtiment ces violences qu'il n'avait pu ni prévenir ni réprimer en leur temps. En 1537 (janvier),

(1) *Adversus vicinum hostem russum non ferme minus infestum.*

Lars Siggesson, Holger Carlsson et Hans Turesson avaient paru dans la province à la tête de forces imposantes. La présence du maréchal de la cour, le plus grand homme de guerre de la Suède, prouve l'importance que Gustave mettait à punir ces rebelles. Ceux-ci, incapables de résister, trop épouvantés, du reste, même pour le tenter, vinrent se jeter aux pieds du maréchal. Ils montrèrent un si grand repentir du passé, firent de si belles promesses pour l'avenir, que Lars Siggesson leur accorda grâce complète. Deux hommes furent laissés cependant en dehors de cette amnistie : c'étaient le riche laboureur Nils Dacke et Jon (Jonas) Andersson, qui, convaincus de crimes impardonnables, furent condamnés à mort. Mais le débonnaire Siggesson, cédant aux prières de leurs amis, se contenta de la promesse d'une rançon et laissa ces deux grands coupables se soustraire par la fuite au supplice qu'ils avaient mérité.

Par reconnaissance, l'année suivante (janvier 1538), Jon Andersson reparaît en Småland, tue quelques employés du roi et s'enfuit dans les forêts du Bléking (Blekinge), revient en février et massacre les serviteurs de Ture Trolle à Berquara. Le coup fait, au commencement de l'été, il se rend à Lübeck, s'abouche avec Éric, comte de Hoja, Bernard de Mélen, l'évêque de Skara et les autres proscrits suédois, reçoit d'eux et de la régence des vêtements, des armes, de l'argent, et retourne dans le Bléking où il est ouvertement protégé par le gouverneur Axel Ugrupius. Les plaintes, émises par Gustave à la cour de Copenhague, n'empêchent pas qu'il ne trouve dans les forêts un asile assuré. Les paysans blékingiens se joignent même à lui

et prennent part à ses déprédations. En 1539 (janvier), un agriculteur smalandais ayant été condamné pour avoir, malgré l'édit, vendu des taureaux et des chevaux en Danemark, Jon Andersson exploite le mécontentement que ce jugement a fait naître, excite les paysans, les pousse à la destruction de quelques temples luthériens et au refus de l'impôt. Gustave, qui ne sévissait jamais qu'à la dernière extrémité, envoie en parlementaires Gustave Olofsson de Torpa et quelques seigneurs. C'est en vain qu'Olofsson montre aux insurgés les lettres que le roi a daigné leur écrire : ils comptent sur les secours du palatin et persistent dans leur rébellion. L'absence de ces secours, préparés en Hollande, interceptés en route, empêcha le mouvement de se propager, et Andersson, retiré au fond des bois, fut, pendant trois ans, un chef de voleurs plutôt que de partisans.

Dans l'hiver de 1542, Dacke revient joindre et relier ces bandes dispersées dans le Småland. C'était un simple laboureur, mais très-riche, possédant une certaine instruction, bien fait de sa personne, beau parleur, doué d'un esprit vif et ardent, inépuisable en ressources, inaccessible au découragement, et, dans les moments critiques, déployant une audace excessive, secondée par un courage héroïque. Certaine condamnation, encourue autrefois pour un meurtre, n'était aux yeux de ses grossiers compagnons qu'une preuve de son énergie et ne servait qu'à le grandir dans leur estime. Jon Andersson, reconnaissant sa supériorité, lui cède la direction de l'entreprise et devient modestement son lieutenant. Dacke parcourt les paroisses du Småland. Il avait un certain renom. L'appât

du pillage et le prestige qu'un homme vraiment supérieur exerce sur le vulgaire enchaînent à ses pas les populations que la curiosité avait attirées. Il les harangue et soulève leurs passions en leur faisant des tableaux pathétiques de la cruauté des baillis, de l'augmentation des impôts, des changements survenus dans la religion, des persécutions subies par les évêques. Au commencement du printemps, toute son éloquence n'avait abouti qu'à recruter cent hommes. Il se hâte de les attacher indissolublement à sa cause en les compromettant par des crimes. Nils Andersson, employé du roi dans la Moringie méridionale, y est égorgé avec trois de ses serviteurs. A Haltorp, Dacke s'empare de Nils Larsson, bailli du lieu, et d'Arvid Westgöte, les dépouille tous deux de leurs vêtements, les fait attacher à des arbres et percer à coups de flèches. Un vieux gentilhomme, Gudmond Slatta, retenu depuis deux ans dans son lit, y est tué, frappé de trois balles, et son château est pillé. Måns Perhsson de Liema est saisi dans son église avec Magnus de Stockholm et contraint de devenir le secrétaire de Dacke. Måns est traîné en Bléking, malgré les supplications de ses paroissiens, qui offrent pour sa rançon une grosse somme d'argent, et, à peine arrivé, il y est égorgé. Cependant, malgré ces actes de brigandage, Dacke, protégé par le bourguemestre de Ronneby, partage publiquement, en toute sûreté, son butin avec ses compagnons, et, sans tenir compte des plaintes de Gustave, on souffre que ce bandit enrôle sous ses drapeaux une masse de sujets danois.

Gustave, non moins écrivassier que beau parleur, envoyait lettres sur lettres aux Smalandais, les enga-

geant à se méfier de Dacke, à ne pas l'admettre à leurs foyers. Mais celui-ci, qui, avec une activité et une habileté prodigieuses, avait établi des correspondances avec le palatin, le duc de Mecklembourg, le cardinal Perrenot de Granvelle, la régence de Lübeck, l'archevêque Johannès Magnus et tous les exilés suédois, puisait une audace extrême dans les promesses, les flatteries, les excitations de tous ces personnages, et, encouragé par le peu d'effet que les épîtres royales avaient produit sur ses gens, il paraît en même temps dans le Småland et l'Ostrogothie (juillet). Gustave attendait, chaque jour, d'Allemagne des régiments qui n'arrivaient jamais. Il n'avait que mille cinq cents hommes à opposer aux multitudes que les mauvaises passions avaient groupées autour de Dacke. On dit que celui-ci, à Vexiö, passa dix mille hommes en revue. Néanmoins l'armée royale était arrivée sur le théâtre de l'insurrection ; mais elle était si peu nombreuse que Gustave Olofsson et Séverin Kylius, n'osant offrir le combat aux révoltés, firent parvenir à leur chef une lettre où Gustave s'abaissait jusqu'à promettre ses faveurs et une charge à la cour à ce bandit qui n'avait mérité que la potence. Dacke, imaginant alors qu'un roi qui se soumet à ces bassesses est dénué de toutes ressources, rompt l'espèce de trêve qu'il avait faite avec Olofsson, massacre Arvid Trolle dans son domaine de Berquara, s'empare du couvent de Nydala, y tient des états, décharge les paysans de leurs impôts et envoie ses régiments à travers le pays, sous la conduite de Måns Håne.

C'est sur ces entrefaites que naquit Magnus, fait plus tard par son père duc d'Ostrogothie et de Dalie. Ce

malheureux prince avait reçu dans les flancs mêmes de sa mère le contre-coup des secousses, des terreurs dont elle avait été assaillie pendant cette guerre civile; il vint au monde avec un esprit faible ; aussi le corps seul se développa-t-il, au préjudice de l'intelligence, qui, peu à peu, se voila et finit même par disparaître.

Cependant la révolution se propageait dans les trois Gothies. Dacke avait trop de bon sens pour avoir beaucoup d'amour-propre. Il sentait bien que, arrivée à ces proportions, l'entreprise devait être dirigée par un homme d'un meilleur renom que le sien et surtout d'une grande naissance. Il s'adresse donc au comte palatin, et, pour le voir accourir plus vite, il se représente comme ayant vidé le trône de Suède et le tenant à la disposition de son protégé. Le comte fait aussitôt parvenir ces lettres à l'empereur, qui, toujours avide et toujours fourbe, convoite pour lui-même cet ancien fief de l'empire et écrit à Dacke, *manu propriâ*, de Barcelone (25 octobre), l'excitant à persévérer dans son entreprise et lui annonçant l'arrivée de son ministre Granvelle. Le palatin, abandonné au moment suprême, ne peut envoyer que des encouragements et des félicitations aux insurgés, qui cherchent à le remplacer par Svante Sture, gouverneur de Stegeborg. Svante était le beau-frère de Gustave. Il avait, quand il lui était étranger, repoussé les offres bien plus séduisantes de Marcus Meyer. Il répond, avec hauteur, aux ouvertures de Dacke qu'un paysan, tel que lui, « ferait bien « mieux de se tenir à sa charrue que d'offrir une cou- « ronne ».

Cependant l'esprit de sédition s'étendait de paroisse en paroisse, de forêt en forêt, par toutes les Gothies,

et ne s'arrêtait pas aux frontières de la Sudermanie (Södermanland). La destruction de la noblesse et la conservation de l'ancienne religion, tels étaient les deux puissants leviers dont Dacke se servait pour soulever les masses. Il était secondé par les prêtres romains, qui, suivant un mot d'ordre, avant de dire la messe, levaient les mains au ciel et excommuniaient le roi et sa postérité.

Jamais aucune insurrection n'avait pris encore ces proportions et ce caractère alarmant. On a dit que Gustave, dans son cours, a plusieurs fois désespéré de sa couronne. Je ne le crois pas. Il n'en est pas moins vrai que ce grossier paysan déploya les qualités d'un diplomate et d'un général de génie ; et que, si le comte palatin était venu avec ses ressources lui prêter l'appui de son nom, la guerre civile aurait embrasé tout le royaume, et la destinée de la Suède aurait de nouveau dépendu de l'issue d'une bataille.

Cependant le grand maréchal de la cour, Lars Siggesson (Sparre), et Hans Turesson (Roos), deux grands seigneurs et surtout deux grands hommes de guerre, accoururent en Småland. Leurs débuts ne furent pas heureux. Deux régiments avaient été envoyés de Stockholm à Hans Turesson, sous la conduite de Bothvid Larsson et de Pehr Hannober. Les chemins avaient été dégradés et obstrués de troncs d'arbres. Les soldats royaux, obligés de passer par des routes de traverse qui leur sont inconnues, sont surpris par les révoltés, défaits et massacrés en masse. Bothvid venge ses compagnons en surprenant à son tour, pendant la nuit, au hameau de Haddetorp, trois cents Smalandais dont la plus grande partie est égorgée dans son sommeil. Siggesson

se met aussi de la partie. Jon Andersson, Jon Håne et Nils Scarfve, les lieutenants de Dacke, sont attaqués par lui et battus tous les trois. Les révoltés, plutôt brigands que soldats, font preuve dans ces rencontres de bien peu de courage.

La chronique dit « qu'ils évitaient de se montrer en « rase campagne, et enfin que, attaqués par les gens de « guerre, ils s'enfuyaient, se retirant comme les loups « au fond des bois (novembre). »

Ces revers avaient jeté dans les rangs des insurgés l'épouvante et l'insubordination. Dacke, démoralisé, fait acte de soumission et demande à capituler. Il eût mieux valu, pour la dignité de Gustave et dans son intérêt, finir par les armes ce que les armes avaient commencé. Mais le roi aimait les protocoles. Pouvait-il laisser échapper une aussi belle occasion d'envoyer de longues lettres où il ferait valoir les avantages de son administration? Non. Des otages sont donnés de part et d'autre, et enfin un traité en règle, conclu (14 novembre) entre Nils Dacke et les commissaires royaux, est ratifié par Gustave quelques jours plus tard (30 novembre). Il y avait, dès le principe, une simple confédération entre les diverses provinces de la monarchie suédoise comme entre les cantons de la Suisse. L'une aidait l'autre dans un moment critique. La Dalécarlie, jadis si remuante, avait envoyé deux mille hommes à Gustave pour combattre les insurgés. Ils arrivèrent au moment du traité et furent renvoyés dans leurs montagnes avant d'avoir pris part à aucune échauffourée; ils n'en étaient pas moins venus, et le fait est assez remarquable pour être relevé et consigné dans les annales du pays.

Le duc Albert de Mecklembourg, pauvre tête, avait oublié ses désagréments pendant le siége de Copenhague et ses humiliations après la prise de la ville. Magnus Haraldi eut peu de peine à lui persuader de faire valoir, comme descendant des Folkunga, ses droits à la couronne de Suède qui semblait être à la disposition de Dacke. Le duc, séduit, envoie auprès de ce dernier Jean Plog, bourgeois de Rostock. A l'arrivée de cet ambassadeur, Dacke venait de signer sa soumission à Gustave. Mais il n'est pas scrupuleux; il ne s'arrête pas à ces bagatelles. L'or qu'on lui apporte, les promesses de secours qu'on lui assure pour le printemps, changent d'autant plus vite le cours de ses idées qu'il n'a pas trop de confiance dans la générosité de Gustave; il s'engage à reconnaître Albert pour roi de Suède, et ne lui impose d'autre condition que de favoriser le rétablissement de la religion catholique. Plog, à son retour, est arrêté par les Danois. Il était porteur de cette étrange lettre où un manant faisait cadeau d'une couronne à un duc (décembre). Dacke avait en vain dissimulé son nom sous celui de Lars Johansson. Son écriture est reconnue. Christian III voit le danger d'attirer si près de lui des compétiteurs aussi dangereux. Il comprend aussi qu'il faut décourager les intrigants qui s'entremettent dans des affaires si délicates. Plog, jugé comme espion, est condamné à mort et décapité.

Sans tenir compte du manque de parole, du nouvel acte de perfidie de Nils Dacke, Gustave engage ce bandit à se rendre à sa cour, soit qu'il espère, à force de magnanimité, changer ses mauvais sentiments, soit qu'il nourrisse contre lui quelques projets perfides. Dacke, qui avait déjà déchiré une fois le traité de Slètteboda,

accuse Gustave de mauvaise foi, et reparaît dans la campagne à la tête de ses bandits. Le gouverneur du château de Calmar recule devant la guerre civile ; il entre en pourparlers avec notre homme, le cathéchise si bien qu'il le décide à renvoyer son monde et à envoyer sa soumission. Mais à peine est-il rentré parmi ses bandits que, cédant à leur pression, il oublie ses promesses, envahit l'île d'Öland, perçoit les impôts, pille les entrepôts des marchands de Calmar, revient dans la Moringie, enveloppe Calmar ct en commence le siége de deux côtés à la fois, par Hosmö et par Kläckberga. Les compagnons de Dacke étaient plutôt des pillards que des soldats. Svensson, dans plusieurs sorties heureuses, les met en déroute et les contraint, frappés de terreur, à lever le siége. De leur côté, les paysans du Småland méridional, excités par les proclamations de Gustave, se mettent à leur poursuite et en font un grand massacre. Dacke, de son côté, fait preuve d'une activité prodigieuse; il est présent partout, harcelant les troupes royales, fuyant devant elles, mais après avoir, chaque fois, attiré quelques victimes dans les piéges dont les routes sont parsemées. Enfin il se trouve en face de Lars Siggesson et de Hans Turesson, qui avaient réuni leurs forces (1). Il ne peut éviter le combat. Il est défait, blessé aux deux cuisses, renversé de cheval et sauvé à grand'peine. Peu de temps après, Jon Andersson, son *alter ego*, est pris et supplicié avec cinq de ses complices.

Nils Dacke, comme tous les chefs de partisans vraiment supérieurs, n'était jamais plus redoutable qu'après un revers. A peine guéri de ses blessures, il forme le

(1) *Conjunctis copiis in Kindiam.*

hardi projet de marcher à la tête de 2,500 hommes, sur Stegeborg, de surprendre le gouverneur Svante Sture et de lui imposer la direction de son parti. Svante, averti, prévient ses agresseurs. Un combat s'engage. Pendant l'action, Svante s'aperçoit qu'il a été dépassé par cinq cents hommes et qu'il court le danger d'être pris entre deux feux ; il donne alors le signal de la retraite et parvient, à travers toutes sortes d'embûches, à rentrer dans la ville. Il y est assiégé, déploie un grand courage et défait les Smalandais dans deux sorties. Mais, les deux fois, sa victoire est incomplète. Il n'a pas assez de monde, et il compte sur Hans Turesson, gouverneur de Nyköping, pour gagner de concert avec lui une bataille décisive qui force l'ennemi à lever le siége. Le retard de ce dernier l'alarme. Il conclut avec les révoltés un armistice d'un mois : Hans Turesson arrive enfin. Ignorant le nouvel état de choses, il attaque les paysans, qui, confiants dans la foi jurée, n'étaient pas même sur la défensive. Ceux-ci, en un instant, sont enveloppés, battus et égorgés. Svante Sture, qui, en sa qualité de grand seigneur, ne se croyait pas lié par des engagements pris avec des manants, considère la trêve rompue par ce fait, parcourt le Småland et le soumet, non sans cruauté, à l'autorité de Gustave.

Malgré son énergie et sa persévérance, Nils Dacke est perdu s'il ne reçoit les renforts que ses illustres et puissants protecteurs lui ont promis ; c'est son dernier espoir. L'empereur sort de sa léthargie. Dacke reçoit : que croiriez-vous ? Des tonnes d'or ou des milliers de combattants. Pas du tout ; mais un paquet de lettres, datées de Nuremberg, signées par Charles, contre-signées

par Granvelle, dans lesquelles on affecte de croire que la révolution est terminée, le trône vacant, et où l'empereur, en sa qualité de descendant et d'héritier des anciens rois wisigoths d'Espagne (1), réclame sa participation à l'élection et soutient la candidature de son neveu, le comte palatin.

Tout autre aurait été assommé du coup : Dacke n'en poursuivit pas moins sa lutte, mais il changea de politique. Il abjura ses haines contre la noblesse, et fit même supplicier un de ses lieutenants, Hâne, parce qu'il s'obstinait, malgré les nouveaux ordres, à piller les châteaux. L'Ostrogothie fut envahie de nouveau par Schegge (avril). Mais l'ère des succès était passée. Pour les moins clairvoyants l'issue fatale de l'entreprise n'était plus douteuse, et Dacke, malgré son énergie, ne pouvait en retarder le dénoûment que de quelques heures. Schegge, poursuivi, atteint et battu dans la forêt de Holveden, revient tout éploré auprès de Dacke. C'est alors que celui-ci reçoit, comme par dérision de la fortune, du comte palatin des lettres de noblesse qui lui sont apportées en grande pompe par Johannès Bibliopégus, exilé suédois. Le sot qui s'était chargé de cette malencontreuse commission fut pris en Öland et supplicié à Stockholm.

Cependant Gustave désirait infliger un châtiment à ces princes ambitieux qui étaient venus porter la guerre civile dans ses États. Le palatin était trop loin ; mais le duc de Mecklembourg était à ses portes. Conrad de Pihy, qui retournait de son ambassade auprès de François Ier, reçut l'ordre de se mettre à la tête des régiments allemands que Gustave, après une si longue attente, rece-

(1) *Et nos de gente Gothorum sumus.*

vait quand il n'en avait plus besoin, et de 700 cavaliers, fournis par Christian III. A la tête de tout ce monde, il envahit les États du duc Albert, les dévaste et contraint le prince de s'enfuir à Lunebourg.

Dacke n'était pas mieux traité; même en Småland, dans les villages où il avait été si puissant, il voyait son armée, réduite à une poignée d'hommes, non point dévoués à sa personne, mais trop compromis pour être jamais reçus dans la société, d'où leurs crimes les avaient exclus. Ils étaient pourchassés et traqués comme des bêtes fauves. L'oncle de Dacke avait été pris et crucifié. Son fils, saisi en même temps et sauvé du supplice à cause de son jeune âge (il avait dix ans), avait été jeté dans les prisons de Stockholm où il mourut de la peste. Quant à lui-même, trompant la vigilance des Danois, il avait franchi la frontière et s'était réfugié dans le Bléking. Un des siens, Raphaël (Rafael) Pehrsson, qui connaissait son itinéraire, obtient son pardon en promettant de le ramener, mort ou vif. Surpris par cette bande, dans la forêt de Rödeby, Dacke, après un combat acharné (août), est percé d'une flèche, tué et rapporté à Calmar.

Le bourreau eut l'ordre de s'acharner sur ce cadavre de qui les membres, rompus sur la roue, furent détachés du tronc et jetés en pâture aux animaux féroces. La tête, placée sur une pique et entourée d'une couronne de cuivre, resta quelque temps exposée sur les remparts et livrée à la dérision de la multitude. Il y a des écrivains qui prétendent que Dacke, pris vivant, périt sur la croix; d'autres disent qu'il parvint à gagner l'Allemagne; qu'il y vécut quelques années; qu'il revint en Småland, sous le règne de Jean III; que, trahi par une an-

cienne maîtresse, il fut arrêté et jeté dans les cachots de Stockholm, où il termina sa vie. Mais ces dernières versions sont fausses : il est hors de doute que Dacke périt dans le Bléking, les armes à la main.

C'est ainsi que finit la plus terrible, mais la dernière insurrection, contre l'autorité de Gustave. Cependant, quelque terrible qu'elle ait été, c'est une exagération de dire et une erreur de croire que la couronne de Gustave ait été réellement menacée. Lui-même en a manifesté plusieurs fois la crainte par écrit ou de vive voix. Mais est-il vrai que ses alarmes n'aient pas été sciemment exagérées ? D'ailleurs Gustave était timoré de sa nature. Parvenu au trône à la suite d'une insurrection, il tremblait d'en être renversé de la même manière. C'est ce funeste et faux pressentiment de sa destinée qui nous explique ses complaisances, ses bassesses envers les émeutiers de toute sorte, grands ou petits, forts ou faibles. Sa manie de correspondre, de parlementer, de se compromettre avec eux, constitue des fautes graves qui ont eu pour résultat de faire soupçonner quelquefois son courage, souvent sa bonne foi, et de donner de grandes proportions à des échauffourées qui, réprimées et châtiées dès le principe, ne seraient pas même parvenues jusqu'à nous.

Depuis vingt ans qu'il est assis sur le trône, nous le voyons occupé sans relâche à combattre son peuple armé, tantôt pour défendre sa religion, tantôt ses franchises et ses libertés. Mais dès aujourd'hui le temps des tribulations est passé pour lui, et, pendant les dix-sept ans qui lui restent à vivre, il n'aura plus qu'à jouir du fruit de ses labeurs. C'est alors que, dégagé de

toutes préoccupations, et pouvant mettre à profit ce puissant esprit d'organisation dont il est doué, il va nous apparaître dans sa véritable, dans son imposante grandeur.

Conrad de Pihy était un de ces hommes, tristes jouets de la fortune, qu'elle semble n'élever si haut que pour avoir le plaisir de les précipiter plus bas. Sa chute ne fut que la juste réparation du scandale que son élévation avait causé. Arrivé en Suède en 1538, il avait, grâce à ses coupables manœuvres, pris un ascendant immense sur l'esprit du roi. Il en avait profité pour accumuler sur sa tête et les premières charges et les plus grands honneurs. Par malheur pour lui, son intelligence n'était pas à la hauteur de la position que ses intrigues lui avaient faite. Il eut la sottise de se croire un instant, sous le nom de Gustave, le véritable roi de Suède. A ces hauteurs imaginaires sa pauvre tête tourna. Ses mauvais instincts, ses vices reparurent dans son cœur, chassant les quelques qualités d'emprunt dont il avait cru devoir, pour faire fortune, se pourvoir et surtout se parer. Il devint impérieux avec les grands, dur envers les petits, méprisant pour tous. Son amour effréné du luxe et de tous les plaisirs des sens l'entraîna dans des dépenses excessives. Son ostentation, sa vanité, jetèrent dans des extravagances l'ambassade qu'il avait été chargé de conduire en France. Il voulait que sa suite fût égale à celle des plus grands personnages, prétendant que, plus elle frapperait les yeux des populations qu'il traversait, plus elle élèverait dans leur esprit le souverain qu'il représentait. A ce compte, l'argent qu'il avait reçu du parcimonieux Gustave fut vite dissipé. On dit que, pour s'en procurer, il n'hésita pas à livrer à des princes rivaux les secrets de l'État. Mais ces res-

sources, plus criminelles que fructueuses, ne suffirent pas à remplir le gouffre que son imprévoyance avait creusé. Alors, abusant de son mandat, il emprunta 6,000 couronnes au nom et pour le compte de Gustave.

Sa rage de paraître un homme important lui fit aussi commettre les plus sottes inconséquences. C'est dans ce but que, sans ordre, de sa propre autorité, il traita avec le fameux chef de bandes, Othon, duc de Brunswick. On était alors en plein dans la révolte smalandaise ; mais, dans le temps que le duc avait mis à recruter et enrôler ses hommes, Dacke s'était fait battre ; il était même mort quand le duc parut à Stockholm. Gustave avait alors sur les bras plusieurs régiments allemands qu'il avait commandés lui-même et qui n'étaient venus qu'après la besogne faite. Quoique excédé de ce surcroît de défenseurs inutiles, il comprit que toute la faute était à son agent. Il reçut donc le prince avec tous les égards qui étaient dus à un homme de son rang et de son mérite, et ne le renvoya qu'après avoir payé à lui et à ses hommes une année de salaire.

Ces sottises, ces fautes, ces crimes, avaient fortement indisposé Gustave contre son chancelier. Quand il le vit venir, avec son impudence accoutumée, l'air souriant et satisfait, rendre compte de son ambassade, il ne put contenir son indignation, et, devant toute sa cour, il lui fit entendre les sanglants reproches que sa coupable conduite ne lui avait que trop justement attirés. Cette âme de boue était pleine d'orgueil. Cet homme de rien avait l'amour-propre d'un prince. Sa vanité blessée lui fit perdre toute prudence. Il répondit au roi avec tant de hauteur, tant de mépris, tant d'insolence, que Gustave, qui n'aimait pas les coups de théâtre, fut con-

traint, pour sauvegarder sa dignité, de le faire arrêter sur-le-champ. Son procès fut instruit. En fouillant dans sa vie privée, on découvrit que, après une jeunesse passée dans le désordre, il avait séduit, enlevé et épousé à Leipzig une jeune fille, nommée Catherine Humbert. Il avait traîné après lui cette femme dans ses courses aventureuses à travers la Belgique et l'Allemagne; mais, désespérant de recevoir d'une famille irritée la dot qu'il en attendait, il l'avait, un jour, abandonnée comme un paquet inutile (1) et embarrassant sur un grabat dans une ville perdue qu'il traversait avec elle. La créature qu'il avait amenée en Suède et qu'il faisait passer à la cour pour sa femme n'était qu'une concubine, à moins qu'il ne fût lui-même bigame. En examinant ses livres, on s'aperçut de nombreuses irrégularités ; sa caisse présentait un déficit considérable. On estime à 85,666 onces d'or les sommes qu'il a détournées ou dépensées en dehors de ses appointements, pendant ses cinq années de grandeur. Convaincu devant ses juges de péculat, de bigamie, d'outrages à la majesté royale, il eût été condamné à mort si Gustave n'eût désiré que sa peine fût limitée à une prison perpétuelle. Il fut même plutôt interné qu'emprisonné dans le château de Westerås. Il y mourut d'une maladie particulière aux gueux parmi lesquels il était né et avait vécu; il fut dévoré par les poux. Arkenoltz cependant assure que sa mort fut occasionnée par un coup de pierre qu'il reçut à la promenade d'une main malveillante. Quoi qu'il en soit, le fait est qu'il finit ses jours dans l'obscurité, dans la honte, d'où le hasard l'avait fait sortir, mais où ses vices l'avaient replongé bien vite.

(1) *Quasi impedimentum itineris aut sarcinam abjiceret.* (Loc.)

CHAPITRE XVII

Le pacte de succession. Diète de Westérås. Rejet de l'intérim.

Il y a cinq ans, Gustave, malgré tous ses frais d'éloquence, n'avait pu obtenir des états d'Örebro qu'une assez vague déclaration constatant la supériorité du système héréditaire sur l'électivité de la couronne. Quoiqu'il eût aussitôt présenté ses fils Éric et Jean, comme ses héritiers, à l'assemblée, et qu'il lui eût fait prêter un nouveau serment, fabriqué par Conrad de Pihy pour la circonstance ; quoiqu'il eût depuis affecté dans toutes les occasions de prendre les titres et les allures de roi héréditaire, il n'était pas moins vrai qu'aucune des vieilles lois suédoises qui proclamaient l'électivité de la couronne n'avait été abrogée, et il connaissait trop bien l'esprit de son peuple pour douter que son héritier, s'il était trop jeune ou incapable, ne trouvât de nombreux compétiteurs, disposés à lui disputer une succession sur laquelle il n'aurait pas des droits incontestables.

Il était préoccupé de ces idées, quand il fit lui-même, par un long discours, dans une des salles du couvent de Westerås, l'ouverture de la diète. Il était,

comme vous le savez, éloquent; il reprocha aux Suédois, avec beaucoup de verve, leur insubordination, leur ingratitude, leur indifférence religieuse. Il compara avec non moins d'habileté l'état de misère, d'anarchie, d'abaissement où la patrie se trouvait au moment de son avénement à la prospérité matérielle, à l'ordre qui régnait aujourd'hui à l'intérieur, et à la considération dont elle jouissait à l'étranger. Il établit un adroit parallèle entre les évêques luthériens, satisfaits d'un salaire très-restreint, détachés de la politique, et qu'on pouvait voir siéger sans faste, mêlés aux membres des autres ordres, et les Jon Bengtsson, les Jacques Ulfsson, les Gustave Trolle, ces prélats turbulents, altiers, dominateurs et mauvais citoyens. Il vanta les bienfaits de la réformation dont il s'attribua toute la gloire, et gémit de l'état de gêne où l'avait réduit l'obligation de dompter tant de révoltes sans cause et sans fin. C'est à tort, ajouta-t-il, que l'on croit que Christian II et ses gendres et le Danois ont renoncé à leurs prétentions; ils se préparent en secret, et, quand ils seront sur la frontière, pour s'opposer à leur invasion, il n'aura, lui le roi, point de soldats indigènes et point d'argent pour se procurer des mercenaires. La ruine de la Suède sera consommée, et, comme il ne veut pas que la postérité l'attribue à son imprévoyance et à son impéritie, il offre aux états de leur rendre la couronne et les engage de la replacer sur une tête qui soit plus digne de la porter.

J'ai déjà dit que Gustave était un comédien très-habile, mais peu varié. Comme il était positif et qu'il ne recherchait après tout que le succès, quand il avait trouvé un moyen d'y parvenir, il l'employait avec une

persistance compromettante pour son imagination. Déjà à deux reprises, en menaçant des états récalcitrants d'une abdication, il en avait obtenu des merveilles. Il ne fut pas moins heureux cette fois. Les uns par entraînement, les autres par flatterie, le supplièrent de renoncer à cette funeste détermination, et, comme il faisait mine de résister, on lui demanda à quel prix il changerait d'idée. Gustave avait amené son monde au point voulu. Il répondit qu'il ne conserverait la couronne qu'à la condition de pouvoir la transmettre sûrement et sans troubles à ses enfants. Tout compte fait, on s'estima heureux d'en être quitte à si bon marché. On se mit à l'œuvre. L'ancienne législation fut abrogée et remplacée par un corps de lois, connu depuis sous le titre de pacte de succession. Ce projet élaboré, préparé d'avance par les ministres de Gustave, fut présenté, discuté et adopté sans opposition, presque avec enthousiasme. D'après ses prescriptions, la couronne, devenue héréditaire, devait, à la mort de Gustave, revenir de droit au prince Éric (Erik). Si Éric mourait sans postérité, elle échéait à Jean, second fils de Gustave; et, dans le cas où celui-ci ne laisserait pas non plus d'héritiers, elle passait aux mains de Magnus: c'est-à-dire que tous les princes issus par les mâles du sang de Gustave y auraient droit; et, s'ils venaient à disparaître, les filles étant exclues du trône, le sénat et les états rentreraient en possession de leurs anciens priviléges, et devraient choisir, mais seulement parmi les magnats suédois, celui qu'ils jugeraient le plus digne d'être leur souverain. Les princesses de Wasa qui survivraient n'auraient droit qu'à une dot honorable, dont le chiffre, laissé à la libéra-

lité des états, serait proportionné à la prospérité du pays et à la sympathie que leurs mérites auraient inspirée. L'habile Gustave couronna son succès par un vrai tour de force. La nouvelle loi, rédigée par le clergé, fut publiée par la noblesse, c'est-à-dire que les deux corps qui en avaient le plus à souffrir prirent la plus grande part à sa confection, se fermant ainsi toute porte aux plaintes et aux récriminations.

Gustave ne perdait jamais de temps. La loi fût à peine votée que le jeune Éric, alors bel enfant de onze ans, fut présenté aux états et reconnu par eux comme prince héréditaire de Suède. C'était le 13 janvier. Après le serment, à onze heures du matin, les membres des états étaient à peine entrés dans l'église que le ciel, qui jusqu'alors avait été calme et serein, se couvrit tout à coup de nuages. Un grand vent se leva et un orage éclata, accompagné d'éclairs et de tonnerres, accident presque miraculeux dans cette saison. Après la pluie, les nuages disparurent comme ils étaient venus, par enchantement, et livrèrent passage à un magnifique arc-en-ciel. Dans un siècle où l'on attribuait aux astres une si grande influence sur la vie des hommes et sur les destinées des peuples, un pareil phénomène devait frapper fortement l'imagination des masses; chacun jugea d'après ses passions ces prétendus avertissements de Dieu. Les ennemis de Gustave virent dans l'orage le prélude des malheurs qui leur étaient réservés pour avoir porté une main sacrilége sur de vieilles lois, objet de la vénération de leurs pères, arche sainte sur laquelle reposait toute la société scandinave; ses partisans virent, au contraire, dans l'arc-en-ciel le gage assuré de la prospérité réser-

vée à la Suède, pour avoir dignement récompensé le héros qui, après avoir été le libérateur de la patrie, en était devenu le bienfaiteur.

Le discours alarmant de Gustave avait porté. Comme si les gendres de Christian, le duc de Mecklembourg, le Danois et le Russe, tous réunis, eussent été aux portes, on eut recours aux moyens extrêmes. On somma les chevaliers et les gentilshommes de déterminer le nombre de fantassins et de cavaliers qu'ils pourraient mettre sous les armes. Stockholm offrit huit cents hommes pour sa part. Le Småland promit le cinquième de ses habitants valides, et les autres provinces le septième. Le rendez-vous des troupes fut fixé à Westerås, si l'invasion avait lieu par la Baltique; à Skara, si c'était par la mer du Nord, et enfin, à Wadstena, si c'était par le Småland. Ces trois forteresses, restaurées, entourées de fossés plus profonds, devaient être de nouveau garnies de canons, pourvues de vivres et remplies de soldats. Les vieux vaisseaux, appartenant à la ville de Stockholm, devaient être détruits et remplacés par une flottille, composée de vaisseaux à rames, qui, enfermés dans le lac Mélar, ne serviraient qu'à maintenir libres les relations de la capitale avec le port de Gripsholm. Tout bourgeois de Stockholm devait avoir chez lui des provisions pour un an, à peine de perdre ses droits de bourgeoisie. Les routes militaires devaient être réparées. Enfin deux sénateurs, renouvelés chaque mois, devaient être attachés à la personne du roi pour l'accompagner dans ses voyages, et lui alléger, en le partageant, le fardeau de si grandes et de si nombreuses affaires. On voit par ces mesures que les Suédois étaient de bonne foi, et qu'ils voulaient

assurer à la postérité de Gustave la possession de la couronne dont ils venaient de lui faire présent.

La religion avait, à cette époque, le privilége de passionner les hommes bien autrement que la politique. Gustave, rhéteur doublé de théologien, ne pouvait laisser échapper une aussi belle occasion d'étaler son éloquence et sa science. Voici quelques bribes d'un long discours dans lequel il établissait ses principes religieux : « Servir Dieu suivant sa loi; l'aimer par-dessus « toutes choses ; croire en Jésus-Christ, notre seul Sau« veur ; étudier et enseigner avec ardeur la parole de « Dieu ; aimer son prochain comme soi-même et obser« ver le Décalogue, tel était, d'après lui, le véritable « culte à rendre à Dieu. En cela consistaient les bonnes « œuvres. Dieu n'en avait pas ordonné d'autres. Mais « la sainte Écriture ne parlait ni de cierges, ni de pal« mes, ni de messes pour le rachat des âmes, ni de « culte des saints. Dieu, au contraire, avait défendu « de telles pratiques. Il avait donné le saint sacrement « comme gage et signe de la rémission de nos péchés; « mais ce n'était pas pour l'encadrer d'or et d'argent « et le promener autour des cimetières et d'autres « lieux ».

De telles doctrines devaient être accueillies avec faveur par les états. Le protestantisme avait alors envahi presque toutes les consciences. Les quelques Suédois restés fidèles à Rome vivaient à l'écart en proie à leurs chagrins et au découragement. Le petit nombre que son indifférence tenait à l'écart des deux partis n'attendait qu'une occasion pour se ranger du côté d'une majorité à qui toutes les faveurs étaient réservées. Les esprits étant dans ces dispositions, Gustave eut peu de

peine d'obtenir des états le serment de s'attacher avec passion aux doctrines évangéliques, de les défendre de toutes leurs forces, de n'en tolérer point d'autres. On déclara qu'à l'avenir seraient supprimés l'invocation des saints, les pèlerinages, l'eau bénite, les cierges, le sel, l'encens, les prières et les offices pour les morts. Cependant les morts, avant d'être portés aux cimetières, devaient passer par l'église. On ordonna la démolition des crucifix plantés en plein air, tant dans les champs que sur les chemins, l'enlèvement des tableaux et des statues dans les édifices destinés au culte. On maintint la dîme, l'aumône forcée, c'est-à-dire la taxe des pauvres. L'éducation fut déclarée obligatoire. Défense fut faite de sortir de l'église avant la fin du service. Les adultères et les fornicateurs devaient être frappés de verges en place publique par le bourreau; les empoisonneurs, brûlés et excommuniés comme des hérétiques.

On voit qu'à Westerås le temps ne fut pas perdu, si toutefois il ne fut pas toujours bien employé. L'archevêque, Laurentius Pétri, retournant chez lui, passait par Svinngarn. Il y avait en cet endroit une statue colossale de Christ fixé à une croix. On lui attribuait le don des miracles; aussi voyait-on, chaque année, même depuis la réforme, accourir de tous les points de la Scandinavie et s'agenouiller à ses pieds des multitudes attirées par l'habitude et par l'espoir de trouver un soulagement à leurs infirmités. Ces pèlerinages étaient un scandale, un acte d'idolâtrie aux yeux du prélat, qui profita des statuts de Westerås pour le faire cesser. D'après ses ordres, le Christ, renversé de son piédestal, détaché de sa croix, fut jeté sur un chariot et con-

duit à Upsal à la suite de Sa Grandeur. On dit que, dans le trajet, ayant à passer par une porte étroite, l'équipage fut arrêté par les bras du Christ, qui, étant ouverts, s'étendaient au delà des roues. La statue était couchée à plat ; il s'agissait de la mettre de champ. Le conducteur trouva plus commode et plus plaisant de couper un des bras. L'obstacle disparu, le chariot passa. Mais la chronique ajoute que, quelques pas plus loin, ce même homme, surpris par un cahot, fut jeté sur le pavé de la route, où il se cassa le même bras qu'il venait de couper à la statue, et que, malgré toute l'habileté des médecins, il ne put jamais en recouvrer l'usage. Ce prompt et mystérieux châtiment n'arrêta point la fureur de ces iconoclastes. L'archevêque fit brûler sur la place publique, en grande pompe, devant toute l'Université réunie, la statue de Svinngarn, comme, il y avait quatre cents ans, son prédécesseur avait anéanti la statue d'Odin : tant il est vrai que les hommes sont partout les mêmes, et qu'il leur est bien difficile de respecter un culte auquel ils ne croient plus !

Cet exemple, parti de si haut, trouva de nombreux imitateurs. Les *ordinarii,* les curés des villes et des campagnes, rivalisèrent de zèle, et firent, en peu de temps, un abatis complet de toutes les croix, chapelles et calvaires dont le moyen âge superstitieux avait couvert le sol de la vieille Suède. L'âme la mieux trempée ne rompt point ainsi avec le passé sans éprouver certaines défaillances. Ces débris sacrés frappaient toutes les imaginations, défrayaient toutes les conversations, excitaient ici le remords, ailleurs la pitié, à la cour surtout, où la reine Marguerite était sous l'influence de sa mère, restée, malgré les exhortations de

son gendre, catholique passionnée. Le petit prince Jean, enfant blond et rose, que Gustave préférait à tous à cause de ses grâces et de son espièglerie, jouait dans une des salles du château, quand il se mit à pousser des cris déchirants et qu'il vint, tout effaré, se réfugier et se cacher dans les bras de sa mère. On lui demanda la cause de son effroi; il répondit qu'il avait vu à travers la croisée le crucifié s'avancer vers lui, l'air courroucé, le regard menaçant, et faisant la mine de vouloir l'emporter. Qui sait si le père n'a pas vu dans ses rêves la vision qui poursuivait l'enfant dans ses jeux?

Gustave venait de couronner magnifiquement son œuvre à Westerås. Cette noble vie était dominée et se résumait en trois actes immenses qu'un héros seul pouvait entreprendre et un homme de génie accomplir: la guerre de l'indépendance, la réforme, le pacte de succession. On ne sait lequel de ces trois événements, qui ont changé la destinée d'un grand peuple, a exigé de celui qui les dirigeait le plus de courage, d'habileté, de persévérance. Quand on songe au point de départ de Gustave, et qu'on le retrouve dans ces hautes régions, ne le cédant ni en sagesse ni en dignité aux plus grands princes nés sur le trône, on oublie bien vite ses défauts, et, touché de ses grandes qualités, on se sent pénétré d'admiration, de respect. Dans ces quelques années qui lui restent à vivre, si calmes après tant de tempêtes, si riches après tant de misères, je ne dirai pas si heureuses, puisque le bonheur n'est pas de ce monde, et que Gustave ne le connut pas plus qu'un autre homme, enfin dans le majestueux déclin de cette grande vie, on admire la sagesse de la Providence, récompensant d'une manière éclatante de nobles et fructueux travaux.

Pendant que Gustave, d'après les prescriptions de Westerås, restaurait toutes ses places fortes, augmentait les remparts d'Upsal, faisait fermer avec des blocs de pierre et des pieux un passage dangereux qui se trouvait près de Stockholm, construisait une caserne à Waxholm, l'archevêque Johannès Magnus Gothus mourait à Rome d'une inflammation des bronches (22 mars) (1). Il était âgé de cinquante-sept ans. Quand la maladie le prit, il était au moment de partir pour Posen, où son frère Olaüs était chanoine, et où il espérait obtenir du roi Sigismond le même poste, malgré l'évêque Sébastien, très-hostile aux étrangers. La mort du prélat changea tout à fait la vie de son frère. Olaüs quitta la Posnanie, se rendit à Rome, où il fut installé au couvent de Sainte-Brigitte dans l'appartement de Johannès, et nommé à sa place à l'archevêché d'Upsal, devenu un siége *in partibus*. Revêtu de ce titre très-pompeux, s'il était peu lucratif, il alla à Venise, devint le coadjuteur du patriarche et fut délégué au concile de Trente.

Un été pluvieux et froid compromit toutes les récoltes. Gustave, à ce sujet, harangua le peuple, lui reprochant son mépris de la parole de Dieu, son luxe, sa légèreté, son amour pour la débauche, son habitude des jurements, sans compter la masse de crimes qui se commettaient sur tous les points du royaume. Il prétendit que ces malheurs qui frappent toute une nation lui sont toujours attirés par sa faute, et, afin de détourner la colère céleste, il ordonna que, cette année, huit jours, et à l'avenir, quatre jours qu'il désigna, fussent consacrés aux prières, aux jeûnes et aux mortifications.

(1) *Anno ætatis LVII, exilii XIX, mansionis in urbe III.* (Mes.)

La tempête qui avait si profondément bouleversé le Småland avait disparu sans que les flots fussent tout à fait apaisés. Cependant les mouvements qui s'étaient depuis manifestés avaient été bien vite comprimés. Les bourgeois notables qui s'étaient compromis s'étaient réfugiés auprès du comte palatin du Rhin et du duc de Mecklembourg. Trois d'entre eux (1), vraiment incorrigibles, ayant obtenu de ce dernier de l'argent et des armes, recrutent quelques soudards à Stralsund, se rendent dans le Bléking, le traversent, ouvertement protégés par le bailli Werner Passeberg, pénètrent dans le Småland, égorgent un employé du roi, Jöran Johansson, et, n'ayant pu attirer que quelques bandits sous leurs drapeaux, rentrent dans les États de Christian, repassent la mer et se réfugient auprès de leur protecteur. Gustave les poursuit jusque dans cet asile; des députés viennent en son nom demander la remise d'une poignée de bandits de la pire espèce, vainement abrités sous le titre de réfugiés politiques. Le duc Albert était humilié de la part qu'il avait prise à cette ridicule entreprise; il ne marchanda pas la tête de ces pauvres diables, qui, conduits à Stockholm, y furent accolés à un terrible voleur de Vexiö, nommé Trotto, leur compagnon du reste, et livrés avec lui à un supplice horrible.

Gustave commençait enfin à goûter les loisirs de la paix, d'autant plus appréciés de lui qu'il n'avait cessé de les rechercher depuis le jour où il avait mis le pied sur le trône. Son aimable, sa vertueuse et féconde épouse lui procurait, presque chaque année, les douceurs de la paternité. Cette fois elle donna naissance à

(1) Olof de Grillestad, Matts Carlsson et Carl Binnius.

la princesse Anne (11 juin), qui devint plus tard la femme de Georges-Jean, comte palatin de Veldenz.

Avec un homme tel que Gustave, la paix devait avoir de fructueux résultats. Il essaya et réussit de persuader à ses sujets, qui jadis avaient été d'intrépides marins, de ne pas borner leur activité à de petites excursions sur la Baltique, mais d'imiter leurs pères, de s'aventurer sur la mer du Nord, et, transportant eux-mêmes les produits de leurs mines sur les divers marchés de l'Europe, d'enlever aux villes hanséatiques de Vandalie la cause principale de leur prospérité. Gustave n'était pas homme à se borner à des conseils. Il fit construire plusieurs vaisseaux marchands sur de nouveaux modèles et prêta des fonds à des négociants timides ou trop peu fortunés.

Le fameux traité d'alliance, conclu entre Gustave, Christian et François Ier, avait été inspiré par la haine que ces trois princes portaient à Charles-Quint. Cependant aucunes relations intimes et dès lors profitables ne pouvaient s'établir entre ces peuples si éloignés, si différents de mœurs, de langage et de religion. Il y avait, au contraire, une grande affinité entre les marchands scandinaves et ceux des Pays-Bas. Aussi, malgré l'inimitié des souverains, de nombreux rapports s'étaient-ils formés entre eux ; mais ils étaient restés secrets et il fallait, pour que leur développement répondît à leur importance, qu'ils eussent lieu ouvertement et avec la sanction de la loi. Gustave, Christian et Charles-Quint reconnaissaient le besoin d'un rapprochement ; mais au cun d'eux ne voulait faire le premier pas. Christian III se décida à envoyer des plénipotentiaires à Spire. Ils y furent d'autant mieux reçus que Charles-Quint, qui

nourrissait ses projets de guerre contre l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, en attirant Christian dans son parti, privait les confédérés de Smalkalde de leur plus puissant allié. Un traité de paix fut donc conclu entre l'empereur et le roi de Danemark, le 3 juin 1544. Comme les intérêts de la Suède étaient tout à fait liés à ceux du Danemark, Christian avait témoigné le désir que Gustave fût compris dans le traité. Il fut convenu que l'offre lui en serait faite, et qu'il aurait six mois pour l'accepter ou la rejeter.

Les convenances exigeaient, non pas que Christian avertît Gustave après la conclusion de ses projets, mais qu'il le consultât avant de rien entreprendre. Mais Christian III, fils et petit-fils de roi, prenait facilement des airs avec son beau-frère. Celui-ci, que sa position même rendait plus susceptible, fut blessé de ce manque de procédés, et résolut de traiter de son côté et pour son compte avec l'empereur. Dans ce but, il envoya en Allemagne Holger Carlsson. Mais les préjugés de Christian contre Gustave se retrouvaient dans toutes les têtes couronnées. Le landgrave et l'électeur l'avaient trouvé de trop petite naissance pour l'admettre dans leur ligue. Quand ces roitelets prenaient ce genre, que devait-il en être de l'empereur, avec sa morgue castillane? Aussi l'ambassadeur suédois, arrêté à Worms par Heckstadt, misérable que Gustave avait comblé de bienfaits, et qui l'en payait de cette façon, fut-il jeté, contre le droit des gens, dans les prisons de la ville, où il languit plusieurs années.

Dans le traité de Spire, il avait été question de Christian II. Jusqu'au 24 juillet 1546, la clause qui le concernait resta à l'état de lettre morte. A cette époque,

le prisonnier, ayant renoncé pour lui et sa postérité à tous ses droits sur ses anciens royaumes, le roi promit de le tirer du cachot infect de Sönderborg, de lui donner pour résidence le château de Callundborg, dans l'île de Séeland, et pour revenus le bailliage qui en dépendait et l'île de Samsöe. Le prisonnier pourrait se livrer aux plaisirs de la chasse et de la pêche, avoir chaque jour sept ou huit convives à sa table, se promener dans ses propriétés, mais sans jamais en franchir les limites. Il pourrait converser avec les personnes que le hasard ou le devoir amènerait auprès de lui, mais toujours en présence de l'officier danois chargé de le surveiller. Ses filles devaient se contenter, à la place de prétentions chimériques, d'une dot égale à celle qui fut donnée à leur tante Élisabeth, épouse du margrave de Brandebourg. On promettait même d'ajouter, comme présent de noces à chacune des deux princesses, quoique ce fût un peu tard, un collier de perles dont la valeur ne devait pas excéder dix mille écus d'or.

Il semblait, après tous ces préliminaires, que la porte du donjon de Sönderborg allait s'ouvrir enfin devant l'impatience du prisonnier. Hélas ! le malheureux n'était pas au bout de ses peines. Ce ne fut que trois ans plus tard, en 1549, 17 février, qu'il put sortir de cet enfer. Il était conduit à Callundborg. Le roi Christian vint se mettre sur son passage. Une rencontre eut lieu entre les deux princes à Assens. On dit que le roi ne put contenir son émotion, en voyant dans cet état de délaissement, de misère, de prostration morale et physique, ce vieillard qui avait été un des plus puissants monarques de l'Europe. Le prisonnier, sous-

trait à peine au traitement le plus horrible, ne témoigna ni plaintes, ni reproches, ni regrets. L'entrevue fut affectueuse, comme il convient à des parents d'un degré aussi rapproché. Le roi, en partant, recommanda vivement le reclus à ses gardiens. Dès ce jour, les égards et les soins lui furent prodigués. On lui eût laissé même certaine liberté, si, obstiné dans ses projets d'évasion, il n'eût pas toujours cherché à profiter du moindre relâchement de surveillance.

Une diète, qui ne fut pas sans importance, fut tenue cette année à Arboga. Claude Urne, à la tête d'une ambassade danoise, y vint solliciter Gustave de contribuer pour moitié au payement de la dot que, dans le traité de Spire, son maître s'était engagé à faire donner aux deux filles du Néron du Nord. Gustave, indisposé contre l'empereur et le roi, fit répondre par les quatre ordres, c'est-à-dire à l'unanimité, que, la Suède n'ayant eu qu'à souffrir de la férocité et de l'avarice de Christian, ni lui ni les siens n'avaient droit à aucune réparation; que ses gendres d'ailleurs, par leurs coupables tentatives, s'étaient rendus indignes d'intérêt, et que, s'ils voulaient une dot, ils n'avaient d'autres ressources qu'à venir la prendre à la pointe de leur épée (29 octobre).

A cette assemblée Gustave fit connaître son testament; il lut les passages où il distribuait à ses fils, pour leur entretien, certaines provinces qu'ils devaient posséder après sa mort comme fiefs de la couronne. Une dot était assignée à ses filles, dont le nombre s'accroissait chaque jour. En cette même année naquit la princesse Sophie, qui devint plus tard la femme de Magnus, duc de Saxe.

Pendant que Gustave construisait d'une main les châteaux d'Upsal et de Wadstena, il démolissait les couvents de l'autre. Celui de Risberg, en Néricie, réservé aux filles nobles, disparut dans un incendie. Plusieurs autres eurent une fin semblable, en si grand nombre et en si peu de temps qu'on ne put s'empêcher de voir dans leur ruine la main de la malveillance, et, d'après certains auteurs, celle de casuistes d'un nouveau genre, de gens qui, retenus dans ces maisons par des scrupules de conscience, croyaient très-sincèrement, après leur destruction, avoir reconquis leur liberté. C'est à cette même époque que remonte l'incendie de la cathédrale d'Åbo, de celle de Linköping et d'autres monuments remarquables du catholicisme.

Il n'est point rare, en remontant dans l'histoire de Suède, de voir un simple gentilhomme renverser du trône son souverain et prendre sa place. On pressent que de pareilles révolutions seront à l'avenir impossibles. Depuis quelque temps, l'Europe est livrée à un travail souterrain qui va produire une transformation de la société. Les petits se groupent autour du trône, et, pour se soustraire à la domination des grands, ils acceptent sans contrôle le joug de la royauté. Une fois l'équilibre rompu, les souverains voient les multitudes accourir à leurs pieds, les grands après les petits, et ceux-là plus obséquieux, plus empressés, se consolant de devenir les valets d'un homme à la condition de demeurer les maîtres du reste de la nation.

Il est navrant de songer que ce soit au quinzième siècle, avec la science, les lettres, les beaux-arts, et après la réforme, qui porte cependant dans ses flancs le germe de toutes les libertés, que la compression de-

vient plus violente; que ces vieilles lois du moyen âge, barbares si l'on veut, mais toujours équitables, qui avaient divisé la société en deux classes tout à fait tranchées, mais qui, par des priviléges sagement répartis, honorifiques pour les uns, lucratifs pour les autres, précieux à tous, établissaient presque une égalité d'avantages entre tous les membres, que ces lois si sages, dis-je, aient cédé la place à une législation dans laquelle le peuple est foulé aux pieds, la bourgeoisie avilie, la noblesse désarmée, et la royauté élevée sur les ruines communes à des proportions incommensurables. Devant l'étiquette chaque jour plus rigoureuse des cours, devant la richesse chaque jour croissante de la couronne, devant ces marchés ou ces testaments scandaleux, par lesquels des souverains disposaient du sort d'un peuple comme d'un vil bétail, le vendant, le cédant, l'échangeant à leur guise, surtout devant ce mépris outré des droits sacrés de la conscience, on sent qu'un grand changement s'est opéré, que ce ne sont plus les rois qui sont faits pour les peuples, mais les peuples pour les rois. En France, où l'on est extrême en tout, ce fatal système aboutit au règne de Louis XIV, c'est-à-dire à la déification du souverain. Mais qu'on ne croie pas qu'il n'ait porté que là ses fruits. Il n'y a pas eu de trône en Europe, pour si petit qu'il fût, qui n'ait eu son Louis XIV, ni de peuple, pour si amoureux qu'il fût de son indépendance, qui ne l'ait sacrifiée aux exigences d'un pompeux despote. Ce spectacle est vraiment douloureux pour l'homme qui voit dans la diffusion des lumières, dans la civilisation, une garantie de bonheur; mais ce qui le rassure, ce qui le console, c'est que cette orgie de pouvoir n'a été que tran-

sitoire, et que la liberté, éclipsée et non pas morte, est revenue ou reviendra partout revendiquer et reconquérir ses droits imprescriptibles.

Frédéric Ier et Christian III n'avaient fait après tout que remplacer sur un trône à l'ombre duquel ils étaient nés un homme que ses crimes avaient exclu des rangs de l'humanité. Aussi leur élévation n'avait-elle rien qui blessât les idées reçues de l'Europe. Il en était autrement de Gustave. Frédéric et Christian, les premiers, étaient convaincus, surtout depuis la mort du prince Jean, fils de Christian II, qu'il usurpait leur place. C'est par prudence, par méfiance de leurs forces, que l'un et l'autre avaient accepté le fait accompli; mais Christian III espérait toujours, plus heureux que son père, voir venir l'occasion favorable de faire cesser ce flagrant scandale d'un simple gentilhomme assis sur le trône à la place d'un fils de roi. Le pacte de succession venait de rendre chimériques toutes ces belles espérances. Christian, dans le premier moment, avait voulu déclarer la guerre à la Suède; il avait essayé même d'une coalition avec le palatin, le Lorrain, le Mecklembourgeois. Mais il avait reconnu bien vite qu'il fallait se méfier de ses nouveaux amis, et qu'il valait mieux encore souffrir Gustave que les rapprocher de ses frontières.

La bonne intelligence qui régnait entre ces deux princes, longtemps menacée, semblait enfin rétablie, lorsqu'elle fut rompue par un fait très-grave que provoqua la vanité de Christian III. Celui-ci, au mariage de sa fille Anne avec Auguste de Saxe, frère de Maurice et son successeur au trône, fit peindre sur ses voitures de gala l'écu de Danemark écartelé des trois

couronnes de Suède. C'étaient les armes de la grande Marguerite, portées par ses successeurs, mais abandonnées par Frédéric Ier et par Christian III. Celui-ci, en les reprenant, faisait revivre l'Union de Calmar. Gustave essaya en vain de rappeler au respect des convenances et à la raison son voisin, qui, encouragé dans cette démarche par le grand chancelier Friis et par Hvitfeld, maintint son écusson tel qu'il l'avait rétabli; Gustave eut alors un instant l'idée de lui déclarer la guerre. Sa sagesse ordinaire prévalut, et il se borna à une protestation. Mais son successeur Éric XIV fut moins patient et moins prudent. De cet acte de vanité sortit l'étincelle qui, cachée quelque temps sous la cendre, alluma ce vaste incendie qui, pendant un siècle, sévit en Scandinavie et la couvrit de ruines.

Ces tracasseries n'empêchaient pas Gustave de s'occuper de théologie. Par ses soins, un colloque fut établi entre Georges Normann, patriarche du royaume, et Thorérus Magni, chanoine catholique de Linköping, accompagnés l'un et l'autre des plus fameux champions des deux partis. Les juges, comme de raison, devaient être de l'avis du roi. Les catholiques furent déclarés vaincus, et, ce qui fut plus grave, obligés d'abjurer, séance tenante, leurs prétendues erreurs. Thorérus, n'ayant pas voulu se soumettre à cette décision, fut enfermé dans le donjon de Gripsholm. Les autres, devant cet acte d'autorité, se sentirent tout à coup éclairés de la grâce et devenus excellents luthériens.

Les affaires du protestantisme n'allaient pas aussi bien en Allemagne qu'en Suède. Charles-Quint, vainqueur à Mulhberg, s'était cru tout à coup assez puissant pour dominer et diriger toutes les consciences.

Cet homme de génie manquait bien des fois de bon sens. Il était sujet à l'engouement et se passionnait pour des chimères. Après avoir longtemps nourri ses projets de monarchie universelle, il en entretenait aujourd'hui de bien moins réalisables : il voulait, dans ces temps d'indépendance fiévreuse, de recherches passionnées, de controverses et de paradoxes, ramener et maintenir toutes les âmes dans le même giron. Il avait fait dans ce but composer par trois de ses créatures une espèce de manuel qui devait servir de règle de foi à toute la chrétienté. Les auteurs de cette belle œuvre étaient « Pflug, Helding et Agricola, les deux premiers digni« taires de l'Église romaine, mais estimés pour leur « caractère pacifique et conciliateur. Le dernier était « un théologien protestant, qu'on a soupçonné avec « quelque raison d'avoir été engagé par des présents « ou par des promesses à trahir ou à égarer son « parti » (1).

Ce nouveau livre n'était en définitive qu'un système de théologie conforme en tous points à la doctrine romaine. Tous les dogmes qu'elle a établis y étaient respectés, de même que les rites pompeux et les cérémonies que le protestantisme condamnait et repoussait, comme autant d'inventions humaines introduites dans le culte de Dieu. On ne s'écartait des rigueurs de l'orthodoxie catholique que sur deux points, le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces.

Cette élucubration reçut le nom d'Intérim, parce qu'elle avait un caractère essentiellement transitoire. Elle devait disparaître devant la décision suprême, pro-

(1) Robertson, *Hist. de Charles V*.

noncée par un concile général. Quoique écrite dans un style modéré et avec des intentions conciliantes, elle ne fit qu'éveiller les susceptibilités et les méfiances des deux partis. Les protestants n'y virent qu'un premier effort pour les ramener sous un joug qu'ils venaient à peine de secouer, et au prix des sacrifices les plus chers au cœur de l'homme. Les catholiques en furent alarmés et indignés comme d'une transaction sacrilége avec des principes émanés de Dieu, imposés par lui, et auxquels l'homme devait se soumettre sans restriction ni contrôle. A Rome, le mécontentement fut à son comble et éclata en injures, en invectives contre l'Empereur, qui fut accusé de vouloir changer son rôle de protecteur de l'Église en celui de directeur. Les uns le comparèrent à Ozias, coupable d'avoir touché d'une main profane l'arche du Seigneur; les autres à Henri VIII, le promoteur du schisme anglican.

Cependant la terreur régnait en Allemagne. La dure captivité du landgrave de Hesse et de l'électeur de Saxe avait fait de tous les princes allemands, naguère si arrogants, si insoumis, autant d'esclaves des volontés de Charles-Quint. Tous, bon gré, mal gré, tant bien que mal, avaient accepté l'Intérim, à l'exception de Jean, marquis de Brandebourg-Anspach, et de quelques villes impériales dont les héroïques décisions ne cédèrent pas plus devant les prières que devant les menaces du vainqueur : tant il est vrai que l'énergie et l'audace d'un peuple dépendent bien moins des forces dont il dispose que de la sincérité des opinions dont il est animé !

Charles-Quint, réconcilié avec Gustave à la suite d'un traité de commerce récemment signé à Bruxelles,

avait envoyé à Stockholm quelques exemplaires de son Intérim. Charles-Quint, dans son style de chancellerie, parlant à Gustave comme à un feudataire, lui enjoignait l'ordre d'y soumettre et sa conscience et celle de ses sujets. Gustave se borna à envoyer le livre impérial à l'archevêque, qui réunit aussitôt à Upsal les membres les plus distingués du clergé suédois. Bazius, dans son histoire ecclésiastique de Suède, raconte avec de longs détails dont je vous ferai grâce comment ce formulaire fameux fut examiné, discuté, réfuté et rejeté par les prélats, comme étant un acheminement vers les doctrines romaines, que l'on qualifiait des épithètes les plus injurieuses, et qu'on déclarait avoir froidement et à jamais abandonnées. Les docteurs danois ne lui firent pas un meilleur accueil. Ils ne lui épargnèrent non plus aucune des aménités que les savants de ce temps prodiguaient aux ouvrages qui n'avaient pas le don de leur plaire.

CHAPITRE XVIII

Naissance du duc de Sudermanie. Mort de la reine Marguerite. Guerre contre la Russie.

La peste, apportée par des vaisseaux marchands, sévit cette année en Suède. Sa plus illustre victime fut Ebba, mère de la reine. Elle mourut au couvent de Wretsta. Cette femme respectable avait résisté au prosélytisme de son gendre ; elle était restée catholique fervente et avait conservé pour directeur Olaüs Magnus Gothus, qui, de son exil, entretenait et ranimait sa ferveur religieuse. Olaüs avait trempé, comme son frère Johannès, dans plusieurs conspirations. Aux yeux de la loi, cette correspondance était criminelle ; mais Gustave, qui respectait les convictions de sa belle-mère, fit semblant d'ignorer ce qu'il n'aurait pas pu tolérer. Il avait une affection très-vive pour la reine Catherine, et il était plein de reconnaissance et de respect pour la femme qui avait mis au jour et élevé cette charmante créature. Aussi, sans songer au passé, Gustave fit-il enterrer sa belle-mère avec pompe dans le chœur de l'église de Linköping, et ensuite orner d'un magnifique mausolée la place où elle reposait.

Les vides que la mort faisait dans la famille royale

étaient comblés d'avance par la fécondité de la reine. L'aïeule était morte en octobre. En mars, elle avait reçu dans ses bras une nouvelle petite-fille, qu'on avait appelée Elisabeth, et qui fut mariée à Christophe de Mecklembourg.

Gustave, inébranlable dans ses décisions, repoussait de la Suède les marchands de Lübeck, avec d'autant plus de fermeté que le peuple, esclave de l'habitude, s'était fait à leur ruineuse domination et regrettait le peu d'argent monnayé qu'il recevait en échange de tonnes de minerais de fer qui valaient de l'or.

Cependant le commerce, qui se développait chaque jour, avait besoin de débouchés. Gustave, non content de signer un traité de commerce avec les Hollandais, autorisa de plus les négociants anglais à entrer en relations avec les villes du littoral, leur accorda même des franchises dans certains ports, mais refusa obstinément de les laisser pénétrer et établir des comptoirs dans les villes de l'intérieur. Bientôt après, une ambassade suédoise se rendit à Londres pour resserrer et consolider ces nouveaux liens. Par malheur, elle arriva au moment de la mort d'Édouard VI, cet aimable et vertueux adolescent qui promettait un grand roi à l'Angleterre.

C'est à cette année que se rapporte la fondation d'Helsingfors sur le golfe de Finlande. Ce port de mer, grâce aux priviléges qui lui furent accordés par Gustave, devint le chef-lieu de la Nylande et le centre d'un commerce assez important. En même temps, la reine Marguerite, prête à quitter le monde, laissait à son époux et à son peuple le gage le plus glorieux de cette funeste fécondité qui lui coûtait la vie. Le 4 octo-

bre 1550, dans le palais de Stockholm, elle donna le jour à un enfant qui reçut à son baptême le nom de Charles, qui fut fait par son père duc de Sudermanie, de Néricie et de Wermland, et par Dieu roi des Goths et des Suédois.

A côté d'Éric, qui ne fut qu'un lâche, sujet à des accès de monomanie furieuse; à côté de Jean, espèce de rhéteur pédant sans caractère et sans dignité, et de Magnus, géant bellâtre, de qui l'inoffensive candeur devait dégénérer en idiotisme, l'œil se repose avec satisfaction sur la sombre, sévère, mais imposante et grande figure de Charles. Si l'on retrouve en lui la plupart des défauts de son père, ils disparaissent vite devant toutes ses qualités, dont pas une ne manque, et plutôt agrandies que diminuées. Par malheur, la sévérité morose de Gustave, qui avait fini par céder devant le doux et charmant caractère de Catherine, avait reparu après la mort de cette princesse. Les infirmités, les découragements, les chagrins que l'âge amène toujours après soi, la blessure que la perte d'une femme adorée avait faite à son cœur, et qu'un second mariage n'avait qu'irritée au lieu de cicatriser, avaient rempli ses derniers jours de froideur, de tristesse et d'amertume.

Charles, élevé par des mains étrangères, sous la direction d'une marâtre dont il se méfiait, soupçonneux du reste et peu communicatif, avait grandi dans des sentiments plutôt de crainte et de respect pour son roi que d'amour et d'abandon pour son père. Il était arrivé après une si longue série d'enfants, qui presque tous s'annonçaient mal, que Gustave, découragé, assombri, voyait plutôt en eux un châtiment de Dieu qu'une ré-

compense ou une consolation. Il n'avait que dix ans à la mort de son père. Aussi, à ce moment suprême, celui-ci n'était-il préoccupé que des vices et de la nullité de ses trois fils devenus hommes; et, comme son pessimisme était encore plus grand que sa clairvoyance, il n'a pas eu le pressentiment que cet enfant, fruit de sa vieillesse et grandi dans un coin oublié du palais, devait être le continuateur de son œuvre, et, en le rendant l'aïeul de Gustave Adolphe, mettre le comble à la reconnaissance de son peuple et à l'admiration de la postérité.

Rien certes n'était plus légitime, plus honorable même pour Gustave que son obstination à exclure les marchands de Lübeck des ports de la Suède. Cependant tel est l'aveuglement des hommes, lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, que la régence ne pouvait se résigner au retrait des monstrueux priviléges dont elle avait joui si longtemps, et soutenait que Gustave, les ayant confirmés et ratifiés au début de son règne, n'avait plus le droit de les retirer.

Le bourguemestre Jean Rudelius fut envoyé à Augsbourg porter les doléances des sénateurs aux pieds de l'empereur, le suppliant de reconnaître la sainteté des droits qu'ils avaient acquis au prix de sommes importantes et au mépris de leur sang, et enfin offrant de soumettre leurs différends à son auguste arbitrage. Gustave répondit par un mémoire habilement fait, dans lequel il démontrait qu'il n'avait rien à démêler avec la régence; que l'indignité du donataire aurait du reste annulé les priviléges qui lui avaient été accordés si le temps ne les avait pas fait périmer. Il déclara nettement qu'il voulait rester maître chez lui, et que, décidé plus

que jamais à rompre avec les marchands vandales, il ne songeait qu'à resserrer les traités de commerce qu'il avait conclus avec la Hollande et l'Angleterre.

Cette année, un grand malheur frappa Gustave. Après une union de quinze ans, qu'aucun orage n'avait troublée, qu'aucun nuage n'avait ternie, la reine Marguerite rendit son âme à Dieu le 16 août 1551. Dans ce court espace de temps elle avait mis au monde dix enfants. Cette grande fécondité avait épuisé ses forces. La pauvre femme, victime de ses devoirs, avait succombé aux douleurs, aux travaux et aux joies émouvantes de la maternité. Quoiqu'elle vécût retirée dans son intérieur et étrangère aux affaires de l'État, elle avait pris un grand ascendant sur l'esprit du roi. Son caractère ombrageux et emporté, au contact de cette douceur et de ce calme inaltérables, s'était beaucoup modifié. On ne l'entendait plus, comme autrefois, à la moindre contrariété éclater en gros mots et en jurons, comme aussi il était devenu plus accessible à la pitié et moins enclin à la méfiance. Ces changements, que l'on attribuait à l'heureuse influence de la reine, en avaient fait l'objet du respect et de l'affection de toute la Suède. Aussi, à sa mort, le deuil fut-il public et la douleur universelle. Une éclipse de soleil, survenue par hasard, émut vivement le peuple, qui ne douta pas que la nature prenait part à son affliction, et le témoignait par une dérogation momentanée à des lois immuables.

Gustave avait alors soixante ans passés; mais sa vie avait été si austère dans sa jeunesse, si régulière dans son âge mûr, qu'il avait conservé dans sa verte vieillesse la fougue et les besoins d'un homme de trente ans. Des lois somptuaires pour arrêter le luxe chaque

jour croissant de la table et des vêtements, des règlements destinés à protéger les Lapons contre l'avidité des Norvégiens et à les mettre en relations avec les Finlandais, des missions protestantes à organiser et à expédier dans leurs déserts, ne suffisaient pas à l'activité de son esprit. La mort de la reine avait non-seulement laissé du vide dans son âme, mais l'intimité de cette union lui avait créé des habitudes, devenues des besoins de tempérament, et auxquelles il fallait satisfaire. En un mot, une femme lui était nécessaire : et pouvait-on lui proposer une maîtresse, à lui, l'homme chaste et pieux, qui avait fait frapper de verges des fornicateurs sur la place publique de Stockholm? Tout son entourage lui cherchait une épouse. Mais il ne s'en remit qu'à lui même dans cette délicate affaire où il était si fort intéressé. Frappé de la beauté d'une jeune fille qu'un hasard avait amenée à sa cour, il résolut aussitôt d'en faire la compagne de sa vieillesse. Elle était dans toute la fraîcheur, dans tout l'éclat de la jeunesse. Elle s'appelait Catherine Stenbock, et appartenait à la première noblesse de Suède. Son père, Gustave Olofsson, seigneur de Torpa, chevalier doré, sénateur du royaume, gouverneur de la Westrogothie, est qualifié de héros (1) dans les vieilles chroniques. Sa mère, nommée Britte, était de la grande famille de Lejonhufvud. L'impétueux Gustave avait conçu tout à coup pour cette enfant une de ces passions ardentes, comme en éprouvent parfois des vieillards qui, ayant vécu dans leur jeunesse étrangers à la volupté, ont conservé au déclin de la vie les désirs, les emportements et les illusions de l'amour. Deux obstacles s'élevaient cependant pour empê-

(1) C'est-à-dire magnat, grand seigneur.

cher cette union, insurmontables pour tout autre que pour Gustave, qui n'en connaissait plus depuis longtemps. Elle avait été fiancée à Gustave Johansson de Haga (un Roos) et elle était au moment de l'épouser. Elle était ensuite la nièce de Gustave, sa mère Britte Lejonhufvud se trouvant la propre sœur de la reine Marguerite.

Les scrupules des parents n'avaient résisté ni à leur vanité ni à leur ambition. Ils avaient retiré la promesse faite à l'obscur jeune homme, et celui-ci s'était vite consolé de sa mésaventure, en épousant une charmante sœur de sa fiancée, nommée Cécile, et en devenant par ce fait le beau-frère du roi. Mais le clergé n'était pas d'aussi facile composition que ces grands seigneurs. Son véritable chef, celui qu'il considérait comme tel, quoiqu'il ne fût que curé de Stockholm, Olaüs Pétri, venait de mourir (14 avril). C'est à lui que le peuple attribuait « l'honneur de l'avoir tiré « des ténèbres de l'idolâtrie et rendu à la vie éter- « nelle ». Il lui devait donc le plus grand des bienfaits. Néanmoins, ayant encouru la disgrâce du maître, sa mort avait passé presque inaperçue, quoiqu'il eût conservé intacts jusqu'à la fin sa grande piété, ses vertus, son génie. Le compagnon de ses labeurs et de ses dangers dans la grande révolution religieuse, l'ancien chancelier Lars Andersson, l'avait suivi cinq jours après (19 avril) au tombeau. Quant à lui, le pauvre homme était mort à Strengnäs, non pas seulement dans l'abandon, mais dans la misère.

Le clergé, quoique devenu très-modeste, ne voyait pas sans regrets, sans humiliations, la petite influence qu'on lui avait laissée, et qui importait à sa dignité, s'amoindrir chaque jour et tendre à disparaître devant

l'imposante personnalité du roi. Soit que ses scrupules de conscience fussent éveillés, soit qu'il voulût prouver qu'il comptait encore pour quelque chose, ce projet de mariage fut à peine connu qu'il fut désapprouvé par lui, attaqué même de la manière la plus vive. Quelques prêtres allèrent jusqu'à déclarer qu'à leurs yeux cette union était entachée de bigamie et d'inceste.

Gustave, ébranlé, épouvanté peut-être, demanda l'avis des plus habiles casuistes du royaume. Leur réponse ayant été contradictoire, il réunit à Wadstena, pour résoudre cette grave question, en une assemblée générale, les prélats, les théologiens, les curés des grandes villes, en un mot tout le clergé supérieur de la Suède. Le sénat y assista comme premier corps politique, de même que le prince Éric, que l'adroit et prudent Gustave mit là comme espion et pour modérer la fougue de ses adversaires.

Les esprits n'étaient pas encore tellement façonnés au despotisme que ce levain d'indépendance, inné dans tous les cœurs suédois, ne fermentât à un instant donné. La conduite du roi, approuvée par les uns, ne fut pas moins vivement blâmée par les autres. Enfin, après une longue discussion, où la personne du maître, mise en jeu, ne fut pas épargnée, Georges Normann attira à lui la majorité dans des conclusions qu'il formula, sinon en ces termes, au moins en ce sens (1) : « Que les ma-
« riages dans le genre de celui qui était projeté par Gus-
« tave n'étaient pas défendus en termes positifs dans
« les saintes Écritures ; et que d'ailleurs cette défense,
« si on s'obstinait à l'y voir, adressée seulement à des
« juifs, pouvait être enfreinte sans crime par des chré-

(1) *Hoc matrimonii genus in Scripturâ conceptis verbis non vetitum esse.*

« tiens. » Georges Normann, émettant ensuite en homme de cour les nouveaux principes, qui faisaient des rois de la terre des êtres à part, placés en dehors de l'humanité et au-dessus des lois qui la régissent, déclara que ces obstacles, mis aux passions du vulgaire, disparaissaient, dès qu'il s'agissait du repos, de la dignité, du bonheur d'un peuple (ce qui n'existait pas dans l'espèce); que bien souvent les papes, au moyen âge, et les docteurs évangéliques, dans les temps modernes, avaient autorisé, dans l'intérêt de tous, des mariages formellement défendus par Dieu; que Gustave avait donné trop de preuves de sa piété, de son respect pour la parole de Dieu, pour qu'on pût douter qu'il hésitât à faire fléchir ses passions devant ses prescriptions; que, comme il n'avait en vue en ce moment que le bonheur de ses sujets et le désir d'assurer du calme à une fin de vie si tourmentée, on lui assurait, au nom de la très-sainte Trinité, qu'il pouvait, en toute conscience, sous le regard de Dieu qui lui serait propice, contracter cette union éminemment chrétienne.

Tel fut le langage du chancelier, auquel se rendirent l'évêque de Linköping et la majorité des prélats; mais il ne convainquit pas les récalcitrants. A leur tête se trouvaient l'archevêque d'Upsal, les évêques de Strengnäs et de Skara. Ils poussèrent l'opiniâtreté et l'audace jusqu'à venir dans le cabinet du roi essayer de jeter le trouble dans sa conscience. Il faut avouer que leurs scrupules étaient exagérés. Catherine Stenbock, nièce de Marguerite, n'avait avec le roi qu'une parenté d'alliance et non de sang, parenté qu'un événement avait créée, et qu'un autre avait détruite. Quant à ses fiançailles avec Gustave Johansson, elles remontaient à l'enfance de ces jeunes

gens, et ne constituaient qu'un de ces projets d'union très-fréquents à cette époque dans les hautes classes, mais dont la réalisation, rien moins qu'assurée, dépendait de bien des événements. Aussi Gustave rabroua-t-il ces exigeants prélats et les renvoya-t-il dans leurs diocèses. Comme ils continuaient à clabauder, il fit arrêter et jeter les plus violents en prison (1). Les autres se turent devant ces mesures de rigueur, qui servirent de préludes à ses troisièmes noces, célébrées avec une certaine pompe, à Wadstena, le 21 août 1552.

Qui croirait en lisant ces pages que, sans contredit, Gustave fût de tous les rois, ses contemporains, le moins violent, le moins cruel, et le plus tolérant, sinon le moins passionné, en matières religieuses? L'homme de cœur qui parcourt les annales de cette époque se sent envahi d'un immense, d'un indicible dégoût devant ce mépris chaque jour croissant des souverains pour les droits sacrés de la conscience. Jean de Laski, hérésiarque polonais, fuyant avec ses disciples les bûchers et les échafauds, dont Marie la Sanglante jonchait le sol de l'Angleterre, aborde sur les côtes de Danemark. Ces malheureux étaient entassés sur deux navires, trop étroits pour les contenir. Ils demandent l'hospitalité et sont d'autant plus assurés d'être bien accueillis que, victimes d'une réaction catholique, ils s'adressent à des frères, qui viennent de passer par les mêmes épreuves; mais ils sont sacramentaires, c'est-à-dire calvinistes, avec une pointe d'arianisme. L'orthodoxie luthérienne s'alarme du nombre et de l'importance de ces visiteurs. On a l'impudeur de mettre à leur débarquement l'obligation

(1) Entre autres Bothvid, évêque de Linköping, qui en sortit, plus tard, au moyen d'une rançon de 100 marcs.

d'abjurer des doctrines, auxquelles ils viennent de sacrifier leur patrie. Le docteur Westphalus les traite de martyrs du diable; Bugenhagen leur refuse la qualité de chrétiens, et Noviomagus persuade au roi qu'il vaudrait mieux qu'il reçût dans ses États des papistes que des hérétiques de cette espèce. C'est en vain que ces malheureux allèguent leur détresse, la rigueur de la saison, l'agitation de la mer, l'inexpérience de leurs pilotes; ils sont repoussés avec la plus grande dureté. Obligés de gagner la haute mer, après de grands périls et de grandes souffrances, ils trouvèrent enfin dans la Frise orientale, à Embden, des coreligionnaires, dont le dévouement les consola de la cruauté des Danois.

En Suède, la tolérance n'était pas mieux pratiquée. Le fameux Thorérus Magni, s'ennuyant dans le château de Gripsholm, fit entendre qu'il avait été tout à coup éclairé de la grâce et qu'il le ferait voir à une prochaine conférence. Thorérus était le dernier champion du catholicisme en Suède; sa défection était un triomphe pour Gustave. Deux habiles théologiens, Michel Agricola et Paul Juste, eurent l'ordre de quitter la Finlande et de venir s'escrimer avec le chanoine de Linköping. Celui-ci, entré en lice, déblatéra tant qu'il put contre la réforme; après quoi il céda la place aux docteurs finnois, qui crurent exalter leur religion en injuriant le catholicisme. Thorérus, cette fois, au lieu de les contredire, se rendit à leurs arguments et s'avoua vaincu (17 juin). Tant de complaisance méritait bien une récompense; on permit donc au prisonnier d'échanger le triste donjon de Gripsholm pour le riant couvent de Wadstena, où il termina paisiblement ses jours. Les

vainqueurs devinrent évêques du coup, Michel à Åbo, et Paul à Wiborg. La Finlande gagna à la défection d'un prêtre catholique d'avoir deux évêchés protestants.

Le méfiant Gustave était toujours sur le qui-vive, attentif aux moindres mouvements de ses voisins. Le Danemark surtout lui causait de vives appréhensions, parce que le jeune Frédéric, avec la jactance ordinaire à son âge, portait habituellement une bague, sur laquelle il avait fait graver les trois couronnes. Il n'était pas plus rassuré du côté de Lübeck, dont il venait d'accroître les ressentiments en interdisant même aux vaisseaux suédois l'exportation du fer, tombé à vil prix sur les divers marchés de l'Europe. Il n'était pas jusqu'au Polonais, qui ne fût l'objet de ses terreurs. Eh bien! qu'importent à la Suède et le Danois et l'Allemagne et la Pologne? Son véritable ennemi, celui qui doit démembrer la grande monarchie de Gustave-Adolphe, celui-là qui seul est à craindre, est en ce moment presque inconnu et surtout méprisé. Il habite à l'est, au delà du golfe de Finlande et du lac Ladoga, répandu sur ces vastes plateaux, sur ces steppes sans bornes, dont lui-même ne connaît qu'imparfaitement l'immensité. Parmi ces peuplades que la conquête avait agglomérées et réunies sous un même sceptre, les Moscovites ou Russiens, comme on les appelait alors, composaient la race supérieure et dominante. Quoique leurs mœurs se rapprochassent beaucoup de celles des Asiatiques, qu'ils eussent le même mépris de la vie et de la liberté de leurs inférieurs, qu'ils fissent aussi peu de cas de la dignité humaine, qu'ils fussent aussi serviles envers le pouvoir, ils étaient chrétiens schismatiques

grecs, et, à ce titre, ils étaient et devenaient, chaque jour, supérieurs aux chrétiens hérétiques, aux mahométans et aux idolâtres qui les avoisinaient. Ils avaient dans leur barbarie même une certaine civilisation, et Moscou, avec ses monuments gigantesques, ses nombreux palais, ses longues rues spacieuses et ses vastes places, frappait d'étonnement l'étranger, qui devinait, dans cet aspect grandiose, la capitale d'un grand peuple. Son chef, qui s'intitulait le czar (1) et qu'en langage diplomatique on appelait le grand-duc de Moscovie, avait, comme le sultan, sur la vie et les biens de ses sujets une autorité dont ses caprices seuls fixaient les bornes. Le trône en ce moment était occupé par un prince nommé Iwan Basilowitch IV, qui y était monté, en sortant presque du berceau, à cinq ans. Cet homme extraordinaire s'était jusqu'à trente ans montré chaste, pieux, équitable, modéré, observateur de tous ses devoirs; puis, changeant tout à coup de caractère, il était devenu, comme autrefois Néron, l'effroi de son peuple, qui avait mis en lui ses plus chères espérances. A cet âge où la raison d'ordinaire prend empire sur les sens, ses passions, soit qu'elles eussent été tardives à se produire, soit qu'elles eussent été trop contenues par une volonté de fer qui fléchissait enfin, éclatèrent avec une violence effroyable. Ce prince chaste s'abîma dans la volupté; ce prince clément devint cruel jusqu'à la férocité. On n'avait aucune sécurité auprès de lui; aujourd'hui on était comblé de faveurs, et demain traîné par ses ordres à l'échafaud. Cependant, au milieu de ses égarements, cet homme vraiment supérieur avait conservé une sûreté de coup d'œil, un esprit de suite, un courage in-

(1) Iwan est le premier qui ait pris officiellement ce titre.

trépide, qui devaient faire de lui le plus grand législateur, le plus grand organisateur, le plus grand conquérant, qui eût porté, jusqu'à ce jour, la couronne en Russie. L'Europe, séparée de lui par de grandes plaines qu'elle croyait infranchissables, parce qu'elle n'avait pas essayé de les franchir, était indifférente à ses forfaits comme à ses exploits. Préoccupée d'arrêter les progrès des infidèles, qui, maîtres de la Syrie et de la Grèce, ces deux berceaux de sa religion et de sa civilisation, menaçaient d'envahir la chrétienté par l'Italie et par l'Allemagne, elle laissait Iwan le Terrible conquérir tout à son aise les royaumes d'Astrakan, de Kasan, de Sibérie, et, s'incorporant ces vastes pays, étendre les limites de son empire déjà gigantesque, au nord, par delà les monts Ourals, jusqu'aux plateaux de la Mantchourie, et, au sud, jusqu'au Caucase et à la mer Noire. Iwan le Terrible, dont les Russes ont aujourd'hui oublié les crimes passagers pour ne se rappeler que ses durables bienfaits, est le véritable fondateur de l'empire de Russie. Pierre le Grand, qui avait reçu de Dieu les mêmes qualités et les mêmes défauts, n'est que le continuateur de cette œuvre immense, à laquelle le dernier ouvrier n'a pas encore donné le dernier coup de main.

Autant l'Europe mettait d'obstination à vouloir faire passer les Russes pour des Asiatiques, comme les Chinois et les Persans, autant eux-mêmes faisaient d'efforts pour figurer parmi les nations européennes. Dans ce but, ils avaient les yeux incessamment tournés du côté de la Baltique. La possession d'un port en Finlande, en Livonie ou en Courlande, était, depuis des siècles, un éternel sujet de guerre entre le grand-duc, les souverains de Suède et les chevaliers Porte-glaive.

Les Russes n'étaient encore que des barbares. Leurs troupes indisciplinées n'avaient, nulle part, pu tenir en bataille rangée contre les Polonais et les Scandinaves; leur férocité même et leur rage sauvage de destruction, n'amoncelant que des ruines sur leur passage, les empêchaient de se maintenir dans leurs conquêtes, privées, par leur fait, de vivres et d'abri. Néanmoins leur nombre immense rendait leur premier élan presque toujours irrésistible : cette fois encore, en pénétrant en Finlande, ils n'avaient fait que des ruines, et n'avaient pu conserver une seule province, un seul château.

Je ne prétends pas que les baillis suédois fussent sans reproches. Cependant Iwan, envahissant sans déclaration de guerre les États d'un prince allié, avait mis tous les torts de son côté. Gustave lui fait de vifs reproches de sa conduite. Iwan dissimule, affecte des regrets; mais, satisfait de sa perfidie, il ne songe qu'à en tirer profit. Il ordonne à Démétrius Palescoff, bailli de Novogorod, d'envoyer une ambassade à Stockholm. On y voit en effet arriver un certain Michita, porteur de lettres où les baillis suédois de la Bothnie septentrionale sont accusés d'avoir fait irruption sur le territoire de Mura jusqu'au port de Wathoff et d'avoir exigé l'impôt de dix paroisses russes. Le départ de Michita est bruyamment annoncé. Les hostilités, comme de raison, sont suspendues pendant le cours de sa mission; c'était le piége barbare tendu à la bonne foi d'hommes civilisés. Les Russes, au mépris du droit des gens, reparaissent en Finlande plus nombreux et plus impitoyables. La bravoure des Suédois répare vite les malheurs qu'un excès de loyauté leur a attirés. Les Russes sont repoussés. Dans une rencontre, où leur défaite est complète,

leurs équipages tombent entre les mains des vainqueurs ; et dans les bagages on trouve les lettres mêmes du grand-duc : témoignage irrécusable de sa perfidie, qui, par un juste châtiment, n'a servi qu'à sa confusion. Michita, qu'on avait sacrifié, se trouvait à Stockholm, où, sans égard pour sa qualité d'ambassadeur, il est emprisonné comme espion.

Les Russes exposent alors leurs griefs. Ils prétendent qu'un bornage, opéré sous les règnes et sous les auspices du roi Magnus Ladulas et du grand-duc Georges, leur a accordé les territoires limitrophes des cours d'eau qui, sortis des lacs supérieurs, se jettent dans le lac Ladoga, et, par la Newa, dans la mer ; mais que les Suédois, qui en étaient les possesseurs, n'ont jamais voulu depuis lors les abandonner. Ils demandent une nouvelle délimitation des frontières, afin de faire disparaître un éternel sujet de querelle. Les Suédois répondent que, n'ayant pas avancé d'un pas depuis deux cents ans, ils ne veulent pas non plus reculer, et qu'ils ne céderont qu'à la force des terrains qui leur appartiennent. Là-dessus les Russes reparaissent pour la troisième fois dans la Bothnie orientale et dans le sud de la Finlande (18 janvier 1555). Ils poussent jusqu'à Wiborg, dont ils entreprennent le siége. Le gouverneur se défend avec un grand courage. Les Russes, contraints de se retirer, reparaissent en mars, et sont encore chassés par le gouverneur, qui les charge bravement à la tête des paysans.

J'ai dit que la possession d'un port sur la Baltique était, depuis une éternité, l'objet de la convoitise des Russes. Le moment semblait venu où cet espoir, si longtemps déçu, allait se réaliser. La réformation, en

pénétrant dans les provinces, semi-allemandes, semi-polonaises, qui se trouvent au sud-est de la mer Baltique, y avait amené la plus affreuse anarchie. Ces pays étaient gouvernés par les chevaliers de l'ordre Teutonique, qu'on désignait sous le nom de chevaliers Porte-glaive (1), ou de seigneurs de la Croix. Les véritables souverains de la Livonie étaient l'archevêque de Riga et le grand maître de l'ordre. Les chevaliers, comme tous ceux de leur race, entraînés par le courant des idées nouvelles, avaient, pour la plupart, renoncé à leurs vœux, s'étaient mariés, et désiraient conserver pour eux les terres qu'ils possédaient pour le compte d'un ordre qui n'avait plus de raisons d'être depuis la conversion des Finnois idolâtres.

La province était en ce moment divisée en deux partis acharnés à se détruire. L'un avait à sa tête l'archevêque de Riga, Guillaume, marquis de Brandebourg, frère du duc de Prusse et parent du roi de Pologne. Il était resté catholique ; c'était un grand seigneur qui aspirait à la souveraineté du pays. L'autre était dirigé par Henri de Galen, grand maître de l'ordre. Individuellement, ce n'était qu'un petit personnage à côté de son antagoniste de race princière ; mais il tirait une force immense de l'appui des évêques, comme lui devenus luthériens, très-puissants dans ces pays, où les prêtres dominaient depuis des siècles.

Iwan, s'abattant avec ses hordes barbares sur ce pays épuisé, avait réclamé impérieusement des tributs qui, consentis dans des moments de détresse, avaient été refusés plus tard dans les temps de prospérité. Henri de Galen, qui avait peu de confiance dans ses

(1) *Ensi-feri*, Porte-glaive.

propres forces, avait contracté un pacte d'alliance avec Gustave et avec Sigismond. Telle fut la véritable cause du mécontentement du czar, qui rompit la trêve de soixante ans et tourna sa fureur contre les Suédois.

C'était la première fois que Gustave faisait la guerre à l'un de ses voisins. Il crut prudent de n'en confier la direction qu'à lui-même. Il rassemble donc ses meilleurs soldats, envoie, en manière de courrier, Jacques Bagge, qui va bravement, avec quatorze galères, à travers les feux ennemis, s'enfermer dans les murs de Wiborg (18 juillet). Lui-même se met à la tête du reste de l'armée, et, après avoir confié au prince Éric la régence du royaume, il part, et arrive le 6 août à Åbo. Il était accompagné du prince Jean, jeune homme de dix-huit ans, doué de toutes les grâces de la jeunesse, affectueusement hypocrite, grand, blond, bien fait, agile, plein de ressemblance avec lui-même à cet âge, le fils aîné de sa chère Marguerite, à ce titre l'objet de ses préférences, et à qui il destinait le duché de Finlande.

Jacques Bagge était d'avis qu'il fallait, imitant ces barbares, s'aventurer dans leurs steppes et aller promener dans leurs villages la torche et le glaive. L'autorisation de Gustave était nécessaire. Il envoya à Åbo, pour la demander, un homme audacieux qui, pour fermer la porte aux objections du roi, assura que Bagge pourrait disposer de vingt mille hommes; que les notables du gouvernement de Kexholm s'étaient tous déclarés pour la Suède; que les forteresses russes étaient délabrées, au point de ne pouvoir soutenir un assaut; et enfin que l'anarchie régnait dans le pays, à la suite de la mort du grand-duc: allégations qui étaient toutes exagérées ou fausses.

La prudence de Gustave avait cédé devant l'intrépi-

dité de ses lieutenants. Jacques Bagge, ayant réuni à peu près quatre mille hommes sur des galères, quitta Wiborg, et, remontant la Newa (sept.), s'avança dans des pays qui ne lui étaient pas plus connus que les Grandes Indes à Christophe Colomb. Quinze jours après son départ, Gustave vint prendre sa place et s'enfermer dans Wiborg.

Bagge avait divisé en quatre corps son armée d'expédition. Il commandait le premier, et les trois autres étaient sous les ordres d'Éric Clausson de Kankas, de Claus Christiansson d'Amina et de Nils Boye de Gennås. Après une marche qu'aucun accident, qu'aucun obstacle n'avait ralentie, ils descendent à terre, et sont assaillis par des multitudes qui jusqu'alors étaient restées invisibles dans la pensée que, plus ces hommes s'avanceraient dans leurs steppes, moins ils auraient de chances d'en sortir. Ces légions de barbares ne purent tenir devant la bravoure suédoise. Bagge, vainqueur, remonte sur ses vaisseaux, et, reprenant sa course, arrive à six milles d'une ville fortifiée, que les chroniques appellent Notebourg. Le gouverneur, affectant la surprise, envoie demander à Bagge la cause de son apparition, et de quel esprit il est animé. Bagge répond qu'il vient en ennemi, décidé à venger les excès commis par les Russes contre ses compatriotes, et il se met à même de commencer le siége de la ville. Mais il se trouve bientôt en face de difficultés innombrables et souvent insurmontables. Par eau la rapidité de la Newa, par terre un sol mouvant et marécageux, mettaient la forteresse à l'abri du canon. Ensuite, d'après un usage traditionnel, les Russes avaient dévasté tous les pays qui se trouvaient à la portée de l'ennemi et en avaient fait autant de dé-

serts, dépourvus de toutes les choses essentielles à la vie.

Après trois jours de tentatives avortées, les Suédois, pressés de la faim, tourmentés par un froid déjà rigoureux, songèrent à la retraite. C'est là que les Russes les attendaient; ils les croyaient épuisés par les fatigues et les privations; ils les attaquèrent au nombre de vingt mille. Le combat fut acharné; il ne cessa qu'à l'arrivée de la nuit, qui favorisa la fuite des assaillants. Après cette victoire, les Suédois ne trouvèrent plus d'obstacles et rentrèrent, le 4 octobre, dans les murs de Wiborg. Ils y trouvèrent Gustave, qui, après avoir pourvu à tout pour l'hiver, après avoir ranimé le zèle de tous, après avoir recommandé de ne pas mépriser l'ennemi, de ne jamais l'attaquer avant d'avoir tenu un conseil de guerre où la conduite de tous les chefs serait tracée d'avance, d'être toujours en garde contre les embûches, de n'avoir pas de fausse honte et de savoir céder devant le nombre, d'attaquer ensemble un seul point de l'armée, afin de le rompre, parce que l'exemple de la fuite est contagieux, surtout chez les barbares, qui enfin, après avoir donné beaucoup d'autres conseils, où se décèle son exquise sagesse et son bon sens parfait, alla passer à Åbo la saison rigoureuse.

Gustave avait espéré trouver en Finlande, joint aux soldats de Bagge, un contingent de Livoniens et de Polonais. Il fut indigné de voir que, malgré un traité à peine signé, personne n'était venu. Le fait est que le grand maître, redoutant de voir le roi de Suède intervenir dans ses dissensions avec l'archevêque de Riga, s'était, à la hâte et en secret, raccommodé avec les Russes. Gustave ayant sommé Henri de Galen de tenir sa pro-

messe, celui-ci, au lieu de soldats, envoya à Åbo, en qualité d'ambassadeurs, des malotrus qui, refusant de rendre à Gustave les honneurs dus à un souverain, ne firent que l'indisposer plus vivement contre leur maître.

L'année d'auparavant, les Anglais, toujours intrépides et passionnés de l'inconnu, avaient doublé le cap Nord, et, à travers des mers que les glaces et les écueils avaient jusqu'à ce jour rendues infranchissables, avaient abordé le port d'Arkangel, situé dans la mer Blanche et à l'embouchure de la Dwina. Ils y avaient passé l'hiver, et, des trois vaisseaux qu'ils avaient conduits, n'en avaient ramené qu'un seul, l'année suivante, mais triomphant et chargé des fourrures les plus précieuses. Les chroniques scandinaves, émerveillées, comparent ces hardis navigateurs aux Argonautes, cinglant sous la conduite de Jason vers la Colchide, à la conquête de la Toison d'or.

Cependant le czar envahit de nouveau la Finlande. L'armée qu'il avait rassemblée se portait, d'après les chroniques, à cent mille hommes. Toutes les provinces de l'empire avaient fourni leur contingent. Le Khan de Kasan y figurait avec deux mille Tartares. Tout le pays qui s'étend de Wiborg aux frontières, abandonné de de ses habitants, était tombé au pouvoir de ces hordes envahissantes. Elles tinrent à honneur de renchérir sur leur réputation même de férocité. Des enfants furent jetés vivants dans des fours embrasés; les hommes et les femmes, que par hasard on ne massacrait pas, étaient emmenés au marché de Novogorod comme un un bétail, et vendus à vil prix. Les chroniques russes rapportent qu'un homme vigoureux ne valait que dix

kopecks et qu'on avait une jeune et belle fille pour quinze.

C'est à Wiborg que se dirigeaient ces multitudes. La prise de la ville était le but avoué de cette grande expédition. Néanmoins la garnison, composée de soldats tirés de l'élite des troupes suédoises, munie de bonnes armes, pourvue de vivres, protégée par de solides remparts, attendait sans anxiété l'arrivée des barbares. Quand ils furent proche de la ville, Jacques Bagge envoya un corps de cinq cents éclaireurs, qui se battit mollement, et, par une retraite habile, attira les assaillants sous les canons de la ville, où l'on en fit un grand massacre.

Malgré cet échec, les Russes profitèrent de l'éternelle longueur de la nuit pour dresser leur camp tout autour de la ville. A la pointe du jour, ils commencèrent le bombardement (21 janvier); ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs feux mal dirigés ne faisaient aucun mal aux assiégés, de qui l'artillerie, au contraire, décimait leurs rangs. Le général en chef, Démétrius Palescoff, forma alors le hardi projet de tenter un assaut. La partie la plus vulnérable des remparts était celle qui donnait à pic sur le fjord de Wiborg. Le froid avait durci et immobilisé les eaux, d'ordinaire impétueuses. Palescoff, audacieux jusqu'à la témérité, s'élança à cheval sur cette mer de glace. Les chefs et les soldats le suivirent en foule. Sous ce poids énorme, la glace tint bon tant que l'on resta sur les bords; mais, lorsque l'on fut arrivé au pied des remparts, à l'endroit où elle était minée par le courant, elle céda tout à coup et engloutit dans l'abîme ouvert sous leurs pas le général en chef et ses aventureux compagnons.

Ceux qui avaient échappé à ce désastre étaient allés précipitamment se blottir dans leur camp. Le vent de la nuit leur apporta de la ville un bruit inaccoutumé de pas d'hommes, de piétinements de chevaux, d'essieux ployés et de roues en mouvement. Tout ce tumulte provenait de ce que, par mesure de précaution, pour prévenir un incendie, on avait transporté dans les greniers de la forteresse le foin enfermé chez les particuliers. Les Russes, sous le coup de la terreur inspirée par la catastrophe de la journée, s'étaient figuré qu'une armée entière arrivait au secours des assiégés, et ils s'étaient enfuis avec le désordre inséparable d'une grande précipitation. Ils n'avaient laissé dans leur camp, muni de toutes ses tentes, que quelques pauvres diables, chargés de s'agiter, de crier beaucoup, pour faire croire à la présence de toute une armée. Jacques Bagge, au premier coup d'œil, avait percé cet innocent stratagème, et, ayant attaqué ces faibles débris d'une grande armée, il les avait taillés en pièces et en avait fait un grand carnage.

Cette série de revers avait fait voir enfin au grand-duc la différence qui existait entre les Tartares et les Suédois. Il était enclin d'autant plus à la paix que les événements de Livonie, s'aggravant chaque jour, offraient un nouvel aliment à son ambition jamais assouvie. Une effroyable anarchie régnait dans toute la province, depuis que l'archevêque de Riga avait été pris et enfermé par le grand maître dans le château de Kokenhusen. Gustave, en ce moment, couvert du prestige de ses récentes victoires, était à Åbo avec des forces considérables ; il était sollicité d'intervenir dans ces querelles intestines, et il pouvait faire payer cher son intervention : il préféra accepter la trêve de six mois qu'Iwan lui

avait fait proposer, et retourner en Suède (5 juin) reprendre le pouvoir des mains du prince Éric, en qui il n'avait qu'une médiocre confiance.

Gustave était désireux de rétablir la paix de soixante ans qu'il avait, en 1537, conclue avec le czar. Mais la férocité de ce prince était devenue célèbre; il était sujet à des lubies. Personne ne voulait se charger d'une mission à sa cour. Le prévôt de la cathédrale d'Åbo se décida enfin et partit pour Moscou. Le czar le reçut très-bien, mais lui fit entendre qu'un traité de cette importance entre deux grandes nations devait se conclure avec plus de solennité, et il le renvoya chargé de présents et de lettres très-flatteuses pour Gustave. En échange de ces bons procédés, celui-ci organisa une ambassade composée des plus grands seigneurs de la Suède. Comme le czar avait témoigné le désir de connaître les doctrines évangéliques, cause de tant d'agitation en Europe, Gustave avait mis, parmi ses envoyés, le plus grand personnage du clergé de Suède, Laurentius Pétri, archevêque d'Upsal, et le plus habile théologien, Michel Agricola, évêque d'Åbo. Aux deux prélats il avait joint trois sénateurs, Sten Éricsson (Stenbock) son beau-frère, Bengt Gyltius, Canut Knutsson, et enfin Lars Larsson, qui devait être leur secrétaire et leur historiographe. Les diplomates, munis de riches vêtements, de belles fourrures, d'armes rares, escortés d'une suite nombreuse, entrèrent en Russie le 18 janvier 1557, passèrent par Novogorod, où ils furent fêtés, et arrivèrent à Moscou, où les attendait la réception la plus brillante et la plus cordiale (6 février). Bals, festins, spectacles, tournois, tous les plaisirs leur furent prodigués par le czar, qui ne laissa échapper aucune oc-

casion de leur montrer sa puissance, ses richesses et les futures ressources de son immense empire. Soit esprit d'imitation, soit désir sincère de s'instruire, il organisa un colloque, une lutte théologique entre le patriarche de Moscou et l'archevêque d'Upsal. Mais quelle langue emploieraient les champions? C'était là la difficulté. L'un ignorait le suédois, l'autre le russe. Le patriarche proposa le grec, et l'archevêque le latin. Le czar leur imposa l'allemand. Mais l'obéissance du patriarche était plus grande que sa science. Il s'aperçut bientôt que l'allemand ne lui était pas assez familier, que ses moyens étaient paralysés, et il demanda à continuer la discussion en grec.

Du moment que chaque champion se servait d'une langue différente et presque incomprise de son adversaire, la lutte devenait impossible. Il n'y avait plus ni saillies, ni reparties, ni jeu de mots, rien enfin des coups de théâtre qui font le charme de ces espèces de joutes.

Cependant le czar, avide d'un spectacle à la mode en Europe, se faisait répéter les paroles de l'archevêque, mot à mot, par un interprète. Mais celui-ci, qui, comme le patriarche, connaissait à peine l'allemand, ne comprenait qu'à moitié, et, craignant la colère du maître s'il restait à court, remplaçait avec une grande impudence par des arguments de sa façon ceux du théologien protestant. Michel Agricola, qui entendait le russe et l'allemand, ne put s'empêcher de réprimer un sourire, qui révéla tout au grand-duc, homme très-subtil. Celui-ci fit clore aussitôt et renvoyer à d'autres temps le colloque. L'histoire ne dit pas qu'il ait fait empaler le pauvre diable à qui un excès de res-

pect avait fait commettre cette grave impertinence. Enfin, le 2 avril, fut signé un traité qui rétablissait la fameuse paix de soixante ans. Conclue en 1537, elle devait maintenir l'harmonie entre les deux peuples jusqu'en 1597, c'est-à-dire jusqu'à la fin du siècle. La liberté devait être rendue à tous les prisonniers de guerre ; les sujets des deux États pourraient voyager et commercer en Suède et en Russie, sous la protection des autorités ; enfin, pour tarir la source de leurs éternelles dissensions, il fut convenu que, après deux ans d'études faites sur les lieux, cent hommes, par moitié Russes et Suédois, rectifieraient les frontières et y poseraient des limites précises et incontestables. Le czar, après avoir baisé la croix, signa lui-même le traité et envoya des ambassadeurs russes le soumettre à Stockholm à la signature de Gustave.

Ainsi finit cette guerre, si terrible au début, et qui prouva d'une manière triomphante la supériorité d'un peuple civilisé sur des barbares.

CHAPITRE XIX

Testament de Gustave. Améliorations introduites par lui dans le cours de son règne.

Les rapports entre la Suède et le Danemark devenaient, chaque jour, plus mauvais. Christian s'obstinait à accoler les trois couronnes à l'écu danois. Gustave écrivit à ce sujet des lettres très-fermes et très-sages, auxquelles Christian eut l'audace de répondre avec du papier qui portait, gravé en tête, l'écusson incriminé.

Cependant Gustave se consolidait chaque jour sur le trône, et l'on ne pouvait plus douter, si ce n'est en Danemark, qu'il n'eût fondé une dynastie. Christian II était accablé de vieillesse et privé de raison. De ses gendres, le duc de Lorraine était mort, ne laissant après lui qu'un enfant en bas âge, et le bouillant comte palatin venait de le suivre au tombeau, sans avoir eu de postérité. Enfin leur puissant protecteur, Charles-Quint, avait cédé l'empire à son frère Ferdinand, et allait terminer, au milieu des ennuis et des austérités du couvent de Just, cette grande vie commencée dans la plus extrême opulence, dans l'entraînement des plaisirs de toute sorte, dans l'enivrement de la puissance absolue et de la victoire : tant il est vrai que le cœur de l'homme

est un abîme insondable, et que tous les biens de ce monde sont incapables de le combler! Gustave vieillissait. Il sentait, à ses forces chaque jour décroissantes, qu'il approchait des dernières limites de sa vie. C'est dans ces tristes dispositions d'esprit qu'il résolut de rendre public et de clore son testament (7 septembre). Éric, qui portait déjà le titre de prince ou de roi héréditaire, et à qui Gustave aurait cédé son trône de son vivant, pour peu qu'il s'en fût montré digne, Éric reçut pour son entretien le Småland et l'île d'Öland, avec les forteresses de Calmar et de Kronoberg. Jean, duc de Finlande, reçut le pays dont il portait déjà le nom et qu'il administrait depuis un an, comme fief héréditaire de la couronne de Suède, transmissible de mâle en mâle et reversible au roi dans le cas où la postérité du duc tomberait en quenouille. C'est au même titre et dans les mêmes conditions que Magnus fut créé duc d'Ostrogothie, et Charles, duc de Sudermanie, de Néricie et de Wermland. Ses filles, d'après cet acte, avaient droit, outre leurs biens paraphernaux, à une dot de 100,000 thalers.

En mettant son fils Éric en possession de la province qu'il lui destinait (6 décembre), Gustave lui fit jurer de vive voix et par écrit d'être fidèle à son père et dévoué à ses frères et sœurs; de défendre les frontières de son apanage contre tout ennemi; de dévoiler les complots tramés contre le roi; de fournir, en cas de guerre, un subside de cinq cents cavaliers et de deux mille fantassins; de ne faire aucun traité, ni entretenir aucune correspondance avec une puissance étrangère; de tenir ses deux citadelles en bon état, pourvues d'une garnison et d'une flotte; enfin de ne nommer qui que ce fût à des

emplois civils ou religieux, et de ne taxer le prix d'aucune marchandise sans l'assentiment de son père. Toutes ces précautions prouvent la mauvaise opinion qu'il s'était faite de l'esprit et du cœur de son fils. Néanmoins il avait conservé quelque illusion, et son désappointement fut cruel en voyant ce fils ingrat, sans cause ni prétexte, sous le coup même du bienfait, à peine arrivé à Calmar, prendre comme à plaisir de fouler aux pieds tous ses engagements, exiger un serment de la noblesse smalandaise, créer des impôts, puiser dans les caisses publiques, s'entourer d'une cour d'étourdis, de libertins, d'étrangers et de mécontents, qu'il nommait de son chef aux premiers emplois. Son esprit faible et pervers était déjà sous la fatale domination de Jöran Pehrsson, intrigant qui, né obscurément dans la cure du village de Sala et récemment échappé de l'université de Wittenberg, s'était glissé à la cour de Gustave, où ses mœurs licencieuses et sa méchanceté avaient fait prononcer contre lui une sentence de mort, commuée ensuite en un exil perpétuel, et de Catherine, duchesse douairière de Saxe-Lauenbourg, son aïeule, femme remuante et perfide, qui, pour maintenir son autorité, ne cessait de l'irriter contre son père, sa marâtre et toute sa famille. C'était elle qui lui avait mis en tête ses ridicules projets de mariage avec la princesse Élisabeth d'Angleterre. Éric, d'après ses conseils, avait envoyé son précepteur, Denis Beurrée, à Londres sonder le cœur de cette princesse, du vivant même de Marie Tudor, et, poussant l'oubli des convenances jusqu'à l'outrage, il avait dédaigné, dans cet acte capital de sa vie, de demander les conseils d'un père, qui était son roi et auquel il était redevable d'une couronne.

Ce dernier coup avait été le plus cruel à Gustave. Il n'avait jamais aimé cet enfant. Sa clairvoyance lui avait permis de découvrir à travers une enveloppe assez brillante le germe de défauts qui, simplement odieux chez un particulier, pouvaient devenir, chez un souverain, la source des plus grandes calamités; il avait vu qu'au caractère méfiant, emporté, vindicatif qu'il tenait de lui, il joignait l'humeur hypocondre, mélancolique, opiniâtre de sa mère; que son inconstance dans les idées allait jusqu'à l'incohérence; qu'il était sans empire sur des passions basses et déréglées, enfin d'une faiblesse d'esprit et d'une lâcheté de caractère telles qu'il devait infailliblement devenir la proie de quelque fille de mauvaise vie ou d'un intrigant de bas étage. Des actes licencieux et partant très-pénibles au chaste Gustave, des paroles déplacées, des lettres inconvenantes, des impatiences de régner que ne justifiait aucun mérite, avaient fini par rendre méprisable et odieux à Gustave un fils que, depuis longtemps, il avait cessé d'aimer. Il avait été même si cruellement blessé de ses mauvais procédés qu'il était resté un instant indécis s'il ne plongerait pas dans un cachot cet enfant indigne d'un trône. Il avait pourtant, au dernier moment, fait céder la raison devant la voix de la nature et respecté le principe d'autorité qui servait de base à sa grande œuvre. Mais cette fois la mesure était comble : l'indignité chaque jour croissante de ce fils dénaturé devait avoir un terme et un châtiment. Gustave résolut de faire modifier le Westerås recess et de faire désigner prince héréditaire, à la place d'Éric, Jean, duc de Finlande. Cependant, avant de sévir, il voulut consulter celui à qui devait profiter cet acte de sévérité. Jean était

le favori de son père, et, pour ce fait, il était détesté d'Éric, qui l'accusait de le desservir auprès de lui. Ces deux frères, qui, d'après Messénius, ne devaient cesser « d'être en dispute, d'abord pour des jouets, puis pour « des provinces et enfin pour le royaume », étaient d'accord en ce moment. Jean, qui ne valait pas mieux qu'Éric, mais qui était hypocrite, cherchait à détacher de la couronne la Finlande et à l'ériger en royaume. Il entretenait avec son frère une correspondance criminelle, et celui-ci avait tellement d'avidité et si peu de bon sens que, pour anticiper de quelques années sur le moment que la nature avait fixé à son avénement au trône, il consentait à perdre sa plus grande province. Gustave avait résolu d'aller assiéger, comme autrefois Bernard de Mélen, Éric dans son château de Calmar. Le duc de Finlande, compromis avec son frère, ne pouvait pas seconder son père dans la campagne que celui-ci avait projetée. Ce fut son premier châtiment. Ses criminelles manœuvres, tournant contre lui, l'empêchèrent non-seulement de saisir l'occasion providentiellement offerte de satisfaire le rêve de sa vie, mais, comme par dérision du sort, le contraignirent de rétablir dans les bonnes grâces de son père un frère qui lui était odieux, et dont il n'avait cessé, depuis l'enfance, de préparer sourdement la ruine.

Le testament de Gustave fut accepté sans opposition, mais non sans blâme. Des sénateurs osèrent vivement reprocher au roi d'avoir fait revivre cette funeste et barbare coutume de considérer une monarchie comme un bien patrimonial que le prince avait le droit de dépecer et de partager entre ses enfants, prétendant qu'elle ne servait qu'à surexciter leur avidité sans détruire leur

jalousie, et qu'elle avait surtout l'inconvénient de créer des États trop faibles, pour que le repos de tous ne fût pas à chaque instant compromis par les tentatives d'un voisin ambitieux. Cette coutume avait déjà produit, en Suède surtout, où les audacieux sont toujours sûrs de rencontrer des caractères aventureux qui les secondent, des résultats déplorables, et Gustave fut accusé tout haut d'avoir sacrifié à des intérêts de famille le bonheur et la grandeur de la patrie. Celui-ci, pour sa justification, a prétendu que, si les Suédois n'avaient qu'un maître, en le chassant, dans une de ces innombrables révoltes que le moindre mécontentement engendrait, de Stockholm où tout était centralisé, ils le chasseraient du même coup du royaume, dont ils auraient les destinées dans les mains ; tandis que, avec des vassaux, à qui une communauté d'origine donnerait une solidarité d'intérêts, le roi trouverait chez eux d'abord un abri et puis les moyens de faire rentrer dans le devoir des sujets d'humeur très-versatile et dès lors non moins facilement soumis que soulevés ; que les feudataires, dans les mêmes circonstances, auraient les mêmes ressources à la cour de leur suzerain ; et que les uns et les autres, s'aidant et se protégeant mutuellement, seraient à même de résister à tous les orages. Ces raisonnements étaient captieux : Gustave avait de sa main de fer tout abattu autour de la royauté. Ensuite les Suédois, en se civilisant, s'étaient amollis et avaient perdu leur farouche amour du désordre et de l'indépendance. Aussi tous les malheurs des rois de Suède ne leur sont-ils venus que de ces vassaux qui devaient les protéger, et Gustave, en voyant son fils Jean oser, de son vivant, essayer de se faire un royaume de la Finlande agrandie de quelques bribes de

la Livonie, eut la preuve certaine des querelles, des dissentiments que son testament contenait en germe et qui devaient éclater après sa mort.

Quelle ne dut pas être l'affliction de ce tendre père, en découvrant que l'enfant de prédilection de sa chère Marguerite, celui sur qui s'étaient reportées toutes ses affections, joignait l'hypocrisie à tous les vices de son frère, et que, s'il avait la tête plus forte, il n'avait pas l'âme moins vile ni le cœur moins dépravé ! Dès ce moment, le méfiant Gustave, redoutant jusqu'au parricide, s'entoura d'une garde allemande.

Le grand-duc, Iwan IV Basilowitch, n'avait fait la paix avec la Suède que pour pouvoir agir plus sûrement contre la Livonie. Wilhelm Fürstenberg avait remplacé Henri de Galen dans ses fonctions de grand maître de l'ordre des chevaliers Porte-glaive. Les factions avaient divisé, affaibli, ruiné le pays. Un homme de génie n'eût pas été plus capable que le faible Fürstenberg de ressusciter un cadavre. Depuis la réforme, les seigneurs de la Croix étaient un non-sens ; aussi verrons-nous leur puissance disparaître à jamais dans la lutte qui va s'engager, et la Livonie devenir une arène où Danois, Suédois, Polonais et Russes, se battront, pendant près de deux siècles, jusqu'au jour où elle restera la proie du plus fort. Déjà, en 1557, la menace seule d'une invasion avait poussé les Livoniens à se reconnaître tributaires du grand-duc (1). Le mauvais état du trésor public n'ayant pas permis à ceux-ci de tenir leurs engagements, le Moscovite, avec trente mille hommes, avait envahi la province de Dorpat, les pays circonvoisins,

(1) 40,000 thalers pour la Livonie entière et 10,000 pour la province de Dorpat, annuellement.

et fait un butin immense qu'il avait emporté à Moscou. Cette irruption, accompagnée de toutes les scènes d'horreur auxquelles les Russes avaient coutume de se livrer, fut suivie d'une trêve de courte durée. Un beau jour, le gouverneur de Narwa, pris d'on ne sait quel vertige, fit bombarder le château russe d'Iwanogorod, situé de l'autre côté de la rivière. Iwan IV, qui ne demandait qu'un prétexte pour reparaître, accourt en mai, s'empare de Narwa, de Dorpat, et va mettre le siége devant Revel.

En ce moment suprême, Gothard Kettler, coadjuteur de Fürstenberg, demande de nouveaux secours au duc de Finlande, lui offrant en gage le château de Revel et diverses places fortes de l'Esthonie. Jean accepte, et conclut de sa propre autorité, avec les Livoniens, un traité qui, connu de Gustave, excite sa colère et provoque de sa part une lettre sévère ; il blâme encore moins le manque de procédés du fils envers son père que la coupable légèreté de sa politique. Il lui prédit que l'occupation de Revel sera considérée par Iwan IV comme une violation de la paix de soixante ans ; qu'elle lui attirera l'animosité du roi de Pologne, du roi de Danemark, de l'empereur, des villes hanséatiques de Vandalie, qui tous préféreraient voir le pays occupé par le diable que par les Suédois, et ne donneront relâche à leurs efforts qu'après les en avoir dépossédés ; et enfin il lui fait sentir qu'il est insensé de compromettre des biens assurés pour des conquêtes incertaines.

Les prétentions des Russes s'étendaient sur la Lithuanie aussi bien que sur la Livonie. Sigismond, qui ne redoutait pas moins que Gothard Kettler ces barbares, envoya en Suède le maréchal Nicolas Radziwill per-

suader à Gustave de faire partie d'une ligue ayant pour but de contenir et de châtier ces terribles voisins. Gustave était encore trop indigné du perfide abandon des Polonais et des Livoniens dans sa dernière guerre contre les Russes, où les excitations de ces deux peuples l'avaient entraîné. L'éloquence du maréchal fut donc impuissante à détruire ses préventions et à dissiper ses rancunes ; il écrivit même au duc Jean, qu'il savait être d'un avis différent, ces sévères recommandations : « Comme vous devez savoir que la Finlande appartient « à la Suède et que ces pays sont comme les membres « d'un même corps, il ne faut rien entreprendre de ce « qui intéresse le royaume, avant que celui qui est à la « tête du gouvernement et les états généraux aient été « consultés et vous aient permis d'agir. C'est votre de- « voir, c'est la loi de Suède. » Cependant la mission de Radzivill ne fut pas tout à fait stérile : c'est dans ses entretiens avec le roi que naquit le projet d'une union entre les maisons de Wasa et de Jagellon.

Le prudent et timide Christian, arrivé au terme de sa vie, n'avait pas assez de décision pour se prononcer nettement en faveur des vaincus. Il prit un moyen terme : n'osant envoyer des soldats, il expédia aux assiégés des armes et des vivres. Ce secours leur suffit. Ils reprennent courage, et, après quelques sorties heureuses, ils repoussent les Russes. Le Danois était l'objet de la terreur incessante de Gustave. L'idée de le retrouver de l'autre côté du golfe de Finlande change tout à fait sa façon de penser. Il fait entendre au grand maître qu'il mettra son armée et son trésor à sa disposition, si on veut lui donner en gage Revel et les forts de l'Esthonie. Il écrit à son fils, dont il a enfin adopté

la politique : « Voyez s'il n'est pas plus sage de pré-« venir que d'être prévenu, et s'il ne vaut pas mieux « prendre un morceau du chien que d'en être mordu ». Gustave, en agissant de la sorte, ne songeait pas seulement aux Danois ; il voulait aussi enlever la direction des affaires à Jean et à Éric, qui s'en étaient emparés, et, empiétant sur les droits de leur père, le mettaient chaque jour davantage à l'écart.

Voilà le triste spectacle qui nous est offert et que nous retrouvons trop souvent dans l'histoire de l'humanité : des fils chéris qui doivent tout à leur père et qui payent de la plus noire ingratitude ces bienfaits et cette affection. Si, au temps funeste des proscriptions romaines, Tacite nous désigne les fils comme les plus ardents à devenir les dénonciateurs et les bourreaux de leur père : en ce moment, comme à d'autres époques moins tourmentées, nous les voyons abreuver de dégoûts et abréger des jours qu'il eût été de leur devoir d'embellir et de prolonger.

Un vieux proverbe dit qu'il en est du vin comme de l'homme; que celui qui est foncièrement bon se purifie et devient meilleur en vieillissant, tandis que celui qui est mauvais se trouble et devient pire. Gustave était de ceux que l'âge améliore : à mesure qu'il avance dans la vie, ses passions se calment, sa piété devient plus douce, sa sollicitude pour ses enfants s'accroît en même temps que sa sévérité envers ses sujets diminue. Pendant que ses cheveux blanchissent et que son corps s'affaisse, son esprit, mûri par l'expérience, façonné par l'habitude des affaires, n'en devient que plus net et plus lumineux, et son jugement que plus sûr. Il est curieux, il est touchant de voir ce grand roi, de qui

dépend le sort de tout un peuple, s'occuper, en même temps que des questions les plus élevées, de détails de ménage qu'un bourgeois enrichi de notre époque trouverait fort au-dessous de son importance. C'est ainsi que, pendant qu'on négociait le mariage de son fils aîné avec la plus riche princesse de l'Europe, il ne dédaignait pas d'écrire à son fils Magnus de bien ménager cinq chemises dont il lui avait fait présent, et de recommander à la reine, au sujet du mariage de Catherine, de ne point faire les préparatifs du repas de noces avant que le jour eût été fixé.

Les auteurs contemporains de Gustave ne le désignent le plus souvent que sous le nom de père de la patrie. Jamais qualification plus glorieuse ne fut mieux méritée. Avant lui, la Suède n'existait pas. Perdue au pôle, pendant cent vingt-six ans absorbée par le Danemark plutôt qu'unie à lui, elle avait été rayée de fait du rang des nations. Son nom, inconnu des chancelleries, ne s'étendait guère au delà des rives de la Baltique. Ce fut Gustave qui, par son alliance avec une des branches de la grande famille de Saxe, par ses traités de commerce avec la France, les Pays-Bas, l'Angleterre, les confédérés de Smalkalde et bien d'autres, l'immisça dans les affaires de l'Europe, et, lui rendant sa place, la prépara de nouveau au grand rôle qu'elle avait joué dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Tout, dans les finances, dans la justice, dans l'administration, était indécis et confus, et portait l'empreinte d'une profonde ignorance, résultat de l'isolement où la Suède avait vécu. Les finances sans contrôle étaient en des mains aussi impures qu'incapables. De plus, les Suédois que leur naissance ou leurs emplois n'exemp-

taient pas de l'impôt s'en affranchissaient eux-mêmes, sans scrupule, dès qu'ils se sentaient assez forts pour résister aux gens du fisc. La justice ne fonctionnait que d'une manière irrégulière. Des nobles, des prêtres, des bourgeois, réunis en tribunaux, quand une difficulté s'élevait, décidaient, en premier ressort, des procès d'une importance secondaire. Mais les appels, et les affaires où de graves intérêts étaient engagés, étaient de la compétence du roi, qui, par ses fonctions, était grand juge du royaume. Les procès criminels étaient plaidés et jugés par les pairs des accusés. Il y avait aussi des tribunaux ecclésiastiques, destinés, dès le principe, à juger seulement les différends qui s'élevaient de prêtres à prêtres et les rares procès intentés aux sorciers ou aux hérétiques. Mais, grâce à d'incessantes usurpations, le clergé s'étant emparé de toutes les affaires où l'intérêt d'un de ses membres, prêtre, moine ou religieux, était en jeu, et de celles résultant de tout acte auquel un des siens avait participé, tel que contrat de mariage, extrait de naissance, testament, il s'ensuivait que sa juridiction s'étendait sur tout absolument, et que tous les Suédois étaient, en dernier lieu, devenus ses justiciables. Avec la réforme, les tribunaux ecclésiastiques avaient disparu, et à leur place Gustave avait établi des tribunaux laïques avec des juges salariés, de qui le nombre était limité à l'importance du ressort, la résidence fixée et la compétence déterminée.

L'administration était dans un état non moins déplorable. Dans chaque province, le sénéchal, sans tenir compte des décisions des tings, se partageait avec les hommes influents toutes les charges et toutes les places fortes. On ne laissait au roi que quelques châteaux en

ruine et des prérogatives illusoires. Les frontières, qui n'avaient nulle part des bornes fixes, variaient, suivant que les princes étaient forts ou faibles, débonnaires ou querelleurs, avides ou désintéressés. Les droits de la couronne sur les mines, sur le cours des fleuves, sur les pêcheries, sur les terrains vacants, étaient indéterminés, excessifs avec un prince sévère, et nuls quand il était indulgent. Nous avons vu déjà Gustave porter une main hardie sur toutes ces défectuosités, réunir en un code unique toutes les lois du royaume, après avoir abrogé celles qui étaient opposées aux mœurs de l'époque et à la religion nouvelle, après en avoir réformé quelques-unes et créé un grand nombre. Nous l'avons vu surtout, d'après les conseils de Conrad de Pihy, appliquer ses soins à la réforme de l'administration, qu'il réorganisa sur le modèle de l'Allemagne. Par malheur, aussi injuste envers les états provinciaux que ceux-ci l'avaient été envers la royauté, il profita, après chaque insurrection domptée, des défaillances où la crainte du châtiment jetait les populations, pour étendre son autorité au delà de toute mesure, et il ne réussit que trop dans ses tentatives. Tous les pouvoirs qu'au moyen âge on avait sagement établis pour contrebalancer la royauté étaient devenus trop légers et ne pouvaient plus lui servir de contre-poids à la mort de Gustave. Il est triste de dire, mais c'est de toute justice, que c'est lui qui a tracé la large voie du despotisme où ses successeurs se sont précipités aussitôt après sa mort et se sont perdus au dix-huitième siècle.

Le commerce, cause de la prospérité et preuve de la civilisation d'un peuple, attira surtout l'attention de Gustave, qui fit les plus grands efforts pour le tirer de

l'état d'atonie où il était plongé. Les richesses de la Suède étaient dans les flancs de ses montagnes, fertiles en minerais de toutes sortes, fer, cuivre, zinc ou argent. Cependant le fer seul s'importait ; les autres métaux étaient extraits en si petite quantité qu'ils suffisaient à peine aux besoins du pays. Des traités monstrueusement léonins avaient rendu Lübeck propriétaire de tout le minerai qu'on pouvait extraire. C'était le plus pur qui fût connu au monde ; il était emporté, coupé menu, dans des tonnes et vendu au poids de l'or sur tous les marchés de l'Europe. Ce ne fut qu'après une lutte acharnée que Gustave put mettre un terme à ces abus. Les priviléges dont les marchands vandales jouissaient, moins étendus et mieux payés, furent cédés à Joachim Piper et à Gorius Holst, bourgeois opulents, établis l'un à Stralsund, l'autre à Stockholm. Leurs agents allaient dans les districts de mines, débattaient les prix avec les mineurs et expédiaient leurs marchandises dans des tonnes à Wismar et à Stralsund. Ils faisaient fondre le minerai dans ces villes et en tiraient cet acier incomparable dont on fabriquait toutes les armes de luxe. Cet état de choses constituait une grande amélioration sur le passé. Il eût été cependant plus avantageux de fabriquer l'acier sur place. Un architecte habile, attiré de Bohême pour l'établissement de scieries hydrauliques, Marcus Hammarsmed, couvrit la Suède de forges et de hauts-fourneaux. Il en établit à Wangä en Ostrogothie, à Motala sur le lac Wetter, à Strömsbro, près de Gefle, et jusque dans Stockholm. Cependant le minerai de fer était tellement abondant que, malgré ces usines, on continuait à exporter, d'après l'ancien système, dans des tonnes, le fer d'Osmond.

Grâce aussi à l'amélioration introduite dans l'exploitation des mines, celles d'argent à Sala et celles de cuivre à Falun devinrent très-lucratives, et ces deux pays furent le centre d'un grand commerce. Les transports se faisaient presque tous par eau. Les lacs, les fleuves, les canaux, plus nombreux et mieux faits que nulle part, étaient les grands chemins de la Suède. Gustave comprit que ces voies de communication étaient devenues insuffisantes depuis l'accroissement des transactions et le développement de l'industrie. Il parsema le pays, jusqu'aux points les plus éloignés, de routes dont l'entretien fut mis à la charge des paysans. Comme leur sécurité n'importait pas moins aux voyageurs que leur bonne tenue, il avait eu la précaution de mettre dans les endroits inhabités ou mal fréquentés, de distance en distance, de petits forts, tout garnis de soldats, qui, en temps ordinaire, servaient à la police, et qui, se groupant au moment d'une révolte ou d'une invasion, devaient former des corps d'armée.

D'après les traditions, la forêt de Tifveden était et devait être une barrière infranchissable entre la Suède et les Gothies. Gustave, renversant du même coup les obstacles que la nature et la main de l'homme y avaient entassés, la sillonna de voies stratégiques, et, par ce moyen, réunissant les deux membres principaux d'un même corps, lui rendit l'harmonie et la force.

Une bonne marine marchande était le complément de ces améliorations. Sans elle le commerce, toujours borné, ne pouvait parvenir à une prospérité réelle. Gustave savait que de la Scandinavie étaient partis ces rois de mer, les plus habiles et les plus intrépides navigateurs de l'Europe, dont ils avaient excité la terreur et

l'admiration. Les quelques vaisseaux que l'on possédait en Suède, bâtis d'après un système défectueux et destinés surtout aux lacs et aux fjords, ne pouvaient qu'avec de grands dangers s'aventurer sur la Baltique, qu'il leur était impossible de franchir. Gustave fit venir à grands frais des ouvriers charpentiers de Venise. Ils établirent des chantiers et initièrent leurs élèves aux secrets de leur métier. Les Finlandais et les Norrlandais surtout, remplis d'aptitude, devinrent bientôt leurs rivaux et même leurs maîtres. C'était d'un atelier suédois qu'était sorti le vaisseau *l'Éléphant*, dont on se servit dans la guerre de Lübeck et le plus grand qu'on eût vu jusqu'alors dans la Baltique. Grâce aux encouragements de Gustave, à l'exemple qu'il donnait, aux avances qu'il faisait de ses propres deniers, la marine marchande avait pris assez de développement pour qu'en 1557 il sortît des seuls ports de Stockholm, de Gefle et d'Elfsborg, soixante-six vaisseaux, destinés à la France, à la Hollande ou aux villes hanséatiques. Ils transportaient du fer, des planches, du bois à brûler, du goudron, du beurre, des chevaux, des peaux, des fourrures. A ces articles furent ajoutés, en 1559, du suif, de l'huile de chien marin, du saumon fumé, des anguilles salées et des chèvres.

Gustave, désireux de voir la Suède se suffire à elle-même, et dès lors n'être plus tributaire de ses voisins, y attira des ouvriers de tous les métiers. La France, les Pays-Bas et l'Allemagne le fournirent de tailleurs de pierre, de maçons, de verriers, de graveurs, d'orfévres, de fondeurs, de chaudronniers et de potiers. Le célèbre docteur Munster lui envoya des médecins, en qui cependant il ne paraît pas avoir eu grande confiance.

Andélius de Lübeck le fournit de droguistes et de pharmaciens, et Jean Friese lui expédia d'Allemagne une escouade de jardiniers.

Par malheur, Gustave n'avait pu soustraire son génie aux préjugés de son époque ; il établissait bien des foires, mais il prohibait en même temps tout trafic aux nobles, aux prêtres et aux paysans ; il n'avait ouvert que les ports aux étrangers et leur avait interdit tout négoce avec les villes de l'intérieur ; de même il défendait aux paysans smalandais de vendre leurs bestiaux aux Danois. Son penchant au despotisme le faisait aussi intervenir trop souvent dans les conventions privées, et son avidité le poussait à devenir accapareur et à multiplier les taxes et les impôts.

C'est à Gustave que l'on doit la création, l'organisation de l'armée suédoise. L'administrateur Sten Sture n'avait trouvé que cinq cents soldats, proprement dits, à opposer à Bogesund au tyran Christian II. Gustave forma une armée régulière et permanente. Dans les derniers temps de son règne, elle était composée de treize mille fantassins et de mille quatre cents cavaliers indigènes, sans compter quelques centaines de reîtres et de lansquenets allemands, dont le nombre diminuait ou augmentait d'après les besoins. Ces soldats, logés dans des forts ou dans des places d'armes, étaient vêtus, nourris et payés d'après leur grade. Ils devaient, en temps de guerre, être augmentés du contingent fourni par la noblesse. A ce sujet régnait la plus grande confusion. C'était plutôt d'après son patriotisme, sa générosité, que d'après ses vraies ressources, que chaque noble fournissait les hommes qu'il devait à la défense de l'État. Après la diète de Wadstena, où cette grave ques-

tion fut discutée, Gustave, qui voulait en tout une règle fixe et commune à tous, envoya des employés examiner tous les biens nobles et taxer, d'après leur étendue et leur fertilité, c'est-à-dire d'après leurs revenus présumés, la quantité de soldats que leurs propriétaires devaient à la patrie. Dans ces courses on trouva beaucoup de fils de paysans à qui des biens nobles étaient échus par mariage et qu'ils possédaient contrairement à la loi. Les agents subalternes, violents cette fois comme toujours, voulaient que ces propriétaires irréguliers fussent dépossédés en masse. Gustave leur fit entendre que c'est la vertu, la prudence, le courage qui fait les nobles, et que tous ceux qui avaient ces qualités devaient être maintenus au rang qu'ils occupaient.

La crainte d'une invasion danoise poussa Gustave à refaire les remparts d'Elfsborg, de Jönköping et de Wadstena, et à restaurer ou rebâtir les châteaux de Gripsholm, Svärtsjö, Westerås, Strömsholm, Kronoberg, Upsal, Stegeborg et beaucoup d'autres.

Gustave ne cherchait pas seulement à protéger son peuple contre ses ennemis, mais contre lui-même, c'est-à-dire qu'il s'appliqua à faire disparaître les préjugés et les mauvaises habitudes qu'avait fait naître un long isolement. Comme la civilisation se répand plus facilement dans les villes que dans les campagnes, dans le but d'accroître les centres de population, il monopolisa le commerce entre les mains des bourgeois. Persuadé que les arts libéraux adoucissent et polissent les mœurs, il attira chez lui des peintres; il donna à l'un d'entre eux, Anders Målare, en récompense une partie des dîmes de Nyköping. Par réaction sans doute contre le culte d'Odin, où la musique avait une si grande part

que les prêtres devaient tous être des bardes, cet art si noble, tombé en déshonneur, était devenu le gagne-pain des bohêmes et des gens sans aveu. Gustave, pour vaincre ce préjugé, ne trouva rien de mieux que de se livrer lui-même à ce vil délassement. Sa voix, naturellement belle, devint charmante avec l'étude ; de plus, il acquit sur le luth, auquel un instant il s'adonna avec passion, un talent vraiment remarquable, et dont ses fils, Éric et Jean, ont hérité. Le mépris de la musique avait amené celui de la danse. Des filles de mauvaise vie et des baladins qui se trémoussaient devant de grands seigneurs qu'ils étaient chargés de dérider, tels étaient les danseurs du pays. Des bourgeois allemands avaient essayé, mais sans succès, de donner des bals à Stockholm. Gustave, tout grave qu'il était, disposa un appartement de son palais en salle de danse, et il vit toute la jeunesse de sa cour répondre à son appel et participer au plaisir charmant auquel elle venait d'être initiée.

Il faut amollir les peuples que l'on veut civiliser. Des cuisiniers étrangers vinrent donner un charme nouveau aux plaisirs de la table, les seuls qui, jusqu'à ce jour, fussent appréciés de tous. La bière était la boisson ordinaire. Les jours de gala, le cidre, le poiré, l'hydromel et quelque peu d'eau-de-vie, paraissaient sur la table. Le vin n'était connu qu'à la cour ou chez les grands seigneurs. Gustave fit tous ses efforts pour répandre et vulgariser l'usage de cette liqueur généreuse si nécessaire à l'homme, et que, dans bien des cas, aucun autre breuvage ne peut remplacer. Les vêtements des hommes devinrent aussi l'objet de ses réformes : les paysans du Norrland surtout étaient couverts de peaux de bêtes.

Ces vêtements, grossièrement faits en forme de robe, les faisaient ressembler aux animaux d'où ils les avaient tirés. Gustave voulut introduire l'usage du drap et donner aux habits une forme nouvelle. Il voulut aussi faire adopter les justaucorps et les braies, employés dans le reste de l'Europe. Les Dalécarliens trouvèrent, dans ces innovations apportées au costume et dans la permission de faire gras le vendredi, les deux principales causes d'une de leurs insurrections. Mais là, comme presque partout, la résistance que Gustave trouva ne fit que doubler sa force, et le peuple, en fin de compte, subit sa volonté. Il fit aussi la guerre aux longues barbes, et sa ténacité fit disparaître de beaucoup de visages cette cause permanente de malpropreté.

Si Gustave tenait à honneur que ses paysans n'eussent point de ressemblance avec les bêtes des champs, son amour-propre était intéressé à ce que sa noblesse pût être mise en contact, sans comparaison défavorable, avec celle du reste de l'Europe. L'usage des dentelles était commun en Suède, à cause des relations nombreuses avec les Pays-Bas. Les habits en étaient garnis. Gustave poussa à l'emploi de cet objet de luxe si nécessaire à la toilette des deux sexes. Lui-même avait toujours une mise irréprochable, quoique sévère. Mais, en même temps qu'il excitait les classes riches à des dépenses utiles, il faisait ses efforts pour empêcher les classes inférieures, naturellement portées à l'imitation, à entrer dans cette voie qui pouvait leur être funeste. Il fit à ce sujet des lois somptuaires, d'après lesquelles certains vêtements, faits de telle façon et avec telles étoffes, étaient défendus à toute femme qui n'était pas noble. A plus forte raison fut-il interdit aux filles de

mauvaise vie de porter des étoffes de couleur écarlate, des fourrures précieuses, des bijoux en or ou en argent, enfin tous les objets qui auraient semblé les mettre au-dessus des femmes de la bourgeoisie.

Gustave aurait été l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, si une avidité sans bornes ne lui avait inspiré, à côté de tant d'utiles réformes, des actes violents et quelquefois iniques. Non content des biens de l'Église dont il avait usurpé la plus grande part, il fit déclarer par décret que toutes les terres incultes appartenaient à Dieu, au roi et à la couronne. Or ces terres étaient innombrables dans un pays aussi vaste que la Suède, et dont la rigueur des hivers rendait certaines parties inhabitables. Il étendit ensuite ces principes aux terres mal cultivées, et enfin il prétendit à la propriété de toutes celles qui payaient directement une rente à la couronne. D'après lui, cette rente n'était qu'un fermage, et il avait droit de rentrer, quand il lui plairait, dans des biens qui n'avaient été que loués et non aliénés. Aussi écrivait-il aux paysans de l'Upland : « Vous croyez, quand vous possédez par achat ou par « héritage des terres censitaires, pouvoir en user comme « bon vous semble ; nous répondrons que nous laisse« rons les terres et les maisons qui y sont construites « à ceux qui les tiendront en bon état. Dans le cas con« traire, elles reviendront à nous et à la couronne de « Suède ». Il étendit les mêmes principes aux mines, dont il prit les meilleures. Il s'adjugea aussi les magnifiques pêcheries de Stroemling, sur les côtes de la Baltique, et enfin il fit prévaloir des droits très-contestables sur les fleuves, très-nombreux en Suède et féconds en poissons de toute espèce, en saumons surtout.

Il ne faut pas croire que Gustave ait trouvé tous les Suédois tremblants devant son pouvoir et n'osant opposer aucune résistance à sa politique d'envahissement et de spoliation. Pendant son règne, des villes, des corporations, des seigneurs dépossédés, n'ont pas craint de traîner le nom du roi devant les tribunaux, et, cinquante ans après sa mort, les procès que ses violences avaient engendrés n'étaient pas encore tous vidés.

Avec de pareils procédés, Gustave était devenu extrêmement opulent. Malgré les dépenses énormes où l'avaient entraîné le remboursement de la dette de Lübeck, la pacification de la Dalécarlie, de la Westrogothie et du Småland, l'établissement de Christian III sur le trône de Danemark, des bâtisses à l'infini, l'entretien d'une armée permanente, d'une cour, et les frais d'ambassadeurs répandus dans toute l'Europe, il laissa après lui des sommes immenses. Dans son palais de Stockholm on découvrit quatre grandes caves qu'on appela chambres d'Eskill, du nom de l'intendant, toutes remplies jusqu'aux voûtes d'or, d'argent et d'objets précieux. Ce trésor n'était connu que de quelques affidés, le méfiant Gustave n'ayant pas même osé, dans son testament, en dévoiler l'existence. Cet excès de prudence fut même la première cause des brouilleries, le premier prétexte des guerres intestines qui éclatèrent entre ses enfants et rendirent si agités et si funestes à la Suède les règnes d'Éric XIV, de Jean III et de Sigismond.

CHAPITRE XX

Mariage de Catherine. Ambassade de Jean. États de Stockholm. Mort de Gustave.

Cependant Gustave vieillissait. Ceux qui avaient joué un rôle à côté de lui sur la scène du monde disparaissaient l'un après l'autre. Christian III était mort le premier jour de l'année 1559. Le Néron du Nord l'avait suivi de quelques jours au tombeau. Cet homme, qui avait commis de si grands crimes, et qui, chose rare chez un prince, en avait subi une si cruelle expiation, arrivé aux dernières limites de la vie et tombé dans l'abrutissement, avait à peine la conscience de ce qu'il avait été et de ce qu'il était devenu. Le peuple, toujours sensible aux grandes infortunes, à la mort du roi, s'était soulevé en quelques endroits et avait acclamé le nom de l'infortuné prisonnier, qui avait été son maître. Frédéric II avait été ému, blessé de ces manifestations, et la sévère répression de cette agitation plus sotte que dangereuse n'avait pas été proportionnée à l'importance réelle qu'elle avait. La mort de l'infortuné prisonnier, survenue pendant qu'on était sous le coup de ces rigueurs, en fut regardée par le peuple comme le corollaire et le complément. On dit que Christian avait

péri empoisonné par l'ordre de son cousin. Que des hommes passionnés aient accueilli ces bruits calomnieux, cela se comprend; mais un écrivain impartial ne saurait admettre que le jeune Frédéric II, au début de son règne, ait chargé sa conscience et souillé sa mémoire d'un crime aussi énorme et aussi inutile.

Quelle belle vie et bien remplie que celle de Gustave! Échappé par miracle des prisons de Christian, il venge son père; il affranchit sa patrie; il s'élève d'une condition privée au rang suprême; il terrasse tous les ennemis que l'envie, le fanatisme et l'ambition déçue ne cessent, pendant vingt ans, de lui susciter; il obtient l'hérédité de la couronne, et, but suprême de tous ses efforts, il devient le fondateur d'une dynastie. Eh bien! quoique son génie ait transformé en autant de réalités tous les rêves de son imagination, quoique sa forte santé ait préservé de toute infirmité sa verte vieillesse, Gustave, tant il est vrai que le bonheur n'est pas de ce monde, Gustave n'est pas heureux, et c'est même de sa belle et nombreuse famille, qui semblait devoir faire la joie et l'orgueil de ses vieux jours, que viennent les plus cruels déchirements de son cœur. Éric, chaque jour plus insoumis, plus irrespectueux, poursuivait avec un triste acharnement ses négociations de mariage avec la reine d'Angleterre, commencées à l'insu de son père, continuées contre sa volonté, et dont le dénoûment ridicule n'avait pas échappé à sa sagacité. Les doucereuses câlineries de Jean, jadis si agréables au vieillard, avaient perdu tout leur charme, depuis qu'il en avait découvert le mobile intéressé. L'union même qui régnait entre ses deux fils, divisés depuis leur enfance, ne faisait qu'augmenter ses chagrins, parce qu'elle n'était qu'une

ligue criminelle contre leur père. Le prince Magnus, le seul qui n'eût pas offensé son père, comme Gustave l'en remercie dans une lettre touchante, ne pouvait lui procurer de grandes satisfactions. Les ténèbres qui enveloppaient son esprit obtus s'épaississaient chaque jour, et je suis convaincu que Gustave avait la certitude de l'état d'abrutissement, d'idiotisme, dans lequel il devait terminer sa vie. Quant au duc de Sudermanie, Gustave ne voyait en lui que ce qu'il était en effet, c'est-à-dire un petit enfant sérieux, sournois, rêveur, évitant la présence de son père, de qui la grande barbe et l'aspect sévère le faisaient trembler. Ses filles ne lui donnaient pas plus de satisfaction : l'aînée, Catherine, était insignifiante ; la seconde, Cécile, belle comme un ange, disent les chroniques, d'humeur enjouée, pleine de grâce, était d'une légèreté déplorable, et nous l'allons voir bientôt faire le premier pas dans cette voie de galanterie et de dissipation où elle persévérera jusqu'à la plus extrême vieillesse. Les autres n'étaient à ses yeux que des petites filles qu'il laissait livrées aux soins de leurs gouvernantes, et à qui, dans son pessimisme, il n'accordait ni plus de cœur ni plus d'esprit qu'à ses autres enfants.

Joignez à ces chagrins domestiques les préoccupations et les ennuis de la politique, le Moscovite dévastant la Livonie et menaçant la Finlande, et le jeune roi Frédéric II poussant l'audace, la provocation jusqu'à envoyer parader, dans la rade de Stockholm, un vaisseau marchand qui portait en poupe l'écusson danois, écartelé des trois couronnes de Suède : ne voilà-t-il pas trop d'ennuis, de chagrins et de tribulations pour un vieillard ? C'est aujourd'hui que Gustave aurait besoin

d'une femme bonne, grave, réfléchie, qui, vieillie à ses côtés, eût acquis, par ses vertus et des preuves irrécusables de dévouement, assez d'ascendant, assez d'autorité, pour le calmer dans ses emportements et le relever dans ses défaillances, une Marguerite enfin ; mais, hélas! elle était morte, et à sa place il ne trouvait qu'une femme timide, de qui la beauté et la jeunesse, inutiles à ses sens éteints, ne servaient qu'à augmenter ses regrets et à éveiller sa jalousie, tremblant elle-même devant l'éclat de sa colère et courbée sous son abattement, ne lui offrant que la résignation d'une victime, quand il avait besoin du dévouement d'une compagne. Et puis, la fin de la vie est triste. Il semble que la Providence ait voulu, dans sa sagesse, nous dégoûter des biens dont elle va nous priver, et faire désirer à notre lassitude, qui ne demande plus que le repos, cette mort si redoutable, qui, pendant longtemps, fut notre épouvantail, et qui n'est plus aujourd'hui que notre espérance.

Gustave était décidément dans une période malheureuse ; nous allons voir tourner à sa confusion un événement qui devait être sa dernière joie.

En 1556, Arnold Rosenberg et Martin Helsingius, envoyés par lui dans le Friedland oriental pour y conclure un traité de commerce, avaient eu l'idée d'un mariage entre la princesse Catherine et le comte Edzard II, fils aîné et successeur d'Enno, encore mineur et sous la tutelle de sa mère, Anne d'Oldenbourg. Le prince François de Saxe-Lauenbourg, à qui les parties avaient communiqué leur projet, l'avait vivement approuvé. Comme il était parent des deux familles et qu'il avait sur elles une grande influence, il avait pu facilement faire comprendre à Anne et à Gustave les conve-

nances, les avantages d'une pareille alliance. On était d'accord sur tous les points. Seulement, à cause de l'extrême jeunesse des futurs, la conclusion avait été renvoyée à quelques années, et subordonnée, comme de raison, à leur approbation réciproque.

En juillet, Edzard était venu à Stockholm, avait été agréé par la jeune fille, et, enchanté de son esprit et de sa beauté, était retourné en Friedland faire part à sa mère de sa bonne fortune. Il avait reparu en Suède en septembre, accompagné de son frère le comte Jean, du prince François de Saxe et du comte de Hoya, évêque d'Osnabruck. C'est en leur présence que le mariage fut célébré, le mois suivant, avec une grande pompe. La fiancée reçut une dot royale (1) qu'elle emporta avec elle. Toute la cour devait l'accompagner jusqu'à la frontière et ne faire de ce long voyage qu'une série de fêtes. Déjà, à Stockholm, une intrigue s'était nouée entre le comte Jean et la princesse Cécile, que ses contemporains appellent la plus belle de son sexe, et de qui la légèreté égalait, par malheur, la beauté. A Wadstena, Jean, ayant obtenu de sa maîtresse un rendez-vous, était venu la trouver dans sa chambre à coucher, au moyen d'une échelle que, dans sa précipitation et dans son imprévoyante confiance, il avait laissée adossée au mur. Éric, averti par ses espions, l'avait fait retirer, et, après avoir enlevé au comte tout moyen de fuite, il avait réuni quelques étourdis de son espèce; ensuite, poussant la méchanceté ou la sottise, peut-être l'une et l'autre, à l'extrême, il avait, à leur tête, pénétré dans la chambre de sa sœur, sanctuaire dont lui peut-être,

(1) *Centum millibus nummorum uncialium præter alia dotata.* Loc., lib. VI, p. 366.

mais lui seul, avait le droit en ce moment de franchir le seuil. Ce qu'il avait prévu n'était que trop vrai. Il avait surpris les deux jeunes gens dans un costume et dans une attitude qui ne permettaient pas de douter de l'intimité de leurs relations. L'insensé Éric, outrageant un parent qu'il venait de perdre et une sœur qu'il venait de déshonorer, ordonna que l'amant fût saisi et traîné, dans l'état où il était, preuve irrécusable de son crime, dans le château de Wadstena. On comprend tout l'éclat, tout le scandale d'une pareille scène. Edzard, protestant, malgré l'évidence, de l'innocence de son frère, voulait partager sa prison et déclara que, étant venu en Suède avec lui, il n'en sortirait pas sans lui. Cependant Éric, considérant son action comme héroïque, s'était empressé de la faire connaître à Gustave et demandait le châtiment que celui-ci, dans sa sagesse, réservait aux coupables. On ne saurait dépeindre le désespoir de Gustave quand, après la lecture de cette lettre, il ne put plus douter que son fils ne fût un misérable ou un fou. Il répondit au messager : « On « s'adresse à moi ; je suis comme un moissonneur, « après que son blé est coupé. Éric, à sa honte et à « celle de sa famille, a livré cette affaire à la publicité: « que puis-je faire à cela » ? — Il pouvait, comme toujours, faire son devoir, et il n'y manqua pas. Fidèle à ses principes de rigueur, toutes les fois que les bonnes mœurs étaient outragées, il condamna à la peine capitale le suborneur d'une fille de roi. Cependant son énergie n'était plus que factice et passagère; il céda aux instances de sa famille, et pardonna au comte, à cause de son extrême jeunesse. Sa clémence s'étendit à tous, même à Éric, qui, désolé de sa conduite depuis qu'il en

avait compris la portée, montrait un grand repentir, et, toujours dans les extrêmes où son pauvre esprit troublé le jetait, protestait de l'innocence de sa sœur, et, pour perpétuer le souvenir d'un événement qu'il ne fallait songer qu'à faire oublier, faisait frapper une médaille représentant d'un côté le portrait de Cécile, et de l'autre celui de la chaste Susanne. Malgré cette sotte et tardive réparation, l'ambassadeur de Russie, qui avait reçu l'ordre de demander pour le czarewitch la main de la belle Cécile, rengaîna bien vite son compliment, et le désespoir de Gustave fut au comble quand il ne put douter que le nom d'une fille chérie était livré en pâture aux railleries, aux insultes de toute l'Europe.

Cependant le cœur d'un père est si prompt à pardonner que, peu de temps après ce triste incident, Gustave écrivait à ce mauvais fils des lettres affectueuses où il lui recommandait, par « l'amour de Christ et « par celui que tous les enfants soumis doivent porter « à leurs parents, de faire en sorte de ne plus attrister « les jours de son vieux père ». Il alla plus loin : il lui fit des excuses de ses violences, s'humilia devant lui, jusqu'à lui demander d'oublier le passé, de ne plus lui en vouloir et de se rappeler que « Dieu, dans sa sainte « Écriture, a défendu de rougir de son roi et de ses pro- « ches, quoiqu'ils soient sujets, comme les autres, aux « faiblesses humaines ». Ne croyez pas que la mémoire de Gustave, affaibli par l'âge, lui ait fait tout à coup défaut. Non, jusqu'à son dernier jour, il n'a jamais parlé de l'aventure de Wadstena sans avoir les larmes aux yeux. Mais il devenait chaque jour plus magnanime, et son pardon pour ce mauvais frère est d'autant plus généreux qu'il avait la plus vive affection pour la

princesse Cécile, de qui la ravissante beauté, l'humeur enjouée et l'esprit sémillant avaient pour ce vieillard morose des charmes infinis. Quant au comte Jean de Friedland, Gustave le fit transférer dans le château d'Örby, en Upland, où sa captivité se prolongea pendant neuf mois.

Éric n'avait pas beaucoup d'idées, mais il tenait à celles qui étaient une fois entrées dans son pauvre cerveau. C'est ainsi qu'il mettait à poursuivre son mariage avec la reine d'Angleterre une persévérance qui, à coup sûr, méritait un meilleur sort. Indépendamment des ambassadeurs qui venaient, de temps en temps, lui apporter des lettres ou des présents, Denis Beurrée, son précepteur, établi à Londres à poste fixe, avait pour mission de triompher des hésitations de la reine. Celle-ci, malgré son génie tout viril, n'était pas exempte de la plupart des faiblesses reprochées à son sexe; elle avait de la coquetterie et se faisait un point d'honneur de voir à ses pieds tous les fils de rois.

Denis Beurrée, plus habile pédagogue qu'adroit séducteur, demandait des rendez-vous à la reine, et, quand il était auprès d'elle, prenant au sérieux son rôle de représentant, il lui faisait des déclarations dans un style respectueux, ampoulé et fleuri, qui égayait beaucoup la jeune reine et lui valait des réponses ambiguës, dont le bonhomme ne comprenait pas la malignité. Au contraire, flatté des prévenances dont il était l'objet de la part d'une femme impérieuse et déjà redoutée, il rentrait chez lui, la tête perdue d'orgueil, et, sous cette impression, écrivait à son maître de longues lettres, où son dialogue avec la reine était répété mot à mot et accompagné des sots commentaires que sa vanité

surexcitée lui suggérait. Le bonhomme voyait déjà son maître trôner à Londres aussi bien qu'à Stockholm, et lui-même se croyait un aussi grand personnage en deçà qu'au delà de la mer du Nord. Il ne se tenait pas de joie et demandait à cor et à cri qu'Éric ou son frère accourût, convaincu que leur présence suffirait pour enlever le consentement de la future. Cette alliance, dont tout le monde en Suède était si fort engoué, n'avait jamais plu que médiocrement à Gustave, et, plus ses enfants en poursuivaient avec ardeur la réalisation, plus sa sagacité lui faisait découvrir de dangers réels, cachés sous ces avantages apparents. Il redoutait que la Suède, unie à l'Angleterre, ne fût absorbée par elle, et surtout que la secte calviniste qu'il avait en horreur, on ne sait trop pourquoi, que professait Beurrée, vers laquelle Éric inclinait, et qu'Élisabeth protégeait en ce moment, ne fût substituée au luthéranisme qu'il venait à peine d'établir.

Cependant Gustave, faible comme tous les pères, avait fini par céder aux instances du roi Éric et du duc de Finlande. Éric allait partir, lorsque Gustave, de qui la dernière heure n'était plus éloignée, se sentit malade. Il fit comprendre à son héritier la nécessité de se trouver en Suède au moment de la vacance du trône, et consentit à ce que le duc de Finlande allât demander officiellement pour son frère la main d'Élisabeth. Jean partit, accompagné de Sten Éricsson, sénateur du royaume, et d'une suite non moins brillante que nombreuse. Son entrée à Londres fit sensation. Il fut acclamé par le peuple, à qui il jeta des pièces de monnaie, et non moins bien accueilli par les dignitaires de la cour, à qui il prodigua les preuves

de sa magnificence. La reine elle-même reçut en présents de splendides fourrures.

Cependant le temps se passait en galas, en fêtes, en tournois. La reine, remplie de prévenances pour le prince suédois, sans rien refuser, évitait avec adresse de rien promettre. Éric, exalté par les lettres enthousiastes de son frère sur la beauté, sur le mérite, sur la puissance de sa maîtresse, était plus que jamais impatient d'un dénoûment. Tantôt, croyant que ses charmes personnels suffiraient à vaincre ses indécisions, il s'annonçait sous un nom supposé et sous un costume d'emprunt ; tantôt, moins confiant en lui-même, il voulait éblouir celle à qui il cherchait à plaire, et lui faisait la sotte proposition d'aller se faire couronner à Londres. Élisabeth, voyant que ces instances devenaient compromettantes et que cette intrigue menaçait de tourner au ridicule, écrivit elle-même à Gustave une lettre, où elle avouait que son aversion pour le mariage lui faisait repousser les avantages et l'honneur d'être sa belle-fille et le suppliait de détourner son fils du voyage qu'il allait entreprendre. Gustave, considérant la négociation comme rompue, en prévint Eric, mais de manière à ménager son amour-propre. Éric ayant répondu à ce sage avertissement par des paroles irrespectueuses, Gustave lui envoya la propre lettre d'Élisabeth, écrite en latin; elle était faite avec artifice, et il fallait une certaine pénétration pour en comprendre le sens au milieu des réticences et des ambiguïtés dont elle était parsemée. Éric avait l'esprit obtus. Il se paya de quelques compliments banals, destinés à adoucir la crudité d'un refus, et accusa son père de peu de perspicacité et de peu d'intelligence de la langue

latine. Gustave, cruellement blessé, se plaignit amèrement de voir son fils « jeter le mépris à la face de « son vieux père » ; il avoua son ignorance du latin, mais assura qu'il avait à son service des savants capables de l'entendre. Enfin il exhorta le prince, au lieu de courir les aventures, « à songer davantage « au salut de sa famille et à celui des Suédois, qui ne « tient qu'à un fil, et à ne consulter que les devoirs « qu'il a contractés envers la Suède, en acceptant la « couronne, ayant toujours devant les yeux, comme « un bon prince, l'honneur que sa patrie lui a fait ».

Ces contrariétés, ces chagrins n'étaient pas de nature à rétablir la santé de Gustave, que les veilles, les préoccupations, les travaux d'esprit, plus encore que l'âge, avaient fortement ébranlée. L'état de langueur et de malaise où il était plongé, et qui avait retenu Éric en Suède, sans avoir empiré, ne s'était pas amélioré; et c'était déjà d'un mauvais symptôme. Son inquiétude le poussa à se rendre à Upsal dans le cœur de l'hiver. Il y séjourna quelque temps, et ensuite à Strömsholm. C'est là qu'il reçut Sten Éricsson, arrivant d'Angleterre. Gustave lui avait envoyé l'ordre à Londres de venir le trouver sans détour et de rendre compte à lui le premier du résultat de sa mission. Éric, de son côté, lui avait enjoint de passer par le Småland. Éricsson avait, comme il le devait, obéi à Gustave. Éric, transporté de fureur, écrivit à son père une lettre inconvenante où il lui reprochait de n'avoir cherché qu'à lui nuire. Gustave, en réponse, se borna à lui rappeler le quatrième commandement de Dieu.

Gustave se plaignait de maux de tête violents et continuels. A Juleta, en Sudermanie, il fut pris de la

fièvre. Elle fut ardente, mais vaincue après quelques jours de traitement. On était dans la belle saison. Gustave, espérant que l'air tiède du printemps lui serait favorable, se rendit à Drottningholm, et, de là, se mit à parcourir le lac Mélar, passant d'un îlot à l'autre, et s'arrêtant aux endroits qui lui semblaient le mieux favorisés de la nature. Il était dans sa villa de Gripsholm, se reposant de son excursion dont il avait, en définitive, retiré plus de fatigues que d'agrément, lorsqu'il fut averti de l'heureuse arrivée du duc de Finlande. Celui-ci, débarqué à Elfsborg, avait été rejoint par son frère à Wadstena, et tous deux étaient accourus ensemble auprès de leur père malade. Gustave les reçut avec la plus vive joie. Tous les griefs passés furent oubliés, et l'on ne songea qu'au bonheur de se revoir après une longue absence. Le duc de Finlande, enchanté du résultat de sa mission, avait traversé la Suède en triomphateur, traînant à sa suite les magnifiques présents de la reine Élisabeth, parmi lesquels figurait un carrosse d'une forme jusqu'alors inconnue et d'une éblouissante richesse. Il ne tarissait pas en éloges sur la beauté, la grâce et l'esprit de la reine, sur l'opulence de Londres, sur les grandes manières des hommes, sur la beauté des femmes, et enfin sur la puissance chaque jour croissante de l'Angleterre. Il rejetait, sur un moment de dépit ou d'indécision, la fameuse lettre écrite par la reine à Gustave, se flattait d'avoir eu depuis lors l'habileté de vaincre ses scrupules, ses hésitations, et prétendait en fin de compte qu'il ne manquait plus, pour la conclusion du mariage, que la présence du marié. Je doute, connaissant l'entêtement de Gustave, que les beaux raisonnements de son fils l'aient

fait revenir de sa première opinion. Mais il était devenu vieux et faible; il est d'ailleurs difficile qu'un père résiste longtemps à l'exécution d'un projet qui passionne ses enfants. Il crut ou feignit de croire à la réalité des illusions du duc de Finlande. Malgré les dépenses énormes où l'entraînait la poursuite de cette chimère (la seule ambassade de Jean avait coûté 200,000 écus d'or), il consentit au départ du roi Éric, et promit, pour ses frais de voyage, de lui donner la moitié des revenus d'une année. Cependant Gustave, toujours soumis à la loi, parce qu'il voulait y soumettre les autres, désirait avoir sur cette grave question l'avis des états. Dans ce but, il les convoqua pour le mois suivant à Stockholm. Il s'y rendit le 16 juin, et invita la diète à se réunir le 25 dans « la salle du royaume ». On ne pressentait que trop, à son affaissement, à sa prostration, que cet appel serait le dernier. Tout le monde y accourut de tous les points de la Suède, avide de voir une dernière fois ce vénérable vieillard, que l'on n'appelait plus aujourd'hui que le père de la patrie, et d'entendre sa voix éloquente. On pressentait qu'il allait se passer quelque chose de grand et de solennel; aussi jamais assemblée de ce genre n'avait été plus nombreuse et plus brillante. Tous les évêques y assistaient. Chaque district avait envoyé deux prêtres et deux paysans, et chaque ville quatre bourgeois. Les nobles, qui, siégeant de droit, n'avaient pas besoin de lettres de convocation, y accoururent en masse. Ils y furent pour la première fois divisés en deux classes, en friborne et en frälseman, c'est-à-dire en nobles et en anoblis. Gustave parut à la diète, accompagné de ses quatre fils. Le roi Éric était à sa

droite, Jean et Magnus à sa gauche, et Charles, qui n'était qu'un enfant, était assis à ses pieds.

Jamais vieillard n'avait eu des formes plus majestueuses et des traits plus imposants. Quoique sa dernière maladie eût fortement altéré sa belle figure, ses yeux éteints lançaient par moments des éclairs, et sa voix brisée retentissait parfois avec autant d'éclat et de charme que sur les tréteaux de Rättvik, au bord du lac Siljan.

C'était un monde de souvenirs que la vue seule de ce vieillard éveillait dans tous les esprits. Les actes prodigieux, miraculeux presque de sa longue vie, se déroulant comme sur une toile mystérieuse, charmaient tous les yeux, faisaient battre tous les cœurs. L'émotion était à son comble. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour parler, on ne saurait croire quel frémissement s'empara de tous ces hommes qui, pour la plupart, auraient vu, sans émotion, le canon d'une arquebuse braqué contre leur poitrine. Il parla des premiers temps de sa vie, de la vaillance de Svante Sture, de la générosité de son fils Sten, de la férocité de Christian. Arrivant à la guerre de l'indépendance : « Les maîtres et les « domestiques, » dit-il, « les grands et le peuple, les « vieillards et les jeunes gens conserveront à jamais le « souvenir de cette délivrance divine; car qui étais-je « et dans quel état, pour m'opposer à un puissant mo- « narque, dont le sceptre s'étendait sur trois royaumes, « beau-frère de Charles-Quint et parent des plus grands « princes de l'Allemagne? Mais c'est Dieu qui a tout « fait, et qui s'est servi de mon bras pour opérer ces « miracles. Dieu a été mon aide et ma consolation pen- « dant les quarante années de travaux et de peines qui

« ont précipité mes pas vers la tombe. Je suis comme « le roi David » (en ce moment les larmes inondaient le visage du roi), « que Dieu tira de la condition de « simple berger pour le faire régner sur son peuple : « je ne pouvais aspirer à un tel honneur, lorsque j'é« tais forcé de me cacher au milieu des forêts sau« vages ou dans les montagnes désertes pour éviter le « fer de mes ennemis. Le ciel nous a comblés, vous « et moi, de bénédictions en nous faisant connaître la « vraie lumière, d'où je vous supplie de ne jamais dé« tourner les regards, et en vous envoyant l'abondance « et le bien-être au milieu desquels vous vivez. — Je « ne crains pas de reconnaître mes fautes; je vous « prie, comme de fidèles sujets, de me les pardonner, « et de tenir compte de la faiblesse de l'humanité, en « appréciant les actes de mon administration. Je sais « qu'aux yeux de beaucoup d'entre vous je passe pour « un roi sévère (1); mais un temps viendra où les en« fants de la Suède me tireraient, s'ils le pouvaient, des « entrailles de la terre avec ces mêmes dents qui m'ont « déchiré (2). Je n'ai pas besoin de lire dans les astres « le présage de ma fin prochaine : l'état de mes forces « ne m'éclaire que trop à ce sujet; peut-être sera-ce « demain, peut-être aujourd'hui même. Aussi ai-je pro« fité des forces qui me restent pour terminer mon « testament, me flattant qu'il est fondé sur la raison « et sur la saine politique. Je réclame des états la « sanction de cet acte. »

Jamais l'éloquent Gustave n'avait été plus pathétique,

(1) *Nimis rigidus visus fuerim.* Loc., lib. VI, p. 367.

(2) *Ex imis terræ visceribus vel ipsis suis dentibus quibus eum roserant.* Loc., lib. VI, p. 368.

plus touchant, plus vrai. A ces nobles paroles qui partaient toutes du cœur, l'assemblée répondit par des trépignements, des acclamations, des pleurs, des sanglots (1). Après que ce tumulte eut été apaisé, le testament du roi fut lu et approuvé, comme vous l'imaginez bien, sans réticence ni discussion. Du reste, cette lecture n'avait rien appris à personne. Éric, déjà qualifié de roi, avait été reconnu pour le successeur de son père, et l'on savait quelles étaient les provinces qui devaient composer le duché destiné à chacun de ses frères. La dot reçue par la princesse Catherine avait appris quelle somme était destinée à ses sœurs. Mais ce qui était ignoré et ce qui frappa d'admiration les états, ce fut la sagesse avec laquelle le vieux roi avait fixé les rapports qui devaient exister entre lui et son fils Éric, qu'il élevait à ses côtés sur le trône, et ceux plus délicats qui allaient s'établir entre le nouveau roi et les ducs ses vassaux, du vivant et après la mort de leur père.

Après la prestation de serment au nouveau roi, Gustave se leva, remercia les états d'avoir consenti à faire de lui le chef d'une dynastie, recommanda à ses enfants de rester unis, au peuple d'être soumis, au roi d'être équitable; puis, étendant la main, il bénit son peuple et ses fils, et prit congé des états qu'il ne devait plus revoir.

Cette scène émouvante, grandiose, a été retracée, popularisée en France par un habile artiste, par Hersent. Le tableau a été détruit par malheur en février 1848. Il était intitulé à tort : Abdication de Gustave

(1) *Ordinum fletus, ejulatus, singultus, subsecutus sit.* Loc., lib. VI, p. 368.

Wasa. Gustave n'avait pas abdiqué. Il avait seulement fait participer son fils à son pouvoir; il l'avait fait asseoir près de lui sur son trône. Le lendemain, Éric se rendit solennellement en grand cortége à la cathédrale, où les membres des états avaient été convoqués. Un *Te Deum* fut chanté, et la bénédiction de Dieu fut appelée sur le règne qui s'ouvrait sous d'assez tristes auspices. On avait peu de confiance dans Éric. Dans ces temps de superstition, on faisait de sinistres conjectures, au sujet d'un bruit souterrain imitant d'abord des voix viriles, puis des voix enfantines, et qu'on disait avoir entendu dans le domaine royal de Svärtsjö. On rapprochait ces bruits étranges de l'orage qui avait éclaté au mois de janvier à Upsal, quand ce même Éric avait été reconnu pour prince héréditaire, et les plus forts esprits étaient peu rassurés sur l'avenir. Personne cependant n'avait même le pressentiment de cette série d'affreux malheurs qu'un roi insensé allait attirer sur la Suède.

Après la cérémonie religieuse, Éric, haranguant les états, chercha à leur démontrer la nécessité où il était d'aller lui-même en Angleterre conclure son mariage. Le duc de Finlande, accouru en aide à son frère, avait si nettement déclaré que le roi n'aurait qu'à se présenter à Londres pour terminer ces interminables négociations, que les états, qui partageaient cependant les sages préventions de Gustave, entraînés, éblouis, consentirent au départ du roi, mais aux rigoureuses conditions que voici : Si Éric arrive au trône d'Angleterre, il devra employer la grande puissance dont il sera revêtu à l'élévation, à la prospérité de sa famille, ainsi qu'au bien-être et à la défense de la patrie. De même il devra

mettre à la disposition de l'Angleterre attaquée les ressources de la Suède. Il lui est interdit de faire sortir de l'argent du royaume, d'augmenter les dépenses de la cour, de s'engager dans une guerre ou de contracter des alliances sans l'approbation de son père; d'aliéner ou de donner en gage une province, une ville, une forteresse, un domaine, sans avoir pris l'avis de son père, de ses frères et des états; de faire des dépenses inutiles; de contracter des dettes; d'accorder de nouveaux priviléges aux marchands étrangers, et de confirmer les anciens de sa seule autorité; il lui est aussi imposé de s'engager pour lui et pour sa postérité à respecter les volontés de son père et à ne point léser ses frères dans le partage de ses biens, et de conserver intacts les droits, les priviléges et l'écusson de la Suède, sur lesquels le Danemark s'arroge de ridicules prétentions, et enfin de conserver toutes les lois établies, surtout le pacte de succession. Si, par malheur, les exigences de l'Angleterre empêchaient la réussite de son mariage, il ferait entrer dans sa portion toutes les dépenses que cette négociation auraient causées, afin que celle de ses frères et sœurs restât intacte, telle qu'elle a été fixée dans le testament de leur père; enfin on lui fait jurer de se conduire en prince chrétien, c'est-à-dire de façon à être agréable à Dieu et aux gens de bien. Éric n'avait ni moralité ni bonne foi; il promit tout ce qu'on voulut, avec la facilité d'un homme bien convaincu qu'un roi a toujours mille moyens de manquer à ses engagements, et qu'il trouve toujours des approbateurs et des complices de sa perfidie. Il nomma le duc de Finlande régent du royaume pendant son absence, et avisa aux moyens de se procurer l'ar-

gent nécessaire à l'accomplissement de son voyage. Comme l'intérêt de la Suède était en jeu, on s'adressa au patriotisme de tous les Suédois ; Gustave, faisant taire son opinion devant les décisions de la diète, donna pour sa part vingt mille livres d'argent, et mit à la disposition du jeune roi l'*Éléphant,* vaisseau gigantesque et chef-d'œuvre des ouvriers qu'il avait attirés de Venise.

Cependant la santé du roi déclinait chaque jour; il était faible, inquiet, languissant, rempli du pressentiment de sa fin prochaine. La place d'Éric était auprès de son père expirant. Mais son impatience de revoir l'objet aimé lui fit oublier les règles de la convenance et les lois de la politique. A peine ses immenses préparatifs eurent été terminés qu'il partit pour Elfsborg, où son monde l'avait précédé. Le jour même où il prit congé de son père, celui-ci fut saisi d'une fièvre ardente, mêlée de frissons. « La diarrhée vint se joindre « à ces symptômes », dit le confesseur. La maladie, qui tenait Gustave terrassé dans son lit, n'avait point dompté sa vivacité de caractère : il se laissait aller parfois à des impatiences, à des violences qui épouvantaient, qui affligeaient surtout les personnes qui le soignaient. Son humeur était redevenue très-inégale : il était parfois sévère, dur envers ses enfants qui l'entouraient et surtout envers la jeune reine, qui, toujours fidèle à ses devoirs, ne quitta pas un instant, pendant sa longue agonie, le chevet de son lit; parfois aussi, surmontant ses douleurs, il était gai et ne tarissait pas en plaisanteries sur les hommes de l'art chargés de le rendre à la santé. Il retrouvait alors toute sa sérénité, son éloquence, son bon sens. Il fixait et désignait la part

de chacun de ses enfants et de sa femme dans son héritage, comment et en quel endroit elle devait être prise. Il leur donnait les plus sages conseils, recommandant à ses fils de ne pas se mêler témérairement des affaires d'autrui, mais de veiller avec beaucoup de soin à celles qui leur étaient propres; d'apprendre, avant tout, à connaître ce qu'ils pouvaient faire et à ne rien entreprendre au-dessus de leurs forces; recommandant à ses filles la chasteté, l'économie, la piété, à tous l'union, qui fait la force des familles, la modération, l'humilité, l'amour de la justice, « attendu qu'un homme n'est « qu'un homme dans quelque position qu'il se trouve, « et que, une fois la pièce jouée, ils sont tous égaux ». La politique attirait quelquefois son attention; mais il s'en éloignait bien vite, se repentant de s'être trop « oc« cupé des choses de ce monde ». Alors il se tournait du côté de la religion, et son intelligence lumineuse, soutenue par le sujet, s'élevait dans les plus hautes régions. Il expliquait pour quelles raisons, après avoir arraché la Suède au joug des Danois, il n'avait cru couronner son œuvre qu'en l'arrachant à celui de Rome. Il démontrait avec passion la supériorité de la religion protestante, faisant jurer à ses enfants non-seulement d'y vivre et d'y mourir fidèles, mais de ne reculer devant aucuns sacrifices pour sa défense et pour sa propagation. Ensuite il improvisait des prières, et il y mettait tant d'onction, tant d'éloquence, que tout son entourage s'agenouillait, ému non moins qu'émerveillé de la netteté, de la grandeur, de l'étendue de cette intelligence qui, dans quelques instants, allait s'éteindre à jamais. Puis il se faisait lire la Bible; mais souvent, à la fin d'un verset, il interrompait le lecteur et récitait

de mémoire tout le chapitre. Vers la fin de ses jours, la Bible était devenue son unique lecture. On en trouve la preuve dans ses discours, dans ses lettres, dans sa conversation même, semés de préceptes, de maximes et d'anecdotes, tirés du livre saint; cette prédilection le rendait injuste envers les auteurs classiques, qui avaient fait le charme de sa jeunesse et la force de son âge mûr; il reprochait à ses fils le temps perdu à chercher à les comprendre, et remettait toujours devant leurs yeux la Bible, « où se trouvent la véritable instruction, la mo-« rale la plus pure et la science de bien gouverner ».

Gustave avait auprès de lui son docteur maître Johannès, son chirurgien et barbier maître Jacques, son apothicaire maître Lucas, et enfin son confesseur, qui avait quelque expérience et non moins de prétentions que ces trois compères. Il avait toujours eu des préventions contre la science hypothétique de la médecine, et surtout peu de confiance dans les personnes chargées de le soigner, de soulager ses maux. On l'entendit, dans un moment de souffrance, dire que toutes ses richesses n'avaient jamais pu lui procurer un médecin. Un jour que celui-ci, voyant l'inefficacité des drogues qu'il faisait préparer, avait commencé un discours religieux, Gustave l'interrompit brusquement, lui demandant, au lieu de paroles, « des remèdes qui pussent « soulager un estomac souffrant et une tête brûlante ». Une autre fois qu'il lui demandait ce qui lui manquait: « Le ciel, que vous ne pouvez me donner », répondit-il. Le confesseur lui-même n'était pas à l'abri de ses boutades. Un jour qu'il exhortait le roi à lui confesser ses fautes, le moribond lui demanda aigrement « si c'était « bien à lui qu'il devait les avouer ».

Sa maladie dura six semaines. Pendant les trois premières, son esprit, vainqueur du mal, conserva toute sa sérénité, toute sa force. Nous l'avons vu tour à tour gouailler ses docteurs, rabrouer le prêtre, consoler sa femme, exhorter ses enfants, les étonner et les édifier tous. Pendant les trois dernières, l'esprit et le corps avaient été vaincus ; il ne pouvait ni se mouvoir, ni parler, sans cependant paraître beaucoup souffrir. Ses mains seules étaient un peu libres ; il les joignait parfois et les élevait au ciel, comme pour prier. Cette longue agonie tirait à sa fin. Le prince Jean, à la prière du prêtre, engageait son père à faire un suprême effort pour une dernière confession. Gustave prit du papier et une plume, et écrivit d'une main ferme : « Se confesser « bien une fois vaut mieux que parler cent fois. » Le trait était dirigé contre le prince Jean, qui était très-bavard.

Le dénoûment approchait. Le prêtre, qui avait commencé une exhortation religieuse, la poursuivait avec une grande conscience, lorsque Sten Éricsson, le secrétaire du roi, lui dit que c'était peine perdue ; que son maître ne pouvait plus l'entendre. Le confesseur, se baissant à l'oreille de l'agonisant, lui dit : « Croyez-« vous en Jésus-Christ, et entendez-vous ma voix ? « Faites un signe. » Au grand étonnement de tous, cette bouche muette, que l'on croyait close à jamais, répondit très-nettement : « Oui ». Ce fut la dernière clarté de la lampe qui s'éteint. Un instant après, Gustave Ier rendait sa grande et belle âme à Dieu ; c'était le 29 septembre 1560, jour de la Saint-Michel, à huit heures du matin.

On n'est pas d'accord sur l'âge de Gustave. Geyer,

le plus éloquent et le plus exact des historiens suédois, le fait naître en 1490; il avait donc vécu soixante-dix ans, dont trente-sept passés sur le trône. Telle fut la fin de ce grand personnage, dont nous avons raconté la vie avec autant de sincérité que d'amour et parfois d'enthousiasme.

Pendant qu'un homme de génie descendait au tombeau, une nation qui, malgré le petit nombre de ses habitants, mais grâce à leur bravoure et à leur intelligence, avait joué, au moyen âge, à cette époque de décentralisation et d'éparpillement de forces si heureuse pour la liberté, un grand rôle dans le Nord, la Livonie disparaissait du rang des nations. Dans ce pays gouverné par des prêtres, le luthéranisme ne s'était établi qu'après de longues luttes intestines qui avaient épuisé, anéanti les vainqueurs aussi bien que les vaincus. Les Russes, survenant comme des vautours, s'étaient abattus sur cette proie expirante. Guillaume de Fürstenberg, plus malheureux encore que Henri de Galen, fait prisonnier dans Felling, avait été conduit à Moscou. Son successeur, Gothard Kettler, après avoir vainement imploré le secours de l'empereur, son protecteur naturel, et vainement tenté d'empêcher l'évêque d'Arensbourg de vendre à Frédéric II de Danemark l'île d'OEsel, et les bourgeois de Revel de céder leur ville et l'Esthonie à Éric XIV de Suède, ne chercha plus qu'à avoir sa part dans le démembrement de son pays ; il céda tous ses droits à Sigismond Auguste, roi de Pologne, changeant son titre ridicule, impossible même pour un protestant, de grand maître d'un ordre de chevalerie, contre ceux de duc de Courlande et de comte de Sémigalie. Ainsi finit l'ordre antique des chevaliers Porte-

glaive ou seigneurs de la Croix, qui, créé pour protéger l'Allemagne contre les Finnois idolâtres, ne rendit pas moins de services et ne se couvrit pas moins de gloire dans le Nord qu'en Orient l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Pendant la longue agonie du roi, Éric était resté à Elfsborg, indécis s'il irait à Londres courtiser sa maîtresse, auprès de qui son mauvais cœur l'appelait, ou bien à Stockholm, non pas fermer les yeux de son père, mais déjouer de prétendus complots tramés par ses frères et sa belle-mère. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il apprit la mort du vénérable Gustave. Il paraît que, plein de méfiance, il avait employé le temps que ses frères avaient passé à soigner leur père, à ramasser de l'argent et à recruter des soldats pour faire prévaloir son autorité, que personne ne songeait à contester. Gabriel Christiansson et Jean Kyle étaient venus à Stockholm surveiller la reine et les princes, et recevoir le serment du gouverneur du château et des bourguemestres de la ville. Éric, quittant enfin Elfsborg, traversa la Suède à petites journées, recevant partout sur son passage les hommages de ses sujets, et daignant admettre à sa suite les grands seigneurs, qui accouraient lui apporter le témoignage de leur amour et de leur dévouement. C'est le 13 novembre, sombre mois, mauvais jour, sinistre date, qu'il fit son entrée dans sa capitale, accompagné de cent chevaux.

Les peuples sont souvent ingrats et toujours oublieux. Les bourgeois reçurent avec de grandes démonstrations de joie ce jeune prince, de qui le faste et les allures altières faisaient un frappant contraste avec la simplicité et l'économie de Gustave, sans songer que

le cadavre du père de la patrie n'avait pas même encore été livré à la terre.

Éric eut assez de tact pour ne point vouloir s'occuper d'affaires avant que les derniers honneurs eussent été rendus à son père. Celui-ci avait, dans son testament, témoigné le désir d'être enterré à Upsal, ayant à ses côtés ses deux épouses, Catherine et Marguerite. Trois cercueils magnifiques, ayant reçu les restes de ces personnages, furent dirigés en grande pompe vers la métropole et déposés dans le chœur de la cathédrale sous un cénotaphe d'albâtre, digne des hôtes qu'il devait recevoir. Éric était allé présider cette pieuse cérémonie. Son règne ne commence effectivement qu'à son retour, le 24 décembre 1560.

Les portraits de Gustave Wasa venus jusqu'à nous le représentent vêtu de l'ancien costume espagnol, dont on a retrouvé du reste toutes les pièces intactes à l'ouverture de son cercueil (novembre 1849), portant une grande barbe blanche, et ayant des traits réguliers que l'âge avait plutôt ennoblis que déformés. Voici à présent le portrait que son neveu Pehr Brahe, dans sa Chronique, trace de lui à une époque où il était dans la force de l'âge (1532) : « Sa taille était au-dessus de « la médiocre. Il avait la tête ronde, les cheveux « blonds, la barbe belle, touffue et longue, la bouche « bien faite, les lèvres vermeilles, les joues colorées ; « on n'eût pas trouvé sur tout son corps une tache de « la largeur d'une tête d'épingle. Ses mains étaient « délicates, ses bras musculeux, ses pieds mignons ; en « un mot, ses proportions étaient si bien prises qu'il « aurait pu servir de modèle à un peintre. Il aimait à « déployer une magnificence royale dans ses vêtements,

« et, quelle que fût leur forme, ils lui allaient à mer- « veille. Il avait le tempérament bilieux, sanguin. « Lorsqu'il n'était pas tourmenté par des peines ou des « embarras, ou sous l'impression de la colère, il avait « de l'agrément et de la gaieté dans le caractère. Quel- « que nombreuse que fût sa cour, il s'entretenait avec « chaque personne des choses qui pouvaient l'intéres- « ser. Elle était tenue sur un pied honorable. Le cercle « des dames y était toujours nombreux. Une heure « après le dîner, les hommes se rendaient dans la « salle de danse; les dames y arrivaient ensuite, et les « musiciens du roi faisaient résonner leurs instru- « ments. Tous les deux ou trois jours, le roi montait « à cheval et dirigeait la chasse ou la promenade. Une « fois par semaine, il présidait à un tournoi. La jeune « noblesse tenait à s'exercer dans toutes les pratiques « de la chevalerie, pour lesquelles elle était passion- « née. Le vainqueur recevait pour récompense un an- « neau d'or ou un collier de perles, et il avait le pri- « vilége d'ouvrir la danse. Le roi aimait à entendre la « musique et le chant. Il possédait lui-même ces agré- « ments et était bon juge en cette matière. Le luth était « son instrument favori; il lui donnait tous les instants « qu'il passait seul. Il avait été placé fort jeune à la « cour et ne s'était pas beaucoup adonné à l'étude; « mais la nature l'avait doué d'un jugement exquis. Il « reconnaissait, après dix ou vingt ans, une personne « qu'il avait remarquée une fois. Il jugeait un homme « au premier coup d'œil. Sa mémoire était prodigieuse. « Il lui suffisait d'entendre un morceau une ou deux « fois pour le retenir. Les chemins qui conduisaient « aux lieux où il n'avait fait que passer lui devenaient

« aussitôt familiers. Il se rappelait les noms des villages où il avait séjourné dans sa jeunesse et ceux « des paysans qui les habitaient. Il était heureux en « tout, dans la guerre comme dans l'exploitation de « ses domaines et de ses pêcheries, même au jeu, lors- « qu'il prenait les dés, ce qui lui arrivait rarement. Ses « châteaux étaient remplis de richesses. Il était très- « pieux, et ne négligeait ses prières ni le matin ni le « soir. Quoiqu'il aimât la conversation des jolies fem- « mes, sa conduite fut cependant irréprochable avant « et après son mariage. En un mot, Dieu l'avait doué « d'une grande habileté, d'une grande intelligence et « de grandes vertus. Il était digne de porter une cou- « ronne, car il excellait en tout; brave à la guerre, « juste et éclairé dans ses jugements, bon et clément « dans beaucoup d'occasions ».

Après un hommage aussi éclatant rendu à Gustave par un homme qui fut un des plus instruits, des plus sages, des plus honnêtes de son époque, qui, fils et beau-fils de Marguerite Wasa et du comte de Hoya, tous deux morts dans l'exil, et resté seul de tous les siens fidèle au catholicisme, avait tant de raisons, sinon d'être injuste, au moins d'être sévère dans ses jugements, nous ne pouvons que nous applaudir d'avoir montré parfois tant de bienveillance, tant de sympathie, pour le grand homme dont nous avons écrit la vie.

Cependant nous serons juste jusqu'au bout. Non, Gustave ne fut pas un héros dans la véritable acception du mot. Il était violent, avare, âpre au gain, sévère, d'un caractère absolu, soupçonneux jusqu'à la méfiance, astucieux quelquefois jusqu'à la perfidie.

Mais que de magnifiques qualités rachètent ces défauts! quelle soumission, malgré son esprit de domination, aux lois de son pays, aux décisions de la diète! quelle bravoure extrême, et cependant toujours exempte de témérité! quelle sage lenteur dans la conception d'un projet, quelle énergique promptitude dans son exécution! quelle profonde connaissance des hommes et des choses! quelle admirable mémoire! quelle infatigable aptitude au travail! quelle merveilleuse adresse dans tous les exercices du corps! quelle sûreté de jugement! quelle netteté dans les idées! quelle persévérance à les imposer à autrui! quelle sincère et profonde piété! quelle irréprochable chasteté, quoique sa jeunesse se soit passée dans les camps, au milieu des désordres qu'entraîne la guerre civile, et que le reste de sa vie se soit écoulé sur le trône, au milieu des séductions du pouvoir, auxquelles il n'avait pas été accoutumé dès l'enfance! quel ardent patriotisme! quel intérêt incessant pour le bonheur de son peuple! quel amour pour la reine Marguerite, la seule de ses trois femmes qui ait été à la hauteur de sa grande âme! et quelle affectueuse sollicitude pour ses indignes enfants! Quand on mèt en parallèle ces défauts et ces vertus, et quand on songe surtout à ces êtres ineptes, abrutis par les plaisirs, démoralisés par les fausses maximes des courtisans, et qui, placés au-dessus de l'humanité par le hasard de leur naissance, tiennent en leurs mains des millions d'existences qui dépendent de leurs caprices, on ne saurait trop bénir Dieu lorsqu'il met les destinées d'un grand peuple entre les mains d'un homme de la trempe de Gustave.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

LES STURES.

CHAPITRE II.

DE LA MORT DE STEN STURE A LA PRISE DE STOCKHOLM.

CHAPITRE III.

PRÉLUDES DU RÈGNE DE CHRISTIAN JUSQU'AUX FÊTES DU COURONNEMENT.

CHAPITRE IV.

SCÈNES DES MASSACRES ORDONNÉS PAR CHRISTIAN A STOCKHOLM ET DANS TOUTE LA SUÈDE.

CHAPITRE V.

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE JUSQU'A LA PRISE DE WESTERAS.

CHAPITRE VI.

FIN DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE. AVÉNEMENT AU TRÔNE DE GUSTAVE.

CHAPITRE VII.

CONFÉRENCES DE MALMÖ. DIÈTE DE WADSTENA. RENTRÉE DE CHRISTINE A STOCKHOLM.

CHAPITRE VIII.

DÉBUTS DE LA RÉFORME. RÉVOLTE DE BERNARD DE MÉLEN, DE SUNNANWÄDER ET DE KNUT.

CHAPITRE IX.

ÉTABLISSEMENT DE LA RÉFORME. SECONDE INSURRECTION DALÉCARLIENNE.

CHAPITRE X.

DIÈTE DE WESTERAS. PACIFICATION DE LA DALÉCARLIE. COURONNEMENT DE GUSTAVE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LISTE

DES

OUVRAGES IMPRIMÉS ET LES PLUS IMPORTANTS

QUI ONT SERVI A LA CONFECTION DE CE VOLUME

Histoire de Suède, par Geyer, traduite par J.-F. de Lundblad.
Histoire de Suède, par le baron de Puffendorf.
Histoire des révolutions de Suède, par l'abbé Vertot.
Suède et Norvége, par Ph. Lebas, de l'Institut.
Histoire de Gustave Wasa, par Propiac, traduit d'Arkenoltz.
Historia rerum suecicarum, par Jean Loccénius.
Histoire de Danemark, par Mallet.
Histoire de Danemark, par Des Roches.
Histoire de Danemark, par Meursius.
Histoire de Frédéric Ier de Danemark, par Hvitfeld.
Historia gentium septentrionum, par Olaüs Magnus.
Chronique rimée de Suède.
Historia ecclesiastica Bazii.
Histoire des États scandinaves, par A. Geffroy.
Chronique des archevêques, par Rhyzélius.
Scripta rerum suecicarum, par Olaüs Pétri, corrigé par Laurentius Pétri.
Epitomé de l'histoire de Suède, par Olaüs Vérélius.
Scondia illustrata, par Jean Messénius.
Histoire de Suède, par Tegel.
Histoire de Danemark, par Holberg.
Celsii monumenta politico-ecclesiastica.
Vie d'Olaüs et de Laurentius Pétri, par Hallman.
Chronique de Gustave Ier, par Brahe.
La Suède, par Agardh, traduction de mademoiselle du Puget, etc., etc.

